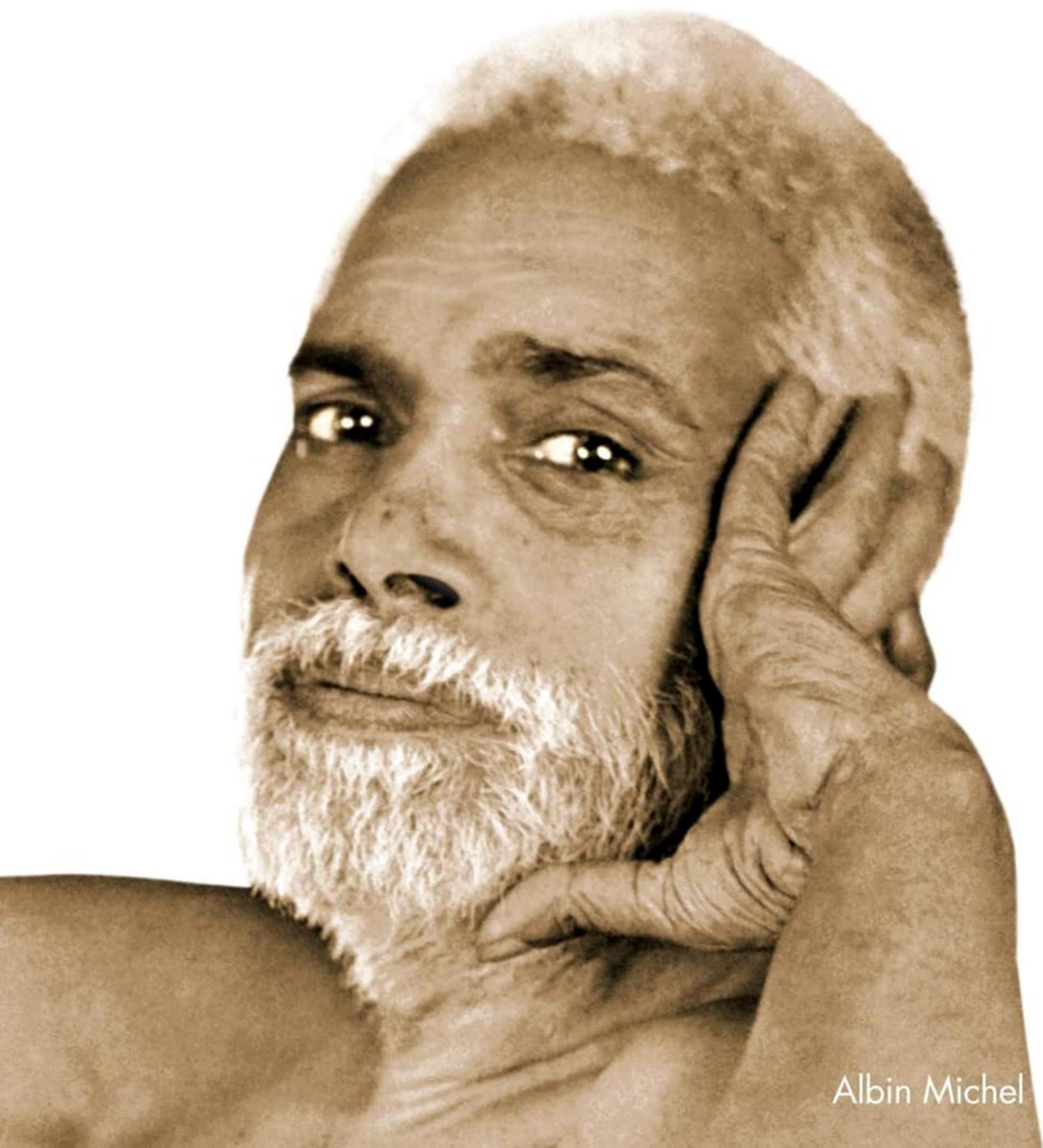


EN PRÉSENCE DE
RAMANA
MAHARSHI
LE TÉMOIGNAGE DE SURI NAGAMMA



Albin Michel

Traduction française :
© Éditions Albin Michel, 2013

ISBN : 978-2-226-28464-8

« *Spiritualités vivantes* »

Avant-propos

Ramana Maharshi est reconnu comme l'un des plus grands sages de notre temps.

Né le 30 décembre 1879 à Tiruchuli, Inde du Sud, dans une famille de brahmanes, le jeune Venkataraman ne laissait en rien présager, dans son enfance, un avenir exceptionnel. Pourtant, à seize ans, alors qu'il était encore écolier, il fit l'expérience de la mort et réalisa le Soi sans jamais avoir été enseigné par un *guru*. Dès lors il demeura en permanence conscient de son identité avec la Réalité suprême. Cette expérience changea totalement sa vie et ses habitudes. Il devint indifférent à ses études, préférant rester seul, absorbé dans le Soi.

Six semaines plus tard, il quitta secrètement le foyer familial pour rejoindre la sainte montagne Arunâchala à Tiruvannâmalai. À son arrivée, le 1^{er} septembre 1896, il se débarrassa de ses quelques pièces de monnaie, se défit de son cordon sacré de brahmane et se fit raser le crâne. Commença alors une vie d'ascète, d'abord à l'intérieur de l'enceinte du grand temple, puis dans de petits temples des environs. Les yeux clos, il restait presque constamment assis, immobile, absorbé dans la Réalité.

Après avoir vécu dans différentes grottes sur Arunâchala, il s'installa finalement dans celle de Virupaksha, où il demeura pendant seize ans. Les premières années, il resta en silence, passant son temps en méditation, alors que, déjà, sa puissance rayonnante attirait un grand nombre de visiteurs. Souvent des curieux et des gens simples, mais aussi des chercheurs spirituels, qui posaient des questions auxquelles Shrî Ramana répondait en écrivant sur le sable, sur des bouts de papier ou des ardoises. De ces questions et réponses sortit plus tard la petite brochure *Nan-yar ?* (Qui suis-je ?)¹ qui représente l'essence de son enseignement et décrit la voie de

l'*âtma-vichâra*, la recherche intérieure du Soi. Il n'avait alors que vingt-trois ans, pourtant le fond de son enseignement ne changera pas.

En 1903, monta à la grotte le grand érudit Ganapati Shâstrî qui proclama que désormais Venkataraman devait être connu du monde sous le nom de Bhagavân Shrî Ramana Maharshi².

En 1916, sa mère, Alagammal, décida de passer les dernières années de sa vie auprès de son fils ascète. Elle devint bientôt sa fervente disciple. Peu de temps après son arrivée, le nombre de visiteurs et de fidèles étant devenu trop important pour les ressources en eau de la grotte de Virupaksha, Shrî Bhagavân s'installa à Skandâshram, un ermitage un peu plus haut sur le flanc de la Montagne. Lorsque arriva le moment du départ terrestre d'Alagammal, le 19 mai 1922, Shrî Bhagavân s'assit à ses côtés et la soutint jusqu'à ce qu'elle parvienne à s'absorber dans le Soi suprême. Son corps fut enterré au pied de la Montagne et, après quelques mois, Shrî Ramana se fixa définitivement avec ses disciples près de la tombe de sa mère.

Ce fut le début de l'ashram de Shrî Ramana (Shrî Ramanâshramam) où, des années plus tard, serait accueillie Suri Nagamma, l'auteur des *Letters of Shrî Ramanâshramam*, publiées ici en français sous le titre *En présence de Ramana Maharshi*.

Suri Nagamma est née en août 1902 dans un petit village du district de Guntur, dans l'Andhra Pradesh. Elle perdit son père à l'âge de quatre ans, sa mère à l'âge de dix ans. On la maria à onze ans à peine, mais son mari mourut un an plus tard, faisant d'elle une veuve jusqu'à la fin de sa vie. Ce revers de fortune imposé à un si jeune âge la fit d'abord plonger dans une dépression profonde. Mais peu à peu s'éveilla en elle un intérêt pour le religieux qui lui fut d'un grand secours pendant cette période difficile. Dans son désespoir, elle ne voyait pas d'autre alternative que de rechercher l'aide de Dieu par la prière et la méditation.

Son petit village n'ayant pas d'école, elle dut s'instruire elle-même et apprendre à lire et à écrire avec l'aide des aînés. Bientôt, elle arriva à saisir le sens des livres religieux écrits dans sa langue maternelle, le telugu. Leurs histoires la fascinèrent tant que s'éleva en elle un désir ardent de rencontrer un sage et de le servir pour le restant de ses jours. Des années passèrent et elle ne cessa de prier pour que son vœu soit exaucé.

C'est en juillet 1941 qu'elle eut son premier *darshan* de Ramana Maharshi à Tiruvannâmalai. Cette rencontre l'impressionna profondément. Persuadée d'avoir enfin trouvé en lui le *guru* qui pouvait la guider et l'aider

à gagner la paix de l'esprit, elle décida quelques mois plus tard de s'installer définitivement à proximité de l'ashram.

À cette époque, le sage avait déjà une grande renommée et cela bien au-delà des frontières. Des milliers de pèlerins et visiteurs étaient attirés dans son ashram par son rayonnement silencieux et la paix que l'on ressentait en sa présence. Assis sur son sofa jour et nuit, disponible à toute heure, Shrî Ramana les recevait tous avec le même respect, la même attention. Pour un court moment ou pour un séjour prolongé, chacun venait avec sa propre quête, mais en fait tous cherchaient la même chose : la paix de l'esprit. « La grâce est toujours présente, disait le Maharshi, le récipient avec lequel vous venez se remplit suivant sa capacité. » Et nombreux étaient ceux qui partaient soulagés, le cœur empli de grâce.

Cette même grâce, il la transmettait aussi aux animaux et aux plantes. Singes, oiseaux, vaches, paons, chiens... cherchaient sa compagnie et vivaient l'immense faveur de s'approcher de lui, d'être caressés ou nourris par lui. Pour Shrî Ramana, tous étaient animés par la même Source, en tous il voyait la même grandeur.

Shrî Bhagavân enseignait et transformait les êtres qui venaient à lui surtout par la force de sa présence silencieuse. Nombreux sont les témoignages de ceux qui ont été bénis par son regard puissant. Ainsi, lors de leur première rencontre, Suri Nagamma sentit le regard pénétrant de Shrî Ramana posé sur elle et, bien qu'incapable de soutenir son intensité, son esprit tourmenté fut instantanément en paix.

Dans ses lettres, Suri Nagamma nous dépeint la simplicité et le sens de l'égalité exceptionnels du sage : bien que vénéré comme Dieu incarné, il refusait catégoriquement tout traitement privilégié ; chaque don devait être partagé, sinon il ne l'acceptait pas. Très économe, il enseignait par son exemple que rien ne devait être perdu ni gaspillé. Sa vie était exemplaire, une leçon permanente de détachement, de patience, de pureté morale, de compassion...

Les dernières années de sa vie, Shrî Bhagavân donna à son entourage de fortes raisons d'inquiétude sur sa santé. Lui-même ne s'en souciait pas, mais les fidèles se désolaient de le voir dans cet état de faiblesse physique. Fin 1948, un petit nodule apparut sur son bras gauche, qui se développa rapidement en une tumeur maligne. Il dut subir quatre opérations. Pendant un an, toutes sortes de traitements furent essayés, en vain. Le 14 avril 1950, Shrî Ramana Maharshi quitta son corps, sans lutte, avec un doux sourire sur

les lèvres et des larmes aux yeux, tandis que les fidèles chantaient : *Arunâchala Shiva, Arunâchala Shiva...*

À ce moment même, une comète d'une lumière éclatante traversa lentement le ciel et disparut derrière le sommet de la sainte Montagne. La forme visible de Shrî Bhagavân s'était absorbée dans la Réalité suprême d'Arunâchala.

*Ils disent que je vais mourir. Mais je ne pars pas.
Où donc irais-je ? Je suis ici.*

L'enseignement de Shrî Ramana était d'une grande simplicité et essentiellement pratique. S'il exposait une théorie, c'était pour répondre aux questions de ses interlocuteurs ou pour donner une base nécessaire à la pratique spirituelle.

Il enseignait principalement l'*âtma-vichâra*, la recherche du Soi par la question « Qui-suis-je ? » : toujours et à tout moment il faut chercher la source d'où la notion « je » s'élève. La pensée « je » étant la racine de toutes les autres pensées, elle doit être éliminée pour que ce qui se trouve au-delà de la pensée, le Soi suprême, se révèle.

Mais pour répondre aux besoins de chacun en particulier, il soutenait aussi d'autres voies, maintenant néanmoins que si toute voie spirituelle mène finalement au *jñâna*, la Connaissance, l'*âtma-vichâra* est la voie la plus directe.

Le Maharshi n'écrivait que très peu et presque tous ses écrits ou compositions ont été faits à la demande de ses disciples : des poèmes exposant son enseignement advaitique³, des hymnes dédiés à Arunâchala, quelques poésies, adaptations et traductions⁴.

Le frère de Suri Nagamma, D. S. Shâstrî, venait de temps à autre en visite à l'ashram, mais contraint par ses activités professionnelles de vivre à Madras, il encouragea vivement sa sœur, assise jour après jour aux pieds du maître, à lui écrire tout ce qui se passait en sa présence. C'est ainsi que Suri Nagamma, en novembre 1945, commença la rédaction de ces lettres. D'abord elle voulut que cette entreprise reste confidentielle, mais très vite Bhagavân fut mis au courant et, y prenant un intérêt particulier, il l'invita à lire les lettres dans le hall, en sa présence.

Au bout de deux ans, son frère exprima le désir de les publier sous forme de livre. Les soixante-quinze premières lettres ont été éditées, en telugu, du

vivant de Shrî Ramana. Plus tard, son frère traduisit la totalité en anglais. C'est cette traduction qui est à la base de la présente publication.

Cette activité littéraire permit à Suri Nagamma d'approfondir sa relation avec Shrî Ramana, avec qui elle avait des rapports de confiance tout particuliers, et qui la guida de multiples façons sur le chemin de la Vérité. Rédigées entre 1945 et 1950, ces lettres représentent un témoignage riche et vivant des cinq dernières années du Maharshi et de la vie dans l'ashram autour de lui, et contiennent de nombreuses histoires et anecdotes sur les années précédentes. Elles nous font partager non seulement les paroles qui tombaient des lèvres du maître telles des perles précieuses, mais aussi les activités et les événements vécus au quotidien avec lui, nous offrant ainsi une image de la personnalité de cet être divin dans la vie pratique au fil des jours.

Les lettres traduites dans cet ouvrage sont tirées de la quatrième édition anglaise (1995) des deux volumes des *Letters of Shrî Ramanâsramam*. Un supplément de trente lettres a paru séparément en 1978 sous le titre anglais *Letters from and Recollections of Shrî Ramanâsramam*.

Afin de proposer au lecteur l'essentiel de son témoignage et de l'enseignement qu'elle reçut du Maharshi, toutes les lettres de Suri Nagamma n'ont pas été traduites ici et des passages ont été supprimés dans quelques-unes. Ceux qui désireraient lire la totalité en anglais – volumes I et II et les trente lettres – peuvent consulter l'ouvrage complet publié en 2006 sous le même titre, *Letters of Shrî Ramanâsramam*, Tiruvannâmalai.

Dans la présente publication, les termes sanskrits qui se trouvent dans l'édition anglaise ont été presque toujours maintenus, avec le plus souvent une traduction française entre parenthèses. Toutefois, un glossaire qui contient des définitions plus détaillées peut aussi être consulté à la fin de l'ouvrage. Les notes sont toutes de la traductrice en français, sauf celles où figure la mention « D.S.S. », qui sont dues au traducteur original du telugu en anglais, D. S. Shâstrî.

E. Braitenberg-Neess

¹- Traduction française publiée sous le titre *Qui suis-je ?*, par Srî Ramanâsramam, Tiruvannâmalai, 2011.

²- Bhagavân, « glorieux, vénérable, divin » ; Maharshi, « grand sage ».

[3](#)- Relatif à l'*advaita*, la non-dualité.

[4](#)- Voir Ramana Maharshi, *Œuvres réunies*, Éditions traditionnelles, 1988.

Le fils est redevable au père

21 novembre 1945

Mon frère, tu m'as demandé de t'écrire de temps en temps sur tout ce qui arrive de marquant en la présence de Shrî Bhagavân et sur ce que Shrî Bhagavân dit en ces circonstances. Mais en suis-je capable ? Enfin, je vais tenter de le faire et commencer aujourd'hui. Cette entreprise ne réussira qu'avec la grâce de Bhagavân.

Avant-hier, jour de pleine lune, le *Deepam*¹ annuel a été célébré solennellement. Ce matin, une procession, avec Shrî Arunâchaleshvara et ses adorateurs, accompagnés de musiciens, s'est mise en route pour faire le tour de la Montagne (*giri-pradakshinâ*). Lorsque la procession est arrivée devant le portail de l'ashram, Shrî Niranjananda Swâmî² est sorti avec les *devotees*³, a offert au Seigneur Arunâchaleshvara des noix de coco et du camphre et lui a rendu hommage tandis que les prêtres offraient le feu (*âрати*). À ce moment-là et voyant cette splendeur, Shrî Bhagavân qui était en chemin vers l'étable (*goshâla*) s'arrêta et s'assit près de l'entrepôt des livres. Les *devotees* lui apportèrent un plateau avec le feu sacrificiel. Il y prit du *vibhûti* (cendre sacrée), l'appliqua sur son front et, visiblement ému, il dit à mi-voix : *appakku pillai adakkam* (Le fils est dans le père). L'expression de son visage illustre bien l'ancien dicton : *bhakti purna thaya jñâna* (La dévotion culmine dans la Connaissance). Shrî Bhagavân est le fils du Seigneur Shiva. La déclaration de Shrî Ganapati Muni selon laquelle Bhagavân est l'incarnation de Skanda se confirmait. Ainsi Bhagavân nous a enseigné que même un *jñânî* (sage) est redevable à Îshvara dans la mesure où toutes les créatures sont des enfants d'Îshvara.

Nous ne pourrons jamais exprimer combien sont riches de sens les paroles des *mahâtma* (êtres éclairés). Tu me demandes de les transcrire, mais comment puis-je transmettre la sublime beauté de ses paroles ? Comment les relater d'une manière adéquate ? Dans un de mes récents poèmes, j'ai écrit que chaque mot qui tombe de ses lèvres est sacré. Mais pourquoi ne parler que de ses paroles ? Si on a la faculté de comprendre, son regard et sa démarche, son action et son inaction, l'inspiration et l'expiration, tout de lui est chargé de sens. Serai-je capable de comprendre et d'interpréter tout cela ? Pleine de foi en la grâce de Shrî Bhagavân, je t'écrirai tout ce qui se présente à moi, servant Shrî Bhagavân avec la même dévotion que celle de l'écureuil servant Shrî Râma⁴.

Ta sœur

¹- Fête des lumières. En novembre-décembre une grande flamme est allumée sur le sommet d'Arunâchala, flamme qui symbolise la manifestation de Shiva en tant que colonne de lumière (voir seconde lettre du 29 novembre 1947).

²- Administrateur de l'ashram et frère cadet de Shrî Ramana.

³- Terme anglais couramment utilisé aussi dans d'autres langues et qui englobe les termes « disciple », « fidèle », « dévot »...

⁴- Dans l'épopée du *Râmâyana*, un petit écureuil prenait sa modeste part dans la construction du pont menant au Sri Lanka. Il roulait sa queue dans le sable qu'il apportait ensuite sur le chantier. Shrî Râma, en caressant le dos du petit animal, a laissé trois rayures indélébiles sur le dos de l'écureuil pour les générations futures.

Conscience du Soi (*aham-sphurana*)

22 novembre 1945

Hier est arrivé ici un *svâmî* bengali, en robe ocre, appelé Hrishikeshanand.

Ce matin, de 8 h 30 à 11 heures, Bhagavân s'est entretenu avec lui sur des sujets spirituels. Sa voix, pur nectar, coulait sans interruption telles les eaux du Gange. Comment ma plume peut-elle suivre ce grand flot ? Cet *amrit* (nectar) ne peut être vraiment goûté qu'avec la main de la dévotion : comment le recueillir et le transmettre par écrit ?

Je devrais te donner plus de détails sur les questions posées par le *svâmî* et les réponses données par Bhagavân ; seulement, les places réservées aux femmes dans le hall se trouvent en ce moment bien loin de Bhagavân et comme j'étais assise au fond, il m'était difficile de suivre toute la discussion. Cependant, j'ai entendu clairement ce que Bhagavân a dit sur son expérience de la mort à Madurai : « Dans cette expérience de la mort, bien que tous les sens soient endormis, la conscience du Soi (*aham-sphurana*) était tout à fait évidente ; j'ai alors réalisé que ce que nous appelons "je" était cette *conscience*, et non le corps. Elle ne périt jamais. Elle est totalement indépendante. Elle brille d'elle-même. Même si le corps est brûlé, elle ne sera pas affectée. Ce jour-là, j'ai compris clairement que *cela* était ce "je". »

Bien d'autres choses de cette nature ont été dites, mais je ne pouvais pas suivre ou je ne peux maintenant me les rappeler ; je ne suis donc pas capable d'en écrire plus. Je regrette infiniment d'avoir laissé passer tant de perles et je te prie de m'en excuser.

Préparatifs pour Skandâshram

25 novembre 1945

Le jour propice où Bhagavân doit monter avec ses *devotees* à Skandâshram pour un repas de fête est fixé pour demain. Les *devotees*, femmes et hommes, résidant à l'ashram ou dans les environs ont été toute la journée très affairés pour préparer cette excursion. Bhagavân, cependant, sans se laisser troubler, était assis comme d'habitude, plein de dignité, tranquille. Si on lui demande d'y aller, il ira ; si l'on annule, il restera. A-t-il des affaires à rassembler ou quoi que ce soit dont se soucier ? Un *kamandalu* (pot à eau), un *karra* (canne), un *kaupîna* (pagne) et une serviette, c'est tout ce qu'il possède. Dès qu'il prendra la décision de partir, il sera prêt. Le Shankarâchârya a ainsi décrit de tels sages : *kaupinavantah khalu bhâgyavantah* (Celui qui porte un pagne est en vérité le plus riche). L'ashram, le programme, les *devotees* et tout cet attirail, c'est, pour lui, comme une scène de théâtre qui se déroule pour le bien des autres, mais Bhagavân lui-même en a-t-il besoin ? De par sa grâce surabondante, il est parmi nous, asservi certes, mais s'il le désirait, ne pourrait-il pas s'en aller et librement traverser les sept océans ? Rappelle-toi la chance que nous avons qu'il demeure avec nous.

Demain je t'écrirai tout ce qui s'est passé.

À Skandâshram

26 novembre 1945

En arrivant tôt ce matin à l'ashram pour les *Veda-parâyana*, tout le monde était très occupé. La cuisine offrait un spectacle pittoresque : les uns préparaient des plats, les autres nettoyaient, d'autres encore donnaient des ordres, chacun s'employait à une chose ou à une autre. *Pulihodhara* (riz au tamarin), *dadhyodanam* (riz au yaourt), *pongal* (riz aux épices), *vadai* (croquettes frites), chips, *puri* (crêpes frites soufflées), *kootu* (plat de légumes) et bien d'autres victuailles ont été mis dans des paniers et envoyés sur la Colline. On pouvait se rendre compte que le *sarvâdikhârî* (administrateur de l'ashram) n'avait pas fermé l'œil de la nuit ; c'est lui qui s'était donné tout le mal.

Après les *Veda-parâyana*, Bhagavân prit son bain et son petit déjeuner, puis se mit en route vers Skandâshram, accompagné par Rangaswâmî qui est comme Nandi¹ pour le Seigneur Shiva. Bhagavân, en tête, gravissait la Colline comme s'il rejoignait sa propre demeure. Les *devotees* suivaient en petits groupes, ainsi qu'Alamelu² et moi-même.

Entouré des *devotees*, Bhagavân s'assit à l'ombre des arbres devant la construction de Skandâshram. En plus du grand nombre de disciples et de *sannyâsin* (renonçants) présents, des avocats et docteurs, des ingénieurs et artistes, des reporters et poètes, des chanteurs et bien d'autres étaient venus de Madras, Pondichéry et Villupuram. Vieux et jeunes, hommes et femmes, tous, sans distinction de condition, s'installèrent à même le sol autour de Bhagavân et rivèrent leur regard sur lui.

Mon frère, comment te transmettre cette image ? Le Maharshi, assis, calme, le regard serein émanant de la Source, pénétrant tout ; son doux

sourire, resplendissant et rafraîchissant tels les rayons d'un clair de lune ; ses paroles, une pluie d'*amrit* (nectar). Nous étions assis là, comme des statues, dépourvus de conscience du corps.

Les photographes se mirent au travail. Après 9 h 30, nous reprîmes la même routine qu'à l'ashram d'en bas : courrier, journal, etc.

Le ciel se couvrit, un vent fort se leva. Les *devotees* donnèrent un châte à Bhagavân dans lequel il s'enveloppa totalement, si bien que l'on ne voyait plus que son visage. Il ressemblait désormais à sa mère, Alagammal. Alamelu était du même avis que moi. Cette scène a été également photographiée.

Puis Shrî Bhagavân prêcha en silence. Il y avait certainement des âmes pures présentes qui ont été libérées de leurs doutes. Mon esprit, toutefois, était occupé par la préparation du *pulihodhara*, du *dadhyodanam* et d'autres plats, car c'était l'heure du déjeuner. Les *devotees* voulaient que Bhagavân soit servi séparément, dans un endroit confortable, mais il fit mettre une table près de son sofa et il prit son festin au milieu de nous tous.

Après le repas, le sofa de Bhagavân fut posé dans la véranda. Alamelu, moi-même et quelques autres femmes étions assises dans une pièce adjacente d'où nous pouvions voir Bhagavân à travers une fenêtre. Il commença par raconter des petites histoires de sa vie d'autrefois dans la Montagne : l'arrivée de sa mère, la construction de Skandâshram, l'approvisionnement en eau et en nourriture, les lois du royaume des singes, les danses du paon et les relations qu'il avait avec les serpents et les léopards. Soudain, quelque chose lui vint à l'esprit et, fixant son regard sur un endroit précis, il dit : « C'est là que Mère est morte. Quand nous l'avions assise dehors, nul signe de mort n'était visible sur son visage. Elle semblait être en *samâdhi* (absorption dans le Soi). On voyait danser une lumière divine autour d'elle. Là, juste là où vous êtes assis. »

Quand j'ai entendu Bhagavân prononcer le mot « Mère », j'ai été très émue et mes yeux se sont remplis de larmes. C'était comme si les paroles sur la Mère étaient adressés à la fille. Les *mahâtma* honorent toujours les femmes. À leurs yeux, la femme est une représentation parfaite de la mère et de l'amour. Sans nature, pas de création. Avant l'arrivée de la Mère, on ne cuisinait pas à l'ashram. Elle était soucieuse que les ashramites soient bien nourris. L'*agnihotra* (feu), introduit en premier par la Mère, prépare encore aujourd'hui les repas et remplit les estomacs de milliers de *devotees*.

Ensuite, après que toutes sortes de mets délicieux eurent été servis, nous prîmes le chemin du retour. Bhagavân, ayant d'abord suivi des yeux tous ceux qui étaient en train de partir, l'un après l'autre, se mit finalement lui aussi à descendre, doucement, accompagné de ses assistants, et il arriva à l'ashram juste au moment où le soleil se couchait derrière la Montagne.

[1](#)- Nandi, le taureau : monture et adorateur de Shiva.

[2](#)- Sœur de Bhagavân.

Le service au Soi est service au *guru*

28 novembre 1945

Pendant ces deux ou trois derniers mois, les assistants de Bhagavân lui ont massé les jambes avec une huile traitante qui devait le soulager de ses douleurs rhumatismales. Quelques *devotees*, empressés à porter attention au corps de Bhagavân, se sont mis eux aussi à le masser toutes les demi-heures, à tour de rôle, ce qui perturbait assez la routine quotidienne de l'ashram.

Bhagavân allait-il tolérer tout cela ? Il était toujours plein d'égards, même envers ses assistants, et n'aurait jamais dit catégoriquement non à quoi que ce soit. Il dit alors calmement : « Vous tous, attendez, s'il vous plaît ; je veux aussi masser ces jambes. Pourquoi ne devrais-je pas gagner un peu de *punya* (mérite) à mon tour ? » Ce disant, il repoussa leurs mains et se mit à masser ses propres jambes. Les paroles de Bhagavân ont un charme bien à lui ! Regarde ! Il veut lui aussi un peu de *punya* ! Quelle belle allusion pour ceux qui ont l'intelligence de la saisir !

À ce moment, un juge retraité et d'un certain âge dit : « Svâmiji, je veux moi aussi servir mon *guru*.

– Ah, vraiment ? répondit Bhagavân. *Âtmâ vai guruh* (Le Soi, en vérité, est le *guru*). Vous avez maintenant soixante-dix ans et vous voulez me servir ? Assez de cela ! Désormais, servez-vous vous-même. Si vous restez tranquille, c'est plus que suffisant. »

En y réfléchissant, y a-t-il un plus grand *upadesha* (enseignement) que celui-ci ? Bhagavân déclare qu'il suffit de pouvoir demeurer tranquille. Pour lui, c'est un état naturel ; quant à nous, en sommes-nous capables ? En dépit de nos grands efforts, nous n'arrivons pas à atteindre cet état. Que

nous reste-t-il d'autre à faire à part nous en remettre à la grâce de Bhagavân ?

Problèmes liés au monde

30 novembre 1945

Il y a quelque temps, un couple âgé originaire de Guntur a passé deux mois ici. Pour le mari il était difficile d'être loin de chez lui aussi longtemps. Probablement voulait-il rejeter la faute sur sa femme quand il dit à Bhagavân : « Je ne peux plus supporter ces problèmes familiaux ; j'avais dit à ma femme de ne pas venir avec moi, mais elle a insisté pour m'accompagner. Et maintenant, deux mois ne se sont pas écoulés qu'elle me presse déjà : "Viens, il nous faut rentrer, il y a plein de choses dont nous devons nous occuper à la maison." Je lui ai demandé de rentrer seule, mais elle refuse. Bhagavân veut-il bien la persuader de rentrer ? Ainsi je pourrais toujours prendre les repas avec vous et rester ici. »

Bhagavân répondit en plaisantant : « Si vous quittez votre famille, cher ami, où comptez-vous aller ? Est-ce pour vous envoler au ciel ? De toute façon, il faut rester sur cette terre. Où que nous soyons, il y a toujours la famille. Moi aussi, j'ai voulu tout quitter, mais vous voyez la grande famille que j'ai maintenant ! Ma famille est cent fois plus grande que la vôtre. Vous voulez que je dise à votre femme de partir. Mais si elle me répond : "Où puis-je aller, Svâmî ? Je préfère rester ici", qu'est-ce que je lui dis ? Vous voulez vous séparer de votre famille, mais que dois-je faire alors avec la mienne ? Où pourrais-je aller si je quitte tout ceci ? »

Ces propos amusaient les gens dans le hall. Le vieil homme s'accroupit par terre et dit : « Oui, mais qu'est-ce que cela peut bien faire à Bhagavân ? Il n'est plus lié à rien, si bien qu'il peut porter la charge de toute famille, aussi grande qu'elle soit. »

Tu devrais voir avec quel humour Bhagavân s'exprime. Et quoi qu'il dise, tout est enseignement.

Les *devotees* comme moi ont l'habitude de parler à Bhagavân de leurs douleurs aux jambes, à l'estomac ou au dos. Un jour, quelqu'un dit à Bhagavân : « Ma vue est mauvaise, je ne vois pas bien. J'ai besoin de votre grâce, Bhagavân, pour qu'elle s'améliore. » Bhagavân fit un signe de tête comme à son habitude et quand cette personne fut partie, il dit : « Il parle de ses mauvais yeux. Moi j'ai mal aux jambes. À qui vais-je m'adresser pour être soulagé ? »

Déconcertés, nous avons préféré nous taire.

Quel est le sens du *samsâra* ?

1^{er} décembre 1945

Un des premiers jours de mon arrivée ici, un homme venu de l'Andhra Pradesh demanda à Bhagavân : « Svâmî, quand je répète le *Râma-nama* (nom de Râma) pendant une heure matin et soir, d'autres pensées s'infiltrèrent, une par une, puis elles augmentent au fur et à mesure et, finalement, je me rends compte que j'ai oublié mon *japa* (répétition d'un nom divin). Que puis-je faire ?

– À ce moment, accrochez-vous à ce nom », répondit Bhagavân.

Cela nous fit tous rire. Pauvre homme ! Consterné, il dit : « La raison de cette interruption est le *samsâra* (vie dans le monde). J'envisage donc de quitter le *samsâra*.

– Oh, vraiment ? Mais en fait, que veut dire *samsâra* ? Est-il en dehors de vous ou en vous ?

– C'est ma femme, mes enfants et tout le reste.

– Tout cela est-il le *samsâra* ? Que vous ont-ils fait ? Cherchez d'abord la vraie signification de *samsâra*. Ensuite, nous allons considérer si vous devez les quitter. »

Le visiteur, ne trouvant pas de réponse, resta silencieux, découragé.

Bhagavân, le cœur plein de compassion, le regarda tendrement et dit : « Supposons que vous quittiez femme et enfants et que vous restiez ici, alors une autre forme de *samsâra* se créera. Supposons que vous preniez le *sannyâsa* (vœux de renoncement), encore une autre sorte de *samsâra* apparaîtra sous forme d'un *karra*, d'un *kamandalu*¹, etc. À quoi bon tout cela ? *Samsâra* signifie *samsâra* du mental. Si vous abandonnez ce dernier, tout sera pareil où que vous soyez. Rien ne pourra vous troubler. »

Le pauvre homme prit son courage à deux mains et dit : « Oui, *svâmî*, je comprends, mais comment abandonner ce *samsâra* mental ?

– Voilà comment il faut s’y prendre : vous disiez avoir pratiqué le *japa* du nom de Râma ; des pensées vous ont dérangé et vous vous êtes rappelé que le *japa* du *Râma-nama* vous avait échappé. Essayez d’en prendre conscience aussi souvent que possible et accrochez-vous aussitôt au nom de Râma. Alors, petit à petit, les autres pensées s’évanouiront. Quant au *japa* du *nama* (répétition du nom du Seigneur), la tradition préconise plusieurs étapes. La répétition du Nom en murmurant est préférable à la répétition à haute voix ; il est encore mieux de le répéter mentalement, et mieux que tout est le *dhyâna* (méditation). »

उत्तमस्तवादुच्चमन्दतः ।
चित्तजं जपध्यानमुत्तमम् ॥

*Uttamastavâ duccamandatah
cittajam japa dhyânam uttamam*

Upadesha-Sâram, vers 6

Répéter le Nom est mieux que chanter des louanges, mieux à mi-voix qu’à haute voix, mais mieux que tout est la répétition mentale ou la méditation.

¹- Canne et pot à eau des *sannyâsin*.

Reprenez le chemin par lequel vous êtes venu

2 décembre 1945

À une autre occasion, un jeune homme de l'Andhra Pradesh dit : « Svâmî, ayant un grand désir d'obtenir le *moksha* (délivrance) et de connaître le chemin pour y arriver, j'ai lu toutes sortes de livres sur le Vedânta. Tous le décrivent, mais tous différemment. J'ai également consulté des savants, mais là aussi, chacun recommandait une voie différente. Maintenant, je ne sais que penser et c'est pour cela que je viens vous voir ; s'il vous plaît, dites-moi quelle voie je dois suivre.

– Eh bien, reprenez le chemin par lequel vous êtes venu », dit Bhagavân en souriant.

Cela nous a tous amusés. Pauvre jeune homme, il ne savait plus quoi dire. Il attendit que Bhagavân quitte le hall, puis, l'air déprimé, il se tourna vers l'assistance et dit d'un ton implorant : « Messieurs, j'ai fait ce long voyage, plein d'espoir, sans tenir compte du prix et de l'inconfort, poussé par le désir ardent de connaître le chemin vers le *moksha* ; est-ce juste de me dire de reprendre le chemin que j'ai pris pour venir ici ? Ou est-ce une grande plaisanterie ? »

Sur ce, une personne prit la parole : « Non, monsieur. Ce n'est pas une plaisanterie. C'est la réponse la plus appropriée à votre question. Bhagavân nous enseigne que le chemin le plus facile pour obtenir la délivrance consiste à se demander : “Qui suis-je ?” Vous lui avez demandé : “Quel chemin *je* dois prendre ?” ; lui, en disant : “Prenez le chemin par lequel vous êtes venu”, veut dire que si vous cherchez et suivez le chemin par lequel est venu ce “je”, vous allez atteindre la délivrance. »

La parole d'un *mahâtma* désigne la Vérité, même si elle est dite sur un ton léger. On a offert au jeune homme le petit livre *Qui suis-je ?* et, bien qu'un peu étonné par l'interprétation de la réponse de Bhagavân qu'on lui avait faite, il prit ses paroles comme un *upadesha* (enseignement), se prosterna et quitta les lieux.

Bhagavân a l'habitude de nous donner un enseignement soit d'une manière humoristique ou informelle, soit pour consoler. Au tout début de mon séjour à l'ashram, je ressentis le besoin de rentrer chez moi ; j'attendis qu'il n'y ait presque personne dans le hall pour approcher Bhagavân, et je lui dis : « Je voudrais rentrer chez moi, Bhagavân, mais j'ai peur de tomber encore dans les embrouilles familiales.

– Comment peut-on tomber dans quelque chose, alors que tout vient et tombe en nous-mêmes ? » répondit Bhagavân.

Une autre fois, je dis : « Svâmî, je ne suis toujours pas libre de ces chaînes.

– Laissez venir ce qui vient, laissez partir ce qui part. Pourquoi vous tourmenter ? » répondit-il.

Oui, si seulement nous pouvions réaliser ce qu'est ce « je », alors nous n'aurions pas tous ces problèmes.

Respect conventionnel

12 décembre 1945

Un matin, lors des conversations habituelles, la discussion porta sur la mère de Bhagavân, qui avait tout quitté pour être avec lui, et sur sa façon de vivre en général. Alors Bhagavân nous raconta l'histoire suivante : « Mère commençait à venir ici fréquemment et elle restait avec moi pendant de longues périodes. Comme vous le savez, je m'adresse toujours aux bêtes et aux oiseaux d'une manière respectueuse. Avec ma mère je faisais pareil, je lui parlais respectueusement. Un jour, il me vint à l'esprit que cela pouvait la blesser. Alors, je changeai de comportement et je devins plus familier avec elle. Si vous faites quelque chose naturellement et que cela devient une habitude, il n'est pas facile de changer. Mais enfin, ces choses qui appartiennent au corps ont-elles une importance ? »

Il s'était exprimé avec un sentiment si profond que mes yeux se remplirent de larmes.

Dans sa prime jeunesse, il avait renoncé à tout désir terrestre, et, porté par le désir du divin, il s'était hâté vers la sainte montagne Arunâchala, où il règne dans le royaume de la félicité éternelle. Quelle chance a eue cette mère d'avoir le privilège d'être appelée *amma* (mère) par un tel fils ! Dans les Veda, la mère tient la première place pour la vénération : *mâtrî devo bhava* (Que la mère soit ton dieu). Malgré cela, ce qui est beau, c'est que Bhagavân ait senti que ce n'était pas naturel de s'adresser à elle sous une forme respectueuse. En étant ainsi traitée, n'allait-elle pas être offensée ? Elle ne fut heureuse que quand il l'appelait « Mère ». Peut-être Bhagavân a-t-il eu le sentiment qu'il ne fallait pas la blesser avec une chose aussi mineure.

« Quand ma mère est décédée, j'ai pensé avoir échappé à tous les liens, pouvoir me déplacer librement d'un endroit à l'autre ou vivre dans la solitude dans une grotte ; mais en fait, je vis maintenant un asservissement bien plus grand ; je ne peux même pas quitter cet endroit. » Bhagavân parle souvent ainsi. Il n'avait qu'une seule mère, mais des enfants, il en a des milliers, n'est-ce pas une plus grande servitude ?

L'autre jour, apprenant que des travaux étaient en cours à Skandâshram, Bhagavân partit vers midi, accompagné de son assistant Rangaswâmî, juste pour aller voir, sans le dire à personne, avec l'intention de revenir tranquillement. Mais que s'est-il passé ? Nous sommes tous venus ; totalement excités, nous l'avons entouré et empêché de bouger. Ce n'est que très difficilement qu'il réussit à rentrer avec la foule vers 20 heures.

Quinze jours plus tard, les ouvriers annoncèrent à Bhagavân qu'ils avaient terminé les travaux du chemin menant vers Skandâshram et ils lui demandèrent d'aller voir. Bhagavân répondit : « On verra. » Ce matin-là, nous avons tous exprimé notre vif désir de nous y rendre. Bhagavân dit d'un ton réconfortant : « Nous irons tous là-bas à un autre moment pour un pique-nique. » L'après-midi, vers 17 heures, il sortit pour sa promenade habituelle sur la Colline et, de là, il s'esquiva discrètement vers Skandâshram. Dès que cela se sut, des hommes et des femmes entreprirent de gravir la Montagne, munis de torches et de lanternes, sans se soucier de la nuit tombante. Ces gens ne savaient pas comment s'y prendre pour suivre Bhagavân dans la Montagne, mais j'ai pensé que moi, connaissant les circonstances, je ne devais pas y aller. Par deux fois, j'ai commencé à grimper, puis je suis revenue au premier tournant, pour finalement ne plus pouvoir résister à la tentation de suivre la foule. Tout comme le singe qui ne peut pas changer sa nature, même en étant cajolé, les tendances naturelles de mon esprit se sont réaffirmées en dépit de mes efforts pour les contrôler. Mais à quoi sert-il d'avoir des regrets après coup ?

En fait, quand tous ses enfants arrivèrent dans l'obscurité, comme Bhagavân dut être désolé qu'ils n'aient pas de place pour s'asseoir ni rien à manger. Ainsi, dans son immense bonté, il arrangea une autre fois, au même endroit, un vrai festin pour tous. Comment aurait-il pu gérer cette énorme famille sans cette prodigieuse capacité à contrôler les choses ? Et comment aurait-il pu rester si détaché, même au milieu de cette grande famille, s'il n'était pas habité par une paix profonde ? Souviens-toi : il n'y a rien qui surpasse le pouvoir du grand Maître.

Comment savez-vous que vous ne savez rien ?

31 décembre 1945

Le mois dernier, un matin, un voyageur peu instruit vint à l'ashram et, après avoir passé deux ou trois jours ici, et conformément au dicton *satra bhojanam matha nidra* (Prendre ses repas dans un hospice, passer la nuit dans un monastère), il logea et prit ses repas ailleurs, mais il revint tout de même chaque jour pour la joie d'être en présence de Bhagavân et d'avoir son *darshan*. Avant de quitter la ville et après bien des hésitations, il approcha un jour Bhagavân et dit d'une voix humble : « Svâmî, les gens qui sont assis ici vous demandent toujours quelque chose et vous leur répondez ; quand je vois cela, j'aimerais moi aussi vous poser des questions, mais je ne sais pas lesquelles. Comment, alors, puis-je obtenir la *mukti* (délivrance) ? »

Bhagavân le regarda avec tendresse et, souriant, dit : « Comment savez-vous que vous ne savez rien ?

– C'est après être venu ici et avoir entendu les questions posées par tous ces gens et les réponses que Bhagavân a bien voulu leur donner que j'ai eu le sentiment de ne rien savoir.

– C'est très bien. Vous vous êtes rendu compte que vous ne savez rien ; cela en soi est suffisant. Qu'a-t-on besoin de plus ?

– Mais puis-je atteindre la *mukti* rien que par cela ?

– Pourquoi pas ? Il y a quelqu'un qui sait qu'il ne sait rien. Il suffit que vous cherchiez et que vous trouviez qui est ce quelqu'un. Si l'on pense tout savoir, cela fait enfler l'ego. En revanche, n'est-ce pas mieux d'être

conscient du fait de ne rien savoir, puis de se demander comment atteindre le *moksha* (libération) ? »

Satisfait de cette réponse, il quitta les lieux. Ce visiteur a peut-être – ou n'a pas – compris l'essence de cette *bhagavadhvânî* (parole du Seigneur), mais pour nous ici, ces mots ont résonné dans nos cœurs comme des *mantrâkshara* (paroles sacrées).

Léopards et serpents

1^{er} janvier 1946

L'autre jour, j'ai entendu parler d'un épisode de la vie de Bhagavân dans la Montagne que je vais te raconter ici. Lorsque Bhagavân vivait dans la grotte de Virupaksha, on entendit un jour le rugissement d'un léopard provenant d'un point d'eau proche. Le temps que les *devotees*, effrayés, ramassent assiettes et bidons pour faire du bruit et faire fuir le léopard, il avait bu son eau et s'en allait en poussant un autre rugissement. Bhagavân se tourna vers les *devotees* terrifiés et leur dit sur le ton de la réprimande : « De quoi avez-vous si peur ? Le léopard m'a signalé avec son premier rugissement son arrivée. Après avoir bu, il m'a fait savoir qu'il s'en allait. Puis il a continué son chemin. Il ne s'est jamais mêlé de vos affaires. Pourquoi êtes-vous si apeurés ? Ces animaux sauvages sont chez eux ici et nous sommes leurs invités. Avons-nous donc le droit de les chasser de cet endroit ? »

Probablement avec l'intention de les guérir de leur peur, Bhagavân ajouta : « Nombre de *siddha-purusha* (êtres divins) vivent dans cette Montagne. Il est possible qu'ils viennent ici pour me voir sous différentes formes. Ainsi, voyez-vous, il n'est pas juste de les déranger. »

À partir de ce jour, le léopard vint fréquemment à cet endroit pour étancher sa soif. Dès que son rugissement se faisait entendre, Bhagavân avait coutume de dire : « Te voilà ! Le léopard annonce son arrivée. » Et plus tard : « Le léopard annonce son départ. »

Il était ainsi très à l'aise avec tous les animaux sauvages.

Un *devotee* a demandé à Bhagavân s'il était vrai que, quand il vivait dans la Montagne, il était ami avec les serpents. « Oui, c'est vrai. Un serpent

avait l'habitude de venir vers moi en toute confiance. Il essayait de ramper sur ma jambe, mais comme cela me chatouillait, je la retirais ; c'est tout. Ce serpent venait et partait de son plein gré. »

Voulez-vous entendre mon appel muet ?

2 janvier 1946

Tu as déjà rencontré Jagadeswara Shâstrî, n'est-ce pas ? Lorsqu'il séjournait ici, un chien avait l'habitude d'entrer dans le hall avec lui. C'était un chien particulièrement intelligent. Il venait avec le *shâstrî* ou sa femme, restait assis comme un enfant bien élevé et sortait avec eux. Les gens faisaient tout pour éviter qu'il ne rentre dans le hall, mais en vain.

Un jour, le vieux couple confia le chien à quelqu'un et s'en alla à Madras pour deux semaines. Pendant les quatre ou cinq premiers jours, le chien chercha ses maîtres partout dans le hall et dans tous les endroits que le couple avait l'habitude de fréquenter. Un matin, fatigué, peut-être même dégoûté par ses efforts infructueux, il se présenta devant le sofa de Bhagavân et le regarda fixement. J'étais assise au premier rang. Bhagavân lisait le journal. Krishnaswâmî et d'autres essayaient de mettre le chien dehors avec des gestes menaçants, mais peine perdue. Moi aussi, je lui demandai de quitter le hall. Rien à faire, il ne voulait pas bouger. Bhagavân, distrait par ce brouhaha, leva les yeux. Il observa un moment le chien et notre excitation, puis il posa le journal et, comme s'il avait compris le langage muet du chien, il lui fit un signe de la main et dit : « Mais que se passe-t-il ? Tu me demandes où sont allés tes maîtres ? Ils sont à Madras. Dans une semaine, ils seront de retour. N'aie pas peur. Ne t'inquiète pas. Reste calme. Tu te sens mieux ? Maintenant, va-t'en. »

Bhagavân avait à peine fini de donner ces instructions que le chien fit demi-tour et quitta les lieux. Peu après, Bhagavân me fit remarquer : « Vous avez vu ? Le chien me demande où sont partis ses maîtres et quand ils vont

revenir. Les gens ont tout essayé pour le renvoyer, mais il ne voulait pas bouger tant que je n'avais pas répondu à ses questions. »

Il paraît qu'un jour la maîtresse de ce chien l'a puni avec un bâton pour une chose qu'il avait faite, et l'a enfermé dans une pièce pour une demi-journée. Une fois libéré, il est allé directement chez Bhagavân, comme pour se plaindre d'elle, et est resté ensuite dans l'ashram pendant quatre ou cinq jours sans jamais retourner à la maison. Bhagavân veilla à ce qu'il soit nourri et réprimanda sa maîtresse en disant : « Qu'avez-vous fait à ce chien ? Pourquoi est-il fâché contre vous ? Il est venu chez moi pour se plaindre. Pourquoi ? Qu'avez-vous fait ? » Finalement, elle admit sa faute et, avec beaucoup de cajoleries, elle réussit à ramener le chien chez elle.

L'écureuil

3 janvier 1946

Sais-tu quelles libertés notre ami l'écureuil se permettait avec Bhagavân ? Il y a deux ou trois ans, il y avait parmi les écureuils un petit coquin particulièrement espiègle et actif. Un jour, il vint pour chercher sa nourriture, mais Bhagavân était occupé à autre chose. Ce petit futé ne voulait jamais rien manger si ce n'était pas Bhagavân lui-même qui lui mettait la nourriture dans la bouche. Peut-être fut-il fâché de ce retard, car soudain il mordit le doigt de Bhagavân. Amusé, Bhagavân lui dit : « Tu es une vilaine petite créature ! Tu m'as mordu le doigt ! Je ne te donnerai plus à manger. Va-t'en ! » Il cessa de nourrir l'écureuil pendant quelques jours. Mais le coquin allait-il rester tranquille ? Non, il sautait dans tous les sens en espérant se faire pardonner. Bhagavân mit des noix sur le rebord de la fenêtre et sur le sofa et invita l'écureuil à se servir. Mais il ne voulait même pas les toucher. Bhagavân fit mine de ne plus le voir. L'écureuil, alors, grimpa sur sa jambe, sauta sur lui, monta sur ses épaules, faisant tout pour se faire remarquer. « Regardez, nous dit Bhagavân, il me demande de lui pardonner parce qu'il m'a mordu le doigt et il me prie de recommencer à le nourrir de mes propres mains. »

Pendant quelques jours encore, Bhagavân repoussa l'écureuil en disant : « Vilain ! Pourquoi m'as-tu mordu le doigt ? Je ne te donnerai pas à manger maintenant. Voilà ta punition. Tes noix sont là, mange-les. » Mais l'écureuil restait toujours aussi obstiné et au bout de quelques jours, Bhagavân dut avouer sa défaite.

Il me vint alors à l'esprit que c'est grâce à la persévérance que les disciples obtiennent le salut.

Mais ce n'était pas tout. L'écureuil rassembla d'autres écureuils de sa bande et commença à construire un nid dans le toit du hall exactement au-dessus du sofa de Bhagavân. Ils avaient coincé entre les poutres des bouts de ficelle, des fibres de noix de coco, etc., et quand il y avait du vent, tout cela tombait par terre. Les gens s'en irritaient et chassaient les écureuils. Bhagavân en était très peiné. Il suffisait de voir l'expression de son visage pour comprendre son amour et sa profonde affection pour ces petits êtres.

Quand j'ai raconté à Bhagavân que je t'avais écrit ces histoires sur les écureuils, voici ce qu'il a dit : « Il en existe encore une autre. Un jour, ils commencèrent à construire un nid près des poutres, juste au-dessus de moi. Ils eurent des petits qui en eurent aussi et ainsi la famille ne cessa de s'agrandir. Ils prirent l'habitude de jouer à leur guise sur mon sofa. Quand j'allais me promener, les petits se cachaient derrière mon coussin, si bien qu'à mon retour, en m'y appuyant, je les écrasais. Cela, nous ne pouvions plus le supporter. Madhava chassa alors les écureuils de leur nid et en ferma l'accès en y clouant des planches en bois. Il y aurait encore nombre d'histoires sur eux, si seulement on se donnait la peine de les noter. »

Prasâd

4 janvier 1946

Les gens apportent de temps à autre à Bhagavân des *prasâd* (offrandes), tels que du *vibhûti* (cendre sacrée) et du *kumkum* (vermillon), venus de différents endroits comme Tiruchendur, Madurai et Râmeshvaram. Bhagavân les accepte avec la plus grande révérence, disant : « Regardez, Subrahmanya de Tiruchendur est arrivé. Voyez, Minakshi de Madurai est arrivée. Là, c'est Râmalingeshvara de Râmeshvaram. Ici, c'est un dieu ; là, c'est un autre dieu. »

D'autres personnes apportent de l'eau sacrée en disant : « C'est l'eau du Gange, c'est l'eau du fleuve Gautami, cette eau vient de la Kâverî, celle-là du fleuve Krishna. » Et chaque fois, Bhagavân accepte cette eau en disant : « Ici c'est la Mère Gange, là c'est Gautami, Kâverî ou Krishnaveni. »

Au début, cela me troublait. Ramana étant la personnification de l'Être éternel, origine de tous les *tîrtha* (eaux sacrées) et rayonnant dans sa demeure en tant que lui-même, je trouvais absurde que ces gens lui apportent en *prasâd* des *tîrtha* comme s'ils avaient fait quelque chose de merveilleux.

Il y a quelque temps, quelqu'un est venu avec de l'eau de mer (*sâgara-tîrtha*). Bhagavân a reçu cette offrande et dit : « Jusqu'à maintenant, toutes les rivières sont arrivées à moi, mais le *sâgara*, l'océan, vient pour la première fois. C'est très bien. Mettez-le là. » Alors me sont revenus à l'esprit les anciens Textes qui parlent des *tîrtha* (fleuves), *samudra* (mers) et *devatâ* (divinités) qui viennent voir des sages, comme Ramana, pour leur rendre hommage. À l'époque, j'avais l'impression que ces textes étaient écrits avec un style hyperbolique car les pierres et les eaux ne peuvent pas

aller aux endroits où vivent ces grands hommes. Mais maintenant, je vois que toutes ces eaux, cendres, etc., sacrées sont apportées par les *bhakta* (adorateurs) sans que quiconque l'ait demandé, et Bhagavân les reçoit simplement avec les mots : « Ils sont arrivés. »

Puisque Bhagavân reçoit toutes ces eaux avec un plaisir évident, on peut interpréter cela comme son acceptation des hommages de tous les *tîrtha* et *prasâda*. Tu te souviens, alors que Bhagavân vivait dans la grotte de Virupaksha et qu'un léopard était arrivé, il avait dit : « Un grand nombre de *siddha* (âmes réalisées) viennent me voir sous des formes différentes » ?

Moksha

8 janvier 1946

Il y a quelques jours, une femme, qui était là depuis peu, entra dans le hall vers trois heures de l'après-midi et s'assit. Elle tenta plusieurs fois de poser une question, mais comme Bhagavân lisait un livre et ne l'avait apparemment pas remarquée, elle patienta. Dès que Bhagavân eut posé son livre, elle se leva, s'approcha du sofa et, sans la moindre crainte ni hésitation, elle dit : « Svâmî, je n'ai qu'un seul désir. Puis-je vous dire lequel ?

– Oui, dit Bhagavân, que désirez-vous ?

– Je veux la libération (*moksha*).

– Oh, vraiment ?

– Oui, Svâmiji, je ne veux rien d'autre. Il me suffit que vous m'accordiez la libération. »

Réprimant un sourire, Bhagavân répondit : « Oui, oui, d'accord ; c'est bon.

– Ne me dites pas que vous allez me la donner plus tard. Vous devez me la donner ici et maintenant.

– Oui, oui, c'est bon.

– Voulez-vous me l'accorder maintenant ? Je suis sur le point de partir. »

Bhagavân fit simplement un signe de la tête.

Dès qu'elle fut sortie du hall, Bhagavân éclata de rire et, se tournant vers nous, il dit : « Elle pense que tout ce qu'il lui faut, c'est le *moksha*. Elle ne veut rien d'autre. »

Subbalakshamma, qui était assise à côté de moi, reprit le fil de la conversation et dit calmement : « Nous sommes tous ici dans le même but.

Nous ne voulons rien d'autre que le *moksha*.

– Si vous renoncez à tout, ce qui reste n'est que le *moksha*. Qui donc peut vous le donner ? Il est toujours présent. Il *est*.

– Nous ignorons tout cela. C'est Bhagavân lui-même qui doit nous donner la libération », puis elle quitta le hall.

Bhagavân, regardant les assistants qui se trouvaient à ses côtés, fit remarquer : « Ils veulent que je leur donne le *moksha*. Ils n'ont besoin de rien d'autre. N'est-ce pas encore un désir ? Si vous renoncez à tous vos désirs, il n'y a que le *moksha* qui subsiste. Et pour pouvoir se débarrasser de tous ces désirs, il vous faut une *sâdhana* (pratique spirituelle). »

Le même *bhâva* (idée) se trouve dans le *Mahâratnamâlâ* :

L'élimination totale de toutes les *vâsanâ* (désirs, tendances) équivaut au *brahman* (Réalité ultime) et au *moksha*.

L'adoration de la vache

16 janvier 1946

Hier nous avons célébré la fête des vaches (*Mattu Pongal*¹). Comme tu le sais, ce jour-là, dans tout le pays, les bovins sont décorés et nourris de *pongal* (préparation à base de riz, lentilles, lait et épices). Hier matin, à l'ashram, plusieurs sortes de sucreries ont été préparées avec lesquelles on a confectionné des guirlandes. Puis une *pûjâ* a été célébrée dans le temple en l'honneur de Nandi². L'étable avait pris une allure festive avec des dessins floraux tracés sur le sol à la chaux, devant l'entrée, des bananiers attachés aux piliers, et des feuilles vertes suspendues en enfilade. Les vaches, après avoir été baignées, ont reçu un *tilakam* (marque de vermillon) sur le front, des guirlandes autour du cou et on leur a donné à manger du *pongal*. Suivit une *pûjâ* avec récitation de mantras tandis qu'on cassait des noix de coco.

Lakshmi est une reine parmi les vaches, n'est-ce pas ? Tu aurais dû voir sa noblesse ! Son front était décoré de poudre de curcuma et de *kumkum*. À son cou et à ses cornes ont été suspendues des guirlandes faites de roses et d'autres fleurs, de comestibles, de sucreries, de bananes, de morceaux de canne à sucre et de noix de coco. Et comme si cela ne suffisait pas, l'homme responsable des animaux apporta encore de chez lui une guirlande faite de préparations savoureuses et la mit autour de son cou. Lorsque Niranjandaswâmî (l'administrateur de l'ashram) lui en demanda la raison, il répondit avec fierté qu'il avait coutume de le faire chaque année. Contempler Lakshmi décorée comme Kamadhenu³ me rendait extrêmement heureuse.

Bhagavân arriva à 10 heures dans l'étable pour bénir « ses enfants » par sa présence. Tandis qu'il était assis sur une chaise près de Lakshmi,

visiblement enchanté de la voir si bien parée, les prêtres firent l'*arati* (offrande de la flamme) en récitant des hymnes védiques. Quelques *devotees* voulurent prendre Lakshmi en photo. On la conduisit alors au milieu de l'étable. Lakshmi renversa gracieusement la tête en arrière. Bhagavân se leva, vint se placer à côté d'elle et, la tapotant de sa main gauche, il lui dit : « Tiens-toi tranquille, ne bouge pas s'il te plaît. » Sur ce, Lakshmi ferma lentement les yeux et resta immobile comme si elle était en *samâdhi*. Shrî Ramana posa alors la main droite sur son dos et, sa canne dans la main gauche, il se tint debout, bien droit aux côtés de Lakshmi, tandis que le photographe prenait deux ou trois photos. Cette scène méritait vraiment d'être vue ! Une autre photo fut prise quand Bhagavân lui donna à manger de ses propres mains des fruits et des sucreries. Je te montrerai les photos quand tu viendras.

¹- Le troisième jour de la fête de *Pongal* (fête de la moisson célébrée mi-janvier) est consacré aux bovins.

²- Voir note 1, p. 19.

³- Vache mythologique qui accomplit tous les désirs et souhaits.

Les deux pigeons

17 janvier 1946

En 1945, un *devotee* de Bangalore appelé Venkataswâmî Naidu apporta à l'ashram deux pigeons en offrande. Bhagavân, les voyant, dit : « Nous devons les protéger des chats et des autres animaux. Qui prendra soin d'eux ? Nous avons besoin d'une cage, nous devons les nourrir. Qui va le faire ? Il vaut mieux qu'il les reprenne. » Le *devotee* promit de s'en occuper et demanda qu'on veuille bien les garder à l'ashram. Puis il mit les deux pigeons sur les genoux de svâmiji. Avec plein d'amour et de tendresse, Bhagavân les prit et dit : « Venez, mes petits, venez ! Vous ne voulez pas repartir ? Vous souhaitez rester ici ? Bon, alors, restez ici ; on trouvera bien une cage. » Alors qu'il les câlinait ainsi tendrement, ils devinrent tout calmes, fermèrent les yeux, comme s'ils étaient en *samâdhi*, et ils ne bougèrent plus. Bhagavân, les gardant sur ses genoux, cessa de les caresser et, les yeux fixés sur eux, demeura silencieux, profondément immergé en *samâdhi*.

Les *devotees* mirent presque une heure pour trouver une cage. Pendant tout ce temps, les pigeons étaient restés sur les genoux de Bhagavân, immobiles, comme s'ils étaient des yogis en *samâdhi*. Quelle chance ils avaient ! Le fait que ce grand sage les ait gardés sur ses genoux, cajolés et caressés de ses mains, les comblant ainsi de sa bénédiction, n'est-ce pas dû à leurs *punya* (mérites) des vies antérieures ? Quand la cage est arrivée, il les tapota affectueusement, en disant : « Allez-y, entrez. Vous serez en sécurité dans cette cage. » Puis il ajouta : « Dans le *Bhâgavatam*, au chapitre *Yadu Samvadam*, il est déclaré que les pigeons occupent une place

dans la hiérarchie des *guru*. Je me souviens avoir lu cette histoire il y a longtemps. »

Pendant que les pigeons étaient entre les mains de Bhagavân, un *devotee* demanda : « Que font-ils là ? » Bhagavân répondit : « Qui sait ? Ils ne veulent plus repartir. Ils disent qu'ils veulent rester ici. Encore une famille tombée du ciel, comme si celle que j'ai déjà n'était pas assez grande. »

Cher frère, il est très intéressant d'observer tous ces faits étranges. On raconte que, jadis, l'empereur Bharata renonça au monde et se soumit à des *tapas* (ascèses) sévères. Mais vers la fin de sa vie, il ne cessait de penser à son chevreuil, si bien qu'il se réincarna en chevreuil¹. Dans les textes védantiques et dans le *Bhâgavatam*, il y a beaucoup de ces histoires. Bhagavân a dit une fois : « Tout être vivant qui vient à moi vient pour se libérer de son karma. N'empêchez donc aucun être de venir à moi. »

En contemplant ces pigeons, il m'est venu à l'esprit qu'il s'agissait peut-être de grands saints qui avaient dévié de leur ascèse ; sinon, comment auraient-ils pu avoir le privilège d'arriver sur les genoux de Bhagavân ?

¹- Voir note 1, p. 289.

Les bébés guépards

18 janvier 1946

Il y a environ un an, une personne qui élevait deux petits guépards les apporta à Bhagavân. Après avoir été cajolés et nourris avec du lait, ils se mirent à gambader librement parmi les gens dans le hall, pour finalement grimper sur le sofa où ils furent accueillis par Bhagavân, puis ils s'endormirent profondément. Un *devotee* prit cette scène inhabituelle en photo. Pendant deux heures, Bhagavân resta confiné dans un coin du sofa pour ne pas déranger les petits dans leur sommeil. Lorsqu'ils se réveillèrent, ils recommencèrent à sauter partout dans le hall. Avant que Bhagavân aille faire sa promenade habituelle dans la Montagne, d'autres photos ont été prises : les bébés guépards sur le sofa, puis sur la table devant le sofa. Plus tard, ces photos ont été publiées dans le *Sunday Times*.

Quelle merveille, ces petits guépards qui restaient tranquillement couchés sur le sofa, endormis par le seul toucher des mains de Bhagavân. En même temps, des écureuils venaient comme d'habitude manger des noix de cajou, et les moineaux des grains de riz. Autrefois, lorsque des animaux de toutes sortes se côtoyaient quelque part sans aucune inimitié, les gens pensaient qu'il s'agissait peut-être d'un ashram de *rishi* (sage). On peut trouver de telles histoires dans les *Purâna*. Mais ici, nous les voyons de nos propres yeux. Quand j'ai relu à Bhagavân ce que j'avais écrit sur l'épisode des pigeons, Bhagavân a fait remarquer : « Autrefois, de nombreuses choses similaires se sont produites. Mais qui était là pour en témoigner et les noter ? »

Médication sans traitement

20 janvier 1946

Les médecins avaient recommandé aux assistants de Bhagavân de lui donner une nourriture riche en vitamines afin de soulager ses douleurs aux jambes. Les assistants suivaient ces recommandations et massaient également ses jambes avec un onguent spécial. Ainsi le servaient-ils de leur mieux. Bhagavân disait en plaisantant : « Si quelqu'un vient vous rendre visite et que vous vous montrez indifférents à son égard, il s'en ira rapidement, mais si vous le traitez avec un grand respect et lui prêtez beaucoup d'attention, il ne s'en ira jamais. De même avec la maladie. Si vous vous occupez d'elle comme vous le faites maintenant, pourquoi partirait-elle ? Si vous ne lui prêtez pas trop d'attention, elle disparaîtra d'elle-même. »

Il y a quelque temps, un jeune homme s'est établi non loin de l'ashram sur le chemin autour de la Montagne, prétendant pouvoir guérir des maladies avec du *vibhûti* (cendre sacrée). Les gens raffolent de ce genre de choses, n'est-ce pas ? Les malades affluaient en masse chez le Vibhûti Svâmî et, en chemin, ils venaient aussi à notre ashram. Mais qu'avons-nous ici ? Pas de *vibhûti* ! Pas d'amulettes magiques ! Ils avaient le *darshan* de Bhagavân, puis s'en allaient. Un jour, alors que les assistants étaient en train de lui masser les jambes, Bhagavân dit d'un ton enjoué : « Excellent, d'une certaine manière tout cela n'est pas si mal. Quand les gens me voient dans cette situation, ils se disent : "Ce svâmî souffre lui-même de douleurs aux jambes et a besoin d'être massé par d'autres. Que peut-il faire pour nous ?" et ils partiront sans trop s'approcher de moi. »

Il y a quatre jours, Bhagavân appela tous les médecins et leur montra un article dans le journal sur une personne qui était décédée à cause d'une nourriture trop riche en vitamines et d'injections de vitamines. Il leur dit d'un air bon enfant : « Depuis deux ans, je reçois quantité de vitamines parce que l'on pense que c'est bon pour moi. Et comme si cela ne suffisait pas, on a aussi voulu m'en injecter. Vous voyez, dans le journal, ce qui est arrivé à cette personne ! »

On dit qu'un grand yogi goûte la félicité comme un enfant ou une personne aliénée ; il sait tout, mais il se comporte comme s'il ne savait rien. Si Bhagavân le désirait, ne pourrait-il pas guérir toutes les maladies ? Ne pourrait-il pas se guérir lui-même ? Il laisse cela aux autres. C'est parce qu'il ne considère pas son corps comme lui appartenant.

Lorsque Bhagavân avait la jaunisse, il y a quelques années de cela, non seulement il n'avait pas faim, mais il avait la nourriture en aversion. Pendant environ dix jours, il ne mangea que du maïs soufflé. Étant donné qu'Echamma et Mudaliar Pati avaient fait le vœu de ne pas manger tant que Bhagavân n'aurait pas pris au moins une bouchée du repas préparé par elles, il prenait quelques grains du riz des deux femmes, les mélangeait avec le maïs soufflé et avalait cela difficilement pour que leur vœu soit respecté. Sa bienveillance et sa considération pour les sentiments de ses *devotees* sont sans limites, quelle que soit la situation. Il n'admet pas que l'on soit blessé ou peiné d'aucune manière.

Pour contenter les médecins, Bhagavân prenait des médicaments et, pour satisfaire ces dames, il mangeait leur nourriture. Les bienfaits des uns et les méfaits de l'autre se neutralisèrent. Des mois passèrent et la jaunisse persistait. Après que tous les médicaments eurent été essayés sans succès, Bhagavân se guérit lui-même en un rien de temps avec de la poudre de gingembre, de l'ipéca et d'autres herbes ayurvédiques. Qui oserait lui demander comment cette maladie a été guérie ?

La saveur de la dévotion

21 janvier 1946

Je me souviens d'une autre histoire. La cuisine d'Echamma n'était jamais très bonne ; c'était une question de proportion entre légumes et épices. Pour Bhagavân, sa dévotion était plus savoureuse que ses plats, si bien qu'il ne se plaignait jamais. Mais certaines personnes, qui avaient du mal à avaler cette nourriture, ne pouvaient s'empêcher de temps à autre de faire des remarques pendant que Bhagavân épluchait des légumes tôt le matin dans la cuisine. Ayant entendu leurs plaintes répétées, Bhagavân dit : « Je ne comprends pas, si vous n'aimez pas sa nourriture, n'en prenez pas. Je la trouve plutôt bonne et je continuerai à la manger. »

Il y a quelque temps, Echamma fit porter, pendant huit ou dix jours, les repas par quelqu'un d'autre, probablement parce qu'elle était loin de la ville ou malade. Un jour, les cuisiniers oublièrent de servir la nourriture qu'elle avait fait porter et ne servirent que les plats cuisinés à l'ashram. Bhagavân, qui habituellement faisait signe à tout le monde de commencer à manger avant de se mettre à manger lui-même, ce jour-là resta assis tranquillement, la main gauche sous le menton et la main droite sur la feuille de bananier devant lui. Les gens commencèrent à se regarder et les cuisiniers, intrigués, se demandèrent en chuchotant quelle pouvait en être la raison. Soudain, ils se rappelèrent avoir oublié de servir le repas envoyé par Echamma ; ils s'excusèrent et le distribuèrent aussitôt. Bhagavân donna alors le signal pour commencer le repas.

Généralement, Bhagavân préfère manger de simples cacahuètes offertes par un *devotee*, plutôt que les douceurs et desserts savoureux apportés par

des gens riches. Tout comme le Seigneur Krishna dégusta avec plaisir les flocons de riz offerts par Kuchela¹.

¹- Kuchela, un homme pauvre, vint rendre visite à Shri Krishna, son ami d'enfance, et au lieu de lui demander de l'aide matérielle, il lui offrit de tout son cœur le peu de riz qui lui restait (histoire contée dans le *Bhâgavata-Purâna*).

Brahmâstra **(l'arme divine)**

22 janvier 1946

Hier ou avant-hier, un jeune homme d'environ dix-huit ans est venu ici à bicyclette. Après avoir été assis dans le hall pendant quinze minutes, il s'approcha de Bhagavân et dit : « Passé au-delà de l'*omkâra* (récitation de la syllabe *OM*), dans quoi s'immerge-t-on ? »

Bhagavân, en souriant : « Maintenant, d'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que voulez-vous savoir ? Qui êtes-vous en réalité ? Si vous me dites d'abord qui vous êtes, alors vous pourrez me questionner sur l'*omkâra*.

– Je n'en sais rien, dit le jeune homme.

– Vous êtes pourtant certain d'exister. Comment existez-vous ? Où étiez-vous avant ? Qu'est-ce que votre corps ? Trouvez cela en premier. Quand vous saurez tout cela, vous pourrez me poser des questions si vous avez encore des doutes. Pourquoi se soucier de ce qui arrive à l'*omkâra* quand il a cessé d'exister ? Où allez-vous disparaître à la fin ? Comment allez-vous revenir ? Quand vous connaîtrez votre propre état et ce qui vous arrive, nous pourrons penser au reste. »

Le jeune homme ne put donner aucune réponse, il se prosterna et quitta les lieux. Peut-il y avoir un meilleur *brahmâstra* ? Cette arme-là, quand elle est employée, fait taire tout questionneur.

Tu vas peut-être me demander : « Qui a donné le nom de *brahmâstra* à la réponse standard de Bhagavân : “Trouvez qui vous êtes” ? » Il y a deux ou trois ans, quand un *sannyâsin* se vanta d'avoir lu tous les livres religieux et commença à poser à Bhagavân toutes sortes de questions, Bhagavân donna à plusieurs reprises la même réponse : « Trouvez qui vous êtes. » Lorsque le

sannyâsin persista avec ses questions et arguments dénués de sens, Bhagavân lui demanda d'un ton ferme : « Vous m'avez posé tant de questions et avez avancé tant d'arguments. Pourquoi ne répondez-vous pas à mes questions et argumentez-vous après ? Qui êtes-vous ? Répondez d'abord à ma question et, ensuite, je vous donnerai la réponse appropriée. Dites-moi, qui est celui qui argumente ? » Ne trouvant rien à répondre, le *sannyâsin* s'en alla.

Quelque temps après, j'ai écrit cinq vers en développant l'idée du *divya-astra* (arme divine) ; quand je les ai montrés à Bhagavân, il a raconté : « Il y a longtemps, lorsque Nayana (Ganapati Muni)¹ et Kapali étaient là et quand l'un d'eux voulut me demander quelque chose, il joignit les mains et dit : "Svâmî, si vous me promettez de ne pas brandir votre arme suprême, je vous poserai une question." Mais si, durant une conversation, les paroles "Qui êtes-vous ?" m'échappaient, il répondait : "Voilà, vous avez encore tiré votre *brahmâstra*. Que puis-je dire de plus ?" Ils l'ont appelé *brahmâstra*, vous l'appellez *divya-astra*. »

¹ Savant et poète, disciple du Maharshi, auteur de la *Râmâna-Gîtâ*.

La colère

26 janvier 1946

Hier, un jeune homme originaire de l'Andhra Pradesh et qui venait d'arriver se plaignit à Bhagavân des caprices de ses sens ; Bhagavân répondit : « Tout cela est dû au mental. Mettez-le en ordre.

– D'accord, svâmî, mais malgré mes efforts pour maîtriser ma colère, elle ne cesse de s'emparer de moi. Que dois-je faire ?

– Ah, vraiment ? Alors mettez-vous en colère contre la colère et tout s'arrangera. »

L'assistance éclata de rire. Si celui qui se met en colère contre tout se livre à une introspection et se met en colère contre sa propre colère, n'est-ce pas le meilleur moyen de la surmonter ?

Deux ou trois ans auparavant, un *devotee* qui pouvait approcher Bhagavân librement arriva et lui raconta cinq ou six fois que quelqu'un l'avait insulté. Bhagavân l'écoutait, mais ne disait rien. Le *devotee*, n'ayant pas reçu de réponse en dépit de ses plaintes nombreuses et diverses et ne pouvant plus se retenir, dit : « Quand quelqu'un m'insulte sans raison, je me mets en colère. J'ai tout essayé pour maîtriser ma colère, mais je n'y arrive pas. Que dois-je faire ? »

Bhagavân dit en riant : « Ce que vous devez faire ? Joignez-vous à lui et insultez-vous vous-même ; alors tout sera réglé. »

Cela fit rire tout le monde. Le *devotee*, incapable de comprendre, demanda : « Je dois donc m'insulter moi-même ?

– Oui, bien sûr ! C'est le corps qui est insulté, n'est-ce pas ? Ce corps, habité par la colère et d'autres sentiments, n'est-il pas notre plus grand ennemi ? Voilà pourquoi on doit le mépriser. En revanche, si dans un

moment de relâchement quelqu'un nous insulte, il est bon de savoir qu'il nous réveille. Au moins à cet instant, nous devons en prendre conscience, aller dans son sens et insulter notre corps, l'injurier. À quoi bon insulter cette personne en retour ? Ceux qui nous insultent devraient être considérés comme nos amis. Il est bon pour nous de fréquenter ces gens. Si vous fréquentez des gens qui ne font que vous louer, vous risquez d'être trompé. »

En juin 1924, des cambrioleurs s'étaient introduits dans l'ashram et non seulement ils avaient roué de coups les *devotees*, mais ils avaient également frappé Bhagavân sur la cuisse. Par la suite, lorsque les *devotees* parlèrent entre eux des coups qu'ils avaient reçus et s'indignèrent du fait que Bhagavân en avait aussi reçu, Bhagavân aurait fait la remarque suivante : « Vous me vénerez avec des fleurs, ils m'ont vénéré avec un bâton. C'est aussi une forme d'adoration. Si j'accepte la vôtre, ne devrais-je pas accepter la leur ? »

C'est d'exemples pratiques que Bhagavân tire son enseignement. N'est-ce pas le cas ici ?

Voies astrales, mondes supérieurs

31 janvier 1946

Ce matin, après avoir lu dans le journal un article sur les voies au-delà du soleil et des mondes supérieurs, Bhagavân dit : « Ils écrivent beaucoup sur les voies au-delà du soleil, des planètes et des mondes merveilleux au-dessus d'eux. Tous ces mondes sont comme ce monde-ci. Ils n'ont rien d'extraordinaire. Une chanson est transmise par la radio. La dernière fois, elle venait de Madras ; aujourd'hui, elle vient de Tiruchirappalli ; sur une autre station, elle vient de Mysore. Tous ces endroits arrivent à Tiruvannâmalai en si peu de temps. C'est la même chose avec les autres mondes. Tournez votre esprit vers eux et aussitôt vous les voyez. Mais quelle en est l'utilité ? Vous allez simplement d'un endroit à un autre, vous vous fatiguez et finissez par en être dégoûté. Dites-moi, où est là la *shânti* (paix) ? Si vous voulez la paix, vous devez connaître la Vérité ultime. Si vous ne la connaissez pas, l'esprit ne peut être en paix. »

Récemment, quelqu'un demanda à Bhagavân si le *Vaikuntha*, le *Kailasha*, l'*Indraloka*, le *Chandraloka*, etc., tous ces mondes existaient vraiment. Bhagavân répondit : « Certainement. Soyez-en assuré, ils existent tous. On y trouve un *svâmî* comme moi, assis sur un sofa, avec des disciples groupés autour de lui. Ils posent des questions auxquelles le *svâmî* répond. Tout est plus ou moins comme ici. Mais à quoi bon tout cela ? Celui qui voit le *Chandraloka* souhaitera voir l'*Indraloka* et puis le *Vaikuntha*, ensuite le *Kailasha*, etc. De cette façon, le mental continuera de vagabonder. Si on désire trouver la paix, la seule méthode est l'investigation sur le Soi. Cette méthode permet de le réaliser. Une fois le Soi réalisé, on voit que tous ces mondes se trouvent en soi-même. La source de toute chose, c'est le Soi, et

si l'on réalise le Soi, plus rien ne sera perçu comme différent du Soi. Alors ces questions ne se poseront plus. Il se peut qu'un *Vaikuntha* ou un *Kailasha* existent, ou qu'ils n'existent pas, mais que vous, vous soyez là, c'est un fait. Comment se fait-il que vous soyez là ? Où êtes-vous ? Prenez d'abord connaissance de tout cela et vous pourrez alors considérer tous ces mondes. »

Livres

1^{er} février 1946

Un matin de 1944, un disciple approcha Bhagavân en l'implorant : « Bhagavân, je voudrais lire des livres afin de trouver la voie qui me conduit à la libération, mais je ne sais pas lire. Que dois-je faire ? Comment puis-je atteindre la *mukti* ?

– Qu'est-ce que cela peut bien faire si vous êtes illettré ? dit Bhagavân. Il suffit que vous connaissiez votre Soi.

– Tous les gens ici lisent des livres, mais je n'en suis pas capable. Que dois-je faire ? »

Bhagavân, en tendant la main dans sa direction, répondit : « Que pensez-vous que le livre puisse vous apprendre ? Regardez-vous vous-même et puis regardez-moi. C'est comme si on vous invitait à vous regarder dans un miroir. Le miroir vous montre seulement à quoi ressemble votre visage. Si vous regardez dans le miroir après vous être lavé, vous verrez un visage propre. Autrement, le miroir vous dira : "Il est sale, reviens une fois qu'il sera lavé." Le livre fait la même chose. Si vous le lisez après avoir réalisé le Soi, vous allez facilement tout comprendre. Si vous le lisez avant de réaliser le Soi, vous allez découvrir de nombreux défauts. Il vous dira : "Mets d'abord de l'ordre en toi-même et viens me voir après." C'est tout. Commencez par voir votre Soi. Pourquoi vous préoccuper de tout ce savoir livresque ? »

Le disciple fut satisfait et partit encouragé.

Un autre reprit : « Bhagavân, vous lui avez donné une étrange réponse.

– Qu'est-ce qu'il y a d'étrange à cela ? répliqua Bhagavân. C'est la vérité. Quels livres ai-je lus dans ma jeunesse ? Qu'ai-je appris des autres ? J'étais

toujours plongé dans la méditation. Plus tard, Palaniswâmî¹ a apporté des livres traitant de littérature védantique qu'il empruntait à différentes personnes, et il me les lisait. Il faisait toujours beaucoup de fautes en lisant. Il avait déjà un certain âge et il n'était pas très instruit, mais il était avide de lecture. Il lisait avec ténacité et une grande ferveur religieuse. Cela me rendait heureux. Lorsque j'ai lu ces livres moi-même pour pouvoir lui en parler, je me suis rendu compte que j'avais déjà vécu tout ce qui y était écrit. J'étais surpris et je me demandais : "Comment est-ce possible ? Dans ces livres tout est écrit sur moi-même." C'était pareil avec la plupart des livres. Puisque tout ce qu'ils racontaient, j'en avais fait l'expérience auparavant, j'ai compris le texte en un rien de temps. Je lisais en deux jours ce qui prenait vingt jours à Palaniswâmî. Il rendait les livres et en rapportait d'autres. C'est ainsi que j'ai appris ce qui était écrit dans les livres. »

Un des disciples dit : « C'est peut-être la raison pour laquelle Shivaprakasam Pillai a écrit au début de sa biographie de Bhagavân : "Il est un *brahma-jñânî* (celui qui a réalisé le *brahman*) sans connaître le nom *brahman*." »

Bhagavân confirma : « Oui, oui, c'est juste. C'est pour cela qu'il faudrait d'abord se connaître soi-même, avant de lire ce genre de livres. C'est alors que l'on découvrira que la description du livre est seulement une approche de ce que l'on a expérimenté véritablement.

– Est-ce possible pour tout le monde de devenir comme Bhagavân ? Un livre peut au moins nous aider à corriger nos défauts, dit le disciple.

– C'est vrai. Je n'ai pas dit que lire n'est pas une aide. J'ai dit tout simplement que les illettrés ne doivent pas penser que pour cette raison il leur est impossible d'atteindre le *moksha* et ainsi se sentir découragés. Vous avez vu comme il était abattu quand il m'en a parlé ? Si on ne lui explique pas les faits clairement, il continuera de se sentir abattu. »

¹- Disciple qui rejoignit le Maharshi en 1897 et resta auprès de lui jusqu'à sa mort, dix-sept ans plus tard.

Maladie

2 février 1946

Lorsque notre frère aîné, voici deux ans, vint à l'ashram, M. Manne Venkataramayya, un juge retraité, était là aussi. Il semble qu'il ait été malade quelque temps auparavant, puis guéri, mais pas complètement. Après avoir écouté tous les détails de la maladie, depuis tôt le matin jusqu'à huit heures et demie du soir, Bhagavân dit : « Oui, en effet ! Le corps est en soi une maladie. Si le corps tombe malade, cela veut dire que s'est ajoutée à la maladie initiale une autre maladie. Si vous voulez que cette nouvelle maladie ne vous crée pas de souci, vous devez d'abord prendre le remède approprié pour la maladie originelle afin que la maladie ultérieure – c'est-à-dire la maladie de la maladie – ne vous affecte pas. À quoi bon se préoccuper de la maladie secondaire, il vaut mieux essayer de trouver une méthode qui permet de se débarrasser de la maladie première. Ainsi, laissez cette nouvelle maladie faire son chemin et pensez à un remède contre la maladie originelle. »

Un événement survenu récemment illustre cela. Les *devotees* avaient prié instamment Visvanatha Brahmachâri¹ de traduire du sanskrit en prose tamoule le *Trisulapuram-Mâhâtmya*². Lorsque la traduction fut terminée, il se trouva que Bhagavân était légèrement indisposé ; par souci que Bhagavân ne se fatigue pas outre mesure en corrigeant les épreuves, on ne lui dit pas que le manuscrit était prêt à être imprimé. Bhagavân n'était pas encore totalement rétabli quand il rencontra, un jour, Visvanatha et lui demanda : « Où en êtes-vous avec la traduction du *Mâhâtmya* ? »

Ne voulant pas mentir à Bhagavân, Visvanatha dit l'avoir terminée.

« Pourquoi ne pas me l'avoir apportée alors ? »

Visvanatha répondit que c'était à cause de l'indisposition dont souffrait Bhagavân.

« Ah, je vois ! Qu'est-ce que ça peut bien me faire si mon corps est malade ? Qu'on le laisse avoir ses peines. Cela ne me dérange pas. Je suis libre. Apportez-moi la traduction pour que je puisse la parcourir. Si ce corps a besoin de quelques soins que ce soit, tous ces gens s'en chargeront. Apportez-moi le livre. »

N'ayant pas le choix, Visvanatha apporta le livre et Bhagavân se mit aussitôt à le relire, travaillant même le soir sous une lampe de chevet. Son état physique ne contraria en rien son travail.

¹- Cousin germain de Bhagavân.

²- Histoires des saints qui vivaient à Tiruchuli, lieu de naissance de Shrî Bhagavân.

Heureux ceux qui ne portent qu'un pagne

5 février 1946

De temps à autre, Bhagavân feuillette la *Shrî Ramana Lîla*¹ qui est arrivée dernièrement de chez l'imprimeur. Rangaswâmî, son assistant, a demandé hier si l'histoire de la serviette y était rapportée. Comme elle ne l'était pas, Bhagavân nous la raconta.

« Il y a environ quarante ans – peut-être en 1906 –, quand je séjournais au Pachiamman Koil², je ne possédais qu'une seule serviette. Quelqu'un me l'avait offerte. Comme le tissu était très fin, en l'espace de deux mois elle fut usée et déchirée en plusieurs endroits. Palaniswâmî n'était pas en ville. Je devais donc m'occuper de la cuisine et des autres tâches domestiques. Comme j'avais l'habitude de me sécher les mains et les pieds avec cette serviette, elle avait pris toutes sortes de couleurs. Je ne pouvais pas l'utiliser pour le corps, car on aurait vu dans quel état elle se trouvait ; je l'enroulais alors soigneusement et je la gardais à côté de moi. Tout cela m'importait si peu ! Il suffisait qu'elle me serve dans mes activités. Après le bain, je l'utilisais pour me sécher, puis je l'étendais au soleil. Je la surveillais de près afin que personne ne la voie. Un jour, un petit gamin malicieux, me voyant la faire sécher dehors, s'exclama : “Svâmî, svâmî, le gouverneur réclame cette serviette, il m'a demandé de la lui apporter. S'il vous plaît, donnez-la-moi !” Et, d'un air moqueur, il tendit la main pour la prendre. “Oh, mon cher ! Cette serviette, je ne peux pas te la donner ! Va-t'en maintenant !” lui rétorquai-je.

Comme cette serviette était en plus déchirée et avait à la fin des milliers de trous, je cessai de l'avoir près de moi de peur que Sesha Iyer³ ou d'autres ne la voient. Je l'utilisais donc juste pour mon bain et, après l'avoir séchée,

je la cachais dans le trou d'un arbre qui se trouvait dans l'enceinte du temple. Un jour, alors que j'étais absent, Sessa Iyer et d'autres, en cherchant quelque chose dans cet arbre, tombèrent sur la serviette. Voyant son état, ils se sentirent fautifs de leur négligence et, à mon retour, ils commencèrent à s'excuser vivement. "Que se passe-t-il ? demandai-je. – Est-ce avec cette serviette à mille trous que vous vous séchez quotidiennement après le bain ? Quelle honte ! Notre dévotion est-elle si faible que nous n'avions jamais remarqué cela ?" Et ils apportèrent aussitôt quelques paquets de serviettes.

Peu avant, il s'était passé autre chose : mon *kaupîna* (pagne) était déchiré. Il n'est pas dans mon habitude de demander quoi que ce soit à quiconque. Cependant, il fallait que je préserve l'intimité de mon corps. Où pouvais-je trouver une aiguille et du fil pour raccommoder le *kaupîna* ? Finalement, je trouvai une épine, y fis un petit trou, puis, tirant un fil du *kaupîna*, j'enfilai l'épine et reprisai ainsi le tissu. Pour cacher l'endroit reprisé, je pliai le pagne d'une certaine façon avant de le mettre. Et ainsi passèrent les jours. De quoi avons-nous vraiment besoin ? C'était comme ça, autrefois ! »

[1](#)- Biographie de Shrî Ramana Maharshi écrite en telugu par Krishna Bhikshu.

[2](#)- Temple au pied d'Arunâchala, où Shrî Bhagavân s'était retiré pour six mois pendant une épidémie de peste en 1905.

[3](#)- Un des premiers disciples du Maharshi.

Libération (*moksha*) dans le corps

20 février 1946

Il y a environ une semaine, un nouveau venu à l'ashram a demandé à Bhagavân : « Est-il possible d'atteindre la libération tout en étant encore dans ce corps ? »

Bhagavân répondit : « Qu'est-ce que le *moksha* ? Qui l'atteint ? S'il n'y a pas d'asservissement, comment peut-il y avoir libération ? Qui est asservi ?

– Moi, dit la personne qui avait posé la question.

– Qui êtes-vous au juste ? Comment êtes-vous arrivé à cet asservissement ? Et pourquoi ? Si vous savez cela, nous pouvons réfléchir s'il est possible d'atteindre le *moksha* tout en étant dans ce corps. »

Le visiteur, ne sachant quelle autre question poser, se tut. Au bout d'un moment, il partit.

Bhagavân, avec un regard tout de bonté, dit : « Beaucoup de gens posent la même question. Ils veulent atteindre la libération dans ce corps. Ce n'est pas seulement le cas aujourd'hui : déjà autrefois, nombre de gens enseignaient à leurs disciples comment rajeunir et rendre le corps fort comme de l'acier afin qu'il devienne immortel. Après avoir dit tout cela, pratiqué tant de choses et écrit tant de livres, ils sont morts à leur heure. Si le *guru* qui prêche le rajeunissement du corps meurt, qu'advient-il de ses disciples ? Nous ignorons ce qui arrivera dans un instant à une chose que nous voyons maintenant. On ne peut obtenir la paix que si l'on réalise, par la recherche du Soi (*âtma-vichâra*), que l'on n'est pas le corps et que si l'on cesse, grâce à un parfait détachement (*vairâgya*), de s'en préoccuper. Le *moksha* est après tout l'accomplissement de la paix (*shânti*). Comme on ne peut trouver la paix tant que le corps est identifié au Soi, toute tentative de

le conserver à jamais renforce l'asservissement au lieu de l'éliminer. Tout cela, c'est de l'illusion. »

La vraie signification de la *pradakshinâ*

15 avril 1946

Quelle belle journée nous avons passée aujourd'hui ! Bhagavân nous a enseigné quelque chose de très important. Depuis mon arrivée ici, ma pratique quotidienne, matin et soir, est de faire trois fois le tour du hall en guise de *pradakshinâ*¹ et de me prosterner ensuite devant Bhagavân.

Quand, ce matin, j'ai fait une *pradakshinâ*, comme d'habitude, la voix de Bhagavân, qui me semblait venir d'un autre monde, résonna à mes oreilles comme le son d'une flûte. J'ai regardé par la fenêtre vers son sofa. Les rayons du soleil tombaient sur lui, donnant à son corps un éclat particulier. Le Dr Shrinivasa Rao était occupé à lui masser les jambes avec une pommade. On pouvait remarquer un léger sourire sur le visage de Bhagavân. « Ah, c'est Nagamma ! Je pensais que c'était quelqu'un d'autre », dit-il.

Pressentant qu'il allait me dire quelque chose, j'entrai dans le hall et me prosternai devant lui. Bhagavân, souriant, dit : « Alors, après avoir vu les autres faire des *pradakshinâ*, vous vous y êtes mise aussi. Combien en faites-vous ? »

Je fus plutôt surprise et lui répondis : « Trois.

– Ah bon ! D'autres personnes vont suivre votre exemple et feront de même. Là est le problème. Je leur ai dit de ne pas le faire et je vous le dis aussi. Qu'en pensez-vous ?

– Que puis-je dire ? J'arrêterai aussitôt si vous me le conseillez. »

Bhagavân me regarda et dit : « Voyez-vous, ces gens ne cessent de tourner autour du hall. Pas plus tard qu'hier, je leur ai demandé de mettre fin à cette pratique. Ils vont dire : "Nagamma le fait également, ne doit-on pas le lui

demander aussi ?” Si les gens vous voient marcher autour du hall, les nouveaux venus penseront qu’il convient de faire pareil et commenceront de tourner autour du hall comme autour d’un temple. C’est pour cela que je vous en parle. »

Ensuite, Bhagavân nous expliqua : « Quelle est la signification de la *pradakshinâ* ? Shankara l’a formulée ainsi :

परिभ्रमन्ति ब्रह्माण्डाः सहस्राणि महेश्वरे ।
कूटस्ताखिल रूपेऽस्मिन् इति ध्यानं प्रदक्षिणम् ॥

*Paribhramanti brahmândâh sahasrâni maheshvare
kûtastâkhila-rûpe ‘smin iti dhyânam pradakshinam*

La vraie *pradakshinâ* est la méditation sur le Grand Seigneur, centre immobile de toute forme, autour duquel tournent des milliers d’univers.

Le même *bhavâ* (idée) est exprimé en tamoul par l’auteur de la *Ribhu-Gîtâ* avec plus de détails. »

Bhagavân prit ce livre et nous lut à haute voix le passage suivant : « “Ô Seigneur ! J’ai parcouru le monde pour faire la *pradakshinâ* autour de toi mais tu es pleinement en tout. Comment pouvais-je alors accomplir une ronde ? Je t’adorerai comme *kutashta-akhila-rûpa* (l’entière forme immobile du monde). C’est la seule *pradakshinâ* à ta gloire.” *Namaskâra* (prosternation) veut dire la même chose. Le vrai *namaskâra*, c’est le mental qui se fond dans le Soi et non pas le simple fait de se prosterner chaque fois que vous vous levez, vous asseyez ou que vous changez de place. »

Le Dr Shrinivasa Rao dit : « Ce que vous dites sur la *pradakshinâ*, le *namaskâra* et les pratiques du même genre concerne peut-être ceux qui sont en *atîta-sthiti*, c’est-à-dire dans un état hautement évolué, mais pour des gens comme nous, n’est-il pas nécessaire de se prosterner devant le *guru* ? Il est dit que l’*advaita* (non-dualité) ne doit pas être appliqué au *guru*, même s’il est appliqué aux trois mondes.

– Oui, c’est vrai. L’attitude non dualiste ne signifie pas que vous ne devez pas faire des *namaskâra* ou avoir des comportements de cet ordre. Simplement, il ne faut pas exagérer. L’*advaita* doit être une disposition intérieure ; cela ne marche pas pour ce qui est extérieur, ce qui est de ce monde. Il convient de considérer tout d’un œil égal (*sama-drishti*), mais pouvons-nous pour autant manger la même chose qu’un chien ? Pour un

oiseau, une poignée de graines est suffisante, mais est-ce assez pour nous ? Nous avons besoin d'une certaine quantité de nourriture, mais cela suffirait-il pour un éléphant ? Vous devez donc avoir l'attitude non dualiste seulement en esprit et autrement vous devez accomplir les choses en rapport au monde. Bien qu'un *jñânî* (sage) n'éprouve ni plaisir ni souffrance, pour le bien du monde, il fait tout. Il est comme ces gens qui, sur commande et pour un salaire convenu, se frappent la poitrine, poussent des lamentations et pleurent. C'est tout. Rien n'affecte le *jñânî*.

– Que voulez-vous dire par “ils pleurent et se frappent la poitrine pour un salaire” ? demanda quelqu'un.

– Cela se pratiquait autrefois. Que fallait-il faire quand une personne âgée mourait et qu'aucun des membres de la famille n'était prêt à la pleurer ? Il fallait bien que quelqu'un pleure pour le défunt. C'était jadis la coutume. Il existait des gens dont la profession était de pleurer pour un salaire. Ils pleuraient mieux que les parents et amis du défunt, avec méthode, comme s'il s'agissait de *bhajan* (chants dévotionnels), et de manière très diverse, en se frappant la poitrine et en versant des torrents de larmes qu'ils arrivaient à faire couler grâce à une longue pratique ou en se pressant du jus d'oignon dans les yeux ; et ils avaient l'habitude de terminer leur programme à l'heure prévue. De même, le *jñânî* se comporte selon le souhait de chacun. Il s'adapte à toutes les circonstances. Ayant une grande expérience, rien ne l'étonne. Il va là où il est appelé. Il revêt la tenue qu'on lui demande de mettre. Tout ce qu'il fait est pour le bien des autres, il ne désire rien pour lui-même. Il agit selon le désir de celui qui demande. Il faut donc bien savoir pour soi-même ce qui est vraiment bon et ce qui est vraiment mauvais. »

¹- Circumambulation en signe de respect autour d'un objet, d'une divinité, d'un lieu sacré, etc., en les gardant à sa droite.

Compassion envers tous les êtres

20 avril 1946

Ce matin, des coolies chargés de cueillir les mangues de l'arbre qui se trouve près de l'escalier menant à la Montagne se sont mis à frapper cet arbre à l'aide de bâtons pour en faire tomber les mangues, au lieu de grimper dans l'arbre et de les cueillir une par une. En même temps, ils firent tomber bon nombre de feuilles au pied du manguier. Bhagavân, assis sur son sofa, entendit le bruit des coups et envoya ses assistants pour les faire cesser.

Lorsqu'il sortit pour sa promenade matinale, il vit les feuilles amoncelées par terre. Incapable de supporter ce spectacle, il dit aux coolies sur un ton sévère : « Ça suffit ! Allez-vous-en maintenant ! Quand on vous demande de cueillir des fruits, faut-il que vous frappiez l'arbre et que vous fassiez tomber ses feuilles ? Cet arbre doit-il être frappé avec des bâtons en échange des fruits qu'il nous donne ? Qui vous a dit de faire ce travail ? Au lieu de frapper l'arbre, vous auriez pu aussi bien le couper jusqu'à la racine. Plus besoin alors de ramasser les fruits. Allez-vous-en ! »

La voix tonnante de Bhagavân avait résonné dans nos oreilles et nous faisait trembler de peur. Les bâtons furent descendus des arbres et déposés au sol. Les coolies, mains jointes, restaient figés sur place comme des statues. Ils ne savaient pas quoi dire. Quand j'ai vu la personnification même de la gentillesse envers la nature dans une telle colère, mon cœur s'est mis à battre, mes yeux se sont remplis de larmes. Si Bhagavân est tellement touché par des feuilles tombées d'un arbre, comment supporte-t-il la souffrance que peuvent ressentir dans leurs esprits les êtres humains ?

Bhagavân Ramana est en effet le *karuna pûrna sudhâbdhi*, l'océan de nectar empli de compassion.

Lorsque Bhagavân revint de l'étable, les *devotees* avaient amassé les feuilles en un grand tas, et ils lui demandèrent de pardonner les méfaits des coolies. Bhagavân rentra dans le hall et dit simplement : « Quelle cruauté ! Combien de coups cet arbre a reçus ! Regardez tout ce tas de feuilles ! »

Quand Bhagavân séjournait dans la grotte de Virupaksha, Echamma avait décidé de faire une *pûjâ* (célébration) avec cent mille feuilles tendres, dans sa maison, devant les images de Bhagavân et de Seshadriswâmî¹. En premier lieu, elle mit Bhagavân au courant de son intention. Quand elle eut terminé la *pûjâ* avec cinquante mille feuilles, l'été arriva et elle ne fut plus en mesure de trouver d'autres feuilles, bien qu'elle en ait cherché dans toute la Montagne. Fatiguée, elle alla voir Bhagavân pour lui faire part de son souci. Bhagavân lui dit : « Si vous ne pouvez pas trouver de feuilles, pourquoi ne vous pincez-vous pas vous-même pour faire une *pûjâ* ?

– Mais ça fait mal !

– Si ça fait mal à votre corps, ne pensez-vous pas que ça fait mal à l'arbre quand vous lui coupez ses feuilles ? »

Elle pâlit et s'exclama : « Svâmî, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? »

Bhagavân répondit : « Si vous savez que pincer le corps est douloureux, comment pouvez-vous ignorer que l'arbre souffre autant quand vous lui coupez ses feuilles ? Dois-je vraiment vous le dire ? »

Il est aussi fait mention dans le *Devîkâlottara-stotra* (vers 70) qu'il ne convient pas de couper les feuilles sur les arbres :

न मूलोत्पातनं कुर्यात् पत्रच्छेदं विवर्जयेत् ।
भूतपीडां न कुर्वीत पुष्पानां च निकृन्तनम् ॥

*Na mûlotpâtanam kuryât patracchedam vivarjayet
bhûtapîdâm na kurvîta pushpânâm ca nikrintanam*

Il ne convient pas d'arracher des racines, de couper des feuilles, de blesser des êtres vivants, de cueillir des fleurs.

¹- Saint contemporain de Ramana Maharshi qui vécut à Tiruvannâmalai (1870-1929).

Ce qui est est un seulement

23 avril 1946

Cet après-midi, un jeune musulman est arrivé avec deux ou trois amis. À la manière dont il s'est assis, j'ai senti qu'il voulait poser quelques questions. Après un moment, il commença à demander (en résumé) en tamoul : « Comment peut-on connaître Allah ? Comment peut-on le voir ? »

Bhagavân répondit comme de coutume : « Si, d'abord, vous arrivez à connaître celui qui pose ces questions, vous connaîtrez Allah. »

Le jeune homme reprit : « Si je médite sur ce bâton, en pensant que c'est Allah, puis-je voir Allah ? Comment puis-je voir Allah ?

– Ce qui est réel et indestructible est connu comme étant Allah. Si vous trouvez d'abord la vérité sur vous-même, la vérité sur Allah se révélera. »

Cela suffit pour le faire quitter les lieux. Il partit avec ses amis. Peu après, Bhagavân s'adressa aux personnes assises à ses côtés : « Il veut voir Allah ! Est-il possible de le voir avec ces yeux-là ? Comment ces yeux peuvent-ils le voir ? »

Hier, un hindou demanda à Bhagavân : « Est-ce qu'*Omkâra* est un nom d'Îshvara ? »

Bhagavân répondit : « *Omkâra* est Îshvara, Îshvara est *Omkâra*. C'est-à-dire qu'*Omkâra* est le Soi réel (*svarûpa*). Il y en a qui disent que le Soi est *Omkâra*, d'autres disent que c'est *Shakti*, d'autres encore que c'est Îshvara, Jésus ou Allah. Quel que soit le nom qu'on lui donne, il n'y a que l'*Un*. »

Je me souviens d'une réponse que Bhagavân, il y a quatre ou cinq jours, a donnée à une question posée par un *devotee* résidant à l'ashram. La question était la suivante : « Vous avez dit que l'*ânanda* (félicité) sera

également dissoute ; si c'est le cas, quelle est alors la signification de *dhyâna*, *samâdhi* et *samâdhâna*¹ ? »

Bhagavân expliqua : « Que signifie *laya* (dissolution) ? L'*ânanda* ne peut être une fin en soi. Il doit y avoir quelqu'un qui l'éprouve. Ce quelqu'un, vous devez le connaître. Si vous ne le connaissez pas, il ne peut y avoir de *dhyâna*. Connaître celui qui fait l'expérience de tout cela, c'est connaître le Soi. Devenir soi-même, c'est devenir *dhyâna*. *Dhyâna* signifie son propre Soi. C'est le *samâdhi*. C'est aussi le *samâdhâna*. »

¹- *Dhyâna* est la contemplation ; *samâdhi* l'absorption ; *samâdhâna* l'absorption parfaite de la pensée dans l'objet de la méditation, c'est-à-dire l'Esprit suprême.

Lequel est le véhicule ?

28 mai 1946

Svarna et Vidya, les enfants de notre frère, ont voulu visiter le temple d'Adi-Annâmalai, le temple Durgamba et d'autres encore. Nous partîmes donc hier matin avec la permission de Bhagavân. Les chaleurs de l'été ayant déjà commencé et craignant que des enfants de dix et douze ans ne soient pas capables de marcher sous le soleil brûlant, je louai un char à bœufs. D'autres enfants, voyant le char, se joignirent à nous. Nous fîmes donc le tour (*pradakshinâ*) de la Montagne, visitâmes tous les endroits intéressants et revînmes vers 11 h 30. En rentrant dans le hall à trois heures de l'après-midi, Bhagavân s'informa : « À quelle heure êtes-vous rentrés ? »

Je répondis : « À onze heures et demie.

– Les filles étaient-elles capables de marcher ? »

Je lui racontai que nous avions pris un char à bœufs.

Bhagavân, d'un ton enjoué, dit : « Ah, je vois. Vous avez fait le tour sur un char à bœufs. Qui donc aura le *punya* (mérite), le char, les bœufs ou les enfants ? »

Je ne pus répondre.

Bhagavân reprit : « Ce corps est lui-même un char. Un autre char pour ce char ! Et un bœuf pour le tirer ! Quand les gens font le tour de la Montagne, ils disent : “Nous avons fait le tour de la Montagne.” C'est toujours comme ça. Les gens viennent de Madras et disent : “Nous sommes arrivés.” Avec le corps, c'est la même chose. Pour le Soi, le corps est un char. Les jambes font le travail de la marche et les gens disent : “J'ai marché, je suis arrivé.” Le Soi, où va-t-il ? Le Soi ne fait rien, mais il fait siens tous ces actes. »

Puis Bhagavân demanda encore : « Ont-elles au moins un peu marché ?

– Elles ont marché jusqu’au Gautama Ashram, où elles ont chanté des *bhajan*, mais elles ne sont pas allées plus loin à cause de la chaleur.

– C’est déjà quelque chose. Elles ont au moins un peu marché. »

Tu sais que Vidya est une petite coquine. Depuis qu’elle est arrivée ici, elle n’arrête pas de poser des questions au sujet de Bhagavân. « Pourquoi Bhagavân *thata* (grand-père) ne s’en va-t-il jamais autre part ? » me demanda-t-elle un jour. Mes réponses ne la satisfaisant pas, elle posa la question directement à Bhagavân. Comme tu le sais, Bhagavân est toujours ravi d’entendre les enfants. La regardant avec affection, il lui répondit : « Tu souhaites m’emmener chez toi ? C’est ça ton idée ? C’est très bien, mais si je m’en vais quelque part, tous ces gens-là voudront venir avec moi et en cours de route encore beaucoup d’autres m’inviteront chez eux. Si je refuse, vont-ils l’accepter ? Non, ils m’emmèneront en me prenant à bras-le-corps. Puis encore d’autres gens nous rejoindront. Peux-tu tous les accueillir chez toi ? Et il n’y aura pas que ces gens-là. Si je déménage d’ici, tout Arunâchala viendra avec nous. Mais comment le déplacer d’ici ? Tu vois, on me garde dans cette prison. Même si tu m’emmènes loin d’ici, quelqu’un m’attrapera sur le chemin et me mettra dans une autre prison. Que faire ? Comment puis-je venir chez toi, dis-moi ? Tous ces gens me laisseront-ils partir ? Qu’en penses-tu ? »

Vidya ne put répondre. À partir de ce moment, Bhagavân raconta à tout le monde : « Cette fillette m’a invité chez elle. »

Hier, lorsqu’il apprit que les deux enfants allaient rentrer chez eux, et voyant Vidya attendre dans l’embrasure de la porte, Bhagavân, en sortant, la prit par la main et dit : « Mon enfant ! Veux-tu me prendre avec toi ? Ligote-moi bien, mets-moi dans une charrette et emmène-moi. »

Avant de partir, Vidya trouva des photos de Bhagavân et alla les lui montrer. « Pour finir, tu m’emmènes avec toi », dit Bhagavân.

Tous ceux qui étaient là étaient enchantés, et Vidya, ravie, s’exclama : « Oui, je prends grand-père Bhagavân avec moi ! »

Japa, tapas et pratiques semblables

3 juin 1946

Hier, un homme, brahmane dévoué, est arrivé ici. À en juger par ses paroles et le chapelet de *rudraksha*¹ qu'il avait autour du cou, on pouvait deviner qu'il pratiquait le *mantra-japa*. Il dit avoir eu une fois le *darshan* de Bhagavân quand celui-ci séjournait dans la grotte de Virupaksha. Aujourd'hui, il a demandé à Bhagavân : « Svâmî, est-ce qu'un *japa* continu du *pañcâksharî*² ou du *târakam*³ peut absoudre quelqu'un d'un péché, comme boire de l'alcool ou faire autre chose du même ordre ?

– Quelle est exactement votre idée ? » demanda Bhagavân.

Le brahmane formula sa question plus clairement : « Les péchés des gens qui commettent l'adultère, un vol ou qui boivent de l'alcool, etc., peuvent-ils être effacés en pratiquant le *japa* avec les mantras dont je viens de parler ? Ou ces péchés vont-ils toujours les suivre ?

– Si l'on ne pense pas : “Je fais du *japa*”, il n'est plus question de péché.

– Le mérite que l'on acquiert par des bonnes actions ne peut-il pas mettre fin aux conséquences des péchés ? poursuivit le brahmane.

– Aussi longtemps que le sentiment d'être l'auteur de ses actes est là, on doit subir leurs conséquences, qu'ils soient bons ou mauvais. Comment une action peut-elle en effacer une autre ? Quand l'homme a perdu le sentiment du “je fais”, plus rien ne peut l'affecter. Mais ce sentiment ne disparaîtra pas tant que le Soi n'est pas réalisé. Celui qui a réalisé le Soi a-t-il encore besoin de pratiquer le *japa* ? Ou de faire du *tapas* (ascèse) ? Sa vie continue en raison du *prârabdha* (destinée), mais il ne désire plus rien. Le *prârabdha* comporte trois aspects : *icchâ* (avec désir), *aniccha* (sans désir) et *parecchâ* (dû au désir des autres). Pour celui qui a réalisé le Soi, l'*icchâ-prârabdha*

n'existe plus. Il n'y a que l'*aniccha* et le *parecchâ* qui subsistent. Quoi qu'il fasse, ce n'est toujours que pour les autres ; il agit quand il faut agir, mais sans que les résultats l'affectent. Il ne pense pas aux mérites ou démérites. Il ne fait que ce qui est approprié et en accord avec les conventions du monde – rien d'autre. »

Bien que Bhagavân ait expliqué à son interlocuteur que pour celui qui réalise le Soi l'*icchâ-prâabdha* n'existe plus, et que seuls l'*aniccha* et le *parecchâ-prâabdha* subsistent, son point de vue habituel sur les différents *prâabdha* se trouve dans son ouvrage *Unnathi Nalupadhi* (Supplément aux Quarante Vers, vers 33) :

Le *jñânî* n'est pas soumis aux karmas passé, futur et présent (*prâabdha*) ; quand il est dit que seul le *prâabdha* subsiste, ce n'est qu'une manière de répondre à une question. Tout comme aucune des trois épouses d'un homme décédé ne peut se soustraire au veuvage, de même les trois karmas ne peuvent subsister quand le *kartâ* (celui qui agit) a disparu.

¹- Graines brunes et ridées utilisées pour la confection de chapelets ou colliers consacrés à Shiva.

²- Mantra de cinq syllabes : *Om namah shivâya* (Je me prosterne devant le Seigneur Shiva).

³- Mantra qui mène au-delà du cycle des naissances et des morts.

Quelle est la signification du *samâdhi* ?

9 juin 1946

Cet après-midi, Bhagavân a passé un long moment à converser librement avec les *devotees* sur différents sujets et, en même temps, il leur a enseigné l'Advaita. Une personne qui venait d'arriver, ne voyant pas la fin de ces conversations, se leva et demanda : « Bhagavân, quand entrez-vous en *samâdhi* (absorption dans le Soi) ? »

Tout le monde éclata de rire, y compris Bhagavân. Au bout d'un moment, il dit : « Est-ce cela qui vous rend perplexe ? Je veux bien clarifier ce point, mais dites-moi d'abord quelle est la signification exacte du *samâdhi*. Où doit-on aller ? Sur une montagne ou dans une grotte ? Ou bien au ciel ? À quoi devrait ressembler le *samâdhi*, dites-moi ? »

Pauvre homme, il ne savait pas quoi dire et il se rassit silencieusement. Au bout de quelques minutes, il reprit : « On dit qu'il ne peut y avoir de *samâdhi* si les activités physiques et les mouvements ne cessent pas. Quand entrez-vous alors en *samâdhi* ?

– Je vois ce que vous voulez savoir. Vous avez l'air de penser : “Qu'est-ce que c'est ? Ce *svâmî* n'arrête pas de parler, quel genre de *jñânî* est-il ?” N'est-ce pas cela votre idée ? Selon vous, il n'y a pas de *samâdhi* tant que l'on n'est pas assis en *padmâsana* (posture de lotus), les mains jointes et le tout sans respirer. Il doit aussi y avoir une grotte pas loin. On doit y entrer et en sortir. Alors les gens diront : “Là, c'est un grand *svâmî*.” En ce qui me concerne, ils ont des doutes et disent : “Quel drôle de *svâmî*, qui n'arrête pas de parler à ses *devotees* et qui suit sa routine journalière.” Mais que puis-je faire ? C'est déjà arrivé une ou deux fois auparavant. Les gens qui me rendaient visite dans le temple de Gurumurtham et me voyaient plus

tard à Skandâshram parler à tout le monde et participer à des activités courantes, fort inquiets, me disaient : “Svâmî, svâmî, s’il vous plaît, donnez-nous le *darshan* dans l’état où vous étiez autrefois.” Ils avaient l’impression que mon état se gâtait. Que faire ? À cette époque, à Gurumurtham, je devais vivre ainsi. Maintenant, je suis obligé de mener une autre vie. Il n’arrive que ce qui doit arriver. Mais de leur point de vue, il suffit de ne pas manger et de ne pas parler pour qu’on devienne automatiquement un saint *svâmî*. Telle est la croyance erronée dont sont victimes les gens. »

La signification de *sarva* (tout) (voir toute chose comme le Soi)

5 juillet 1946

Durant ces trois derniers jours, un jeune homme, arrivé récemment, tracassa Bhagavân avec nombre de questions sans queue ni tête. Bhagavân répondit à tout patiemment et lui donna des explications détaillées. Ce matin, à 9 heures, le jeune homme a recommencé : « Vous dites que tout est notre propre Soi. Comment peut-on acquérir ce sentiment que tout est le Soi ? »

Bhagavân, d'un ton irrité, dit : « Que voulez-vous dire par “tout” ? Qui êtes-vous ? Si vous me dites qui vous êtes, nous pouvons penser au “tout”. Vous n’avez pas arrêté de me poser des questions ces derniers jours, mais vous n’avez jamais répondu à la mienne. Dites-moi d’abord qui vous êtes, ensuite vous pourrez me demander ce qu’est le “tout” et je vous répondrai. Si seulement vous essayez de trouver qui vous êtes, toutes ces questions ne se poseront pas. Si, en revanche, vous ne cessez de penser à la question suivante, les interrogations continueront comme un flot sans fin. Il n’y a pas de limite à cela. La *shânti*, la paix de l’esprit, ne s’obtient qu’en pratiquant l’investigation intérieure qui permet de découvrir la Vérité. Si, à la place, on n’arrête pas de s’enquérir de ceci et de cela, à quoi bon ? C’est gaspiller son effort. »

Le jeune homme insista : « Ne doit-on pas avoir un *guru* et se livrer à une *sâdhana* pour connaître son Soi ?

– Pour quelle raison voulez-vous un *guru* et une *sâ-dhana* ? Vous prétendez tout savoir, alors pourquoi vous faut-il un *guru* ? Faire ce que l’on vous demande ne vous intéresse pas. Un *guru*, dans ces conditions, que

peut-il faire ? Le *guru* offre son aide seulement si vous acceptez de prendre la voie qu'il vous indique. Vous parlez de *sâdhana*. Dans quel but ? Quel type de *sâdhana* ? Que de questions ! On ne doit suivre qu'une seule voie. À quoi bon courir çà et là avec des doutes interminables ? Êtes-vous rassasié quand c'est vous qui mangez ou quand vous regardez les autres manger ? À quoi sert de gaspiller son temps à s'enquérir sur ces gens-là ou d'autres, sur une chose ou une autre ? Vous vous oubliez vous-même et vous remuez ciel et terre en vous interrogeant : "Qu'est-ce que le bonheur ?" Vous devriez demander en premier : "Qui suis-je, moi qui remue ciel et terre ?" En s'interrogeant ainsi sur soi-même, plus aucune question ne se posera. »

Ensuite, quelqu'un d'autre demanda : « Comment le *jîva* (individu) parvient-il à son karma ?

– Trouvez d'abord qui est le *jîva* et puis nous trouverons comment le karma advient. Le karma est-il lié au *jîva* ou est-il séparé de lui ? Voilà les vraies considérations. Vous n'aurez plus de doute si le mental, qui est si actif extérieurement, est amené à s'intérioriser. »

Le décès de Madhaswâmî

12 juillet 1946

Madhaswâmî était originaire d'un village près de Palghat, dans le Kerala. C'était un *brahmachârin*¹. Il y a environ quinze ans, il était arrivé ici à l'âge de vingt ans et était devenu l'assistant personnel de Bhagavân. Depuis quelque temps, il désirait visiter des lieux saints et partait fréquemment.

Il y a environ quatre jours, c'est-à-dire le matin du 8 ou du 9, j'allai m'asseoir près de Bhagavân, à 7 h 30. À l'instant où je me relevai, Bhagavân dit : « Madhava est parti.

– Où est-il allé ? demandai-je, puisqu'il avait l'habitude d'aller en pèlerinage.

– Il est parti, laissant son corps ici », répondit Bhagavân en souriant.

Bouleversée, je demandai : « Quand ?

– Avant-hier, à six heures du soir. Acharyaswâmî² est décédé ici, tandis que Madhava est parti à Kumbakonam et est mort là-bas. Tout se passe selon le destin de chacun. Madhaswâmî voulait toujours rester indépendant et être son propre maître. Son désir a été enfin exaucé. C'était un homme bon. Lorsque Acharyaswâmî est décédé, j'ai demandé à Madhava, pour plaisanter, s'il voulait se rendre à Kumbakonam, puisqu'il n'y avait plus personne pour s'occuper du *math*. Il a saisi cette idée, y est allé et a ainsi satisfait son désir. Voilà comment les choses arrivent ! »

Quand les gens ont appris que cet homme si humble et gentil, qui avait suivi Bhagavân presque douze ans comme son ombre, était soudainement décédé, il ne s'est trouvé personne dans l'ashram qui ne verse une larme.

Kunjuswâmî, qui était parti superviser les cérémonies funéraires de Madhava, est revenu ce matin à 8 heures et, après s'être prosterné devant

Bhagavân, il a raconté : « Madhaswâmî cherchait la paix intérieure, mais il ne pouvait la trouver. Il disait aux gens qu'il ne voulait plus vivre et il s'était installé au *math* de Kumbakonam. Il a eu une soudaine crise de diarrhée qui a duré une journée et il s'est plaint de difficultés respiratoires ; on l'a fait se coucher. Au dire des gens du *math*, il n'a pas repris connaissance. Ils ont gardé la dépouille jusqu'à mon arrivée, et, bien que trois jours se soient écoulés, elle ne s'était pas altérée. Je l'ai fait enterrer et je suis revenu. »

Bhagavân dit : « Madhava était un homme bon. C'est pourquoi nous sommes tous tristes qu'il soit mort. Mais au lieu de déplorer sa mort, préoccupons-nous plutôt de notre propre mort. Le *jñânî* (sage) se réjouit d'avance du jour où il sera libéré de la servitude du corps et où il pourra s'en défaire. Un homme qui porte une lourde charge pour un salaire désire arriver à destination le plus vite possible. Quand il arrive au but et que son maître lui dit de déposer sa charge, il est très soulagé et la pose. De la même manière, pour l'homme de discernement, le corps est un fardeau. S'il apprend la mort de quelqu'un, il attend avec impatience de quitter lui-même son corps. Lorsque cette petite chose que l'on appelle la "vie" s'est retirée, quatre hommes sont requis pour porter le corps. Tant que la vie y est enfermée, le corps n'est pas lourd, mais dès qu'elle le quitte, rien n'est aussi lourd qu'un corps. Pour lui, certaines personnes entreprennent un travail de rajeunissement (*kâyakalpa-vrata*) dans le but d'atteindre la libération (*moksha*) de leur vivant. Mais tôt ou tard, ils meurent eux aussi. Personne ne reste dans son corps pour toujours. Une fois que l'homme a réalisé son état réel, voudrait-il encore garder ce corps périssable ? On devrait souhaiter le moment où l'on peut se débarrasser de cette charge et être libre. »

¹- Étudiant religieux qui a fait vœu de célibat.

²- Acharyaswâmî était responsable d'un *math* (monastère) à Kumbakonam (Tamil Nadu).

Plus petit que le plus petit et plus grand que le plus grand

22 juillet 1946

Ce matin, Sonti Ramamurthi est arrivé avec sa femme, son frère et quelques amis. À ce moment, un *devotee* qui lisait un livre dit à Bhagavân : « Dans ce livre, il est écrit que nous mangeons la nourriture et que la nourriture nous mange. Quel en est le sens ? Il est évident que nous mangeons la nourriture, mais que signifie “la nourriture nous mange” ? »

Après avoir attendu silencieusement pendant dix minutes environ, Ramamurthi expliqua à Bhagavân qu’il venait surtout parce que son frère désirait le voir et que lui-même avait eu le *darshan* de Bhagavân il y a environ dix ans. Puis, reprenant la question du *devotee*, il fit remarquer : « Tous les êtres vivants sont nés, maintenus et absorbés par l’*annam* (nourriture), aussi considère-t-on la nourriture comme le *brahman* (Absolu)¹. Le *brahman* est en tout. Toute chose est faite d’après son image et comme il est considéré être l’*annam*, il est dit que l’*annam* nous mange. N’est-ce pas ce que cela signifie ?

– Oui », dit Bhagavân.

Les deux frères parlèrent ensuite de sujets scientifiques, de bombes atomiques et d’autres avancées, le tout en anglais. Comme je ne parle pas anglais, je n’ai pas pu suivre leur conversation. Mais Bhagavân, après avoir entendu tout ce qu’ils avaient à dire sur la science, répondit en telugu : « Certainement, mais pas une de ces choses n’est séparée de son propre Soi, n’est-ce pas ? Tout ne vient qu’après notre Soi. Personne ne dit qu’il n’existe pas. Même un athée admet qu’il existe. Ainsi, tout doit provenir de notre Soi et doit s’y absorber en fin de compte. Rien n’est séparé de notre

Soi, comme il est dit dans la *shruti* (Veda) : *anor anîyân mahâto mahîyân âtmâ* (Le Soi est plus petit que le plus petit et plus grand que le plus grand)². »

Ramamurthi demanda : « D'où vient la différence entre l'atome et l'infini ?

– Elle vient du corps.

– Comment se fait-il que nous voyions tant de forces différentes dans le monde ?

– C'est le mental qui en est l'unique cause. C'est lui qui vous fait voir toutes ces forces. Quand le mental naît, tout naît. Avec la naissance du mental, les cinq éléments, toutes les forces au-delà des éléments et les forces au-delà des forces prennent forme. Quand le mental disparaît, tout disparaît. Le mental est la cause de tout. »

¹- Voir *Taittirîya-Upanishad*, II.

²- *Svetâsvatara-Upanishad*, III, 20.

Les rêves sont des illusions

28 juillet 1946

Il y a quelque temps, un Indien du Nord a fait un séjour ici. Un après-midi, il approcha Bhagavân et raconta ses expériences : « Svâmî, j'ai dormi hier dans la maison d'hôtes. Dans mon sommeil, vous êtes venu et vous m'avez parlé. Quand je me suis réveillé, vous avez continué à me parler. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Vous étiez endormi, n'est-ce pas ? Avec qui pouviez-vous parler alors ?

– Avec moi-même seulement. »

Cela fit rire tout le monde.

« Vous avez donc dormi. Comment peut-on avoir une conversation avec quelqu'un qui dort ? Pourtant, vous dites que vous avez eu une conversation. Cela signifie que vous, vous étiez éveillé, même si le corps était endormi. Cherchez alors qui est ce "vous". Après, nous pourrons réfléchir sur cette conversation qui a eu lieu pendant votre sommeil. »

C'était sans réplique.

Bhagavân, regardant l'assemblée d'un air bienveillant, dit : « Il n'y a que deux choses : la création et le sommeil. Quand vous dormez, il n'y a rien. Vous vous réveillez et tout est là. Si vous apprenez à dormir en étant éveillés, vous assisterez à tout en simples témoins. Voilà la vérité. »

Dans la même veine, récemment, Subbaramaya a demandé à Bhagavân : « Que signifie *asparsha-rûpa* ?

– Cela veut dire qu'un objet est visible, mais pas tangible.

– Et que signifie *châyâ-rûpa* ?

– C'est pareil ; quelque chose qui apparaît comme une ombre. Si vous l'examinez, vous ne trouvez rien. Vous pouvez l'appeler "Dieu", "diable",

“rêve”, “vision”, “inspiration”, comme vous voulez. Tout cela existe seulement s’il y a quelqu’un pour le voir. Si vous cherchez qui est celui qui voit, tout cela disparaîtra. Ce qui n’est rien, et pourtant la source de toute chose, est le Soi. Si l’homme ne voit pas son propre Soi, quel intérêt a-t-il à voir d’autres choses ? »

Récemment, quelqu’un raconta à Bhagavân qu’il avait un ami capable de voir l’étendue des auras (*sûkshma-shakti*) et qu’il avait vu celle de plusieurs *mahâpurusha* (grands hommes) : l’aura d’Aurobindo, qui s’étendrait à un mile¹, celle de Bhagavân qu’il pouvait voir jusqu’à trois miles, sans pouvoir distinguer jusqu’où elle s’étendait encore, disant que le rayonnement du Bouddha, entre autres, ne serait pas aussi grand. Bhagavân l’écouta patiemment jusqu’à la fin, puis dit en souriant : « Je vous en prie, dites-lui de regarder d’abord sa propre force de lumière avant de regarder l’étendue des forces subtiles des autres. À quoi bon ces recherches sur les auras ? Si l’on regardait en son propre Soi, ces idées stupides ne viendraient pas à l’esprit. Pour celui qui réalise le Soi, tout cela n’est que bagatelle. »

¹- Soit mille six cent neuf kilomètres.

La *bhakti* pure est le véritable service

6 août 1946

Aujourd'hui, un *devotee* a posé la question suivante : « Svâmî, quelle est cette histoire de myrobolans quand vous demeuriez dans la Montagne ? » Voici ce que Bhagavân nous raconta alors.

« À l'époque où je vivais dans la grotte de Virupaksha, je prenais chaque soir un myrobolan pour la digestion. Un jour, comme ma réserve s'était épuisée, je demandai à Palaniswâmî, qui était sur le point d'aller au marché, de m'en rapporter. À ce moment arriva un *devotee*. Il resta un peu, puis s'en alla. Un peu plus tard, il revint, plaça un grand sac devant moi et dit : "Svâmî, après votre *darshan*, je me suis rendu dans un village où j'avais du travail à faire. Devant moi, il y avait une charrette remplie de sacs de myrobolans. Un de ces sacs était troué et ces myrobolans sont tombés par terre. Je les ai ramassés et apportés, pensant qu'ils pourraient servir à quelqu'un ici." J'en pris deux ou trois et je lui rendis le reste. De tels épisodes, il y en avait souvent, mais ils n'ont pas tous été notés. Quand ma mère est venue ici et a commencé à faire la cuisine, elle a dit un jour qu'il serait utile d'avoir une louche en métal. J'ai dit : "On verra bien." Le lendemain ou le surlendemain, quelqu'un a apporté cinq ou six louches. C'était pareil avec d'autres ustensiles de cuisine. Mère exprimait le souhait d'avoir tel ou tel ustensile et le jour même ou le lendemain, nous en recevions une dizaine.

– Et quelle était l'histoire des raisins secs ? » demanda le *devotee*.

Bhagavân se rappela alors : « On les utilisait dans le même but que les myrobolans. Un jour, nous en manquions. Palaniswâmî me demanda s'il devait charger quelqu'un d'aller en acheter. Je lui dis que cela ne pressait

pas, que nous allions voir. Peu après arriva le frère de Gambhiram Seshayya avec un grand paquet dans la main. Quand je lui demandai ce qu'il contenait, il dit : "Des raisins secs. – On vient d'en parler, comment le saviez-vous ?" demandai-je. Il répondit : "Svâmî, comment aurais-je pu le savoir ? Comme je ne voulais pas venir les mains vides, je suis allé au marché. C'était dimanche, tous les magasins étaient fermés, sauf un. J'ai demandé au vendeur ce qu'il avait à me proposer ; il m'a répondu qu'il n'avait que des raisins et cela seulement parce qu'ils venaient d'arriver." En comparant les horaires, il s'est avéré qu'ils coïncidaient. Cela se produisait aussi avec Ayyaswâmî. Quand nous pensions qu'il nous fallait tel ou tel article, il sentait aussitôt que cet article devait être apporté à Bhagavân. À la question : "Comment le saviez-vous ?", il répondait : "Comment aurais-je pu le savoir ? Il m'est simplement venu à l'esprit que je devais apporter cela à Bhagavân. Je l'ai apporté et c'est tout. Vous dites y avoir pensé au même moment. Il n'y a que svâmî qui peut tout savoir sur ces faits étranges." La vérité est qu'il avait un esprit pur, si bien que tout ce que nous pensions se reflétait dans son esprit. »

La concentration est un *guru*

8 août 1946

Hier matin, Yogi Ramiah a demandé à Bhagavân : « Svâmî, des disciples de Saï Baba adorent une image de lui et disent que c'est leur *guru* ; comment est-ce possible ? Ils peuvent l'adorer comme dieu, mais quel bénéfice peuvent-ils en tirer en l'adorant comme leur *guru* ? »

Bhagavân répondit : « Ainsi ils acquièrent de la concentration.

– C'est très bien, je suis d'accord. Dans une certaine mesure, cela peut servir comme un exercice de concentration. Mais ne faut-il pas un *guru* pour cela ?

– Certainement, mais après tout, *guru* veut dire *guri*, “concentration”¹.

– Comment une simple image peut-elle aider à développer une concentration profonde ? Nous avons besoin d'un *guru* vivant qui peut nous le démontrer par la pratique. Pour vous, Bhagavân, il était peut-être possible d'atteindre la perfection sans un *guru* vivant, mais est-ce possible pour quelqu'un comme moi ?

– C'est vrai. Néanmoins, l'adoration d'une image permet d'atteindre un certain degré de concentration. Mais cette concentration ne dure pas tant que l'on ne connaît pas son propre Soi. Pour cela il faut pratiquer la recherche intérieure, ce qui nécessite l'aide d'un *guru*. Les Anciens disent que l'on ne doit pas se contenter d'une simple initiation à la recherche du Soi. Mais même si c'est le cas, on n'aura pas été initié en vain. Tôt ou tard l'initiation portera ses fruits. Il ne faut pourtant pas se vanter de celle-ci. Si le mental est pur, elle portera ses fruits ; sinon, elle sera gâchée comme la graine semée sur un sol infertile.

– Je ne sais pas, svâmî. Vous pouvez dire cela une centaine ou un millier de fois. Si l'on veut être sûr de faire des progrès, un *guru* vivant, comme vous, est un guide indispensable. Comment pouvons-nous donner à un portrait inanimé le statut d'un *guru* ? »

Bhagavân, souriant, dit : « Oui, oui », fit un signe de tête et resta silencieux.

Mon frère, tout ce que je peux dire, c'est que ce sourire et ce silence irradiaient de connaissance et de sagesse. Comment puis-je décrire cela ?

¹- En telugu.

Les *siddha*

10 août 1946

Aujourd'hui il y a eu une discussion sur les *siddha*¹ en présence de Bhagavân. Différentes personnes ont parlé, entre autres choses, de quelqu'un qui avait réussi à avoir des *siddhi*. Après les avoir patiemment écoutées pendant un long moment, Bhagavân dit d'un ton irrité : « Vous parlez des *siddha*. Vous dites qu'ils obtiennent quelque chose venant de quelque part. Pour cela, ils se soumettent à une *sâdhana* et à des ascèses. Mais n'est-ce pas une vraie *siddhi* ou une réalisation parfaite que nous, qui sommes en vérité sans forme, ayons obtenu un corps avec des yeux, un nez, des oreilles, une bouche, des jambes et des mains et puissions faire toutes sortes de choses avec ce corps ? Nous sommes des *siddha*. Nous avons de la nourriture, si nous voulons de la nourriture ; de l'eau, si nous voulons de l'eau ; du lait, si nous voulons du lait. Ne sont-ce pas des *siddhi* que tout cela ? Si nous faisons l'expérience d'autant de *siddhi* à tout moment, pourquoi en voulez-vous encore davantage ? Qu'avons-nous besoin de plus ? »

Bhagavân a déclaré à plusieurs reprises : « Se connaître et être capable de rester fidèle à soi-même est la seule vraie *siddhi*. Si le mental est absorbé dans la quête du Soi, la vérité sera tôt ou tard réalisée. C'est la meilleure des *siddhi*. »

Je te cite ici ce que Bhagavân a écrit sur les *siddhi* dans *Ulladu-Narpadu* (Quarante strophes sur la Réalité), strophe 35 :

Siddhi signifie savoir et réaliser ce qui est toujours réel. Les autres *siddhi* ne sont que du domaine du rêve. Sont-elles encore réelles pour celui qui s'est réveillé de son sommeil ? Ceux qui ont épousé la Vérité et se sont libérés de la *mâyâ* (illusion) peuvent-ils encore se laisser leurrer par elles ?

1- Êtres de grande pureté et sainteté qui se caractérisent par huit facultés surnaturelles appelées *siddhi* (D.S.S.).

Le Créateur ordonne les fruits des actions

11 août 1946

Il y a environ dix mois, Krishna Bhikshu¹ m'écrivit qu'il pensait faire don de sa propriété à ses frères, prendre le *sannyâsa* (état du moine mendiant) et parcourir le pays en espérant trouver la paix de l'esprit, et qu'il se demandait ce que Bhagavân en dirait. Je parlai à Bhagavân de cette lettre. Bhagavân dit : « Ah, vraiment ? L'a-t-il enfin décidé ? », et après un court moment : « Tout arrive selon le karma propre à chacun. »

Quand j'écrivis à Krishna Bhikshu ce que Bhagavân avait dit, il répondit : « Il est dit : *Kartur âjñayâ prâpyate phalam*² (Les fruits des actions sont ordonnés par le Créateur). Qu'en est-il du Créateur ? » N'ayant pas l'intention de rapporter ces mots à Bhagavân, je réfléchis à ce que j'allais lui répondre.

Entre-temps, un *devotee* demanda à Bhagavân : « Dans *Kartur âjñayâ prâpyate phalam*, qui est le *kartâ* (celui qui agit) ? » Bhagavân répondit : « Le *kartâ* est Îshvara (Seigneur). C'est Lui qui distribue à chacun les fruits de ses actions selon son karma. Cela veut dire qu'Il est *saguna-brahman* (*brahman* avec attributs). Le vrai *brahman* est *nirguna* (sans attributs) et sans mouvement. C'est au *saguna-brahman* que l'on donne le nom d'Îshvara. C'est lui qui donne à chacun les fruits de ses actions conformément à son karma. Cela signifie qu'Îshvara n'est qu'un agent. Il donne le salaire suivant le travail effectué. C'est tout. Sans cette *shakti* (pouvoir) d'Îshvara, aucune action (*karman*) n'aurait lieu. C'est pour cela qu'il est dit que le *karman* est *jada* (inerte). »

Cela répondait avec justesse à la question de Krishna Bhikshu et je le lui transmis aussitôt par écrit.

Voici une histoire que j'ai lue dans ma jeunesse. Grâce aux pouvoirs surnaturels de ses sandales, Vikramarka alla au *Brahmâloka*, le monde de Brahmâ, où celui-ci, enchanté, lui offrit de demander une faveur. « Seigneur, dit Vikramarka, les *shâstra* (Écritures) proclament haut et fort que lorsque tu crées des êtres vivants, tu écris sur leur front leur vie à venir selon les actes commis lors de leurs vies passées. Maintenant, tu dis vouloir m'accorder une faveur. Cela veut-il dire que tu effaceras ce qui a déjà été écrit sur mon front pour le réécrire ? Ou comptes-tu simplement faire des corrections ? Que vas-tu faire au juste ? » Brahmâ, content de sa question pertinente, répondit en souriant : « Je ne ferai rien de nouveau. Ce qui est prédestiné selon le karma des êtres sort de ma bouche. Nous disons simplement : "Oui, nous t'avons accordé une faveur." C'est tout. Rien de nouveau n'est donné. Ignorant cela, les gens se soumettent à des ascèses pour gagner des faveurs. Comme tu es une personne intelligente, tu es parvenu à découvrir le secret. J'en suis très heureux. » Ce disant, il présenta à Vikramarka le *brahmâstra* (arme divine) et lui donna congé.

[1](#)- Disciple de Bhagavân et auteur de la biographie de Shri Ramana Maharshi en telugu.

[2](#)- Voir *Upadesha-Saram*, strophe 1 : « Les fruits des actions sont ordonnés par le Créateur. Comment l'action peut-elle être le Suprême ? Elle est dépourvue de force propre. »

Égalité

12 août 1946

L'été dernier, on construisit un *pandal* (abri) attenant au hall pour que Bhagavân puisse rester assis dehors durant les soirées. Sur la façade ouest on fixa des *thatties* de *khus-khus*¹. Le sofa de Bhagavân était toujours placé tout près de ces *thatties*. D'habitude, les *devotees* étaient assis regardant vers l'ouest, et Bhagavân vers le sud, comme Dakshinâmûrti². Devant nous nous avions les pieds de lotus de Bhagavân, d'un côté le jardin fleuri et de l'autre le *darshan* du sommet d'Arunâchala. Comment décrire ce privilège !

Un après-midi, pendant que Bhagavân se promenait sur la Colline, ses assistants remontèrent les *thatties*, car le ciel était nuageux. À peine Bhagavân était-il de retour que le soleil apparut de nouveau. Le soleil se couchait, mais nous étions tout de même incommodés par la chaleur de l'été. Un des assistants, appelé Vaikunthavas, ne supportant pas de voir les rayons du soleil frapper le corps nu de Bhagavân, se mit à baisser lentement les *thatties* qui se trouvaient juste derrière Bhagavân. La récitation des Veda (*Veda-parâyana*) se déroulant alors, Bhagavân donnait l'impression de ne s'être aperçu de rien.

Une fois la récitation terminée, Bhagavân, l'air contrarié, dit : « Voyez ce que font ces gens ! Ils ne baissent les *thatties* que de mon côté. Sans doute pensent-ils que les autres ne sont pas des êtres humains ! Seul le svâmî ne doit pas être touché par un soleil brûlant. Peu importe s'il touche les autres ! Toujours un traitement de faveur pour le svâmî ! Enfin, c'est une manière de sauvegarder le prestige du svâmî. Les pauvres ! Peut-être pensent-ils que ce ne serait pas un svâmî si l'on ne s'occupait pas de lui de cette façon. Le svâmî ne doit être exposé ni au soleil, ni au vent, ni à la lumière. Il ne doit

pas se mouvoir ni parler. Il doit être assis, les mains jointes, sur un sofa. C'est cela la condition d'un *svâmî*. Elle est assurée si l'on me distingue des autres par des traitements de faveur. »

Tu vois, Bhagavân ne tolère aucune distinction. Il insiste sur l'égalité pour tous.

Le pauvre assistant prit peur et remonta aussitôt les *thatties*. La lumière du soir tombait sur Bhagavân et se mêlait à l'éclat de ses yeux. La fumée des bâtons d'encens semblait se lier d'amitié avec la brise fraîche et, détournée au gré d'un ventilateur, venait se prosterner aux pieds de Bhagavân pour ensuite se répandre parmi les *devotees*.

¹- Sorte de store végétal que l'on enroule ou déroule. Le *khus-khus* désigne le vétiver.

²- Une des manifestations de Shiva. Voir note 1, p. 187 et note p. 188.

Selon le désir de chacun

13 août 1946

Lors de mes premiers jours ici vivait à l'ashram un jeune adorateur de Vishnu. Ses cheveux étaient tout emmêlés, car il n'en prenait pas soin. Des familles charitables lui offraient à manger et il passait ses nuits au temple d'Arunachâleshvara. Un jour, sa mère vint à l'ashram et le pressa de rentrer à la maison. Il s'enfuit alors à Pandharpur. Il était son seul fils et ses parents possédaient beaucoup de biens. Le jeune était une sorte de mendiant errant, un *bairagi*, une de ces personnes qui disent n'avoir besoin de rien. La mère raconta à Bhagavân sa triste histoire et lui demanda son aide. Bhagavân essaya deux ou trois fois de persuader le jeune d'écouter sa mère, mais il ne l'écouta pas, au contraire il se sauva.

Le mois dernier, il est revenu. Il se tenait à l'écart des autres, assis dans un coin du hall. Ses cheveux n'étaient plus emmêlés, mais ses habitudes et son apparence n'avaient pas changé. Bhagavân ne cessait de l'observer. Le jeune ne parlait pas. Un jour, Rajagopala Iyer entra dans le hall et, voyant le garçon, dit à Bhagavân : « Ainsi ce garçon est de retour de Pandharpur. Sa mère n'a-t-elle pas laissé son adresse afin qu'on lui écrive si jamais il revenait ? »

Bhagavân répondit : « Oui, il est revenu il y a quinze jours. Je l'ai beaucoup observé. Il ne parle pas. Comment puis-je alors lui demander à quoi ressemble Pandharpur, s'il a apporté du *prasâdam*¹, etc. ? Nous devons nous conduire en fonction de l'état d'esprit des autres. Nous sommes obligés de nous adapter. »

1- Tout don consacré après avoir été offert à la divinité.

Le programme

15 août 1946

T. K. Doraiswamy est venu de Madras et a remis à Bhagavân le programme pour la célébration du jubilé d'or¹ de son arrivée à Tiruvannâmalai, commémoration qui doit avoir lieu le 1^{er} septembre. Nombre de détails y sont donnés sur la durée de la célébration, de 7 heures à 19 heures, les noms des personnalités éminentes qui viendront faire des discours, les représentations des ensembles musicaux ainsi que sur beaucoup d'autres manifestations prévues.

Bhagavân a lu le tout attentivement, puis, souriant, il a dit : « Quel vaste programme ! Enfin, pourquoi m'en soucier ? Qu'ils fassent ce qu'ils veulent. Pourvu seulement que j'arrive à m'échapper un peu. Il est donc prévu que tous ces gens importants fassent des discours ! Des discours sur quoi ? Qu'y a-t-il à dire ? Ce qui est est *mauna*, silence. Comment peut-on expliquer le *mauna* avec des mots ? Anglais, sanskrit, tamoul, telugu, quelle profusion de langues ! Des gens éminents parleront dans toutes ces langues ! Mais enfin, pourquoi devrais-je m'en préoccuper ? Du moment que l'on ne me demande pas de parler. »

Respectueux et les mains jointes, le *devotee* proposa à Bhagavân de supprimer des points du programme, s'il le désirait. Bhagavân, avec un sourire : « Ai-je demandé de programmer un seul de ces points que je pourrais maintenant supprimer ? Faites ce que vous voulez. Après tout, il ne s'agit que d'une série de discours. Je resterai comme toujours assis sur mon sofa, et vous, faites comme cela vous plaît. »

1- Cinquantième anniversaire.

Un *devotee* inconnu

16 août 1946

Parmi les lettres arrivées aujourd'hui à l'ashram, il y en avait une en anglais d'un *devotee* inconnu de Tchécoslovaquie. Bhagavân la fit lire à haute voix. En voici le résumé : « Bien que je me trouve physiquement à une grande distance d'Arunâchala, spirituellement je suis aux pieds de Bhagavân. D'après ce que je sais, le 1^{er} septembre, il y a cinquante ans, le jeune Ramana est arrivé à Tiruvannâmalai. Permettez-moi de célébrer ce jour comme le vrai jour de la naissance de Bhagavân. Je le fêterai en m'efforçant d'abandonner mon esprit dans la poussière des pieds de Bhagavân, avec dévotion, foi et estime infinies, mon cœur étant habité par la voix de Bhagavân. »

Alors que nous exprimions tous notre joie d'entendre ces mots, Bhagavân, rayonnant, dit : « Nous ne connaissons pas cette personne, ni son nom, ni son origine. Il n'est jamais venu ici. Comment a-t-il appris la date exacte de mon arrivée ? Sa lettre contient tant de dévotion. D'après ce qu'il écrit, il semble s'être instruit sur ma vie et en avoir compris le sens. Où est la Tchécoslovaquie et où est Tiruvannâmalai ? Que dire quand une personne, qui ne m'a jamais vu écrit tout cela ? »

La lettre unique et l'impérissable (*ekam-aksharam*)

18 août 1946

Il y a quelques jours, des visiteurs du Gujarat, venus de Bombay, ont acheté des livres et des photos de Bhagavân et l'ont prié d'y écrire son nom.

« Quel nom dois-je écrire ? demanda Bhagavân.

– Votre nom.

– Quel est mon nom ?

– Votre nom est Ramana Maharshi, n'est-ce pas ? »

Bhagavân, souriant, répondit : « Quelqu'un m'a appelé ainsi. Mais en réalité, que signifie pour moi un nom ou un lieu de naissance ? Je pourrais vous écrire un nom si seulement j'en avais un. »

Les visiteurs partirent sans mot dire.

Souviens-toi, en janvier 1945, tu avais envoyé ton livre sur la banque et tu avais demandé à Bhagavân de bien vouloir y écrire le mot *OM* ou *Shrî*, mais il avait refusé. À la place, il avait écrit sur un bout de papier la traduction en telugu d'un vers qu'il avait composé en tamoul longtemps auparavant, lorsque Somasundaram était venu le voir avec la même demande. Je t'avais envoyé ce vers, tu l'avais pris pour un *upadesha*, un enseignement de Bhagavân, et tu étais ravi. Plus tard, à la demande de Muruganar, Bhagavân traduisit le vers en sanskrit. Le voici :

एकमक्षरं हृदि निरंतरम् ।
भासते स्वयं लिख्यते कथम् ॥

Ekam-aksharam hridi nirantaram

bhâsate svayam likhyate katham

L'unique impérissable¹ (*ekam-aksharam*), qui se tient de tout temps dans le cœur, respandit de lui-même. Qui peut l'écrire ?

Il y a dix mois, Pantu Lakshminarayana Shâstrî, un savant (*pandit*) du Maharaja's College, à Vizianagaram, en Andhra Pradesh, est venu ici en visite. Après avoir loué Bhagavân avec des vers improvisés, il lui demanda : « Donnez-moi, s'il vous plaît, quelque chose en souvenir de cet événement et bénissez cette pauvre âme.

– Que puis-je vous donner ? demanda Bhagavân.

– Ce que vous voulez ; simplement un *aksharam* (lettre) en guise d'*upadesha*.

– Comment puis-je vous donner ce qui est *akshara* (impérissable) ? » dit Bhagavân en me regardant.

Je répondis : « Ne serait-il pas utile de lui lire le vers *Ekam-aksharam* ? »

Le *shâstrî* demanda : « Quel est ce vers ? », et je le lui lus en sanskrit.

« Où est le vers en telugu ? » demanda Bhagavân. Je le lui lus également. Le *shâstrî*, enchanté comme s'il avait reçu un grand trésor, nota les deux versions. Lorsque je lui racontai les circonstances dans lesquelles ces vers avaient été écrits, il fut très heureux, se prosterna et partit.

¹- En sanskrit, *akshara* veut dire « lettre, syllabe », mais aussi « impérissable, éternel » ; Bhagavân joue ici avec les mots.

Faire le tour du Soi (*âtma-pradakshinâ*)

19 août 1946

Un matin du mois de mai dernier, Sundaresa Iyer qui, à l'époque de Virupaksha, apportait toujours à Bhagavân ses repas, entra dans le hall et se prosterna devant Bhagavân. Bhagavân lui demanda : « Avez-vous fait le tour de la Montagne (*pradakshinâ*) ?

– Non », répondit-il.

Bhagavân me regarda et raconta : « La nuit dernière, lorsque les gens d'ici s'apprêtèrent à faire le tour de la Montagne, car c'était la pleine lune, Sundaresa Iyer voulut aussi y aller, mais le sentiment de ne pas y arriver le retint. Quand les autres se mirent en route, lui, d'un pas rapide, tourna autour de moi. Quand je lui demandai quelle en était la raison, il me répondit : "Je crains de ne pouvoir faire le tour de la Montagne, j'ai donc fait le tour de Bhagavân." Je répliquai : "Faites le tour de votre Soi, ce sera une *âtma-pradakshinâ*." » Disant cela, Bhagavân se mit à rire.

« Il a fait la même chose que Ganapati jadis, dit un *devotee*.

– Quelle est déjà cette histoire ? » s'enquit un autre.

Alors Bhagavân raconta.

« Une fois, Parameshvara (Shiva) voulut donner une leçon à son fils Subrahmanya, qui se vantait d'être un grand sage. Parameshvara, tenant dans sa main un fruit, s'assit donc avec son épouse Pârvatî sur le sommet du mont Kailâsh¹. Ganapati et Subrahmanya, ses fils, virent le fruit et prièrent leur père de le leur donner. Il leur dit qu'il le donnerait au premier qui aurait fait le tour du monde. Subrahmanya, gonflé d'orgueil et sûr de gagner la course, se mit aussitôt en route. Assis sur un paon, sa monture préférée, il

allait à toute allure, se retournant de temps en temps pour s'assurer que Ganapati, son frère aîné, ne le suivait pas de près. Mais pauvre Ganapati, que pouvait-il faire avec son gros ventre ? De plus, son *vâhanam* (monture) n'était qu'une souris. Estimant donc que cela ne valait pas la peine d'entrer en compétition avec Subrahmanya dans cette course autour du monde, il fit le tour de Pârvatî et de Parameshvara, se prosterna devant eux et réclama la récompense promise.

À son père qui lui demanda s'il avait bel et bien fait le tour du monde, il répondit : "Tous les mondes sont compris en vous ; de ce fait, si je fais le tour de vous, c'est aussi valable que faire le tour du monde." Content de cette réponse, Parameshvara lui donna le fruit et Ganapati s'assit et le mangea.

Entre-temps, Subrahmanya, sûr de sa réussite, avait accompli son tour du monde et était revenu au point de départ où il trouva Ganapati, assis devant Pârvatî et Parameshvara, occupé à manger le fruit. Lorsqu'il demanda à Maheshvara de lui donner le fruit puisqu'il avait gagné la course, le Seigneur dit : "Le fruit est là, ton frère aîné est en train de le manger." Quand Subrahmanya demanda à son père où était l'équité dans tout cela, Parameshvara lui raconta ce qui était arrivé. Subrahmanya reconnut alors sa vanité de s'être pris pour un grand sage, se prosterna devant ses parents et leur demanda humblement pardon.

Voilà l'histoire. La signification en est que l'ego, tourbillon incessant, doit être détruit pour se fondre dans l'*âtman* (Soi). C'est cela l'*âtma-pradakshinâ*. »

¹- Situé dans l'Himalaya, le Kailâsh est considéré comme la demeure de Shiva et Pârvatî.

Sâdhana

23 août 1946

Avant-hier, un érudit venu de Madras a demandé à Bhagavân : « Y a-t-il eu une période où Bhagavân a fait une *sâdhana* (pratique spirituelle) ? »

– *Sâdhana* ? *Sâdhana* pour quoi faire ? Être assis comme ceci est en soi une *sâdhana*. Je suis toujours resté assis comme ça. Autrefois, je fermais les yeux ; maintenant, je les garde ouverts. C'est la seule différence. Ce qui est maintenant était aussi autrefois. Ce qui était autrefois là est aussi maintenant ici. La *sâdhana* n'est nécessaire que s'il y a quelque chose de différent du "Je", le Soi. Elle n'est requise que pour celui dont la vision n'est pas celle du Soi permanent, mais qui se laisse leurrer par l'idée d'être le corps transitoire et illusoire. La *sâdhana* est inutile pour celui qui voit le Soi et qui ne voit rien comme différent de lui. Quelle autre utilité peut-elle avoir ?

– Pourquoi alors, demanda quelqu'un, est-il écrit dans de nombreux livres que l'on ne peut atteindre le *jñâna* sans un *guru* ? »

Bhagavân répondit : « Oui, pour ceux qui se laissent tromper par l'activité de leur mental et pensent qu'ils sont le corps, un *guru* et une *sâdhana* sont nécessaires afin de se libérer de cette illusion. »

Quelqu'un d'autre demanda : « Il y a des gens qui disent que par la méditation et la *sâdhana* on peut voir la manifestation physique de son dieu favori et obtenir aussi d'autres bénédictions. Que faut-il entendre par là ? »

– Ce qui est toujours présent est manifeste. Le "Je" est toujours présent. Ainsi, ce qui est vrai, permanent et la cause de tout est le Soi. Les gens pensent que Dieu descend de quelque part et se manifeste si l'on crée la forme qu'on désire et sur laquelle on médite. Vous abandonnez le Soi, qui

existe de tout temps et en tout lieu, et vous faites une *sâdhana* en espérant qu'un dieu se manifeste de quelque part, mais qui disparaîtra à nouveau. Vous abandonnez le Soi éternel et vous aspirez à cette vision transitoire ; vous obtenez des faveurs et ainsi vous multipliez vos efforts et vos aspirations. Il n'y aurait plus de difficultés si l'on restait simplement tel qu'on est. »

Quelqu'un demanda : « Cet état sublime qui se trouve au-dessus du plan mental normal n'est possible et naturel que pour des êtres comme Bhagavân, mais pour des gens ordinaires comme nous, est-il atteignable sans faire de *sâdhana* ?

– Certainement ! La *sâdhana* est nécessaire, mais dans quel but ? Le Soi est là, à tout moment et en tout lieu. Il n'y a donc pas besoin de le chercher ailleurs. La *sâ-dhana* ne sert qu'à se débarrasser des illusions du corps ou d'autres illusions qui empêchent le soi de s'élever en tant que Soi. Ces illusions surviennent seulement quand on croit en la réalité de ce monde matériel, au lieu de voir la réalité du Soi. La *sâdhana* a comme seul but de se défaire de cette illusion. Sinon, le Soi aurait-il besoin d'une *sâdhana* pour atteindre son propre Soi ? Celui qui a réalisé son propre Soi ne voit rien d'autre. »

Le *brahman* est réel, le monde est une illusion

24 août 1946

Il y a quelque temps, un nouveau venu demanda à Bhagavân quelque chose en anglais que je n'ai pas compris, car je ne parle pas cette langue. Mais Bhagavân répondit en tamoul, et je t'écris sa réponse dans la mesure où j'ai pu en saisir le sens.

Bhagavân dit : « La question suivante a été posée : “Il est dit que le *brahman* est réel et que le monde est une illusion ; d'autre part, il est dit que l'univers entier est une image du *brahman*. Comment ces deux déclarations peuvent-elles se concilier ?”

Au stade du *sâdhaka* (celui qui pratique une discipline spirituelle), vous devez dire que le monde est une illusion. Il n'y a pas d'autre moyen, car si l'homme oublie qu'il est le réel, permanent et omniprésent *brahman*, s'il se leurre, pensant qu'il est un corps dans l'univers qui est empli d'autres corps éphémères, et s'il nourrit cette illusion, on doit lui rappeler que le monde est irréel et illusoire. Pourquoi ? Parce qu'il a oublié son propre Soi et qu'il reste dans l'univers extérieur, matériel. Il ne s'intériorisera pas dans une introspection tant que l'on ne lui aura pas dit que tout cet univers extérieur et matériel est irréel. Quand il aura réalisé le Soi et compris que rien d'autre n'existe à part son propre Soi, il sera à même de voir le monde entier comme étant le *brahman*.

Sans le Soi, l'univers n'existe pas. Aussi longtemps que l'homme ne voit pas son propre Soi, origine de tout, mais perçoit le monde extérieur comme réel et permanent, on doit lui dire que tout cet univers extérieur est une illusion. On ne peut pas faire autrement. Prenez l'exemple d'une page

écrite. Nous ne voyons que l'écriture et non le papier sur lequel sont inscrites les lettres. Avec ou sans écriture, le papier est toujours là. On doit dire à ceux qui croient en la réalité de l'écriture qu'elle est irréaliste et illusoire, car elle dépend de son support, le papier. L'homme sage voit les deux, le papier et l'écriture, comme ne faisant qu'un. Il en va de même pour le *brahman* et le monde.

On peut aussi prendre l'exemple du cinéma. L'écran est toujours là ; les images vont et viennent, mais n'affectent pas l'écran. Qu'importe à l'écran si les images apparaissent ou disparaissent. Les images dépendent de l'écran. Mais en quoi lui servent-elles ? L'homme qui ne regarde que les images sur l'écran et non pas l'écran lui-même sera ému par les peines et les plaisirs que relate l'histoire. Mais celui qui regarde l'écran se rend bien compte que les images sont simplement des ombres et ne sont pas distinctes de l'écran. Il en est de même avec le monde. Tout n'est qu'un jeu d'ombres. »

La personne qui avait posé la question, heureuse de cette réponse, prit congé et s'en alla.

Le svâmî est partout

25 août 1946

Les Européens à qui tu avais donné une lettre de recommandation sont arrivés avant-hier en voiture accompagnés d'une Américaine. Hier matin, ils ont visité la ville et Skandâshram, et vers midi ils étaient revenus à l'ashram. Après avoir terminé les préparatifs pour leur voyage de retour, ils sont arrivés à trois heures dans le hall et se sont assis.

Peu habituée à s'asseoir à même le sol, la pauvre Américaine réussit tant bien que mal à s'installer près de moi, en allongeant néanmoins ses jambes dans la direction du sofa de Bhagavân. J'ai trouvé que cela manquait de politesse, mais je me suis tue, sachant qu'elle allait bientôt partir. Toutefois, Rajagopala Iyer, un des assistants, ne put le supporter ; il lui demanda poliment de croiser ses jambes.

Bhagavân s'en aperçut et dit : « S'il est déjà difficile pour eux de s'asseoir par terre, devez-vous en plus les forcer à croiser les jambes ?

– Bien sûr que non ! dit l'assistant. Je leur ai juste fait remarquer qu'il est irrespectueux d'étendre ses jambes vers Bhagavân, c'est tout.

– Ah bon, c'est donc irrespectueux ? Dans ce cas, il est aussi irrespectueux d'allonger mes jambes dans leur direction. Ce que vous dites s'applique aussi à moi. »

Et aussitôt Bhagavân s'assit les jambes croisées.

Cela nous a fait rire, mais en même temps nous nous sommes sentis mal à l'aise.

Les étrangers sont restés une demi-heure, puis ils sont partis après avoir pris congé de Bhagavân.

Bhagavân passa toute la journée d’hier à étendre ses jambes, puis à les replier aussitôt, disant que l’on risquait de prendre sa position pour irrespectueuse. Quand ses jambes sont croisées, elles s’ankylosent au bout de dix minutes, et la raideur disparaît seulement quand elles sont restées allongées pendant au moins une demi-heure, sans parler de la douleur qui en résulte.

Cet après-midi, quand je suis arrivée dans le hall, il n’y avait que deux ou trois personnes. Bhagavân allongea ses jambes en disant : « Je ne sais pas si j’ai le droit de les étendre. Il paraît que cela ne se fait pas. » Le pauvre Rajagopala Iyer se tenait là, debout, avec un air penaud et contrit. Alors Bhagavân, la compassion même, eut pitié de lui et étendit ses jambes comme d’habitude. Nous fûmes tous heureux.

Puis, me regardant, Bhagavân se mit à raconter l’histoire suivante.

« Lorsque le rajah de Chera vit que Sundarâmûrthi¹ se rendait au mont Kailâsh sur un éléphant blanc, il chuchota à l’oreille de son cheval le *pañcâksharî-mantra*² et se mit lui aussi en route. Avvaiyar qui, à cet instant, célébrait une *pûjâ* en l’honneur du Seigneur Ganesha vit que le rajah et Sundaramurthi partaient vers le Kailâsh. Elle se dépêcha de finir sa *pûjâ*, car elle aussi voulait y aller. Ganesha, voyant cela, lui dit : “Vieille femme, ne te hâte pas, accomplis ta *pûjâ* comme d’habitude. Je t’emmènerai au Kailâsh, tu y seras avant eux.” Elle termina donc sa *pûjâ* normalement. Ganesha commença alors à agiter ses mains autour d’elle et dit : “Vieille femme, ferme les yeux.” Ce fut tout. Quand elle ouvrit les yeux, elle se vit au Kailâsh, assise face à Pârvatî et Parameshvara. Entre-temps, Sundaramurthi et Chera Rajah étaient eux aussi arrivés à destination. Étonnés de voir Avvaiyar déjà là, ils voulurent savoir comment elle avait réussi à venir si vite. Avvaiyar leur raconta comment Ganesha l’avait aidée. Ils furent très heureux d’apprendre qu’elle avait été récompensée de sa dévotion.

Avvaiyar était très vieille, elle était donc assise face à Parameshvara, les jambes étendues comme moi. Pârvatî ne pouvait le supporter. Elle était outrée, car pour elle être assis les jambes étendues face au Svâmî était une insulte. Elle laissa discrètement entendre à Parameshvara qu’elle voulait en parler à la vieille femme. Il répliqua : “Surtout, n’en dites rien ! Il vaut mieux que nous nous taisions.” Mais comment Pârvatî pouvait-elle supporter l’indignité d’une telle conduite ? Elle chuchota alors à l’oreille de sa servante qu’elle parle à la vieille femme. La servante s’approcha de

celle-ci et lui dit : “Grand-mère, ce n’est pas convenable de rester les jambes étendues vers le Seigneur ! – Vraiment ? répondit Avvaiyar. Indiquez-moi alors de quel côté Îshvara ne se trouve pas. Dois-je me tourner de ce côté-là ?” Elle déplaça ses jambes étendues dans cette direction, et Îshvara vint alors de ce côté ; puis elle changea encore de position, il vint là aussi. Le Seigneur se tournait chaque fois dans la direction où elle posait ses jambes. Peu après, Îshvara s’adressa à Pârvatî : “Tu comprends, maintenant ? Tu ne voulais pas m’écouter. Tu vois comme elle me fait tourner de tous côtés. Voilà pourquoi je t’ai demandé de ne pas ouvrir la bouche.” Pârvatî présenta à la vieille femme ses excuses. Il en est de même pour le *svâmî* (Bhagavân) : où n’est-il pas présent ? »

Rajagopala, l’assistant, fit remarquer : « N’existe-t-il pas une histoire similaire sur Nâmdev³ ?

– Oui, dit Bhagavân. Nâmdev était fier parce que Vittal (Krishna) l’aimait plus que les autres. Un jour, Jnanadeva et d’autres fidèles l’emmenèrent à une fête chez Gorakumbhar, le potier. Après le repas, alors que tous étaient assis et conversaient, l’un d’eux posa à Gorakumbhar une question sous une forme allégorique : “Tu es un potier expérimenté, n’est-ce pas ? Maintenant, dis-nous lesquels des pots qui sont ici sont bons et lesquels sont mauvais.” Gorakumbhar prit une baguette et les frappa l’un après l’autre sur la tête. Par respect pour le potier, ils se tinrent tous tranquilles, tête penchée. Quand ce fut le tour de Nâmdev, celui-ci exprima son désaccord sur cette méthode et refusa de se soumettre à cette épreuve. Gorakumbhar déclara alors qu’il s’agissait d’un pot immature. Tous éclatèrent de rire. Pauvre Nâmdev ! Ne pouvant retenir sa colère, il les accusa d’avoir tous ensemble conspiré pour l’humilier. En larmes, il se précipita dans le temple chercher refuge auprès de Vittal.

“Que se passe-t-il ?” demanda le Svâmî, et Nâmdev raconta toute l’histoire. “C’est bien ; mais dis-moi, qu’est-ce que les autres ont dit quand ils furent testés ? – Ils se sont tous tus et quand ils ont été frappés avec la baguette ils ont penché la tête. – Et toi ? – Mais suis-je comme eux ? Je suis si proche de toi. Dois-je me laisser frapper ainsi pour un test ? – On appelle cela *ahankara* (ego). Tous ont connu mon vrai Soi et sont comblés. Toi tu ne l’es pas. – Mais tu es bon pour moi ; qu’ai-je à espérer de plus ? – Ce n’est pas la question. Tu dois servir les anciens si tu veux connaître la Vérité. Que suis-je ? Si tu dances, je danse. Si tu ris, je ris, et si tu sautes, je saute. Si tu trouves la Vérité, tu ne te comporteras plus comme une

girouette. – Tu parles des anciens. Qui est plus âgé que toi ? – Dans la forêt, il y a un temple. Dans ce temple vit un *sâdhu*. Va le voir et tu réaliseras la Vérité.”

Nâmdev fit comme Vittal le lui conseillait et alla trouver le *sâdhu* en question. Arrivé au temple dans la forêt, il vit un homme d'apparence fort négligée, couché à même le sol. Il pensa : “Comment cet homme peut-il être un *sâdhu* ?” Il s’approcha de lui et vit ses jambes posées sur un *lingam* (symbole de Shiva). Frissonnant à cette vue, il dit d’un ton anxieux : “Seigneur, que faites-vous ? Vous posez vos jambes sur la tête de Dieu !” Cet homme dit : “Ah ! Nama, est-ce bien vous ? C’est Vittal qui vous a envoyé, n’est-ce-pas ?” Nâmdev, décontenancé par tout cela et étonné que le *sâdhu* l’ait reconnu, poursuivit : “Seigneur, n’êtes-vous pas un *sâdhu* ? Comment pouvez-vous poser vos jambes sur un *lingam* ? – En est-il ainsi, mon cher fils ? Je ne suis pas au fait de tout cela. Je suis incapable de soulever mes jambes. Veux-tu les soulever, s’il te plaît, et les éloigner du *lingam* ?”

Nâmdev accepta, souleva les jambes du *sâdhu* et essaya de les poser ailleurs, mais partout où il voulait les poser, un *lingam* apparaissait à cet endroit. Finalement il les plaça sur lui-même, et il devint lui-même un *lingam*. Du simple fait de toucher ces saintes jambes, il s’éveilla à la connaissance du Soi. Abasourdi, Nâmdev se releva.

Le *sâdhu* lui demanda alors : “Connais-tu la Vérité maintenant ?” Nâmdev se prosterna devant le *sâdhu*, qui n’était autre que Visobakesar, un disciple de Jnanesvar, et lui répondit : “Oui, j’ai réalisé ce qu’est la Vérité.” Il rentra chez lui, s’assit dans sa chambre et s’absorba en une profonde méditation. Il ne retourna plus chez Vittal.

Après quelques jours, Vittal vint le voir et lui demanda : “Nâmdev, comment se fait-il que tu ne viennes plus ? – Oh, *Prabhu* (Seigneur) ! Y a-t-il un endroit où tu ne sois pas présent ? Je te vois ici tout le temps. Je suis toi et tu es moi. C’est la raison pour laquelle je ne viens plus te voir. – Je comprends, c’est bien ainsi”, dit Vittal et il se retira. »

Bhagavân, ayant terminé son histoire, allongea alors ses jambes qu’il avait gardées croisées tout ce temps.

¹- Saint poète du shivaïsme tamoul.

²- Voir note 1, p. 67.

³- Saint poète de la tradition des *sant* (1270-1350).

Le « Je » est le Soi

28 août 1946

Ce matin, un visiteur de l'Andhra Pradesh a posé les questions suivantes à Bhagavân : « Vous dites que la chose la plus importante est de chercher et de trouver qui l'on est, mais comment peut-on le trouver ? Est-ce en répétant : “Qui suis-je ? Qui suis-je ?” comme un *japa*, ou faut-il répéter : *Neti neti*¹ ? Je voudrais connaître la méthode très précisément, svâmî. »

Au bout d'un moment, Bhagavân répondit : « Qu'y a-t-il à trouver ? Qui doit le trouver ? Il doit bien y avoir quelqu'un pour le trouver, n'est-ce pas ? Qui est ce quelqu'un ? D'où vient-il ? C'est ce qu'il faut trouver en premier. »

Le visiteur reprit : « N'a-t-on pas besoin d'une *sâ-dhana* (pratique spirituelle) pour trouver son propre Soi ? Quelle est la *sâdhana* appropriée ?

– Oui, c'est ce que l'on doit trouver. Si vous demandez où chercher, la réponse est : regardez à l'intérieur. Quelle est la forme du “je”, comment et où est-il né ? C'est ce que vous devez voir ou chercher.

– Les Anciens disent que le “je” est né dans le cœur. Comment pouvons-nous le voir ?

– C'est le cœur lui-même que nous devons voir. Et pour cela, le mental doit disparaître totalement. Il est inutile de faire du *japa* avec “Qui suis-je ?” ou de répéter : *neti neti*. »

À la remarque du visiteur que c'était justement cela qui lui posait problème, Bhagavân répondit : « Oui, là est la difficulté. Nous existons toujours et nous sommes partout. Ce corps et tout ce qui l'accompagne, c'est nous-mêmes qui les rassemblons autour de nous. Il n'est pas difficile de les rassembler. La difficulté, c'est de s'en débarrasser. Nous trouvons

difficile de voir ce qui nous est inhérent et ce qui nous est étranger. Voyez la tragédie ! »

Il y a quelque temps, un jeune Bengali posa des questions similaires et Bhagavân lui donna des explications très détaillées. Le jeune homme, toujours pas convaincu, persista : « Vous dites que le Soi est présent en tout temps et en tout lieu. Où exactement se trouve-t-il, ce “Je” ? »

Bhagavân, souriant, répondit : « Quand je vous dis que vous êtes toujours et partout présent et qu’alors vous demandez où est ce “Je”, c’est comme si vous demandiez où se trouve Tiruvannâmalai tout en étant à Tiruvannâmalai. Puisque vous êtes partout, où donc pouvez-vous chercher ce “Je” ? La véritable illusion est de penser que vous êtes le corps. Dès l’instant où vous vous débarrassez de cette illusion, ce qui demeure est votre Soi. Vous pouvez chercher quelque chose qui n’est pas avec vous, mais à quoi sert-il de chercher ce qui est toujours avec vous ? Toutes les *sâdhana* ont comme seul but de se libérer de l’illusion d’être le corps. La connaissance “Je suis” est toujours là : nommez-la *âtman* ou *paramâtman* ou ce que vous voulez. On doit se défaire de l’idée d’être le corps. Il est inutile de chercher ce “Je” qui est le Soi. Le Soi est omniprésent. »

Pour illustrer cela, voici les paroles de Bhagavân dans *Ulladu-Narpadu* (vers 16) :

Sans le Soi, qu’advient-il du temps et de l’espace ? Si nous sommes le corps, nous sommes soumis au temps et à l’espace. Mais sommes-nous le corps ? Nous sommes l’Un, identique maintenant, jadis et toujours ; ici, là et partout. Ainsi nous existons hors du temps et de l’espace.

¹ « Ni ceci ni cela ». Méthode d’élimination exhaustive de l’illusoire (injonction dans la *Brihadâranjya-Upanishad*).

Le jubilé d'or

8-9 septembre 1946

Des amis m'ont demandé d'écrire mes impressions et mes souvenirs des célébrations du jubilé d'or qui ont eu lieu le 1^{er} septembre et donc je les relate dans cette lettre.

Environ vingt jours avant les festivités, l'administrateur de l'ashram est revenu de Madras, où plusieurs *devotees* s'étaient réunis pour planifier les cérémonies. Dès son retour, les préparatifs commencèrent sérieusement. Adjacent au hall, côté Montagne, on construisit un grand abri en feuilles de palmier. Tout le mois dernier, Krishnaswâmî se sentait faible et épuisé, mais dès que les travaux du *pandal* eurent commencé, sa faiblesse sembla avoir disparu et il était plein d'allant. Il montait à l'échelle, assemblait les feuilles de palmier et prenait part à toutes sortes de travaux. Une fois le *pandal* édifié, il fallut cimenter le sol. Pour l'arroser et le damer, Krishnaswâmî a mobilisé des forces gigantesques.

Les intervenants qui devaient prendre la parole étaient arrivés la veille en bus. Nous avons discuté avec eux jusque tard dans la nuit. Le lendemain matin, lorsque nous sommes arrivés à l'ashram, comme d'habitude, à 5 heures, la récitation du *Na karmana* était déjà en cours. La routine journalière avait été avancée d'une heure. Les brahmanes apportèrent les objets pour la *pûjâ*, les placèrent devant Bhagavân, se prosternèrent, puis les prirent avec eux dans le temple. Honteux de notre insouciance, nous entrâmes dans le *pandal* et à notre surprise il était déjà admirablement décoré.

Bhagavân avait terminé bain et petit déjeuner vers 6 h 30 et était parti se promener en direction d'Arunâchala. Entre-temps, Krishnaswâmî avait étalé

sur le sofa en pierre des tissus *khadi* (tissés à la main) et recouvert le siège d'une étoffe sur laquelle étaient imprimés un rouet et le drapeau national. C'était beau à voir, non seulement à cause de la simplicité du drapeau, mais surtout parce que celui-ci est un symbole de notre honneur national.

À 7 heures, Bhagavân, assis sur son sofa et vêtu de son pagne habituel, bénissait ses *devotees* avec un sourire radieux. Son regard bienveillant et plein de grâce rendait tout le monde heureux. C'était, en effet, un grand privilège de le voir ce jour-là. Cinquante ans ont passé depuis que Shrî Ramana *paramâtma* (âme suprême) est arrivé à Arunâchala et qu'il purifie les âmes de tous, par son simple regard. À ceux qui le servent avec une dévotion sans réserve, il peut, par son enseignement silencieux, effacer les attachements au monde et donner le *moksha*.

À 7 h 15 a commencé le programme du matin. Uma et d'autres femmes mariées ont apporté un pot de lait tout en chantant des *bhajan* et l'ont placé aux pieds de Bhagavân. Ensuite, plusieurs *devotees* ont présenté des essais, des chants et des versets qu'ils avaient composés en sanskrit, tamoul, telugu, kannada, anglais et urdu. De 8 h 30 à 9 h 30, Budalur Krishnamurthy Shâstrî a donné un concert. Après une pause ont suivi une *pûjâ* et l'*ârati* (offrande du feu) dans le temple de la Mère¹. À 11 heures, les résidents de l'ashram ont apporté du *prasâdam* du temple Arunâchaleshvara et l'ont placé devant Bhagavân. De 11 heures à midi, pause déjeuner.

Les *devotees* ont prié Bhagavân de bien vouloir se reposer, comme à son habitude, jusqu'à 14 heures, mais en vain. Aussitôt après le repas, il était assis sur son sofa. Étant donné que beaucoup de gens étaient venus de loin et que Bhagavân ne voulait pas que, par manque de temps, ils repartent déçus, il leur donnait, par amour et grâce, le *darshan*, renonçant à son temps de repos habituel.

On ne peut comparer ce grand sage à aucun empereur ou dieu, vu le nombre de difficultés à surmonter et de recommandations nécessaires pour avoir le *darshan* d'un empereur. Ici, c'est différent. Personne ne doit être empêché de recevoir le *darshan* à aucun moment – même pas les bêtes et les oiseaux. Qui peut égaler cette bonté personnifiée ? Lui seul est égal à lui-même.

À partir de 14 heures, les gens se sont rassemblés, ne laissant plus le moindre espace libre. Les bénévoles trouvaient calmement de la place à tout le monde. Après la présentation du livre *Jubilee Souvenir*, les brahmanes récitèrent les Vedas. Se succédèrent ensuite exposés et discours.

Après le discours inaugural prononcé en anglais par Shrî C. S. Kuppuswâmî Iyer, juge de la haute cour de Madras, Shrî T. K. Doraswamy Iyer lut un essai écrit par S. Radhakrishnan, qui venait à peine d'arriver par la poste.

Ensuite, Swâmî Rajeswarananda et le Dr T.M.P. Mahadevan firent des discours en anglais, le juge Chandrasekhara Iyer prononça un discours en telugu, M. S. Chellam et Omandur Ramaswamy Reddiar prirent la parole en tamoul, K. K. Iravatham Iyer en malayalam et R. S. Venkatarama Sastri lut quelques strophes de prières en sanskrit. Ensuite, Kunjuswâmî chanta quelques chants sacrés. À 16 h 45, Shrî C. S. Kuppuswâmî prononça les paroles de clôture. Des représentants du bureau d'Informations indien prirent des photos.

À 18 heures arriva l'éléphant du temple, richement décoré, que le cornac fit mettre à genoux devant Bhagavân.

Tu peux me demander quel était le message que Bhagavân a transmis à tous ces gens qui sont venus, se sont prosternés devant lui et l'ont prié de les aider et de les guider. Il était assis en silence, immobile, absorbé dans le Soi et, cependant, il voyait et entendait tout. La grâce et la bienveillance qui rayonnaient de ses yeux pénétraient les cœurs de tous les êtres et leur procuraient la félicité de la paix.

¹- Temple construit au-dessus de la tombe de la mère de Shrî Ramana.

L'âtman, sa forme et son action (âtma-âkâra-vritti)

19 décembre 1946

Avant-hier, un visiteur de l'Andhra Pradesh a remis à Bhagavân une lettre avec la question suivante : « Certaines personnes disent que le *jñânî* (sage) est en *âtma-âkâra-vritti* quand il dort, d'autres prétendent qu'il ne l'est pas. Qu'en pensez-vous ? »

Bhagavân répondit : « Apprenons d'abord à rester dans l'état de l'*âtman* (Soi) quand nous sommes réveillés. Ensuite, il sera temps de réfléchir sur ce qui se passe dans l'état de sommeil. N'est-on pas le même en état de veille et en état de sommeil ? Dites-moi, êtes-vous maintenant en *âtma-âkâra-vritti* ou en *brahma-âkâra-vritti* ?

– Svâmîji, cette question ne se réfère pas à moi, mais au *jñânî*.

– C'est bien, mais vous qui posez cette question, vous feriez mieux de tout savoir sur vous-même. Les *jñânî* peuvent prendre soin d'eux. Nous ne connaissons rien de nous-mêmes, mais nous nous informons sur les *jñânî*. Quelle importance, qu'ils soient en *âtma-âkâra-vritti* ou en *brahma-âkâra-vritti* ? Du moment que nous savons tout sur nous-mêmes, la question sur les *jñânî* ne se pose pas.

– Svâmîji, ce n'est pas moi qui pose cette question, c'est un ami qui me l'a envoyée.

– Ah, je vois, ce sont des amis qui ont posé cette question. Que devons-nous leur répondre ? Quand nous parlons de *vritti*, cela suppose la dualité, n'est-ce pas ? Mais ce qui *est* est un seulement. Alors se pose la question : sans la conscience de l'Être suprême, comment peut-il y avoir mouvement du passé vers le présent et le futur ? C'est pourquoi nous devons lui donner

un nom ou un autre, *akhanda-âkâra-vritti* (*akhanda*, “illimité”), *âtma-âkâra-vritti* ou *brahma-âkâra-vritti*, tout comme nous disons que la rivière est *samudra-âkâra* (de la forme de l’océan). Toutes les rivières se jettent dans l’océan, s’y fondent, perdent leur forme et deviennent un avec lui. Pourquoi dit-on alors que la rivière est *samudra-âkâra* ? L’océan a-t-il une forme quelconque, une certaine profondeur ou une certaine largeur ? De la même façon, les gens disent que le *jñânî* a une *akhanda-âkâra-vritti* ou une *âtma-âkâra-vritti*, mais en réalité tout cela est un. Ce ne sont que des réponses que l’on donne à certaines questions, mais pour le *jñânî* tout est un. »

Quelqu’un d’autre demanda : « Les *brahmavid*, *brahmavid-vara*, *brahmavid-varya*, *brahmavid-varishta* (ceux qui ont réalisé le *brahman*) ont-ils tous un mental pur (sattvique) ?

– C’est la même chose pour tous, que vous les appeliez *brahmavid-varishta*, *brahmavid* ou *brahman* tout court. En langage courant nous pouvons dire qu’ils ont un mental sattvique, mais en fait, il n’y a pas pour eux de mental. Ce sont les *vâsanâ* (tendances innées) qui constituent le mental. S’il n’y a pas de *vâsanâ*, il n’y a pas de mental. Ce qui *est* est *sat* (existence). *Sat* est le *brahman*. Il brille de lui-même, il est l’*âtman*, il est le Soi. On donne ces noms, comme *brahmavid*, etc., aux hommes de sagesse qui ont réalisé la Vérité par l’investigation sur le Soi et qui sont établis dans cette connaissance du Soi. On dit que leurs actions de tous les jours sont faites en *âtma-âkâra-vritti* ou en *akhanda-âkâra-vritti*. »

¹ - État où il n’y a plus de mouvement de la pensée.

Omkâra et akshara

24 janvier 1947

Dernièrement, rentrant chez moi de l'ashram vers cinq heures de l'après-midi, j'ai entendu deux jeunes gens converser entre eux. L'un d'eux a dit : « J'ai eu l'audace de demander à Ramana Maharshi ce qui reste après que l'on a franchi l'*omkâra*¹. Ne pouvant me répondre, il ferma les yeux et s'endormit. Tout cela est chez lui de l'affectation. »

Au début, je fus contrariée de la façon dédaigneuse dont ils parlaient de mon *guru*, puis, plutôt amusée par leur bêtise, je dis calmement : « Monsieur, pourquoi dénigrez-vous vos aînés ? Tout d'abord, savons-nous ce qu'est l'*omkâra* pour que nous nous aventurions à demander ce qui se trouve au-delà de l'*omkâra* ? »

Le jeune homme répondit : « Je lui ai posé cette question seulement parce que je ne le sais pas. Pourquoi ne peut-il pas répondre convenablement ?

– Ne soyez pas impatient, s'il vous plaît. Si vous lui posez la question encore une fois, avec patience, vous aurez la réponse. »

Le lendemain, les deux jeunes gens étaient de nouveau dans le hall. Soudain, quelqu'un d'autre demanda à Bhagavân : « Svâmîji, nous savons que *akâra*, *ukâra*, *makâra* (les lettres A, U, M) forment le OM. Quelle est la signification de ces trois lettres ? Comment l'*omkâra* est-il représenté ? »

Bhagavân répondit : « L'*omkâra* est le *brahman*. Le *brahman* est pur Être (*sat*), dépourvu de nom et de forme, et il est appelé *omkâra*. *Akâra*, *ukâra*, *makâra* ou *sat*, *chit*, *ânanda* (être, conscience, félicité), chacun de ces deux groupes représente le *brahman*. L'*omkâra* est au-delà du langage et de l'intellect, on ne peut le connaître que par expérience personnelle ; il ne

peut être décrit par des mots et aucune forme (*svarûpa*) ne peut lui être attribuée. »

Cette réponse a servi aussi à lever les doutes des deux jeunes gens qui avaient posé des questions la veille au soir.

Assez souvent, on a posé à Bhagavân des questions similaires, telles que : « Quelle est la forme de l'*ak-shara*² ? Comment se présente-t-il ? Comment peut-on le connaître ? » Voici la réponse de Bhagavân à ces questions : « Selon la parole de la *Gîtâ* (VIII, 3) : *Aksharam brahma paramam* (L'impérissable est le *brahman* suprême), l'*akshara* a la forme du suprême et du permanent. Le Soi est *akshara*. Ce qui est indestructible est *akshara*. Comment le connaître ? Cette question se poserait seulement si l'*akshara* était différent du Soi. Mais ils ne sont pas différents, les deux sont un. Ce qui *est* n'est qu'un. C'est *sat* (Être). Ce *sat* est le Soi ; il n'y a rien d'autre que le Soi. La meilleure chose est de rechercher et de reconnaître la nature du Soi, et d'y rester. »

¹- Syllabe sacrée *OM* ; voir lettres du 22 janvier 1946 et du 23 avril 1946.

²- *Akshara* (impérissable) désigne l'*OM* ; voir lettre du 18 août 1946.

Anecdotes sur la vie dans la grotte de Virupaksha

25 janvier 1947

L'autre jour, Vasudeva Shâstrî est arrivé à l'ashram et s'est assis en la présence de Bhagavân. Du temps où Bhagavân vivait dans la grotte de Virupaksha, Shâstrî s'occupait des tâches quotidiennes. Après s'être enquis de sa santé, Bhagavân nous raconta que Shâstrî avait eu l'initiative des célébrations du *jayantî* (anniversaire) qui, depuis, ont lieu chaque année.

Un *devotee* demanda alors : « Est-ce lui qui a eu si peur et s'est mis en lieu sûr quand un tigre est apparu ? »

– Oui, c'est lui. Un soir, pendant notre séjour dans la grotte de Virupaksha, nous étions tous assis sur la terrasse, lorsqu'un tigre fit son apparition dans la vallée. Nous plaçâmes une lanterne sur le muret en espérant que cela empêcherait le tigre de s'approcher. Shâstrî avait très peur. Il se glissa furtivement dans la grotte et nous demanda de faire de même ; mais nous restâmes dehors. Il se barricada derrière la porte et, depuis la grotte, essaya de faire peur au tigre. Tel un grand guerrier, il le menaça : « Si tu viens par là, gare à toi ! Tu verras ce que je te ferai ! Qu'est-ce que tu crois ! Bhagavân est là, alors attention ! » Toutes ces exclamations héroïques faisaient penser à Uttarakumara dans le *Mahâbhârata* dont l'histoire raconte qu'en route avec Arjuna pour combattre, il ne cessait de se vanter de ses prouesses, mais que face à l'ennemi, il s'enfuit à toutes jambes. Pour finir, c'est Arjuna qui gagna la bataille. Le tigre rôda alentour pendant un moment, puis poursuivit son chemin. Finalement, Shâstrî s'aventura dehors... quel héros courageux ! »

Shâstrî reprit le fil de la conversation et dit : « Ce n'était pas la seule fois. Un jour, svâmîji et moi-même étions assis sur un rocher devant la grotte. Dans la vallée en dessous, un tigre et un léopard jouaient ensemble. Bhagavân, souriant, observait les gambades amicales des deux animaux. J'eus très peur et je le priai de rentrer dans la grotte. Mais Bhagavân, imperturbable, ne bougea pas. Pour ma part, je me réfugiai dans la grotte. Les deux animaux jouèrent pendant un moment, regardèrent Bhagavân comme des animaux apprivoisés, puis, sans la moindre trace de peur ou d'agressivité, reprirent leur route : l'un monta sur la Colline, l'autre descendit. En sortant de la grotte, je demandai à Bhagavân : "Svâmîji, n'aviez-vous pas peur quand les deux animaux jouaient si près de vous ?" Bhagavân répondit en souriant : "Pourquoi aurais-je dû avoir peur ? Quand je les ai vus, je savais que tôt ou tard ils allaient partir, l'un vers le haut de la Colline, l'autre vers le bas. Et c'est ce qui s'est passé. Si nous avons peur et que nous disons : Oh, un tigre !, ils prendront peur eux aussi et diront : Oh, un homme ! en se précipitant sur nous pour nous tuer. Si nous n'avons pas peur, ils ne s'effrayeront pas non plus et, paisibles, ils se promèneront librement." En dépit de tout ce que Bhagavân a dit, ajouta Shâstrî, la peur ne m'a jamais quitté. »

Bhagavân poursuivit : « Ce fut aussi Shâstrî qui me prit dans ses bras et qui se mit à pleurer lorsque mon cœur s'arrêta de battre. Un jour, j'allais avec Vasu et d'autres personnes au bassin devant le temple Pachiamman pour prendre un bain. Au retour, nous prîmes un raccourci et en m'approchant du rocher de la Tortue, je me sentis fatigué et ma tête se mit à tourner. Ce que j'ai vécu alors a été noté dans ma biographie, comme vous le savez¹. »

¹- Il s'agit de la deuxième expérience de mort de Bhagavân, en 1912. « J'étais assis sur le rocher et soudain la vue de la nature alentour se brouilla et se couvrit peu à peu comme d'un drap blanc. Lorsque la blancheur devant mes yeux eut disparu, je repris mon chemin. Puis, la même sensation me saisit une deuxième fois et là mon corps devint de plus en plus faible. Je dus m'appuyer contre le rocher. Un peu plus tard, la même chose arriva une troisième fois et je dus m'asseoir. Autour de moi tout avait de nouveau cet aspect de blancheur et le vertige me tournait la tête. La circulation et les battements de mon cœur s'arrêtèrent et mon corps prit la couleur d'un cadavre. Comme cela s'aggravait petit à petit, Vasu crut que j'étais mort. Il se mit à pleurer et me prit dans ses bras, déplorant ma mort. Le changement de couleur de mon corps, l'étreinte de Vasu, le tremblement de son corps et ce qui se disait autour de moi – j'en étais conscient. Je remarquais aussi comme mes mains et mes pieds se refroidissaient et comme les battements du cœur s'arrêtaient, mais je n'éprouvais aucune peur. La conscience de mon Soi ne s'était pas estompée et je ne me souciais point de l'état de mon corps. Les yeux clos et les jambes croisées en *padmāsana*, j'étais assis près du rocher, mais sans m'y appuyer. La circulation du sang et la respiration avaient cessé, mais ma position en *āsanabandha* demeurait intacte. Tout cela ne dura qu'environ quinze minutes. Soudain, une énergie traversa tout mon corps, le sang recommença à couler, le cœur se remit à battre. La sueur sortait de tous les pores de mon corps et la peau reprit sa couleur habituelle. J'ouvris les yeux, me levai et dis : "Venez, poursuivons notre chemin." Nous atteignîmes la grotte Virupaksha sans autre incident. Ce fut la seule fois où mon cœur et ma respiration s'arrêtèrent en même temps. Je n'avais pas provoqué cet état et je n'avais pas désiré savoir comment serait mon corps après la mort. J'ai déjà eu de telles expériences, mais cette fois elle était plus violente. »

L'état naturel

28 janvier 1947

Cet après-midi, un visiteur anglais a posé une question en anglais où le mot « nature » apparaissait à plusieurs reprises. Bhagavân répondit : « Ces questions ne se poseraient pas si l'on connaissait sa propre nature. Elles continueront à être posées jusqu'à ce qu'on la connaisse. Jusque-là, nous serons victimes de l'illusion selon laquelle toutes ces choses non naturelles sont naturelles. Il nous faut comprendre que l'état réel est toujours présent et existe à tout moment. Nous écartons ce qui est là et nous voulons ce qui n'est pas là, et voilà que nous souffrons. Tout ce qui va et vient est irréel. L'âme (*âtman*) reste toujours à sa place naturelle. Tant que nous ne réalisons pas cette vérité, nous souffrons.

– Où pouvons-nous percevoir cette âme ? Comment pouvons-nous la connaître ?

– Où nous pouvons la percevoir ? Cette question revient à dire que l'on est à Ramanâsramam et que l'on demande où se trouve Ramanâsramam. L'âme est en vous, à chaque instant et où que vous soyez. Si l'on pense qu'elle est très loin et que l'on se met à la chercher, c'est comme avec le *Panduranga-bhajan*¹. Ce *bhajan* commence au début de la nuit avec les adoratrices qui s'attachent des clochettes aux chevilles et installent une lampe à huile au milieu de la maison. Elles se mettent alors à danser autour de la lampe en chantant : "Pandharpur est si loin ! Pandharpur est si loin ! Allons, poursuivons notre chemin !", mais bien qu'elles tournent et tournent autour de la lampe, elles n'avancent pas pour autant. Arrivées au bout de la nuit, elles commencent à chanter : "Voyez ! Pandharpur est ici ! Pandharpur est là ! Voyez, voyez !" Or, elles continuent toujours de tourner autour de la

même lampe. À l'aube, elles chantent encore : “Nous sommes arrivées à Pandharpur. C’est Pandharpur”, se prosternent devant la lampe et terminent le *bhajan*. Voilà, ici c’est la même chose. Nous allons de côté et d’autre à la recherche de l’*âtman* (Soi), nous interrogeant : “Où est l’*âtman* ? Où est-il ?”, jusqu’au jour où, enfin, la Connaissance (*jñâna-drishti*) commence à poindre et nous pouvons déclarer : “Cela est l’*âtman* ; cela je suis.” Il nous faut obtenir cette vision. Une fois qu’on l’aura obtenue, on ne sera plus attaché à quoi que ce soit ; le *jñâni* peut se mêler au monde sans y être lié. Si vous mettez des chaussures, vos pieds ne sentiront ni les pierres ni les épines sur le chemin. Insouciant, vous irez par monts et par vaux. De la même manière, pour ceux qui ont eu la vision de la Connaissance tout est naturel. Existe-t-il quoi que ce soit en dehors du Soi ? »

Le visiteur demanda : « On ne peut arriver à cet état naturel qu’à partir du moment où la vision du monde disparaît. Mais comment faire pour la faire disparaître ?

– Si le mental disparaît, le monde entier disparaît. Le mental est la cause de tout. S’il cesse d’exister, l’état naturel se révèle. L’âme se proclame à chaque instant comme “Je, Je”. Elle est lumière en soi. Elle est là. Tout est *cela*. Nous sommes en cela. Étant en cela, pourquoi encore la chercher ? Les Textes disent :

दृष्टिं ज्ञानमयी कृत्वा पेत् ब्रह्ममयं जगत् ।

Drishtim jñânamayîm kṛtvâ pashyet brahmamayam jagat

Il faut absorber la vision dans le *jñâna* et voir le monde en tant que *brahman*.

Une autre personne demanda : « Il est dit que le *chidâkâsha* (espace de la conscience) est l’*âtma-svarûpa* (image de l’*âtman*) et que nous pouvons le percevoir seulement avec l’aide du mental. Comment peut-on le voir si le mental s’est effacé ?

– Si nous prenons le ciel comme illustration, nous devons formuler trois principes : le *chidâkâsha*, le *chittâkâsha* et le *bhûtâkâsha*. L’état naturel est appelé *chidâkâsha* ; le sentiment du “je”, né du *chidâkâsha*, devient alors le *chittâkâsha*. Comme ce dernier est en expansion et prend la forme de tous les *bhûta* (créatures), le monde est considéré comme *bhûtâkâsha*. Après tout, le mental fait bien partie du corps. Le *chittâkâsha*, conscience de soi-même ou “je”, ne voit pas le *chidâkâsha*, il ne voit que le *bhûtâkâsha*, qui

est appelé *mana-âkâsha* ; et quand il quitte le *mana-âkâsha* et voit le *chidâkâsha*, on dit qu'il est *chinmaya* (constitué de conscience). Un mental apaisé signifie que l'idée de la multiplicité des objets est remplacée par l'idée de leur unité. Quand cela est accompli, tout apparaît naturel. »

Cette notion a été reprise par Bhagavân au vers 14 d'*Ulladu-Narpadu* :

Si l'on dit que la première personne « je » existe, alors les deuxième et troisième personnes, « tu » et « il », existeront aussi. En réalisant la nature réelle de la première personne, le sentiment du « je » disparaît, entraînant simultanément la perte des « tu » et « il ». Ce qui brille alors en tant que l'Unique est notre état naturel, la réalité ultime.

[1](#) - Chant dévotionnel à la gloire de Vishnu dans sa forme vénérée à Pandharpur, dans l'État du Maharashtra.

Qui est Ramana ?

29 janvier 1947

Bhagavân a raconté l'histoire suivante : « Amritanatha est une personne étrange. Il s'intéresse à toutes sortes de choses. Quand je vivais dans la Montagne, il venait de temps en temps me voir. Un jour, il composa un vers en malayalam où il posait la question : "Qui est Ramana ?" Il laissa son papier et s'en alla. En l'attendant, je composai un vers à mon tour, toujours en malayalam. Je l'écrivis en dessous du sien et remis le papier à sa place. Amritanatha aime m'attribuer des pouvoirs surnaturels. C'est ce qu'il a fait dans ma biographie écrite en malayalam. Quand Nayana (Kavya Ganapathi Shâstrî) lut cela, il arracha des pages de la biographie en s'exclamant : "Assez, assez !" Amritanatha, voulant m'attribuer des pouvoirs surnaturels, m'appelait Hari, Yathi, Vararuchi ou Isha Guru¹. Je lui ai répondu sur le même ton que celui de son poème. »

Voici, transcrite en prose, la traduction de ces vers en malayalam tirés de la biographie *Ramana Lîla* :

Question d'Amritanatha : « Qui est ce Ramana qui vit dans la grotte d'Arunâchala et qui est considéré comme étant un trésor de compassion ? Est-il Vararuchi ou Isha Guru, Hari ou Yatindra ? J'ai envie de connaître les *mahima* (pouvoirs surnaturels) de ce *guru*. »

Réponse de Bhagavân : « Arunâchala Ramana est le *paramâtman* (Soi suprême) lui-même qui joue en tant que Conscience dans les cœurs de tous les êtres, en commençant par Hari. Il est l'Être suprême. Cela deviendra clair pour toi si tu ouvres l'œil de la Connaissance (*jñâna*), tu percevras ainsi la Vérité. »

J'intervins : « Pouvons-nous déduire de ce vers que Bhagavân est le *paramâtman* ? »

Bhagavân sourit et resta silencieux.

1- Hari désigne Vishnu, Yathi (ou Yatindra) désigne Shiva, Vararuchi était un érudit renommé et Isha Guru signifie « Seigneur suprême ».

Force divine

2 février 1947

Je suis allée dans le hall à deux heures et demie de l'après-midi. Bhagavân était déjà là, en train de lire une note que quelqu'un lui avait remise. J'étais curieuse de savoir ce qu'il allait en dire. Bhagavân, souriant, replia le papier et dit : « Tout cela arrive quand on pense qu'il y a une différence entre Bhagavân et soi-même. »

Je pensai : « Est-ce suffisant de dire qu'il n'y a pas de différence entre Bhagavân et nous-mêmes ? Ne faut-il pas plutôt chercher à savoir qui nous sommes et quelle est notre origine ? Pourquoi Bhagavân dit-il cela ? » Je pensais lui demander pour quelle raison il nous égare ainsi, mais je ne trouvais pas le courage de le faire. Je ne sais pas si Bhagavân a deviné ma perplexité, quoi qu'il en soit, il a commencé de lui-même à parler : « Avant de réaliser qu'il n'y a pas de différence entre soi-même et Bhagavân, on doit se débarrasser de tous les attributs irréels qui ne font pas vraiment partie de nous. On ne peut percevoir la Vérité tant que ces attributs ne sont pas éliminés. Il existe une force divine (*chaitanya-shakti*) qui est la source de toute chose. Tant que l'on n'a pas trouvé cette force, on ne peut se libérer de tous ces attributs. Pour cela, une *sâ-dhana* est nécessaire. »

Ces paroles m'encouragèrent et, sans réfléchir, je dis : « Il existe donc une force ?

– Oui, dit Bhagavân, il existe une force. Cette force est appelée *svasphurana* (conscience du Soi). »

D'une voix tremblante, je poursuivis : « Bhagavân vient de dire incidemment qu'il suffit de penser qu'il n'y a pas de différence entre Dieu et nous-mêmes. Mais nous ne pouvons nous débarrasser des faux attributs

que si nous sommes capables de saisir cette force. Qu'on l'appelle "force divine" ou "conscience du Soi", ne faut-il pas la connaître ? Or, en dépit de tous nos efforts, nous ne sommes pas en mesure de la connaître. »

Jusque-là, je n'avais jamais posé de question à Bhagavân en présence d'autres personnes d'une manière aussi hardie. Aujourd'hui, j'ai été poussée par un besoin intérieur et les mots se sont mis d'eux-mêmes à sortir de ma bouche ; mes yeux se sont remplis de larmes, si bien que j'ai tourné mon visage vers le mur. La femme qui était assise près de moi m'a raconté plus tard que Bhagavân avait aussi les yeux mouillés de larmes. Comme il est bon envers les faibles !

Bhagavân a dit à plusieurs reprises : « Le *jñânî* pleure avec ceux qui pleurent, rit avec ceux qui rient, joue avec ceux qui jouent, chante avec ceux qui chantent. Que perd-il en faisant cela ? Sa présence est comme un miroir parfaitement clair qui réfléchit exactement ce que nous sommes. Nous jouons différents rôles dans la vie et nous récoltons les fruits de nos actions. Le miroir en est-il affecté ? Rien ne l'affecte, car il n'est qu'un simple support. Ceux qui agissent dans ce monde doivent décider pour eux-mêmes quelles sont les actions qui servent le bien du monde, qui sont en accord avec les *shâstra* (Écritures) et qui peuvent être mises en pratique. »

Sommeil et état réel

4 février 1947

Cet après-midi, quelqu'un remit à Bhagavân un papier avec une question dont le sens était le suivant : « Que devient le monde pendant le sommeil ? Dans quel état le *jñânî* se trouve-t-il quand il dort ? »

Bhagavân, avec un air surpris, répondit : « Oh ! C'est cela que vous voulez savoir ? Savez-vous donc ce que devient votre corps et dans quel état vous vous trouvez quand vous dormez ? Pendant votre sommeil, vous oubliez que votre corps est couché ici, à cette place, sur cette natte et dans cet état ; et dans vos rêves, vous vous promenez et vous faites toutes sortes de choses. Seulement en vous réveillant vous reprenez conscience de l'endroit où vous êtes. Mais vous ne cessez pas d'exister dans le sommeil comme dans la veille. Quand vous dormez, votre corps est inerte, sans aucune activité. Vous n'êtes donc pas ce corps durant le sommeil. Mais qu'est-ce qui vous tient pendant le sommeil ? Il doit y avoir quelque chose qui constitue le soutien de ces allées et venues. Vous vous couchez en vue de dormir. Puis vous faites des rêves. Ensuite vous tombez dans un sommeil profond, dans lequel vous n'êtes plus conscient de rien et vous êtes heureux. C'est un sommeil bienheureux. Vous admettez avoir existé dans le sommeil et, en même temps, vous dites que vous n'étiez conscient de rien. Ce qui est réel, vous prétendez ne pas le connaître. Ce qui est irréel et éphémère, vous dites que vous le connaissez. Mais en vérité, vous savez très bien ce qui est réel. Ces choses éphémères, laissez-les aller et venir, elles ne vous affectent pas. Vous ne connaissez rien de vous-même, mais vous voulez savoir ce qu'il en est du monde et ce que le *jñânî* éprouve dans le sommeil. Comprenez d'abord votre propre situation, le monde prendra

soin de lui-même. Quant aux *jñânî*, ils restent les mêmes dans tous les états et dans toutes les conditions, car ils connaissent la Réalité, la Vérité. Dans leur vie de tous les jours, ils ne font qu'œuvrer pour les autres. Pas une seule activité n'est faite dans leur propre intérêt. Je vous ai dit à maintes reprises que tout ce que font les *jñânî*, ils le font pour le bien des autres, avec détachement et sans en être affectés, tout comme les gens dont c'est la profession de pleurer les défunts. »

Un autre *devotee* reprit la conversation et demanda : « *Svâmî*, vous dites que l'on doit connaître son état réel et que pour cela, la méditation est nécessaire. Mais qu'est-ce, au juste, que la méditation ?

– Méditation signifie *brahman*. Pour pouvoir se défaire du mal engendré par le mental, il est recommandé d'adopter une pratique religieuse et de s'appliquer à la méditation prescrite par celle-ci. Ce faisant, le mal disparaîtra petit à petit. Quand il aura totalement disparu, la méditation subsistera en tant que *brahman*. C'est pareil pour le *tapas* (ascèse). Si vous voulez vous débarrasser des *vâsanâ* (tendances innées), on vous recommande de pratiquer des ascèses. Mais quelle en est la récompense ? Il est dit : “Le *tapas* même est la récompense.” *Tapas* signifie *svarûpa* (réalisation du Soi). Ce qui est réel est le *svarûpa*, c'est-à-dire l'*âtman*, le Soi suprême, le *brahman*. Cela comprend toute chose. Bien entendu, dans un langage technique, on doit dire : “Méditez.” Mais si vous connaissez celui qui médite, ces questions ne se posent pas. »

La même idée se trouve dans l'*Upadesha-Saram* de Bhagavân (vers 30) :

अहमपेतकं निजविभानकम् ।
महदिदं तपो रमणवागियम् ॥

*Aham-apetakam nijavibhânakam
mahadidam tapo ramanavâgiam*

La réalisation de cela, cela qui seul subsiste quand toute trace de « je » a disparu, est le grand *tapas*. Ainsi parle Ramana.

Mâyâ

9 février 1947

La même personne qui a posé hier une question à Bhagavân l'a interrogé cet après-midi au sujet de l'illusion, la *mâyâ* : « Svâmî, les innombrables choses qui semblent réelles à l'esprit humain ne sont que *mâyâ*, n'est-ce pas ? L'illusion disparaîtra-t-elle si l'on renonce à toutes ces choses ?

– L'illusion continuera à être illusion aussi longtemps que persistera l'idée que soi-même et Îshvara (Dieu suprême) sont des entités différentes. Quand cette illusion disparaît et que l'individu réalise qu'il est Îshvara, il comprend que la *mâyâ* n'est pas quelque chose de distinct et de séparé de lui. Îshvara existe sans l'illusion et il en est distinct, mais il n'y a pas d'illusion sans Îshvara.

– Cette illusion devient alors une “illusion pure”, n'est-ce pas ?

– Oui, ça revient à cela ; sans le soi individuel, comment peut-on connaître la réalité d'Îshvara ? Et le soi individuel n'existe pas sans l'illusion. L'individu doit réaliser qui il est, afin que les mauvais effets (*dosha*) de l'illusion ne l'affectent pas. C'est cela qui est important. Appelez-la “illusion pure” ou comme vous voulez. »

Une autre personne revint sur ce sujet et demanda : « Dans les Textes il est dit que le *jîva* (individu) est exposé aux effets néfastes de l'illusion. Sa vision et ses connaissances sont limitées, tandis qu'Îshvara voit tout, il est omniscient et on lui attribue bien d'autres qualités encore. Le *jîva* et Îshvara deviennent un si l'individu abandonne sa vision et sa connaissance limitées et d'autres caractéristiques qui généralement lui sont propres. Mais Îshvara ne devrait-il pas aussi abandonner ses caractéristiques propres, telles que l'omniscience, etc. ? Ne sont-elles pas aussi des illusions ?

– Est-ce cela votre doute ? Abandonnez d’abord votre vision limitée et vous aurez tout le temps de réfléchir sur l’omniscience d’Îshvara. Débarrassez-vous en premier de votre connaissance limitée. Pourquoi vous préoccupez-vous d’Îshvara ? Il peut s’occuper de lui-même. N’a-t-il pas les mêmes capacités que nous ? Pourquoi devrions-nous nous soucier s’il possède ou non tous ces attributs ? C’est déjà une très bonne chose si nous sommes en mesure de prendre soin de nous-mêmes. »

Le visiteur poursuivit : « Mais ne devons-nous pas avant tout trouver un *guru* qui nous enseigne certaines pratiques et par là même nous rende aptes à nous débarrasser de ces *guna* (attributs) ?

– Si nous voulons sérieusement nous libérer des *guna*, n’allons-nous pas aussi trouver un *guru* ? D’abord il faut que nous ayons le désir de nous débarrasser des *guna*, alors le *guru* lui-même viendra nous chercher ; ou bien il réussira d’une façon ou d’une autre à nous attirer à lui. Le *guru* est toujours attentif, il garde toujours un œil sur nous. Îshvara lui-même nous le fera rencontrer. Qui d’autre que le père s’occupe du bien-être de ses enfants ? Il est toujours avec nous et nous entoure. Il nous protège comme l’oiseau protège ses œufs en les faisant éclore à l’abri de ses ailes. Mais nous devons avoir une foi totale en lui. »

Sankaramma, qui normalement est trop timide pour poser des questions à Bhagavân, dit à voix basse : « Mais, svâmiji, n’a-t-on pas besoin d’un *upadesha* (enseignement) pour pratiquer une *sâdhana* ?

– Cet *upadesha* est donné tous les jours ; ceux qui en ont besoin peuvent le recevoir. »

Quelqu’un d’autre intervint alors : « Bhagavân doit nous donner sa bénédiction afin que nous soyons capables de recevoir cet enseignement. Voilà quelle est notre prière.

– La bénédiction est toujours là », répondit Bhagavân.

Considération

10 février 1947

Aujourd'hui, vers midi, trois Françaises sont arrivées de Pondichéry. L'une est la femme du gouverneur, l'autre la femme du secrétaire général et la troisième une de leurs connaissances. Elles se sont reposées après le déjeuner et sont allées dans le hall vers deux heures et demie. Deux d'entre elles, ne pouvant s'asseoir par terre, se sont assises sur le rebord de la fenêtre, face à Bhagavân. La troisième a pu tant bien que mal s'asseoir à même le sol. Elles ont pris congé de Bhagavân vers trois heures et sont reparties. Les voir ainsi en difficulté pour s'asseoir m'a rappelé deux situations similaires dont je te fais part ici.

Il y a environ dix mois, une Européenne d'un certain âge est arrivée à l'ashram en compagnie d'un autre Européen du nom de Frydman. Ils sont restés environ vingt jours. La femme n'avait pas l'habitude de s'asseoir par terre. De plus, elle était âgée. Elle avait surtout du mal à se relever. M. Frydman l'aidait en la tenant par la main.

Un jour, j'arrivai vers huit heures dans le hall et je les vis tous les deux assis à même le sol, au premier rang, à l'endroit réservé aux femmes. Comme les autres femmes étaient réticentes à s'asseoir près de M. Frydman, je lui fis signe de se pousser un peu, ce qu'il fit immédiatement. Bhagavân me regarda, l'air contrarié, sans que j'en comprenne alors la raison. Soudain, M. Frydman se leva et aida la vieille dame à se mettre debout. Les larmes aux yeux et à contrecœur, elle prit congé de Bhagavân. Bhagavân, comme d'habitude et en guise d'acquiescement, hocha la tête. Dès qu'ils furent partis, Bhagavân me regarda et dit : « C'est dommage qu'ils partent. » J'eus la sensation d'avoir

commis une faute grave et je dis : « Je suis désolée, je ne savais pas qu'ils allaient partir. » Bhagavân dut sentir que j'avais pris conscience de mon erreur et que je la regrettais, car il dit : « Non, il ne s'agit pas de cela. Ils souffrent beaucoup quand ils doivent être assis à même le sol. C'est pourquoi tant de gens qui souhaitent venir ici ne viennent pas. Ils n'ont pas l'habitude de s'asseoir les jambes repliées. Que peuvent-ils faire ? C'est bien dommage. »

Il y a quelque temps, une vieille femme pauvre vint ici avec sa famille. Tous se prosternèrent devant Bhagavân, puis s'assirent. La femme, cependant, demeura debout. Krishnaswâmî, l'assistant de Bhagavân, l'invita à s'asseoir, mais en vain. Sa famille lui demanda de s'écarter un peu, elle ne les écouta pas. Je lui suggérai alors de rejoindre sa famille et de s'asseoir, mais elle n'y prêta pas attention. Quelqu'un d'autre la réprimanda : « Pourquoi ne fais-tu pas ce que tous ces gens te disent ? » Je jetai un coup d'œil vers la famille, de l'autre côté, pour comprendre son obstination. Ils nous firent savoir qu'elle était presque aveugle et qu'elle voulait s'approcher du svâmî pour pouvoir le voir de près. Je me levai alors et, la prenant par la main, je la conduisis vers le sofa de Bhagavân. Les mains en visière au-dessus de ses yeux, elle fixa Bhagavân intensément et dit : « Svâmî, je ne vois pas bien. Bénissez-moi, je vous en prie, pour que je puisse vous voir en esprit. » Bhagavân, avec un regard plein de tendresse, hocha la tête en signe d'assentiment et dit : « C'est bon. » Dès qu'ils furent partis, Bhagavân fit remarquer : « Pauvre femme, elle ne voit pas bien et n'a pas osé s'approcher de moi. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire ? C'est la raison pour laquelle elle restait simplement debout. Ceux qui ont perdu la vue voient avec l'esprit. L'esprit est leur œil. Ils n'ont plus qu'une seule vue, celle de l'esprit, et pas d'autres vues qui distraient leur attention. Seulement, l'esprit doit savoir se concentrer. Une fois qu'ils ont acquis cette capacité, ils sont mieux lotis que nous. »

Quel doux et réconfortant avertissement !

Sadhâna* en la présence du *guru

12 février 1947

Lorsque je suis arrivée dans le hall cet après-midi, Bhagavân était en train de répondre à des questions posées par quelques *devotees*. Voici l'une d'elles : « Svâmî, on dit que le *japa* et le *tapas* pratiqués en la présence de Bhagavân donnent plus de résultats que pratiqués normalement. Si c'est le cas, que se passe-t-il si l'on agit mal en sa présence ? »

Bhagavân répondit : « Si les bonnes actions donnent de bons résultats, les mauvaises donnent de mauvais résultats. Faire cadeau d'une vache à Bénarès procure au donateur de grands mérites, mais abattre une vache au même endroit est un grand péché. Si vous dites qu'une petite action vertueuse, faite dans un lieu saint, donne un énorme bénéfice, une mauvaise action ne doit-elle pas faire aussi un énorme mal ? Tant qu'il y a le sentiment que vous êtes l'auteur de vos actes, vous devez assumer les conséquences de vos actions, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. »

Le *devotee* continua : « Je désire me débarrasser de mes mauvaises habitudes, mais les *vâsanâ* (tendances innées) sont trop fortes. Que puis-je faire ?

– Il faut faire des efforts. Bonne compagnie, bonnes relations, bonnes actions, tout cela aide à éliminer les *vâsanâ*. En s'exerçant sans relâche, le mental mûrit et, avec la grâce de Dieu, les *vâsanâ* finissent par disparaître et les efforts par porter leurs fruits. On appelle cela *purushakâra* (effort humain). Comment pouvez-vous espérer que Dieu vous accorde sa faveur sans que vous fassiez tout votre possible pour l'obtenir ? »

Une autre personne reprit le fil de la conversation et dit : « On dit que l'univers est le jeu du divin (*chid-vilâsam*) et que tout est constitué de

brahman (brahmamayam). Pourquoi devons-nous alors renoncer aux mauvaises habitudes et aux mauvaises pratiques ? »

Bhagavân répondit : « Pourquoi ? Je vais vous le dire. Supposez que vous souffrez, quelque part dans votre corps, d'une blessure. Si vous la négligez en vous disant qu'elle n'affecte seulement qu'une petite partie du corps, elle provoquera de la douleur dans le corps entier. Si l'on n'arrive pas à la guérir par un traitement ordinaire, le médecin sera contraint d'opérer et de retirer le sang impur. Si la partie malade n'est pas enlevée, elle risque de s'infecter. Et si l'on ne lui met pas un pansement, il se formera du pus. Il en va de même avec la conduite de chacun. Les mauvaises habitudes et la mauvaise conduite sont comme des blessures dans le corps ; si l'homme ne s'en défait pas, il tombera de plus en plus bas. Aussi toute maladie doit-elle être soignée par un traitement approprié. »

Quelqu'un demanda : « Bhagavân dit qu'il faut faire une *sâdhana* pour éliminer tout ce qui est mauvais en nous. Mais le mental est inerte et ne peut rien faire de lui-même. La pure Conscience (*chaitanya*) est immobile et ne peut rien faire non plus. Dans ces conditions, comment peut-on faire une *sâdhana* ?

– Oh ! Comment êtes-vous capable de parler en ce moment ?

– Svâmî, je ne comprends pas votre réponse, je vous prie de me donner une explication.

– Bon, alors, écoutez-moi : le mental est inerte, mais il peut tout faire grâce à la force de son contact avec la Conscience. De lui-même et sans l'aide de la Conscience, ce mental inerte ne peut rien faire ; et la Conscience, étant immobile, ne peut rien accomplir sans l'aide du mental. Dans cette relation, l'un dépend de l'autre et ils sont inséparables. Les Anciens se sont penchés sur les divers aspects de cette question et sont arrivés à la conclusion que le mental est constitué de Conscience et d'inertie (*chit-jada-âtmakam*). Cela nous conduit à dire que la combinaison de pure Conscience (*chit*) et d'inertie (*jada*) engendre l'action. »

Bhagavân a exprimé cela dans l'*Ulladu-Narpadu*, strophe 24, de la manière suivante :

Le corps, qui est matière, ne dit pas « je ». L'*âtman* n'apparaît ni ne disparaît. Entre les deux et dans les limites du corps émerge la pensée « je ». C'est le *chit-jada-granthi*, le nœud entre la Conscience et la matière inerte. On l'appelle aussi « asservissement », « âme », « corps subtil » ou « ego », *samsâra* et « mental ».

Naissance

24 février 1947

Hier, une *devotee* a montré à Bhagavân son carnet dans lequel elle avait copié les cinq vers de l'*Ekatma-Panchakam*¹. Dans ce même carnet, Bhagavân découvrit deux vers qu'il avait composés pour ses disciples lorsqu'ils avaient célébré son anniversaire pour la première fois. À ce sujet, il nous raconta l'histoire suivante.

« À l'un de mes anniversaires – probablement en 1912, je vivais à cette époque dans la grotte de Virupaksha – les gens qui m'entouraient voulurent à tout prix faire la cuisine près de la grotte et y manger. Tous mes efforts pour les en dissuader furent vains ; ils protestèrent en disant : “Qu'est-ce que cela peut bien faire à Bhagavân si nous préparons et mangeons notre repas ici ?” J'en restai là. Ils partirent aussitôt acheter quelques récipients. Ces récipients existent toujours. Ce qui avait commencé comme une petite fête a mené à tout un bazar et à tant d'apparat. Mais toute chose est vouée à suivre son cours et ne peut s'arrêter à notre demande. J'avais essayé de les décourager à maintes reprises, mais ils n'avaient pas voulu m'écouter. Après le repas, Ishwaraswâmî, qui vivait alors auprès de moi, me demanda : “Svâmiji, c'est votre anniversaire. S'il vous plaît, composez deux vers. Moi, j'en composerai deux aussi.” C'est là que je composai ces deux vers que je trouve ici dans ce carnet. Ils sont tournés ainsi :

Vous qui souhaitez fêter l'anniversaire, cherchez d'abord d'où vous êtes né. Notre vrai jour de naissance, c'est celui où nous obtenons une place dans la vie éternelle qui transcende la naissance et la mort.

Au moins le jour de notre anniversaire, une fois par an, il faudrait nous lamenter d'avoir eu ce corps et d'être arrivés dans ce monde. Au lieu de cela nous célébrons cet événement par un festin.

S'en réjouir revient à décorer un cadavre. La sagesse consiste à réaliser le Soi et à s'y absorber.

Dans une certaine population du Malabar, on a coutume de pleurer à la naissance d'un enfant et de célébrer les décès en grande pompe. En fait, on devrait se lamenter d'avoir quitté son état réel et d'être né de nouveau en ce monde et ne pas célébrer cet événement en faisant la fête. »

Je demandai à Bhagavân : « Ishvaraswâmî, qu'avait-il écrit ?

– Oh ! Il avait écrit, entre autres, des vers me louant tel un avatar (incarnation de Dieu). À l'époque, c'était pour lui un passe-temps. Il composait un vers, et moi, en retour, j'en composais un autre, et ainsi de suite ; nous avons écrit pas mal de vers, mais personne ne se donnait la peine de les conserver. La plupart du temps, nous n'étions alors que tous les deux ; il n'y avait pas moyen de se nourrir, etc. Dans ces conditions, qui aurait voulu rester ? Maintenant que tout est plus facile, beaucoup de monde se réunit autour de moi et vient s'asseoir ici. Mais qu'y avait-il autrefois ? Les visiteurs venaient, restaient un moment et puis repartaient. C'est tout. »

¹- « Cinq vers sur le Soi » composés par Shrî Bhagavân en 1947 à la demande de Suri Nagamma.

Le Soi (*âtman*)

25 février 1947

Ce matin, une femme d'âge mûr du Gujarat est venue de Bombay avec son mari et ses enfants. Elle paraissait cultivée. Le mari portait un habit en coton *khadi* (tissé à la main) et avait l'air d'être un membre du Congrès. À la façon dont ils se comportaient, ils donnaient l'impression d'être des gens respectables. Vers 10 heures, ils sont tous venus dans le hall. À leur attitude, on devinait qu'ils avaient l'intention de poser quelques questions. Finalement, la femme demanda : « Bhagavân, comment peut-on atteindre le Soi ?

– Pourquoi voulez-vous atteindre le Soi ?

– Pour obtenir la paix (*shânti*).

– Ah, vraiment ? Alors il y a ce qu'on appelle la “paix”, n'est-ce pas ?

– Oui !

– Bien ! Et vous savez que vous devez l'atteindre. Comment le savez-vous ? Pour le savoir, vous devez nécessairement l'avoir éprouvée. C'est seulement en sachant que la canne à sucre est sucrée que l'on désire en avoir. Vous devez donc avoir fait l'expérience de la paix. De temps en temps, vous la ressentez. Sinon, pourquoi la désireriez-vous ? En vérité, tout être humain désire la paix sous une forme ou une autre. Il est donc évident que la paix est chose réelle, la réalité. Appelez-la comme vous voulez : *shânti*, “âme”, *paramâtman* ou “Soi”. Nous la désirons tous, n'est-ce pas ?

– Oui, mais comment peut-on l'obtenir ?

– Vous avez déjà la paix. Que puis-je dire à quelqu'un qui demande ce qu'il possède déjà ? S'il faut l'apporter d'ailleurs, un effort est requis. C'est

le mental avec toutes ses activités qui s'est glissé entre vous et votre Soi. Ce que vous devez faire maintenant, c'est vous débarrasser du mental.

– Est-il nécessaire pour la *sâdhana* de vivre dans la solitude, ou est-ce suffisant de renoncer à tous les plaisirs terrestres ? »

Bhagavân répondit seulement à la deuxième partie de la question en disant : « Renoncer signifie renoncer intérieurement, non pas extérieurement. » Puis il resta silencieux jusqu'à ce que le gong de la salle à manger retentisse.

Qu'est-ce que Bhagavân aurait pu répondre à la première partie de la question de cette femme ? Elle a une grande famille. Elle est éduquée et cultivée. Bhagavân parle souvent de façon similaire aux pères et mères de famille et cela sonne toujours juste. Du reste, le renoncement intérieur ou mental est-il si facile ? Il est probable que la question suivante aurait été : « Que veut dire "renoncer intérieurement" ? » Et il y aurait eu une réponse si le gong n'avait pas sonné.

Je suis rentrée chez moi où je vis dans la solitude. Comme tu vois, Dieu donne à chacun ce qui est juste et lui convient. Si Bhagavân ne m'a jamais demandé pourquoi je vivais seule, c'est parce que cela correspond à ma destinée actuelle.

Le *guru*

26 février 1947

Cet après-midi, un jeune Tamoul s'est approché de Bhagavân et lui a demandé : « Svâmiji, hier matin vous avez dit à la personne du Gujarat que par renonciation il faut entendre renonciation intérieure. Comment pouvons-nous y arriver ? Que veut dire "renonciation intérieure" ?

– Cela signifie que toutes les *vâsanâ* (prédispositions du mental) doivent être maîtrisées. Si vous me demandez comment on y arrive, ma réponse est : par la *sâdhana*.

– Pour la *sâdhana*, on a besoin d'un *guru*.

– Oui, un *guru* est nécessaire.

– Comment peut-on reconnaître un vrai *guru* ? Quel est le *svarûpa* (nature propre) d'un *guru* ?

– Le vrai *guru* est celui avec qui votre esprit est en harmonie. Il doit être doué de sérénité, de patience, savoir pardonner, se sentir l'égal de tous et avoir toutes sortes de vertus avec lesquelles il attire les gens tel un aimant, ne serait-ce que par un simple regard. Celui qui possède ces vertus est le vrai *guru*. Si l'on veut connaître le *svarûpa* du *guru*, il faut d'abord connaître son propre *svarûpa*. Comment peut-on reconnaître la nature réelle du *guru* si l'on ne connaît pas d'abord la sienne ? Vous devez apprendre à voir tout l'univers comme la forme du *guru* (*guru-rupam*). Tous les êtres vivants doivent être pris pour des *guru*. C'est pareil avec Dieu. Vous devez considérer tous les objets comme la forme de Dieu. Comment voulez-vous percevoir la forme d'Îshvara ou celle du *guru*, sans connaître votre propre Soi ? Comment les identifier ? Ainsi donc, commencez avant tout par connaître votre propre nature réelle.

– N’a-t-on pas justement besoin d’un *guru* pour cela ?

– Oui, c’est vrai. Il y a dans le monde un grand nombre d’êtres exceptionnels. Considérez comme *guru* celui avec qui vous vous sentez en accord. Celui en qui vous avez confiance, c’est votre *guru*. »

Le jeune homme n’était toujours pas satisfait. Il commença à citer des hommes remarquables de nos jours, en disant : « Celui-ci a tel défaut, celui-là tel autre. Comment peut-on les considérer comme des *guru* ? »

Bhagavân admet toute forme de critique le concernant, mais ne peut tolérer la moindre remarque désobligeante sur les autres. D’un ton irrité, il dit : « On vous a demandé de vous connaître vous-même, mais au lieu de cela vous cherchez des défauts chez les autres. Il vous suffit de corriger vos propres défauts. Ces gens peuvent prendre soin des leurs eux-mêmes. On dirait qu’ils ne peuvent pas obtenir le salut tant qu’ils n’ont pas reçu de certificat. Quel dommage ! Ils attendent tous un certificat de votre part. Vous êtes un grand homme. Sont-ils capables d’atteindre le salut si vous ne leur donnez pas votre approbation ? Ici vous blâmez ces gens, ailleurs ce sera nous que vous allez blâmer. Vous connaissez tout, or nous, nous ne connaissons rien. Et nous devons vous être soumis. Oui, c’est ce que nous allons faire. Ainsi vous pourrez proclamer partout : “J’étais à Ramanâsramam et j’ai posé quelques questions au Maharshi ; il a été incapable de me répondre correctement, j’en déduis qu’il ne sait rien.” »

Le jeune homme était sur le point de répliquer, mais un *devotee* l’en empêcha.

Bhagavân le vit et dit : « Pourquoi l’arrêter ? Gardons le silence et laissons-le parler à sa guise. C’est un homme sage. Je l’observe depuis son arrivée ici. Au début, il était assis dans un coin, établissant soigneusement la liste de ses questions. Puis, celles-ci prêtes et empaquetées, il n’a cessé de s’approcher de moi un peu plus chaque jour, jusqu’à ce qu’il soit enfin arrivé assez près pour pouvoir me les poser. Après avoir entendu hier la dame me poser des questions, il a décidé de se vanter de ses connaissances et a ouvert son paquet. Tout ce qui y est contenu ne doit-il pas sortir ? Il explore le monde entier à la recherche d’un *guru*. À ce qu’il semble, il n’en a pas encore trouvé un ayant les qualités requises.

Dattatreya¹ est bien le *guru* universel, n’est-ce pas ? Et il disait que le monde entier était son *guru*. Quand vous voyez le mal, vous sentez que vous ne devez pas le faire ; aussi disait-il que le mal était son *guru*. Quand

vous voyez le bien, vous désirez le faire ; aussi disait-il que le bien était son *guru*. Le bien comme le mal, disait-il, étaient ses *guru*.

Un jour, Dattatreya demanda son chemin à un chasseur, mais celui-ci ne prêta pas attention à sa question tant il était concentré sur son objectif : tirer sur un oiseau. Dattatreya le salua, s'exclamant : "Vous êtes mon *guru* ! Bien que tuer un oiseau soit mauvais, il est cependant bien que vous vous concentriez de toutes vos forces pour tirer une flèche, au point d'ignorer ma question et de m'enseigner par là que je dois garder résolument mon esprit dirigé vers Îshvara. Voilà pourquoi vous êtes mon *guru*." De la même manière, tout ce qu'il rencontrait, il le considérait comme son *guru*. À la fin, il disait même de son corps physique qu'il était son *guru*, pour la simple raison que la conscience du corps n'existe pas durant le sommeil et que, par conséquent, ce corps non existant ne doit pas être confondu avec le Soi (*dehatma-bhavana*, le sentiment que le corps est soi-même). Alors qu'il considérait le monde entier comme son *guru*, lui-même était adoré par le monde entier en tant que *guru*. C'est la même chose avec Îshvara. Celui qui considère tout l'univers comme Îshvara est lui-même adoré par l'univers comme Îshvara – *yad bhavam tad bhavati* (ce que tu penses, tu le deviens). Le monde est tel que nous sommes.

Imaginez un grand jardin. Quand le coucou y vient, il cherche le manguier pour ses fruits, alors que la corneille ne cherche sa nourriture que sur l'arbre *neem* (margousier). L'abeille cherche des fleurs pour produire du miel, la mouche des fèces. Celui qui cherche le *salagrama* (petite pierre sacrée) le ramasse en rejetant toutes les autres pierres. Ce *salagrama* se trouve au milieu de pierres ordinaires. On reconnaît le bien grâce à la présence du mal. La lumière brille parce que l'obscurité existe. Îshvara existe si l'illusion existe. Celui qui cherche l'essence des choses est satisfait s'il trouve une bonne chose parmi une centaine. Il rejette quatre-vingt-dix-neuf d'entre elles et prend celle qui est bonne, content de pouvoir conquérir le monde avec cette seule chose. Son regard restera toujours fixé sur cette seule bonne chose. »

Bhagavân dit tout cela d'une voix forte et demeura ensuite silencieux.

Le hall était plongé dans un silence respectueux. L'horloge sonna quatre heures. Le paon de l'ashram entra et annonça son arrivée par un cri retentissant. Bhagavân lui répondit par : *Aav, aav* (Viens, viens), et regarda dans sa direction.

1- Nom d'un saint d'antan.

Pas de gâchis

12 mars 1947

Te souviens-tu quand Bhagavân a écrit les vers pour son anniversaire et l'*Ekatma-Panchakam*¹ ? Il avait l'habitude d'écrire sur des bouts de papier qui ne faisaient qu'absorber l'encre. Peinée de voir les saintes lettres, qui semblaient une rangée de perles, écrites sur des bouts de papier, je lui dis : « Il serait préférable de les écrire dans un carnet.

– C'est bien comme ça, répliqua-t-il. Si je les écris dans un carnet, quelqu'un reconnaîtra mon écriture et emportera le carnet avec lui. Là, il n'y a pas de risque. Le svâmî est la propriété de tout le monde. » Et il rejeta ma suggestion.

Étant donné que ce matin il a apporté quelques modifications aux vers écrits à l'occasion de son anniversaire, j'ai voulu les noter puis les coller dans mon carnet, mais je n'ai pas réussi à trouver du papier dans le hall. Rentrer à la maison juste pour chercher du papier ne m'enchantait pas, je dis donc à Bhagavân que j'allais en demander au bureau. Là, ils me montrèrent du beau papier. Je pris une feuille pour moi et je leur dis que Bhagavân aussi en aurait besoin. Ils me donnèrent quatre feuilles en tout. Je les apportai à Bhagavân et lui suggérai d'écrire ses poèmes sur ces feuilles pour ensuite les coller dans un carnet. Il dit : « D'où viennent-elles ? Les avez-vous eues au bureau ?

– Oui.

– Je n'en ai pas besoin, si vous voulez, vous pouvez les garder pour vous-même. J'arracherai des petits bouts de journaux sur lesquels j'écrirai. Pourquoi aurais-je besoin d'un si beau papier ? »

Ne sachant pas quoi dire, je posai le papier sur l'étagère.

Après avoir lu le courrier, Bhagavân se mit à lire le journal. Il y repéra un morceau d'environ dix centimètres non imprimé, plia le journal et arracha ce petit bout. Il me sourit mais je ne comprenais pas pourquoi. Le pliant soigneusement, il le posa sur l'étagère et dit : « J'utiliserai ce papier pour mes écrits. Autrement, comment aurai-je du papier ? Où puis-je aller pour en trouver ? N'est-il pas assez bon pour moi ? »

Je répondis : « C'est donc pour nous donner une leçon. Bhagavân nous enseigne toujours quelque chose, mais nous ne l'apprenons pas. »

Il sourit et resta silencieux.

Quand l'ashram reçoit des livres par la poste, les gens les apportent parfois dans le hall recouverts de papier d'emballage. Bhagavân plie alors minutieusement ce papier et dit aux assistants : « Prenez-en soin. Nous pourrions emballer d'autres livres avec ce papier. Sinon, comment en trouver quand nous en aurons besoin ? Celui-ci au moins est gratuit. »

Les lettres qui arrivent à l'ashram sont apportées chaque jour à Bhagavân pour qu'il les lise. Des fonctionnaires comme toi plient le papier et écrivent sur un seul côté, laissant le reste inutilisé. Bhagavân a l'habitude d'arracher ces parties vierges et de les conserver. Pareil avec les épingles. Après avoir parcouru le courrier, il les enlève, les remet aux assistants et dit : « Elles nous serviront un jour. Autrement elles seraient jetées. Comment en avoir d'autres ? Il faudrait en acheter. Et où prendre l'argent ? »

Quand Bhagavân vivait dans la Montagne, il fabriquait de ses propres mains des louches, des cuillères, des tasses, etc., avec des coques de noix de coco et les polissait comme si c'était de l'ivoire. Il disait à ses assistants : « Gardez-les soigneusement. Elles nous serviront à l'occasion. Pouvons-nous nous payer des tasses en argent, des cuillères en or ? Voici nos tasses en argent et nos cuillères en or. Elles ne nous brûleront pas les doigts et ne sont pas toxiques comme les objets en métal. Ce sera un plaisir de les utiliser. » Bhagavân n'utilise que ces objets-là.

Quand quelqu'un apporte des oranges ou d'autres fruits, Bhagavân ne permet pas que l'on jette les pelures ; on en fait des chutneys et des pickles ou on les utilise dans des soupes. Il ne laisse jamais rien sur sa feuille-assiette, pas une bouchée n'est jetée. Ainsi il nous montre par son exemple que rien ne doit être gaspillé.

Lorsque des roses lui sont offertes, Bhagavân les serre contre ses yeux, les pose sur l'horloge, mange les pétales quand ils sont secs et tombent, puis en distribue quelques-uns autour de lui. Une fois, on lui apporta une

guirlande de roses que l'on utilisa pour décorer la statue dans le temple de la Mère. Ensuite les prêtres la jetèrent dans une corbeille avec d'autres fleurs. Bhagavân, mécontent, ramassa les pétales et les fit incorporer dans un *payasam* (mets sucré), ce qui lui donna un goût exquis.

Si Bhagavân voit des feuilles comestibles lors de ses promenades, il les cueille et il explique à ses assistants comment les préparer pour en faire un plat délicieux. Il préfère les plats qui ne coûtent rien à ceux qui sont chers. Tout cela peut paraître banal, mais en y réfléchissant bien, c'est pour nous une bonne leçon. Il nous enseigne comment vivre bien avec peu de moyens.

¹- Voir note p. 125.

Aveuglement et paix de l'esprit

28 mars 1947

Hier, un jeune homme est arrivé de l'Andhra Pradesh. Il semblait être simple d'esprit. Ce matin, il s'est approché de Bhagavân et a demandé : « Svâmiji, je suis venu ici, il y a dix mois, pour avoir votre *darshan*. Comme j'ai eu de nouveau le désir d'avoir votre *darshan*, je me suis aussitôt mis en route pour venir ici. Je ne pouvais plus attendre. Puis-je faire de même à l'avenir dès que j'en ressens le désir ? »

– Ce qui arrive doit arriver, répondit Bhagavân. Tout arrive suivant nos mérites. Pourquoi s'en soucier d'avance ? »

Le jeune homme renouvela sa demande : « Puis-je venir à tout moment à l'avenir dès que le désir s'en fait sentir, ou dois-je le réprimer ? »

– Les choses arrivent d'elles-mêmes si vous arrêtez de penser au futur, répondit Bhagavân.

– Je ne suis pas capable de contrôler ce désir, ne serait-ce qu'un instant. Est-ce un aveuglement de mon esprit ? »

Je pris alors la parole : « Comment le désir d'avoir le *darshan* d'un grand personnage peut-il être un simple aveuglement ? Alors qu'il y a tant d'aveuglements de l'esprit que l'on doit contrôler et réprimer, est-ce le seul désir qui vous semble un aveuglement ? »

Il ne posa plus d'autre question.

Dans le hall se trouvaient d'autres pèlerins venus de l'Andhra Pradesh. L'un d'eux se leva et posa la question suivante : « Svâmiji, comment l'âme peut-elle trouver la paix ? »

Bhagavân, en riant : « Comment ? La paix pour l'âme ? »

– Non, non ! Je veux dire la paix de l'esprit.

– Ah bon ! La paix de l'esprit ! L'esprit trouve la paix quand les *vâsanâ* (tendances latentes) sont éliminées. Pour cela, il faut chercher et réaliser qui on est. Comment peut-on trouver la paix en disant simplement : “Je veux la paix, je veux la paix !”, sans se demander au préalable ce qu'est la paix ? Commencez par faire des efforts pour reconnaître et réaliser ce qui existe déjà. »

Parmi eux, il y avait un *pandit* (savant). Il demanda : « Dans certains endroits, la vie devient extrêmement difficile. Comment faire une *sâdhana* dans ces endroits ? »

Bhagavân répondit : « L'endroit est en vous ; vous n'êtes pas dans l'endroit. Comme vous êtes partout, pourquoi y aurait-il des difficultés dans certains endroits et pas dans d'autres ? Ils sont tous en vous. Comment peuvent-ils alors vous causer des difficultés ?

– Mais il y a des endroits où il est impossible d'avoir l'esprit en paix, protesta-t-il.

– Ce qui existe de tout temps est la paix. C'est votre état naturel ; mais vous n'êtes pas en mesure de le reconnaître. Vous vous laissez égarer par des aberrations irréelles et vous vous plaignez qu'il n'y a pas la paix. Si vous réalisez votre Soi, tous les endroits deviendront propices à la *sâdhana*. »

Effort humain

4 avril 1947

Un *devotee* qui a l'habitude de rendre visite à l'ashram est arrivé il y a deux ou trois jours. Cet après-midi, il s'est assis près de Bhagavân et a demandé : « Svâmiji, les gens dans le hall sont tous assis avec les yeux fermés. Parviennent-ils tous à un résultat ?

– Certainement ! Chacun obtiendra les résultats conformes à ses pensées, répondit Bhagavân non sans humour.

– Le *Yoga-Vasishtha*¹ dit la même chose. Dans certains passages, on affirme que l'effort humain est la source de toute force. Ailleurs, il est dit que tout est grâce divine. Qu'est-ce qui est vrai au juste ?

– Oui, il y est écrit qu'il n'existe pas de principe autre que le karma des naissances antérieures. L'action accomplie conformément aux préceptes des *shâstra* (Écritures) durant la vie présente est appelée *purushakâra* (effort humain). Le karma antérieur et le karma présent luttent corps à corps et le plus faible est éliminé. C'est pourquoi les Écritures préconisent d'intensifier le *purushakâra*. Quant à l'origine du karma, il est impossible de la déterminer, disent-elles, car c'est l'éternelle question : qui vient en premier, la graine ou l'arbre ? Cette question conduit simplement à des discussions et non pas à trouver une réponse claire. C'est pourquoi je dis : trouvez d'abord qui vous êtes. Si l'on s'interroge : “Qui suis-je ?” ou : “Comment suis-je arrivé à ce *dosha* (défaut) qu'est la vie ?”, on parviendra à la réalisation du Soi. Le *dosha* sera éliminé et l'on obtiendra la *shânti* (paix). Pourquoi même dire “obtenir” ? Le Soi demeure tel qu'il est. »

Dans le *Yoga-Vasishtha*, le deuxième chant du *Mumukshu-Vyavahâra* (II 14,50 et 14,53) contient deux stances qui illustrent cette idée :

कोऽहं कथमयं दोषः संसाराख्य उपागतेः ।
न्यायेनेति परामर्शो विचार इति कथ्यते ॥

विचारात् ज्ञायते तत्त्वं तत्त्वाद्विश्रान्तिरात्मनि ।
अतो मनसि शान्तत्वं सर्वदुःख परिक्षयः ॥

*Ko'ham kathamayam doshah samsârâkhya upâgateh
nyâyenetî parâmarsho vicâra iti kathyate
Vicârât jñâyate tattvam tattvâdvishrântirâtmani
ato manasi shântatvam sarvaduh kha parikshayah*

Qui suis-je ? Comment ce *samsara* défectueux est-il né ? Cette investigation est appelée la « voie du *vichâra* ». Par le *vichâra* on connaît la Réalité et de là on repose dans le Soi ; alors arrivent l'apaisement du mental et la fin de toute souffrance.

[1](#)- Texte majeur du Vedânta attribué à Vâlmiki.

Modération

6 avril 1947

Hier un *devotee* demanda à Bhagavân : « Svâmiji, on est tenu de méditer pour s'interroger sur son Soi. Quand je m'assois pour méditer, je m'endors. Que puis-je faire ? Y a-t-il un moyen pour y remédier ? »

Bhagavân répondit : « Pour le moment, apprenez à rester éveillé dans l'état de veille. Ensuite, nous pourrons penser à l'état de sommeil. Nous rêvons à beaucoup de choses tout en étant éveillés. Nous devons apprendre à nous prémunir contre cela. Tout ce que nous voyons autour de nous est un rêve. Il va falloir nous réveiller du monde de ce rêve. »

Le *devotee* poursuivit : « Afin d'acquérir la vigilance, une *sâdhana* est nécessaire. Dès l'instant où je choisis une méthode et essaye de pratiquer une *sâdhana*, je deviens somnolent. Bhagavân veut-il bien me dire comment vaincre cette envie de dormir ?

– Le sommeil est le premier obstacle. Nous devons essayer autant que possible de ne pas y succomber. Il nous faut trouver la raison de notre fatigue, modérer notre alimentation, nos mouvements, etc., et prendre soin de ne pas nous fatiguer. Cependant, chercher à ne pas s'assoupir si nous avons envie de dormir ne sert à rien. Après un repas copieux, ne nous sentons-nous pas somnolents ? C'est là que la tête commence à tomber lors de la méditation. Certains attachent leurs cheveux à un clou dans le mur pour rester éveillés. À part le fait que cela les réveille quand leur tête tombe, quelle en est l'utilité pour la méditation ? Mes expériences d'enfance pour ce qui est du sommeil sont bien connues. Pour ne pas m'endormir pendant les cours, j'attachais une ficelle à un clou dans le mur et mes cheveux à cette ficelle. Lorsque ma tête tombait, la ficelle se tendait

et cela me réveillait. Sinon, l'instituteur me réveillait en me tirant les oreilles. » Ce disant, Bhagavân se mit à rire.

Muruganar demanda : « Est-ce possible que Bhagavân invente toutes ces histoires ?

– Non, non, c'est la vérité ! Je faisais tout cela parce que je craignais que l'instituteur me punisse si je n'écoutais pas ses leçons. C'était comme ça autrefois. Les premiers jours de mon arrivée ici, je savais à peine s'il faisait jour ou nuit, tant j'étais absorbé dans la méditation. Je ne mangeais pas, je ne dormais pas. Lorsqu'on bouge, on a besoin de manger, et lorsqu'on mange, on a besoin de sommeil. Si l'on ne bouge pas, le sommeil est inutile et il suffit de très peu de nourriture pour se maintenir en vie. Telle fut alors mon expérience. Dès que j'ouvrais les yeux, quelqu'un m'offrait un gobelet de nourriture liquide. C'était tout. Mais sachez que si l'on n'est pas totalement absorbé dans une concentration mentale ininterrompue, on ne peut renoncer ni au sommeil ni à l'alimentation. Lorsque le corps et l'esprit vaquent aux occupations de la vie quotidienne, le corps, s'il est privé de nourriture et de sommeil, se met à chanceler. Mais pour l'élévation de l'âme, il est nécessaire de modérer l'alimentation et le mouvement. Les Grands réduisent la durée de leur sommeil au strict minimum afin de ne pas perdre leur temps. Ce temps, ils l'utilisent pour accomplir des bonnes actions désintéressées. Certains prétendent qu'il est bon pour la santé de se coucher à dix heures du soir et de se lever à deux heures du matin. Pour eux, quatre heures de sommeil suffisent. D'autres disent que quatre heures ce n'est pas assez, qu'il faudrait six heures. Pour conclure, il ne faut ni manger ni dormir à l'excès. Si vous essayez de renoncer totalement à l'un ou à l'autre, vous allez constamment y penser. Par conséquent, le *sâ-dhaka* (pratiquant spirituel) est tenu de tout faire avec modération. »

Dans la *Bhagavad-Gîtâ* (VI 16,17), il est dit :

नात्यश्नतस्तु योगोऽस्ति न चैकान्तमनश्नतः ।
न चातिस्वप्नशीलस्य जाग्रतो नैव चार्जुन ॥

युक्ताहारविहारस्य युक्तचेष्टस्य कर्मसु ।
युक्तस्वप्नावबोधस्य योगो भवति दुःखहा ॥

*Nâtyashnatas tu yogo 'sti na cai 'kântam anashnatah
na câti svapnashîlasya jâgrato naiva cârjuna
Yuktâhâra vihârasya yukta ceshtasya karmasu*

yukta svapnâvabodhasya yogo bhavati duhkahâ

Le yoga ne convient pas à celui qui prend trop de nourriture, ni à celui qui s'en abstient totalement, ni à celui qui dort trop, ni même à celui qui reste trop éveillé. Le yoga met fin à toute souffrance pour celui qui se nourrit et se distrait avec modération, qui agit, dort et reste éveillé avec modération.

Régularité dans la dévotion

7 avril 1947

Hier je t'ai écrit ce que Bhagavân nous a dit au sujet de la modération dans le sommeil, l'alimentation et les mouvements. Il nous l'enseigne de multiples façons par son propre exemple. Il ne boit pas de lait et, ces jours-ci, il ne mange qu'un seul *îdli*¹ pour le petit déjeuner. D'après lui, celui qui reste toujours assis et ne fait aucun travail physique n'a pas besoin de deux *îdli*. Même chose pour le déjeuner. Son repas consiste en une seule poignée de nourriture. Et il ne mange pas non plus les différents mets séparément, comme nous le faisons pour une question de goût. Il fait une boulette avec les légumes, le chutney, la soupe, etc., et la mélange avec le riz. Un jour, je l'entendis dire lors d'une conversation : « Ce serait plus savoureux de manger le riz avec un seul mets au lieu de plusieurs. Pourquoi avons-nous besoin d'autant de plats ? Autrefois, nous n'en mangions qu'un seul. Je n'ai jamais renoncé à cette pratique. À l'époque où je vivais dans la Montagne, les gens apportaient du riz, des fruits et des douceurs. De tout cela, je ne mangeais jamais plus que ce que je pouvais prendre avec trois doigts. Je n'ai toujours mangé qu'un petit peu de ce que les gens avaient apporté, si bien que ma ration journalière ne revenait même pas à une poignée de nourriture. Cette façon de me nourrir me comblait. De nos jours, on place une feuille devant moi et on me sert toutes sortes de choses. Comme je suis incapable de gâcher quoi que ce soit, je mange tout et me sens lourd après. »

C'est pareil pour le sommeil. À l'occasion de fêtes, comme par exemple la célébration de l'anniversaire (*jayantî*) de Bhagavân ou de la *Mahâ-pûjâ*, les étudiants, fatigués par les préparations de la veille, ne commencent pas

la récitation des Veda à l'heure du *brahma-muhūrta*² ; Bhagavân, lui, se lève comme toujours et se tient prêt. Si jamais il est malade et que ses assistants lui demandent de dormir un peu plus longtemps, il répond : « Quel est l'intérêt de dormir à l'heure du *brahma-muhūrta* ? Si vous voulez, vous pouvez, vous, dormir. »

Pendant *Dhanurmasa* (décembre-janvier), la *pûjâ* dans le temple Arunâchaleshvara commence très tôt le matin. C'est l'heure où Bhagavân se réveille. Ceux qui chantent le *Tamil-pârâyana* ont souvent du mal à se lever et à venir ici, mais Bhagavân est toujours prêt à les recevoir. Bien entendu, ses mouvements sont relativement limités.

Il est dit que tout cela compte seulement pour les *sâ-dhaka* et non pas pour les *jñânî*. Les *jñânî* observent tout de même ces disciplines pour le bien du monde. Jamais ils ne déchoient du haut du sommet du détachement parfait. Observer des principes, des règles, etc., qui ne transgressent pas les lois de la nature est pour eux normal. Toutes leurs actions nous servent de leçons.

¹- Mets du sud de l'Inde, à base de riz et de légumineuses fermentés, moulés et cuits à la vapeur.

²- Environ deux heures avant le lever du soleil.

Abandon de soi

10 avril 1947

Ce matin, un jeune homme venant de l'Andhra Pradesh a remis une lettre à Bhagavân dont la teneur est la suivante : « Svâmiji, il est dit que l'on peut tout obtenir si l'on cherche pleinement et uniquement refuge en Dieu, sans penser à autre chose. Cela veut-il dire être assis tranquillement et contempler Dieu tout le temps en écartant les pensées, même celles qui sont essentielles pour le corps, comme la nourriture, etc. ? Cela veut-il dire que l'on ne doit pas penser aux médicaments et aux soins quand on tombe malade, mais confier sa santé ou sa maladie exclusivement à la Providence ? La *Gîtâ* (II, 71) donne la définition suivante du *sthita prajña* (celui qui se maintient dans le Soi) :

विहाय कामान् यः सर्वान् पुमांश्चरति निस्पृहः ।
निर्ममो निरहंकारः स शान्तिमधिगच्छति ॥

*Vihâya kâman yah sarvân pumâms carati nihsprhah
nir mamo nir ahamkârah sa shântim adhigacchati*

L'homme qui renonce à tout désir, qui vit sans attrait, libre du « je » et du « mien », celui-là atteint la paix.

Cela veut dire que tous les désirs doivent être écartés. Devons-nous alors nous consacrer exclusivement à la contemplation de Dieu et accepter la nourriture, l'eau, etc., seulement si cela nous est donné par la grâce de Dieu, sans qu'on l'ait demandé ? Ou devons-nous tout de même faire un petit effort ? Bhagavân, je vous en prie, expliquez-moi le secret de cette *sharanâgati* (abandon de soi). »

Bhagavân lut la lettre tranquillement, puis dit à ceux qui l’entouraient : « *Ananya-sharanâgati* signifie n’être attaché à aucune pensée, certes, mais cela veut-il dire que l’on doit même écarter toute pensée de nourriture, d’eau, etc., qui sont essentielles pour la subsistance du corps physique ? Il demande s’il ne doit manger que ce qu’il reçoit par la grâce de Dieu, sans rien exiger, ou s’il doit faire un petit effort.

Bien ! Supposons que la nourriture vienne d’elle-même. Mais dans ce cas, qui va la manger ? Supposons encore que quelqu’un la mette dans notre bouche, alors ne devons-nous pas au moins l’avalier ? N’est-ce pas de l’effort tout cela ? Il demande s’il doit prendre des médicaments quand il est malade, ou s’il doit laisser sa santé ou sa maladie dans les mains de Dieu. Il est dit : *Kshudh-vyâdheh âharam*. Cela peut être interprété de deux manières. Premièrement : *kshudh* veut dire “faim”, ce qui est comme une maladie ; donc, contre la maladie appelée “faim”, on doit prendre un médicament appelé “nourriture”. Deuxièmement : comme on prend un médicament contre la maladie (*vyâdhi*), on doit prendre la nourriture contre la faim (*kshudh*). Dans le *Sâdhana-Panchakam*¹, Shankara dit : *Kshudh-vyâdhis ca cikitsyatâm pratidinam bhikshaushadham bhujyatâm*, dont la signification est : “Pour soigner la maladie appelée faim, mange la nourriture que tu as reçue en aumône.” Mais pour cela, il faut au moins sortir pour mendier. Si tout le monde restait tranquillement assis, les yeux clos, disant : “Nous mangeons quand la nourriture arrive”, comment le monde continuerait-il à tourner ? Par conséquent, il faut prendre les choses comme elles viennent, selon la tradition de chacun, et se libérer du sentiment que l’on fait tout soi-même. Le sentiment “C’est moi qui agis” est une servitude. Il est donc nécessaire de chercher et trouver le moyen de surmonter cette servitude, plutôt que de se demander si l’on doit prendre un médicament en cas de maladie ou de la nourriture quand on a faim. De tels doutes s’élèveront toujours, ils ne finiront jamais. On peut même en avoir du genre : “Puis-je gémir quand j’ai des douleurs ? Puis-je inspirer de l’air après avoir expiré ?”

Appelez-le Îshvara ou karma, un certain Auteur (*kartâ*) mènera toujours tout dans ce monde. Il mènera tout pour chaque individu en fonction de son développement mental. Si on lui confie toute responsabilité, les choses suivront leur cours d’elles-mêmes. Quand nous marchons, pensons-nous à chaque pas s’il faut soulever une jambe après l’autre ? La marche ne se fait-elle pas automatiquement ? De même avec l’inspiration et l’expiration : cela

ne nécessite aucun effort spécial. C'est pareil avec cette vie. Pouvons-nous renoncer à quoi que ce soit de notre gré ou faire quelque chose selon notre bon plaisir ? Bien des choses se font automatiquement, sans que nous en soyons conscients. L'abandon total à Dieu veut dire renoncer à toute pensée et se concentrer mentalement sur Lui. Si nous pouvons nous concentrer sur Lui, les autres pensées s'évanouiront. Si les *mano-vâk-kâya-karma* (actions du mental, de la parole et du corps) se fondent en Dieu, tous les fardeaux de notre vie reposeront sur Lui. Dans la *Gîtâ* (IX, 22), le Seigneur Krishna dit à Arjuna :

अनन्याश्चिन्तयन्तो मां ये जनाः पर्युपासते ।
तेषां नित्याभियुक्तानां योगक्षेमं वहाम्यहम् ॥

*Ananyâsh cintayanto mâm ye janâh paryupâsate
teshâm nityâbhiyuktânâm yogakshemam vahâmy aham*

Ceux qui ne vénèrent que Moi et n'ont point d'autre pensée, qui sont toujours en union avec Moi, Je leur assure la sécurité et veille à leurs besoins.

Arjuna devait combattre. Alors Krishna lui dit : “Pose ton fardeau sur Moi et fais ton devoir ; tu n'es qu'un instrument. Je m'occuperai de tout. Il ne t'arrivera rien.”

Mais avant de s'abandonner à Dieu, il faut savoir *qui* s'abandonne. Tant que l'on n'a pas renoncé à toutes les pensées, ce n'est pas un abandon de soi. Quand il n'y a plus aucune pensée, ce qui demeure est le Soi. Ainsi, cet abandon est l'abandon au Soi. Si l'abandon de soi se fait dans le cadre de la dévotion (*bhakti*), le fardeau est à déposer aux pieds de Dieu ; s'il se fait dans le cadre de l'action (*karman*), celle-ci doit être accomplie jusqu'à ce que l'on connaisse le Soi. Le résultat est le même dans les deux cas. L'abandon de soi signifie rechercher le Soi, le connaître et y demeurer. Existe-t-il quelque chose en dehors du Soi ?

– Quelle est la voie par laquelle on peut le connaître ?

– Dans la *Gîtâ*, plusieurs voies sont indiquées. On vous demande de méditer (*dhyâna*). Si l'on n'y arrive pas, elle recommande la *bhakti*, le yoga ou le *nishkâma-karman* (action désintéressée). Elle indique encore d'autres voies. Il faut suivre une de ces voies. Le Soi est toujours présent. Les choses arrivent automatiquement en accord avec les *samskâra*² de chacun. Le sentiment que “je suis celui qui agit” est en soi une servitude. Si par le

vichâra (investigation intérieure) ce sentiment est évacué, de telles questions ne se posent plus. La *sharanâgati* ne consiste pas à rester assis les yeux fermés. Si tous restaient ainsi, comment pourraient-ils s'accommoder aux conditions du monde ? »

À ce moment, la cloche sonna pour le repas.

« Voilà la cloche, et si on allait déjeuner ? » dit Bhagavân, souriant. Et il se leva.

¹- Ou *Upadesha-Panchakam*, stance 4.

²- Dispositions mentales résultant de l'expérience passée.

Le paon blanc

20 avril 1947

Le 12 de ce mois, quelqu'un a apporté un paon blanc à l'ashram, disant que c'était un cadeau envoyé par la rani de Baroda. Bhagavân fit remarquer : « N'est-ce pas assez d'avoir ici dix ou douze paons de couleur ? Ils risquent de se battre avec celui-là parce qu'il est d'une autre espèce. Du reste, il va falloir le protéger contre les attaques des chats. Pourquoi le garder ? Il vaudrait mieux le renvoyer chez lui. » Mais la personne qui l'avait apporté ne tint aucun compte de ce que Bhagavân disait ; elle partit, laissant le paon ici. On décida alors que Krishnaswâmî s'en occuperait avec l'aide des autres.

Le jour suivant, quand j'arrivai à l'ashram, Bhagavân, après avoir raconté l'histoire du paon à des *devotees*, raconta encore l'histoire suivante : « Un jour, un marchand de boîtes d'allumettes apporta un petit faon, appelé Valli, et partit, le laissant ici. Le petit avait l'habitude de se promener çà et là dans l'ashram. Si l'on plaçait devant lui une assiette avec du *dhal* (lentilles) et du *mura muras* (riz soufflé), il mangeait le *dhal* jusqu'à la dernière graine, mais ne touchait pas le *mura muras*. Après quelque temps, il commença à aller dans la forêt avec les troupeaux de chèvres. Les gens, sachant qu'il appartenait à l'ashram, le ramenaient souvent. Puis, il prit l'habitude de revenir tout seul. Nous le laissâmes donc courir en liberté. Un jour, des *panchama* (chasseurs) lui cassèrent une patte avec l'intention de le tuer et de le manger. Quelqu'un eut pitié de lui et le ramena jusqu'ici en le portant tout au long du chemin. Il saignait. Nous l'avons soigné, mais sans succès ; après quelques jours il rendit son dernier soupir sur mes genoux.

Annamalaiswâmî et moi lui avons construit un *samâdhi* (tombe) près des marches qui mènent à la Montagne là-bas. »

Surprise par l'histoire que je venais d'entendre, je dis : « Nous voyons ici avec nos propres yeux ce que les Anciens déclaraient jadis, à savoir qu'en Inde, Dieu descend en tant qu'avatar et donne le *moksha* même aux animaux. »

Une fois, alors que le paon s'était enfui, Krishnaswâmî l'avait attrapé et ramené. Bhagavân plaça alors une main sur la nuque du paon et fit glisser l'autre vers son cœur, disant : « Vilain garçon, où es-tu allé ? Comment pouvons-nous nous occuper de toi si tu pars comme ça ? S'il te plaît, ne recommence pas ! Ailleurs, il y a des animaux féroces. Pourquoi ne veux-tu pas rester ici ? » Il lui parla ainsi tendrement. À partir de ce moment et pendant longtemps, le paon ne fugua plus ; il aimait se promener partout dans l'enceinte du domaine de l'ashram. « Il se comporte maintenant comme le *sarvâdikhârî* (administrateur de l'ashram) », fit remarquer Bhagavân.

Quand je suis arrivée cet après-midi, la radio diffusait de la musique et le ventilateur électrique tournait à toute allure. Le paon était assis à côté de la radio, les yeux clos, comme s'il méditait. Une personne dit : « Voyez comme il écoute attentivement !

– Oui, les paons aiment beaucoup la musique, spécialement la flûte, répondit Bhagavân.

– Bien que ce paon soit blanc, les autres paons sont bien plus beaux ! » dit la personne.

Bhagavân, pointant le doigt vers le paon, répondit : « Il est différent, mais il a sa propre beauté. Les autres paons ont des couleurs magnifiques. Celui-là est d'un blanc pur sans mélange d'autres couleurs. En fait, il est *shuddha-sattva* (existence pure) sans mélange d'autres *guna* (attributs). Vous voyez, pour parler le langage védantique, le paon peut être pris comme exemple. Quand ils naissent, les autres paons n'ont pas toutes ces couleurs. Ils n'en ont qu'une seule. En grandissant, de multiples couleurs apparaissent avec sur la queue beaucoup d'yeux ! Regardez donc combien de couleurs et combien d'yeux ils ont ! Avec notre mental, c'est pareil. À la naissance il est non corrompu. Par la suite, il est plein d'activité et plein d'idées, comme les couleurs du paon. »

Où est le pied, où la tête ?

24 avril 1947

Cet après-midi, un *devotee* qui se tenait près du sofa de Bhagavân, dit : « Svâmî, je n'ai qu'un seul désir : poser ma tête sur le pied de Bhagavân et faire *namaskâra* (prosternation). Que Bhagavân veuille bien m'accorder cette faveur.

– Oh ! dit Bhagavân. Est-ce cela que vous désirez ? Mais alors où est le pied et où la tête ? »

Aucune réponse.

Au bout d'un moment, Bhagavân reprit : « Là où se fond le moi, c'est le pied.

– Où se trouve cet endroit ? demanda le *devotee*.

– Où ? Il est en nous-mêmes. Le sentiment "je, je", l'ego, c'est la tête. Là où l'ego (*aham-vritti*) se dissout, c'est le pied du *guru*.

– On dit que l'on doit vénérer la mère, le père, le *guru* et Dieu, mais si le soi individuel se dissout, comment peut-on les servir avec *bhakti* (dévotion) ?

– Que signifie dissolution du soi individuel ? Cela veut dire expansion de cette *bhakti*. Tout provient de notre propre Soi. Ainsi, si l'on demeure dans son propre Soi, on obtient l'énergie (*shakti*) pour englober tout.

– Le fait que l'ego se dissout dans son origine même, cela veut-il dire que l'on rejette l'*annamaya-kosha*¹ et les autres *kosha* avec l'aide de la *buddhi* (intellect), et finalement la *buddhi* elle-même ?

– Où allez-vous quand vous rejetez la *buddhi* ? Si la *buddhi* reste dans son état pur, on se connaît soi-même. Pour éliminer ou rejeter ces divers éléments, la *buddhi* doit être utilisée en guise de baguette. La *buddhi* peut

être pure ou impure. Associée aux activités de l'*antahkarana* (instruments internes), elle est dite "impure". On l'appelle alors "mental" ou *ahamkâra*. Utilisée comme baguette pour chasser tout cela et pour engendrer l'émanation du Soi (*aham-sphurana*), ou "Je", la *buddhi* est dite "pure". Si on la saisit en rejetant le reste, ce qui est demeure tel quel. »

Une autre question fut posée : « On dit que la *buddhi* doit devenir un avec l'*âtman*. Comment le comprendre ? »

Bhagavân répondit : « Comment peut-on la faire devenir un avec l'*âtman*, alors que ce n'est pas quelque chose qui vient de l'extérieur ? Elle est en nous-mêmes. Elle est l'ombre de l'*âtman*. Si l'on reconnaît cette *buddhi*, cette réalité stable, on demeure comme son propre Soi. Les uns l'appellent *buddhi*, d'autres *shakti* et d'autres encore *aham*. Quel que soit le nom, il faut la saisir fermement pour chasser tout ce qui vient d'ailleurs. »

¹- Littéralement l'« enveloppe faite de nourriture », c'est-à-dire le corps physique.

Suicide

15 mai 1947

Cet après-midi, un jeune homme de Tiruchirappalli a remis à Bhagavân une lettre où il était écrit que d'innombrables personnes dans le pays souffrent de la faim, qu'il y a beaucoup d'agitation et que nous sommes incapables de voir leur détresse. Bhagavân devrait proposer un projet pour soulager leurs peines, et les aînés, comme lui, ne devraient pas rester aussi indifférents.

Bhagavân lut la lettre et, regardant le jeune homme d'un œil critique, dit : « Est-ce cela que vous voulez ? Vous dites que vous vous sentez mal à l'aise à la vue des problèmes de ces gens. Cela veut-il dire que vous allez bien, contrairement à eux, et que vous êtes heureux ?

– Non, moi aussi je souffre, quelque part, dit le jeune homme.

– Ah, voilà, c'est ça le problème. Vous ne connaissez pas ce qu'est votre propre bonheur et pourtant, vous vous souciez des autres. Peut-on rendre tous les gens semblables ? Si tous sont assis dans un palanquin, qui va le porter ? Si tous sont rois, où est l'intérêt de proclamer un roi ? Des personnes ne peuvent être considérées comme riches que s'il y a des pauvres. Un *jñânî* ne peut être reconnu comme tel que s'il y a des ignorants. On ne peut connaître l'obscurité que s'il y a de la lumière. Le bonheur que s'il y a de la souffrance. Et la nourriture est savoureuse seulement si l'on a faim. Ainsi, on ne peut aider que dans les limites du possible, mais il est impossible de rendre tous les hommes également heureux.

Ce pays a de nombreux dirigeants qui font leur travail, cependant certains disent que le travail qui avait été projeté n'a pas été exécuté correctement, et ils protestent. À quoi cela sert-il ? Les dirigeants changent et le travail

continue. Il doit y avoir une *shakti* (énergie) qui les dirige tous. Si nous laissons la charge à cette *shakti*, confiants qu'elle fera le nécessaire, nous serons libres de tout souci et les choses continueront d'une manière ou d'une autre.

Certains prêchent contre l'abattage des animaux. Ils disent qu'ils jeûneront jusqu'à la mort s'ils ne sont pas écoutés, ou qu'ils vont se suicider. Mais le suicide n'est-il pas lui aussi le meurtre d'un être vivant ? Ils pensent que le suicide consiste simplement à quitter le corps – comme si le corps ne faisait pas, lui aussi, partie du Soi. L'*âtman* est toujours présent, à tout moment et en tout lieu. Si, au lieu de regarder le Soi réel et permanent, on prend le corps pour le Soi, alors c'est du suicide. Y a-t-il un autre meurtre que celui-là ?

Quiconque, grâce à la sagesse et à la connaissance, est capable de voir son propre Soi ne sera affecté par aucun conflit quel qu'il soit. Il considérera les joies et les souffrances du monde comme faisant partie d'une pièce de théâtre. À ses yeux, le monde entier est une scène de théâtre. Sur cette scène, le même homme se revêt d'un costume de roi, de ministre, puis de serviteur, de blanchisseur, de coiffeur et de plein d'autres encore. Il joue son rôle suivant les situations, mais étant conscient de son vrai Soi, il sait qu'il n'est pas le personnage qu'il joue et ne s'inquiète pas des vicissitudes de la vie qu'il mène dans chaque situation. De même, le monde est la scène d'Îshvara. Sur cette scène, vous êtes l'acteur. Vous pouvez aider le monde dans les limites de vos capacités, mais vous ne pouvez pas mettre tout le monde à égalité. Personne dans le passé n'a été capable de le faire et ce ne sera pas possible dans le futur non plus.

– C'est pour cela qu'il n'y a pas de paix dans le monde. Cela me rend triste, dit le jeune homme.

– Vous voilà revenu au point de départ. Au lieu de vous préoccuper d'un monde dépourvu de paix, il vaudrait mieux chercher comment vous pouvez, vous, trouver la paix dans ce monde. Si vous manquez cet objectif, à quoi bon vous tourmenter de l'absence de paix dans le monde ? Si l'on a la paix de l'esprit, l'ensemble du monde paraît paisible. Dites-moi, avez-vous trouvé cette paix ?

– Non.

– Ah, voilà ! Vous n'avez pas trouvé la paix et vous ne savez pas comment vous l'assurer. Si vous essayez d'apporter la paix dans le monde au lieu de trouver la vôtre, vous êtes comme l'affamé qui demande de la

nourriture en disant qu'il veut nourrir un grand nombre de gens avec ce qu'on lui donne. Ou comme le paralytique qui dit : "Si seulement quelqu'un m'aide à me tenir debout, je pourrai tabasser les voleurs !" »

Il n'existe qu'une seule *shakti*

16 mai 1946

Comme le jeune homme d'hier, une personne venant du nord de l'Inde a remis à Bhagavân une lettre avec nombre de questions dont la plus importante était pourquoi Bhagavân n'essayait pas d'améliorer le bien-être du monde. Bhagavân lut la lettre, puis s'adressa aux personnes assises près de lui : « Hier, nous avions le même type de question. Ce serait bien assez si tous ces gens qui prêchent l'amélioration du bien-être du monde s'occupaient d'abord de leur propre bien-être. Incapables de chercher et de savoir qui ils sont, ils pensent à réformer le monde. Ils doivent d'abord trouver *qui* a cette idée. Mais ils ne le font pas. Et ils disent qu'ils vont réformer le monde. C'est comme dans l'histoire de l'homme paralysé. »

La personne dit : « Svâmî, comment des *jñânî* comme vous peuvent-ils rester assis tranquillement sans rien faire ? Alors qu'il y a des conflits et de l'instabilité dans le monde, ne devraient-ils pas aider à établir la paix ?

– Oui, ils le devraient, répondit Bhagavân, mais comment savez-vous que les *jñânî* n'apportent pas de l'aide ? Le fait qu'ils demeurent là où ils sont est pour le monde une aide en soi. En apparence, ils semblent ne rien faire. Imaginons un homme fortuné. Dans son rêve, il va çà et là demander l'aumône, il travaille en tant que coolie et balaye les rues. En se réveillant, il réalise qu'il n'est pas ce personnage et retrouve sa dignité à la pensée qu'il est un homme riche. De la même manière, un *jñânî* fait toutes sortes de choses selon son *prârabdha* (destin), mais il reste détaché et se maintient dignement à distance. Sa *shakti* œuvre de diverses façons, mais il ne se sent ni heureux ni malheureux du succès ou de l'insuccès de ses efforts. La raison en est qu'il voit le monde empli du *brahman* et que, par conséquent,

il n'y a rien qui puisse le rendre heureux ou malheureux. Comment peut-il éprouver satisfaction ou chagrin s'il n'est pas identifié à ce corps, s'il ne pense pas être cet homme ou que cela est le monde ? Il est dit : *drishtim jñanamayîm krtvâ pashyet brahmamayam jagat* (Il faut absorber la vision dans le *jñâna* et voir le monde en tant que *brahman*). Où y a-t-il, là encore, place pour le sentiment "Je fais" ? Les *jñânî* réalisent que tout se passe par la force d'une certaine *shakti*. »

Une autre personne intervint : « On dit que les *jñânî* sont capables de maudire et aussi d'accorder des faveurs. Vous, vous dites qu'ils ne font rien. Comment comprendre cela ?

– Qui a dit qu'ils n'en sont pas capables ? Mais ils n'ont pas le sentiment d'être différents de la *shakti* ou d'Îshvara. Il n'existe qu'une seule force. Ils réalisent qu'ils se meuvent en raison de cette *shakti* et tiennent à l'écart le sentiment d'être celui qui agit. Rien que leur présence est utile au monde. Ils font tout ce qu'ils doivent faire conformément à leur *prârabdha*. C'est tout. »

Prârabdha (destin)

17 mai 1947

Ce matin, à 9 heures, un *devotee* s'est ainsi adressé à Bhagavân : « Svâmî, vous avez dit hier qu'un *jñânî* accomplit des actions en accord avec son *prârabdha*. On dit cependant que les *jñânî* n'ont plus aucun *prârabdha* ! »

Bhagavân répondit : « Comment ont-ils acquis ce corps s'ils n'ont pas de *prârabdha* ? Comment accomplissent-ils les diverses actions ? Les actions des *jñânî* sont en soi appelées *prârabdha*. Il est dit que tous, en commençant par Brahmâ jusqu'à Sadâshiva et les avatars Râma et Krishna, et d'autres encore, sont soumis à un *prârabdha*.

परित्राणाय साधूनां विनाशाय च दुष्कृताम् ।
धर्मसंस्थापनार्थाय संभवामि युगे युगे ॥

*Paritrânâya sâdhûnâm vinâshâya ca dushkrtâm
dharma samsthâpanârthâya sambhavâmi yuge-yuge*

Je viens au monde en tout temps, pour la protection des bons, pour la destruction des mauvais et pour rétablir le *dharma* (vertu).

Bhagavad-Gîtâ IV, 8

Comme dit ce vers, Ishvâra revêt une forme dès lors que les vertus des bons et les péchés des mauvais commencent à se mêler et deviennent *prârabdha* ; Sa mission est alors d'établir le *dharma*. Cela s'appelle *parecchâ-prârabdha* (actions pour les autres). Le corps lui-même est *prârabdha*. Le dessein dans lequel ce corps s'est manifesté s'accomplira de lui-même. »

La personne d'hier intervint : « La *Gîtâ* accorde plus d'importance au *karma-yoga*.

– Ah, vraiment ? dit Bhagavân. Pourtant, le *karma-yoga* n'est pas le seul yoga. La *Gîtâ* parle aussi d'autres formes de yoga. Si vous les comprenez toutes, vous connaîtrez le vrai secret du *karma-yoga*. Sinon vous ne le comprenez pas.

अहं क्रतुरहं यज्ञः स्वधाहमहमौषधम् ।
मन्त्रोऽहमहमेवाज्यमहमग्निरहं हुतम् ॥

*Aham kratur aham yajñah svadhâ 'ham aham aushadham
mantra 'ham aham evâjyam aham agnir aham hutam*

Je suis l'oblation, je suis le sacrifice, je suis l'offrande, l'herbe médicinale, le mantra ; je suis également le beurre clarifié, le feu et l'offrande consumée.

Bhagavad-Gîtâ IX, 16

Avant de dire cela, le Seigneur Krishna a déclaré :

न च मां तानि कर्माणि निबध्नन्ति धनञ्जय ।
उदासीनवदासीनमसक्तं तेषु कर्मसु ॥

*Na ca mām tâni karmâni nibadhnanti dhanañjaya
udâsînavad âsînam asaktam teshu karmasu*

Ces actions ne me lient point, ô Dhananjaya, je demeure indifférent et détaché d'elles.

Bhagavad-Gîtâ IX, 9

Et encore :

उदासीनवदासीनो गुणैर्यो न विचाल्यते ।
गुणा वर्तन्त इत्येव योऽवतिष्ठति नेङ्गते ॥
समदुःखसुखः स्वस्थः समलोष्टाश्मकांचनः ।
तुल्यप्रियाप्रियो धीरस्तुल्यनिन्दात्मसंस्तुतिः ॥

मानापमानयोस्तुल्यस्तुल्यो मित्रारिपक्षयोः ।
सर्वारम्भपरित्यागी तुणातीतः स उच्यते ॥

*Udâsînavad âsîno gunair yo na vicâlyate
gunâ vartanta ity eva yo'vatishthati nengate*

*Sama duhkha sukha svastha sama loshtâshma kâñcanah
tulyapriyâpriyo dhîras tulyanidâtmasamstutih*

*Mânâpamânayos tulyas tulyo mitrâripaksayoh
sarvârambhaparityâgi gunâtitah sa ucyate*

« Celui qui, comme établi dans l'indifférence et non affecté par les *guna* (attributs), sachant que ces derniers accomplissent leurs fonctions, reste tranquille et inébranlable, qui reste le même dans le plaisir comme dans la douleur, qui, établi dans le Soi, ne fait pas de différence entre une motte de terre, une pierre et de l'or, qui reste ferme devant le plaisant et le déplaisant, l'éloge et le blâme, qui est le même dans l'honneur et le déshonneur, le même envers les amis et les ennemis, qui a renoncé à toute entreprise, celui-là, dit-on, est au-delà des attributs (*gunâtîta*).

Bhagavad-Gîtâ XIV, 23-25

Les *mahâpurusha* (grands hommes) mentionnés dans la *Gîtâ* sont des âmes réalisées. Quelle que soit leur forme, les hommes qui font partie des quatre catégories, *shishya* (disciple), *bhakta* (adulateur), *udâsîna* (non-impliqué) et *pâpâtmâ* (pécheur), sont protégés par la grâce de ces *jñânî*. Les *shishya* les vénèrent comme leur *Guru*, ils apprennent à connaître la Vérité et atteignent la *mukti* (libération). Les *bhakta* les considèrent comme une forme de Dieu et les prient pour être délivrés de leurs péchés. Les *udâsîna* écoutent ce que dit le *Guru*, s'enthousiasment et deviennent des adulateurs. Les pécheurs entendent des histoires racontées par des gens de passage et

sont délivrés de leurs péchés. Les hommes appartenant à ces quatre catégories sont protégés par la grâce des *jñânî*. »

Quelqu'un dit : « Vous dites que les gens mauvais seront délivrés de leurs péchés. Est-ce en écoutant les autres ou en parlant entre eux ?

– C'est en écoutant les autres. Ce sont des pécheurs, non ? Comment parleraient-ils entre eux de gens de qualité ? »

La personne d'hier demanda : « Les pécheurs seront-ils délivrés de leurs maladies physiques ou de leurs maladies mentales ?

– C'est du mental qu'il s'agit, répondit Bhagavân. Le bonheur n'est possible que si le mental est en ordre. Si le mental n'est pas en ordre, quoi qu'il arrive, il ne peut être en paix. Le mental mûrit selon la capacité de chacun. Un *nâstika* (agnostique) devient un *âstika* (croyant), un *âstika* devient un *bhakta*, un *bhakta* devient un *jijñâsu* (chercheur de Vérité) et un *jijñâsu* devient un *jñânî*. Cela ne concerne que le mental. Quel serait l'intérêt de l'appliquer au corps ? Si le mental est heureux, non seulement le corps, mais le monde entier seront heureux. On doit alors trouver le moyen de devenir heureux soi-même. On y parvient seulement en réalisant la vérité sur soi-même par la recherche du Soi (*âtma-vichâra*). Penser réformer le monde sans cette recherche, c'est comme vouloir couvrir le monde entier de cuir pour éviter la douleur si l'on marche sur des pierres et des épines, alors qu'il serait bien plus simple de porter des souliers en cuir. Quand on peut s'abriter du soleil en se mettant sous une ombrelle, est-ce nécessaire de tendre un tissu au-dessus du monde entier pour se protéger du soleil ? Si l'homme comprend sa position et reste établi dans le Soi, ce qui doit arriver arrivera et ce qui ne doit pas arriver n'arrivera pas. Il n'y a qu'une seule *shakti* qui œuvre dans le monde. Tous ces problèmes proviennent seulement du fait que nous nous croyons séparés de cette *shakti*. »

Voir un lion en rêve

18 mai 1947

Cet après-midi, une autre série de questions a été posée : « Il est dit que le *brahman* est *sat-chit-ânanda*. Quelle en est la signification ? »

Bhagavân répondit : « Ce qui *est* est *sat* (être). On l'appelle *brahman*. La lumière de *sat* est *chit* (conscience) et sa nature est *ânanda* (félicité). Les deux ne sont pas différents du *sat*. Les trois forment un tout appelé *sat-chit-ânanda*. Il en va de même pour les attributs du *jîva* (âme individuelle) qui sont *sattva*, *ghora* et *jada*. *Ghora* désigne la qualité de *rajas* (activité) et *jada* la qualité de *tamas* (inertie). Les deux font partie de *sattva* (pureté). S'ils sont éliminés, seul demeure *sattva*. C'est la Vérité, éternelle et pure, appelez-la *brahman*, *âtman*, *shakti* ou comme vous voulez. Si vous savez qu'il s'agit de vous-même, tout devient lumineux. Tout est *ânanda*. »

La même personne dit : « Les Anciens disent que pour connaître cet état réel de la *sâdhana*, l'audition attentive de la parole du maître (*shravana*), la réflexion (*manana*) et la contemplation profonde (*nididhyâsana*) sont absolument nécessaires. »

Bhagavân répondit : « Elles sont nécessaires seulement pour éliminer tout ce qui vient de l'extérieur et, là aussi, elles ne sont utiles qu'à la *sâdhana* et non pas à la réalisation du Soi. Votre Soi est toujours là, à tout moment et en tout lieu. On doit recourir aux *shravana*, etc., uniquement pour se libérer des influences extérieures, mais si on les considère comme la chose la plus importante, elles risquent de gonfler l'ego avec des sentiments tels que "Je suis un *pandit*", "Je suis quelqu'un d'important" ou d'autres considérations de cette nature. Il est ensuite difficile de s'en défaire. C'est plus puissant qu'un éléphant sauvage qui ne se soumet pas de lui-même.

– À propos d'éléphant sauvage, on compare le *guru-katâksha* (grâce du *guru*) à un éléphant qui rêve d'un lion.

– C'est vrai. Quand un éléphant voit un lion dans son rêve, il se réveille effrayé, et ne s'endort plus ce jour-là de peur que le lion ne lui apparaisse à nouveau dans un rêve. De même dans la vie d'un homme, qui ressemble à un rêve, non seulement le *guru-kâtaksha*, mais aussi *shravana*, *manana* et *nididhyâsana* sont comparables à l'apparition d'un lion en rêve. Au fil du temps, ces rêves se reproduisent et l'homme, à chaque fois, se réveille et s'endort à nouveau, jusqu'au jour où il a le rêve du lion, c'est-à-dire le *guru-kâtaksha*, d'une manière très intense. Il s'effraie et atteint le *jñâna* (Connaissance). Il n'aura plus de rêves et sera non seulement éveillé à jamais, mais il ne cédera plus à aucun rêve de la vie et restera vigilant jusqu'à ce qu'il obtienne la vraie et réelle connaissance. Ces rêves de lion sont inévitables. Il faut en faire l'expérience. »

La personne, étonnée, dit : « *Shravana*, etc., et le *guru-kâtaksha* sont-ils de même nature que les rêves ?

– Oui. Pour celui qui a réalisé la Vérité, tout ressemble à un rêve. Mais qu'est-ce que la Vérité d'après vous ? Pendant le sommeil, vous n'avez pas le contrôle du corps. Vous vous promenez avec différents corps dans différents endroits et vous faites toutes sortes de choses. Tant que vous rêvez, tout paraît réel. Vous faites tout comme si vous étiez celui qui agit. C'est seulement à votre réveil que vous vous rendez compte être untel et que tout le vécu du rêve est irréel et que ce n'était qu'un rêve. Mais ce n'est pas tout. Parfois vous vous couchez avec un ventre bien rempli et vous rêvez que vous vous promenez par-ci, par-là, que vous n'arrivez pas à vous procurer de nourriture et que vous êtes en train de mourir de faim. Quand, terrifié, vous vous réveillez, vous remarquez que tout n'était qu'un rêve. Mais pendant votre sommeil, saviez-vous que vous aviez trop mangé ? Une autre personne va au lit, l'estomac vide. Dans son rêve, elle participe à un repas de fête. Se souvient-elle alors qu'elle s'est couchée l'estomac vide ? En se réveillant, elle ressent une énorme faim et pense : "Mon Dieu, ce n'était qu'un rêve !"

Vous existez aussi bien dans l'état de veille que dans les états de rêve et de sommeil profond. Quand vous serez en mesure de comprendre votre état réel, qui existe en permanence, vous réaliserez que tout le reste est comme un rêve. À ce moment, le sentiment que le *guru* est différent de vous disparaîtra. Mais comme cette prise de conscience ne peut se faire qu'avec

la grâce du *guru*, on compare celle-ci à un rêve où on voit apparaître un lion. Ce rêve doit être suffisamment intense pour se graver dans l'esprit. Ce n'est qu'alors que le véritable éveil se produit. Pour cela, le moment doit être propice. Si l'on s'engage inlassablement dans une *sâdhana*, on obtiendra un jour ou l'autre de bons résultats. »

Après cela, Bhagavân reprit le silence.

L'horloge sonna quatre heures. Les gens dans le hall, totalement absorbés dans le discours de Bhagavân, revinrent à eux. Sur le chemin du retour chez moi, alors que la voix de Bhagavân résonnait encore à mes oreilles, je me demandais si je ferais un jour ce rêve du lion, le *guru-kâtaksha*, et s'il se graverait dans mon esprit.

Nididhyâsana (contemplation profonde)

21 mai 1947

Hier matin, le Dr Syed, qui travaille pour l'Arya Vijñana Sangha et est un disciple de Bhagavân, est venu ici pour avoir son *darshan*. Il demanda : « Bhagavân dit que le monde est de la forme du Soi (*âtma-svarûpa*). Si c'est le cas, pourquoi alors y a-t-il tant de problèmes dans le monde ? »

Bhagavân, visiblement content de répondre : « C'est ce qu'on appelle la *mâyâ* (illusion). Dans le *Vedânta-Chintâmani*, on parle de cinq sortes de *mâyâ*. L'auteur de ce livre est Nijaguna Yogi et il l'a écrit en langue kannada. Le Vedânta y est si bien traité qu'il fait autorité en matière de notions védantiques. Il existe une traduction en tamoul. Les cinq noms de la *mâyâ* sont *tamas*, *mâyâ*, *moha*, *avidyâ* et *anitya*. Le *tamas* (obscurité) est ce qui cache la connaissance de la vie. La *mâyâ* est responsable du fait que l'on voit le monde différemment de ce qu'il est. Le *moha* (aveuglement) fait prendre une illusion pour une réalité : par exemple la nacre pour de l'argent. L'*avidyâ* (ignorance) est ce qui entrave la *vidyâ* (connaissance). L'*anitya* est l'impermanence. À cause de ces cinq sortes de *mâyâ*, des perturbations apparaissent dans l'*âtman*, le Soi, comme des images sur un écran de cinéma. L'*âtman* est comme l'écran. On dit que le monde est *mithyâ* (irréel) uniquement pour faire dissiper cette *mâyâ*. Tout comme vous prenez conscience un jour que les images d'un film dépendent de l'écran et ne peuvent exister sans lui, de même il faut dire que tout cela est irréel, jusqu'à ce que l'on découvre, par la recherche du Soi, que le monde visible n'est pas différent de l'*âtman*. Mais une fois que l'on connaît la Réalité, l'univers entier apparaît sous la forme d'*âtman*. C'est pourquoi ceux-là mêmes qui

déclarent tout d'abord que le monde est irréel disent ensuite qu'il est *âtma-svarûpa*. C'est la perspective qui compte. Si notre perspective change, les problèmes du monde ne nous tourmentent plus. Les vagues sont-elles différentes de l'océan ? Pourquoi se forment-elles ? Que pouvons-nous répondre à cette question ? C'est pareil pour les problèmes du monde. Les vagues se forment et disparaissent. Si l'on découvre qu'elles ne sont pas différentes de l'*âtman*, ces problèmes n'existeront plus. »

Le *devotee*, d'un ton plaintif : « Bhagavân nous a enseigné cela souvent, mais nous sommes incapables de le comprendre.

– Les gens prétendent ne pas comprendre l'*âtman* qui imprègne tout. Que puis-je faire ? Même l'enfant le plus petit dit : “J'existe, je fais, c'est à moi.” Donc, tout le monde comprend que ce “je” existe toujours. Seulement, ce “je” entraîne avec lui le sentiment d'être le corps et d'avoir tel ou tel nom. Pour savoir que celui qui est toujours visible est son propre Soi, a-t-on besoin de le chercher avec une bougie ? Dire ne pas connaître la forme de l'*âtman*, qui n'est pas distinct mais qui se trouve au sein du Soi, c'est comme dire : “Je ne me connais pas.”

– Cela signifie que ceux qui sont illuminés par le *shravana* et le *manana* (audition des paroles du *guru* et réflexion sur celles-ci) et considèrent le monde visible comme étant une illusion, trouvent, en fin de compte, leur nature réelle (*svarûpa*) par le *nididhyâsana* (contemplation profonde).

– Oui, c'est cela. Le *ni* renvoie au *svarûpa* ; *ni-didhyâsana* signifie concentration intense sur le *svarûpa* avec l'aide du *shravana* et du *manana* sur les paroles du *guru*. Cela signifie méditer sur elles avec ferveur, sans se laisser distraire. Après avoir médité longtemps, on se fond en elles. Alors, l'*âtman* brille de lui-même. Il est toujours présent. Si l'on peut le voir tel qu'il est, il n'y aura plus de problème de cette sorte. Pourquoi se poser tant de questions pour reconnaître son propre Soi qui est toujours là ? »

Pourquoi tous ces secrets ?

28 mai 1947

Il arrive souvent que des fruits et des sucreries soient apportés et posés devant Bhagavân. Tantôt ils lui sont servis avec le repas sur sa feuille, tantôt les gens les apportent dans le hall et Bhagavân est prié de les manger en présence de tout le monde. Il accepte cela quand il s'agit de gens qui viennent pour la première fois, mais quand ce sont des *devotees* de longue date, Bhagavân fait des remarques comme : « Qu'allez-vous faire de plus ? Le *naivedya* (offrande de nourriture) est passé. Peut-être allez-vous aussi brûler du camphre ? » ou : « Perdrai-je mon rôle de *svâmî* (*svâmîtvam*) si je ne mange pas ce que l'on me sert et que je ne fais pas ce que l'on exige de moi ? » S'il s'agit de résidents de l'ashram, il se peut même qu'il prononce des légers reproches : « À quoi bon tout cela ? Occupez-vous plutôt de ce pour quoi vous êtes venus ici. »

Il y a un peu près un an, j'avais apporté du millet grillé pour le petit déjeuner et je l'avais donné au personnel de la cuisine sans rien dire. Quand j'étais arrivée dans le hall, Bhagavân m'avait dit : « Je viens de manger toutes sortes de graines. Pourquoi faites-vous tout ce travail ? »

Depuis, je n'ai plus rien apporté à l'ashram de ce que je préparais à la maison. J'ai donné discrètement aux assistants de Bhagavân les fruits que tu avais envoyés récemment, car je craignais que Bhagavân ne soit pas content si je les avais présentés ouvertement devant tout le monde. Ils ont attendu le moment propice pour les lui donner. Bhagavân n'a rien dit, mais sais-tu ce qui s'est passé quatre ou cinq jours plus tard ? L'après-midi, quand je suis arrivée à l'ashram, il n'y avait personne avec Bhagavân, à part ses assistants. Sur le sofa, des écureuils couraient en tous sens et réclamaient

leur nourriture. Bhagavân était en train de vider la boîte de noix de cajou en disant : « Je regrette, mais il n’y a plus rien. » Puis, se tournant vers moi, il dit : « Les noix de cajou sont terminées. Ils n’aiment pas les arachides. Que puis-je faire ? » J’interrogeai du regard les assistants et ils me répondirent que dans l’entrepôt il n’y en avait plus non plus. Les écureuils ne cessaient de s’agiter. Je devais faire quelque chose. En même temps, j’avais peur de ce que Bhagavân dirait si j’allais au marché en acheter.

Dans la soirée, quelqu’un est allé en ville et je lui ai donné de l’argent pour acheter des noix de cajou. Le matin suivant, j’ai remis le paquet à Krishnaswamî, l’assistant de Bhagavân, quand celui-ci était sorti en promenade. Je ne sais pas ce qui s’est passé à l’heure du déjeuner. Quand je suis revenue l’après-midi, le sujet n’a pas été abordé. Soulagée, je suis rentrée chez moi et je suis revenue de nouveau vers 18 heures. Je me suis assise à une certaine distance de Bhagavân. Le *Veda-pârâyana* était terminé. Krishnaswamî s’est mis à verser dans une boîte mes noix de cajou. Bhagavân, le voyant faire, demanda d’où elles venaient. Il répondit : « De Nagamma.

– Quand les a-t-elle apportées ?

– Ce matin, quand Bhagavân était en promenade. »

Bhagavân, d’une voix tonnante : « Ah, vraiment ? Pour quelle raison ne les a-t-elle pas données en ma présence ? Pourquoi ces cachotteries ? Je suppose qu’elle avait peur que Bhagavân se fâche. Ces farces ne sont donc toujours pas terminées. C’est peut-être en suivant son exemple que Subbulakshmi a récemment apporté des noix de cajou et les a données en cachette à Satyananda à travers une fenêtre, puis s’est esquivée. Elle s’en est tirée en disant que c’est Athai¹ qui l’avait chargée de le faire. Elle pensait que dans ce cas je ne dirais rien. Voilà les sortes de bêtises que les gens font ici. Pourquoi s’occupent-ils de ces choses au lieu de s’en tenir au but pour lequel ils sont venus ? Ils essayent de tromper le *svâmî* et ne savent pas qu’ils se trompent eux-mêmes. En dépit de toutes ces années passées ici, cette faiblesse ne les a pas quittés. Est-ce pour cela qu’ils sont venus ? »

J’étais assise là, figée telle une statue. Je n’avais jamais rien dit à Subbulakshmi, et je ne savais rien de son histoire de noix de cajou. Mais je ne pouvais pas me risquer à ouvrir la bouche pour mettre les faits au point. Je fus cependant rappelée à la raison pour laquelle j’étais venue. L’horloge sonna la demi-heure. Je sursautai, et en levant les yeux je vis qu’il était 18 h 30. Puisque c’est l’heure où les femmes doivent quitter l’ashram,

toutes s'en allaient peu à peu. Je me levai tant bien que mal et me prosternai devant Bhagavân. Il me jeta un regard perçant qui exprimait à la fois colère et sympathie. Ne pouvant pas regarder cette personnalité majestueuse, je quittai les lieux la tête baissée et rentrai chez moi.

Le lendemain, je me réveillai alors qu'il faisait grand jour. Je réalisai que la raison de la réprimande, que je pris pour une leçon, n'étaient pas seulement les noix de cajou, mais ma négligence du but pour lequel je suis venue à l'ashram, notamment pour atteindre le *jñâna*. J'avais oublié cela certainement en maintes occasions et je priai Bhagavân mentalement de me pardonner. Je terminai rapidement ma routine matinale et me rendis à l'ashram. J'étais à peine arrivée dans le hall que Bhagavân, avec un sourire radieux, commença à évoquer mon problème. Il a été tiré au clair que je n'avais jamais rien dit à Subbulakshmi et qu'Alamelu Athai avait donné pour les écureuils à Subbulakshmi les noix de cajou qui restaient de la célébration des soixante ans de son mari. Bhagavân dit : « C'est donc cela l'histoire ! Maintenant elle a pris une tout autre tournure. Tout de même, pourquoi ces cachotteries ? Enfin bon, c'est terminé maintenant. » Ensuite, Bhagavân changea de sujet et essaya de faire oublier cet incident par des mots apaisants. Cependant, j'ai encore maintenant du mal à l'oublier.

आशया बध्यते लोको कर्मणा बहु चिंतया ।
आयुक्षीणं न जानाति तस्मात् जाग्रत जाग्रत ॥

*Âshayâ badyate loko karmanâ bahu cintayâ
âyukshînam na jânâti tasmât jâgrata jâgrata*

Les gens sont asservis par le désir, l'activité et les soucis ; ils ne réalisent pas que la durée de vie est courte. Aussi, réveille-toi, réveille-toi !

Ces paroles des Anciens valent la peine d'être rappelées. En ce qui me concerne, les mots que Bhagavân m'adressa et le regard qu'il me jeta pour me dire combien cette enfant ne réalise pas que le temps passe vite et qu'elle perd son temps avec des trivialités sont gravés dans mon cœur. Mon frère, il m'est difficile de te faire part de l'impact de ces paroles sur moi. Après tout, Bhagavân est un pourvoyeur de sagesse (*jñânadâtâ*).

¹- Alamelu, sœur de Bhagavân.

Dédicace d'un livre

5 juin 1947

Je t'ai quitté avant-hier à Madras et je suis allée le lendemain matin, à 7 heures, à l'ashram. Bien que je ne sois partie que quatre jours, cela m'a semblé une éternité. Quand je suis arrivée de la gare, Bhagavân prenait son petit déjeuner. Je me prosternai et Bhagavân dit : « Vous êtes déjà de retour ? Si tôt ? » Je lui répondis affirmativement et l'informai que j'avais apporté dix exemplaires de la première partie des *Letters from Sri Ramanâsramam* et que l'imprimerie allait envoyer le reste. Bhagavân dit simplement : « Oui » et ne semblait pas très concerné.

Après avoir pris mon bain, je suis allée au bureau de l'ashram, le paquet de livres sous le bras, car d'habitude c'est là qu'on les dépose, mais le *sarvâdikhârî* était absent. À vrai dire, son absence m'arrangeait bien, car je voulais les montrer d'abord à Bhagavân. Dans le hall, Bhagavân lisait le journal et ne parut pas me remarquer. Par crainte de les lui donner directement, je les posai sur un tabouret. Il est d'usage d'offrir des fruits, des fleurs et des cadeaux à la personne à qui l'auteur dédie un livre. Mais tu connais le dicton : « Peut-on offrir à un dieu, grand comme une montagne, des fleurs, etc., hautes comme une montagne... ? » De plus, Bhagavân m'aurait probablement réprimandée si j'avais apporté quelque chose. Aussi ai-je simplement joint les mains pour le saluer. Tu sais ce qui est alors arrivé de sympathique ? Un *devotee* est entré avec un groupe de brahmanes qui apportaient un plat plein de fleurs, de fruits, de bâtons d'encens, etc., qu'ils ont posé à côté des livres. Cette coïncidence m'a remplie de joie. Après qu'ils eurent récité l'hymne védique *na karmanâ prajayâ dhanena...*, Krishnaswâmî leur remit le *prasâdam* et leur donna congé.

Krishnaswâmî laissa les livres à leur place. Je les remis alors moi-même à Bhagavân. Les tournant et retournant, Bhagavân les examina sous toutes leurs faces. J'ouvris un exemplaire et je lui montrai que l'imprimeur avait omis de mettre le nom de Bhagavân en dessous de sa photo. « Ils ont fait cette erreur, peu importe, dit Bhagavân. Le nom s'est fondu dans la forme. Apportez-les au bureau. » J'allai au bureau et les présentai au *sarvâdikhârî*.

Plus tard, Mounaswâmî apporta deux exemplaires et les remit à Bhagavân. Bhagavân voulut savoir si l'un était pour lui et l'autre pour moi, puis il dit à un *devotee* près de lui : « Donnez-en un à Nagamma. Elle a écrit ce livre et son frère l'a fait imprimer. Elle nous a apporté quelques exemplaires et nous lui rendons celui-ci. C'est comme si l'on ôtait un bout d'un Ganesha en sucre pour l'offrir à Ganesha. Quand on nous apporte des fruits, ne les rendons-nous pas en guise de *prasâdam* ? »

Questions fondées sur une connaissance sommaire

28 juin 1947

Il y a quelques jours, une réunion du Vaishya Sangam¹ s'est déroulée à Tiruvannâmalai, à laquelle ont participé quelques éminents *vaishya* de l'Andhra Pradesh. Avant-hier matin, ils sont tous venus à l'ashram et l'un de leurs principaux représentants s'est adressé à Bhagavân : « Svâmî, Dieu s'est fait *jîva* (homme). Serait-Il affecté par le chagrin dont souffre le *jîva*, ou non ? »

Bhagavân ne répondit pas immédiatement. La personne attendit un moment, puis demanda : « Svâmî, dois-je attendre votre réponse ? »

– Qui pose cette question ? »

La personne répondit : « Un *jîva*.

– Qui est ce *jîva* ? À quoi ressemble-t-il ? Où est-il né ? Où va-t-il disparaître ? Si vous vous posez ces questions, vous allez trouver que celui que l'on désigne comme *jîva* est Dieu lui-même. Et vous saurez également si le mal dont souffre le *jîva* affecte Dieu ou non. Sachant cela, il n'y aura plus aucun problème.

– C'est précisément ce que nous ne savons pas, dit la personne.

– On n'a besoin d'aucun effort pour se connaître. Vous continuez d'exister pendant le sommeil, mais toutes les choses du monde que vous voyez habituellement n'y sont pas visibles. Au réveil, tout réapparaît. Mais vous existez aussi bien durant le sommeil que durant la veille. Tout ce qui vient à vous pendant que vous êtes réveillé, vous devez le rejeter.

– Comment le rejeter ?

– Si vous demeurez ce que vous êtes, tout disparaîtra de lui-même. Votre nature, c’est *être*. Si vous voyez la réalité telle qu’elle est, l’irréel s’en ira en tant qu’irréel.

– Quelle est la méthode pour la reconnaître ?

– En se posant la question : “Qui suis-je ?” et : “Quel est mon état véritable ?”

– Comment dois-je m’y prendre ? »

Bhagavân demeura silencieux.

L’homme attendit une réponse pendant un moment, puis il dit : « Oui, c’est cela la méthode », toucha les pieds de Bhagavân – en dépit des objections des assistants – et s’en alla avec les membres du Vaishya Sangam.

Après leur départ, Bhagavân s’adressa à ceux qui étaient assis près de lui : « Ne connaissent-ils pas la réponse ? Ils voulaient juste me tester. En touchant mes pieds, ils ont senti qu’il n’y avait plus rien à faire ici. De quoi ont-ils besoin de plus ? »

Un riche reddi² de Nellore demanda : « On dit que l’*ânanda* (joie) est l’*âtman*. L’*ânanda* est dépourvu de souffrance. Si c’est le cas, peut-on dire que le *jîva*, quand il éprouve l’*ânanda*, est à l’abri de toute souffrance ?

– Il ne peut y avoir *ânanda*, répondit Bhagavân, que s’il y a *duhkha* (souffrance). Si l’on ne connaît pas la souffrance, comment peut-on connaître la joie ? Tant qu’il y a quelqu’un qui connaît, ces deux états existent. La Réalité est au-delà de la joie et de la souffrance. On dit tout de même qu’elle est joie, car le *sat* est au-delà du *sat* (être) et de l’*asat* (non-être), le *jñâna* au-delà du *jñâna* et de l’*ajñâna*, la *vidyâ* est au-delà de la *vidyâ* et de l’*avidyâ*, et ainsi de suite. Que peut-on dire alors ? Dans la stance 10 d’*Unnadhi-Nalubadhi (Ulladu-Narpadu)* la même idée est exprimée :

Il n’existe pas de connaissance sans ignorance et sans la connaissance l’ignorance ne peut exister. Se demander : « Qui est celui qui connaît ? Qui est celui qui ne connaît pas ? » et ainsi connaître le vrai Soi, cela seul est connaissance.

¹- Communauté des *vaishya*, caste des marchands.

²- Membre d’une sous-caste dans le sud de l’Inde.

***Pûjâ* avec des fleurs**

30 juin 1947

Récemment, une femme aisée a commencé à distribuer quotidiennement dans le hall des fleurs de jasmin de son jardin à toutes les femmes mariées. Bhagavân a observé cela pendant quelque temps, sans rien dire. Un jour, elle plaça la corbeille avec les fleurs sur un tabouret et se prosterna devant Bhagavân. Bhagavân fit remarquer à une personne près de lui : « Regardez, elle a apporté quelque chose. Ce sont sans doute des fleurs, mais à quoi bon ? »

La femme, embarrassée, dit qu'elles n'étaient pas destinées à Bhagavân, mais aux femmes mariées, et elle se mit à les distribuer. « Ah bon, si c'est ça, dit Bhagavân, elles pourraient aussi bien être distribuées à leur domicile. Pourquoi ici ? Si quelqu'un commence comme vous à apporter des fleurs, d'autres se mettront à faire pareil. Les visiteurs qui viennent pour la première fois penseront qu'ici il est d'usage de distribuer des fleurs et ils en achèteront. C'est là où commencent les difficultés. Je ne touche jamais aux fleurs. Il y a des endroits où on a coutume d'offrir des guirlandes de fleurs. Aussi, beaucoup de gens en apportent. Je n'ai permis à personne de faire la *pûjâ* à ma tête ou à mes pieds. Pourquoi aurions-nous besoin de telles pratiques ? »

Très intimidée, la femme dit : « Je n'apporterai plus de fleurs.

– C'est bien », dit Bhagavân et, regardant ceux qui étaient à côté de lui, il poursuivit : « Savez-vous ce qui est arrivé un jour de *jayantî*¹ ? Un *devotee* avait publié un livre et voulut me le lire. J'acquiesçai. Il se mit derrière moi et commença à lire. Il avait caché des fleurs dans son vêtement et quand la lecture fut terminée, une multitude de fleurs tomba sur mes jambes. Il

l'avait fait en cachette, parce qu'il savait que je ne l'approuverais pas. Que faire ? Probablement, pour lui, ce n'était pas une *pûjâ* si ce n'était pas fait de cette manière. »

Pendant mes premiers jours ici, un jour de *Varalakshmi-pûjâ*², deux ou trois femmes mariées déposèrent quelques fleurs sur les pieds de Bhagavân, se prosternèrent devant lui et partirent. L'année suivante, toutes les femmes mariées firent de même. Bhagavân les regarda, l'air fâché, en disant : « Les voilà ; l'une après l'autre, maintenant elles s'y sont toutes mises. À quoi bon tout cela ? Voilà ce que c'est quand je ne dis rien au lieu de les arrêter dès le début. C'en est assez ! »

Bhagavân réprimande gentiment les *devotees* s'ils utilisent des feuilles et des fleurs, non seulement pour lui, mais aussi quand il s'agit de *pûjâ* aux déités. Je t'ai déjà parlé dans une de mes lettres précédentes de la *lakshapattri-pûjâ* (*pûjâ* avec cent mille feuilles) d'Echamma³. Voici encore un autre exemple. C'était l'époque où Bhagavân avait l'habitude de faire avec les *devotees* le tour de la Montagne en plusieurs étapes. Un matin, ils firent une pause au Gautama Ashram. Hommes et femmes se mirent à faire la cuisine et après avoir pris le repas, ils se reposèrent. Une *devotee*, nommée Lakshamma, de Tiruchuli, amie d'enfance de Bahgavân, cueillit des fleurs de jasmin qui, à cet endroit, poussaient en abondance sur les arbres et les mit dans une corbeille. Bhagavân observa tout cela puis, souriant, il dit : « Lakshamma, que fais-tu là ? »

Elle répondit : « Je cueille des fleurs.

– Ça, je le vois. Est-ce ton travail ? C'est bon, mais pourquoi autant de fleurs ?

– Pour la *pûjâ*.

– Ce n'est donc pas une *pûjâ* si tu n'offres pas tant de fleurs, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas. Ces arbres sont couverts de fleurs. Alors je les cueille.

– Je vois. Tu penses que ces arbres ne seraient pas beaux s'ils restaient couverts de fleurs, et alors tu les mets à nu. Tu as vu leur beauté et tu ne veux pas que d'autres la voient également. Tu les as arrosés et tu les as aidés à pousser. Tu peux donc te permettre d'en cueillir toutes les fleurs afin que personne d'autre ne puisse voir cette beauté. C'est seulement alors que tu obtiendras le plein mérite de ta *pûjâ*, n'est-ce pas ? »

1- Ici, anniversaire de Bhagavân.

2- Célébration consacrée aux femmes mariées.

3- Voir lettre du 20 avril 1946.

L'abhisheka

3 juillet 1947

Un *devotee* qui vient de temps à autre à l'ashram a posé hier la question suivante : « Est-ce vrai que quelqu'un a accompli un *abhisheka*¹ sur Bhagavân quand il vivait dans la Montagne ? » Bhagavân répondit en riant : « Oui, c'était à la grotte de Virupaksha. Des femmes du Nord étaient venues. J'étais assis sur la terrasse sous le tamarinier, les yeux mi-clos, et je remarquai à peine leur arrivée. Je pensai qu'elles allaient partir après un moment. Soudain, j'entendis un bruit, comme si quelque chose s'était brisé. En ouvrant les yeux, je vis de l'eau de noix de coco dégouliner de ma tête. Une des femmes avait fait un *abhisheka* sur moi. Que pouvais-je faire ? J'étais en *mauna* (silence) et je ne pouvais parler. Je n'avais même pas de serviette pour m'essuyer, si bien que l'eau de noix de coco séchait sur mon corps. Mais ce n'est pas tout. Il arrivait aussi que l'on m'offre du camphre allumé, ou qu'on me verse de l'eau sur la tête, des *tîrtha* (eau sacrée), des *prasâda* (offrande), et il y avait encore d'autres manifestations pénibles de ce genre. Cela m'a coûté pas mal d'efforts pour arrêter ces pratiques. »

Il y a quatre ou cinq ans, je fus moi-même témoin d'une histoire similaire. Dans la salle d'eau de Bhagavân, il y a un trou par où s'écoulent les eaux usées. En dessous, un caniveau a été arrangé. Lorsque Bhagavân prenait son bain, quelques *devotees* avaient l'habitude de se rassembler à cet endroit. Ils s'aspergeaient la tête avec l'eau qui sortait de la salle d'eau, ils s'en mettaient sur les yeux et en utilisaient même pour l'*âcamanîyam*². Cela continua pendant quelque temps, tranquillement, et passa inaperçu. Mais au bout d'un moment, les gens arrivèrent avec des récipients et des seaux pour recueillir cette eau et une queue se forma régulièrement devant la salle

d'eau. Cela fit évidemment du bruit que Bhagavân entendit. Il se renseigna et on lui raconta tout. Il dit à ses assistants : « Alors, c'était ça le bruit ! Je pensais que c'était autre chose. Quelle absurdité ! Pouvez-vous veiller à ce que cela se termine ou dois-je dorénavant me laver dehors sous le robinet ? Ainsi, vous n'aurez plus besoin de me chauffer l'eau et les gens n'auront plus besoin de se déplacer, m'observer et attendre que le *tîrtha* sorte. Qu'est-ce qu'il me faut ? Deux choses seulement, une serviette et un *kaupîna* (pagne). Je peux me laver au robinet, rincer les deux choses, et l'affaire est réglée. Si ce n'est pas le robinet, il nous reste les torrents dans la Montagne et les bassins des temples. Pourquoi toute cette agitation ? Qu'en pensez-vous ? » Quand le *sarvâdikhârî* apprit cet incident, il interdit à tout le monde de s'approcher désormais de la salle d'eau pendant l'heure du bain.

Autre chose est arrivé à la même époque. Après avoir pris son petit déjeuner, Bhagavân avait coutume de se promener dans la Montagne sous le soleil brûlant. À son retour, lorsqu'il arrivait près du hall, les assistants lui versaient, avec le *kamandalu* (pot en bois), de l'eau sur les pieds. Il se lavait les pieds et rentrait. Souvent, certains se cachaient à proximité et, dès que Bhagavân était rentré, ils recueillaient cette eau et s'en aspergeaient la tête. Mais à un moment donné, tout a éclaté au grand jour. Bhagavân s'en est aperçu. Un jour, il vit par la fenêtre un *devotee* de longue date s'asperger de cette eau. Il sauta sur l'occasion et s'exclama : « Voyez donc cela ! Je n'ai jamais vraiment prêté attention à ces affaires, mais là, ça dépasse les limites. Ils ont beau être ici depuis longtemps et entendre ce que je dis, ils ne veulent cependant pas cesser ces choses ridicules. Désormais, j'arrêterai de me laver les pieds, vous comprenez ? » Le *devotee* fut abasourdi. Honteux et peiné, il alla aussitôt voir Bhagavân et lui demanda pardon.

Dès lors, Bhagavân refusa de se laver les pieds à cet endroit, en dépit des supplications des assistants de maintenir cette habitude. Comme j'étais en ville ce jour-là, je n'étais pas au courant de cette affaire. Quatre jours plus tard, alors que Bhagavân revenait comme d'habitude de sa promenade dans la Montagne, je l'attendis devant le hall, à la fenêtre ouest, car j'avais une question à lui poser au sujet de ma *sâdhana*. C'est ma façon de procéder quand j'ai des doutes que je veux clarifier. Tu sais ce qui se passa alors ? Normalement, Bhagavân entre par la porte est, mais cette-fois, il se dirigea vers celle où je l'attendais. Je m'écartai avec quelque hésitation pour le laisser passer. Il me regarda en retenant sa colère. Je tremblai de peur. Je ne

comprenais pas pourquoi il me regardait ainsi. Quand il tourna au coin, près de la fenêtre, ses assistants voulurent lui donner de l'eau pour se laver les pieds. Bhagavân s'exclama : « Non. » Ils objectèrent : « Mais vous étiez en plein soleil. » Bhagavân répliqua : « Et alors ? Dès que nous sommes préoccupés par la propreté, nombre de gens guettent pour prendre l'eau. Ça suffit ! Vous pouvez laver vos propres pieds si vous voulez. » Et il entra dans le hall.

Je me demandai ce que j'avais bien pu faire de travers pour que Bhagavân se mette tellement en colère et je m'en allai sans que mon doute soit levé. Dans la soirée, je m'informai et j'appris tout ce qui s'était passé. C'est alors que je retrouvai la paix de l'esprit.

1- Dévotion avec de l'eau ou un autre liquide.

2- Le fait de se rincer la bouche avant ou après un rituel.

Tîrtha et prasâda **(eau et nourriture divines)**

6 juillet 1947

Il y a longtemps, à l'époque où encore peu de gens vivaient à l'ashram, un des assistants de Bhagavân avait l'habitude d'attendre qu'il ait terminé son repas pour prendre le sien sur la feuille de Bhagavân. Peu à peu, d'autres résidents de l'ashram et des *devotees* de longue date voulurent aussi cette feuille. Tant que les gens ne se disputaient pas pour se la procurer, Bhagavân ne faisait guère attention. On plaçait aussi une assiette devant sa feuille pour qu'il puisse se laver les mains après le repas. Dès que Bhagavân partait, les *devotees* utilisaient cette eau comme *tîrtha* (eau sacrée). À la longue, c'était devenu non seulement une habitude parmi les résidents de l'ashram, mais même des habitants de Ramana Nagar venaient pour recevoir l'eau et la feuille.

Un jour, la mère d'un riche *devotee* vint pendant le déjeuner et resta debout, à côté de Bhagavân. La remarquant, il lui fit cette réflexion : « Ne voulez-vous pas vous asseoir pour manger ? » Elle resta debout. Bhagavân avait très bien compris son intention, mais il ne dit rien. Une petite fille se mit de l'autre côté de Bhagavân avec un gobelet à la main. Bhagavân l'avait remarquée également et il dit : « Pourquoi restes-tu là ? Assieds-toi et mange.

– Non, dit-elle.

– Alors pourquoi es-tu là ? Dans quel but as-tu apporté ce gobelet ? »

Étant une enfant sincère, et ne sachant pas qu'il s'agissait d'un secret, elle dit : « Ma grand-mère m'a envoyée pour chercher du *tîrtha*. »

Là, Bhagavân ne put retenir sa colère et, avec un ton autoritaire, il réagit : « Je vois. C'est ça ! Cette enfant attend le *tîrtha* et cette femme la feuille, n'est-ce pas ? J'observe cette absurdité depuis quelque temps. Les gens pensent que le svâmî est assis dans le hall, les yeux clos, et ne se rend compte de rien. Jusqu'à présent, je ne voulais pas intervenir, mais là les gens semblent dépasser les limites. Des restes d'eau et de nourriture (*ucchishta*) en guise de *tîrtha* et de *prasâda*, et des gens qui en demandent à tour de rôle ! Dorénavant, je ne me laverai plus les mains dans l'assiette et d'ailleurs nulle part. Je ne laisserai plus ma feuille ici, je l'enlèverai et la jetterai moi-même. Vous comprenez ? Vous vous êtes tous mis de la partie pour faire ce genre de choses. C'est la seule punition possible. »

Après avoir fait encore d'autres reproches pendant un moment, Bhagavân plia la feuille qu'il avait utilisée, se leva et partit avec. Les gens avaient beau le supplier, il ne leur donna pas sa feuille ; il partit en direction de la Montagne et la jeta dès qu'il fut hors de vue ; puis il se lava les mains là-bas. Lorsque, finalement, les résidents de l'ashram lui assurèrent qu'ils allaient arrêter ces pratiques indésirables, Bhagavân dit : « Si chacun débarrasse la feuille qu'il a utilisée et la jette, pourquoi devrais-je, moi, laisser la mienne ? »

Jusqu'en 1943, tout le monde prenait sa feuille après le repas et la jetait. Cette pratique a changé depuis cet incident. Après que les résidents de l'ashram eurent juré qu'ils allaient jeter toutes les feuilles ainsi que celle de Bhagavân, il céda à contrecœur et laissa de nouveau sa feuille sur place. Mais jusqu'à présent, il s'est toujours lavé les mains dehors, à côté des marches conduisant à la salle à manger. Si on lui propose de se laver les mains dans une assiette, il dit : « Prévoyez-vous des assiettes pour tout le monde ? Si tous ces gens n'en ont pas, pourquoi, moi, dois-je en avoir ? »

Que pouvons-nous répondre à cela ?

Toucher la tête avec la main en signe de bénédiction

8 juillet 1947

Certaines personnes pourraient dire : « D'après ce que vous avez écrit dans les dernières lettres, il est clair que Bhagavân non seulement ne tolère pas qu'on effectue la *pâda-pûjâ* (adoration des pieds), l'*abhisheka* et l'*ucchishta-tîrtha-prasâda*, mais en fait il les condamne. Or, dans la *Guru-Gîtâ* et dans d'autres livres il est écrit que la *guru-pâda-pûjâ*, le *pâdodaka-pâna*¹ ainsi que des usages de ce genre sont des pratiques religieuses approuvées. Certains maîtres ont bien accepté de telles pratiques de la part de leurs disciples. Comment expliquer cela ? »

Bhagavân est dans un état très élevé, il a réalisé l'unité du Soi avec l'univers, si bien que la distinction entre *guru* et *shishya* (disciple) n'existe pas pour lui. Il ne recommande donc pas ces pratiques et maintient toujours qu'elles servent aux personnes qui n'ont pas encore abandonné la conviction que le corps est identique à l'*âtman*. C'est pour les satisfaire que ces pratiques ont été instaurées. On pourrait alors demander : « Si c'est ainsi, pourquoi Bhagavân reste-t-il indifférent quand certaines personnes se livrent à ces exercices et trouve à redire à ceux-ci par la suite ? » Si deux ou trois personnes observent ces pratiques de temps en temps, il ne s'y oppose pas, il regrette seulement qu'elles n'aient pas encore surmonté l'idée que le corps est identique à l'*âtman* ; mais quand cela devient une pratique régulière, il ne peut s'empêcher de protester. Ses désaveux renferment certainement des nuances de pensée que nous ne sommes pas à même de décrire.

On mentionne dans certains livres que Bhagavân a donné du *vibhûti* et d'autres choses semblables à Shivaprakasam Pillai et à autres *devotees*. Bhagavân lui-même nous a raconté que lorsqu'il y avait encore peu de gens à l'ashram, il les fréquentait librement et leur donnait tout ce qu'ils voulaient. Encore maintenant, il nous donne parfois, à nous les *devotees* de longue date, une bouchée de son repas. Quand il vivait dans la Montagne, il arrivait parfois qu'il n'y ait pas assez à manger pour tout le monde. Alors il mixait lui-même tout ce dont on disposait comme nourriture, en formait de petites boulettes et en donnait une à chacun. Les *devotees* les prenaient comme *prasâdam* offert aux *shishya* de la main du *guru*. C'est tout. Je n'ai jamais entendu Bhagavân dire qu'il donnait ces choses comme un *anugraha* (don de grâce) ou qu'il avait déjà fait cela avant.

Récemment, un *devotee* qui avait entendu parler de ces histoires a posé à Bhagavân une question à ce sujet : « J'ai entendu dire que Bhagavân avait donné un *hasta-mastaka-samyogam*² à un *devotee*. Est-ce vrai ?

– Comment est-ce possible ? Il est peut-être arrivé que quand je me lève du sofa, que je parle avec les gens ou me promène, ma main touche involontairement leur tête et ils l'ont interprété comme une *hasta-dîkshâ*, une initiation par la main. Quand j'ai une relation plus familière avec quelqu'un, il arrive que je lui tape dans le dos. C'est tout. Je n'ai jamais délibérément fait ce *hasta-mastaka-samyogam*. J'aime bien me conduire avec les gens de façon libre et naturelle. Et ils prennent cela peut-être comme un don de grâce de ma part. Mais est-ce pour cela un *hasta-mastaka-samyogam* ? »

Il y a quelques jours, un *sâdhu* s'approcha humblement de Bhagavân et lui demanda : « Svâmî, je vous prie de me donner une bouchée de votre nourriture comme *prasâdam*.

– Si vous recevez toute nourriture comme un *prasâdam* de Dieu, dit Bhagavân, alors elle devient le *prasâdam* de Dieu. Tout ce que nous mangeons, n'est-ce pas un *bhâgavat-prasâdam* ? Qui mange ? D'où vient-il ? Si vous allez à la racine de toute chose et reconnaissez la Vérité, vous découvrez que tout est *prasâdam* de Dieu. »

¹- Pratique consistant à boire l'eau dans laquelle les pieds ont été lavés.

²- Bénédiction consistant à toucher la tête avec la main.

Jñâna-drishtî (vision de la sagesse)

20 juillet 1947

Quand Bhagavân désirait écrire des vers ou de la prose ou que quelqu'un lui demandait d'en écrire, il les écrivait sur des bouts de papier. La plupart ont été perdus, mais tout ce qui a pu être retrouvé, nous l'avons rassemblé et conservé soigneusement. Je voulais brocher un petit livre et y coller tous ces morceaux de papier. Quand j'ai parlé de mon intention à Bhagavân, il a dit : « À quoi bon ? »

Hier après-midi, j'ai voulu me mettre à l'ouvrage, mais il a objecté : « Pourquoi ? Si toutes ces notes se trouvent au même endroit, quelqu'un voudra emporter le livre, pensant qu'il contient tous les écrits du svâmî. Nous n'avons rien à dire, le svâmî est la propriété de tout le monde. Je pense qu'il vaut mieux en rester aux notes éparses. »

J'ai compris alors la vraie raison de son objection et j'ai abandonné mon projet.

Entre-temps, un jeune homme a demandé à Bhagavân : « *Svâmî*, il paraît qu'un *jñânî* a non seulement la vision extérieure (*bâhya-drishti*), mais aussi la vision de la sagesse (*jñâna-drishti*). Me ferez-vous la faveur de me donner cette vision de la sagesse ? Ou pouvez-vous m'indiquer quelqu'un qui peut me la donner ? »

Bhagavân répondit : « La vision de la sagesse doit être acquise par son propre effort. Elle ne peut être donnée par personne.

– Il paraît que le *guru* peut la donner, s'il le veut.

– Tout ce que le *guru* peut faire, c'est dire : « Si vous suivez cette voie, vous allez obtenir la *jñâna-drishti*. » Mais qui l'écoute ? Un *guru-jñânî* n'est

qu'un guide et le disciple doit marcher sur la voie lui-même, c'est-à-dire faire une *sâdhana*. »

Le jeune homme, déçu, quitta les lieux.

Un peu plus tard, l'enfant d'un *devotee* de Ramana Nagar, âgée d'environ cinq ou six ans, a apporté deux fruits de son jardin et les a offerts à Bhagavân. La fillette avait déjà apporté plusieurs fois des sucreries ou des fruits et chaque fois Bhagavân lui avait dit : « Pourquoi les apportes-tu ? », mais en fin de compte, il les mangeait tout de même. Hier, il lui a rendu les fruits, en disant : « Ramène-les chez toi, coupe-les en petits morceaux et distribue-les en répétant : “C'est pour Bhagavân, c'est pour Bhagavân”, et puis prends-en aussi un peu pour toi. Bhagavân est en chacun. Maintenant, va-t'en s'il te plaît. »

La fillette partit, déçue.

S'adressant à moi, Bhagavân dit : « Les enfants prennent plaisir à faire cela. Quand ils offrent quelque chose au svâmî, ils savent qu'ils en recevront aussi une part. À l'époque où je séjournais dans la Montagne, des garçons et des filles venaient souvent me voir pendant leurs vacances. Ils demandaient de l'argent à leurs parents et m'apportaient des sucreries, des biscuits et d'autres choses de cette nature. J'étais assis avec eux et je recevais ma part.

– Ainsi vous vous êtes régalé comme Bala Gopala¹, lui dis-je.

– Si les enfants disent qu'ils apportent quelque chose au svâmî, ils savent qu'ils vont recevoir une part. C'est bien si cela arrive de temps à autre, mais pourquoi chaque jour ? Si tous mangent, n'est-ce pas la même chose que si je mangeais ? » dit Bhagavân.

J'étais contente d'entendre Bhagavân dire, à travers cet exemple, qu'il se trouve en chacun de nous.

Sais-tu ce qui est arrivé la semaine dernière ? Au petit déjeuner, quelqu'un a servi à Bhagavân plus d'oranges qu'aux autres. Depuis, Bhagavân a arrêté de manger des oranges. Quand les *devotees* l'ont prié de bien vouloir en reprendre, il a dit : « N'est-ce pas assez si vous tous en mangez ?

– Nous nous sentons mal à l'aise si nous en mangeons et si Bhagavân n'en prend pas. Nous vous prions de nous excuser.

– Pourquoi vous excuser ? Je ne les aime pas trop.

– Elles sont bonnes pour votre santé, répliquèrent les *devotees*.

– Regardez, il y a là une centaine de personnes qui prennent leur petit déjeuner. Je mange à travers toutes ces bouches. N'est-ce pas suffisant ? Devrais-je me satisfaire de cette seule bouche ? »

Voilà un exemple de *jñânâ-drishti*. Qui peut la donner aux autres ?

¹- Krishna enfant.

Écoute et réflexion

19 juillet 1947¹

Hier, deux *pandit* sont venus de Kumbakonam. Ce matin, ils ont demandé à Bhagavân : « Svâmî, nous devons prendre congé. Nous vous prions de bien vouloir nous bénir afin que notre esprit se dissolve dans la *shânti* (paix). » Bhagavân, comme à son habitude, hocha la tête.

Après leur départ, il s'adressa à Ramachandra Iyer : « La *shânti* est l'état originel. Si l'on rejette ce qui vient de l'extérieur, la *shânti* seule subsiste. Que reste-t-il alors qui puisse encore se dissoudre ou se fondre ? Il suffit de repousser ce qui vient du dehors. Si l'on raconte aux gens qui ont l'esprit mature que leur vraie nature est la *shânti*, ils atteindront le *jñâna*. Aux esprits immatures, on prescrit le *shravana* et le *manana* (écoute des paroles du *guru* et réflexion sur celles-ci), alors que les esprits matures n'en ont pas besoin. Quand des gens, qui sont loin, s'informent comment arriver chez Ramana Maharshi, on leur dit de prendre tel et tel train ou tel et tel chemin, mais une fois qu'ils sont arrivés à Ramanashramam et qu'ils entrent dans le hall, il suffit de leur dire : "Voilà, vous y êtes." Ils n'ont nullement besoin de continuer leur voyage.

– *Shravana* et *manana* ne sont-ils pas des notions décrites dans le Vedânta ? demanda quelqu'un.

– Oui, dit Bhagavân. Il n'existe pas seulement le *shravana* et le *manana* extérieurs ; chez l'homme qui a atteint une certaine maturité, le *shravana* et le *manana* sont intérieurs. Ceux qui arrivent à avoir cette écoute intérieure (*ântara-shravana*) n'ont pas de doute. »

J'ai entendu une fois Bhagavân donner la réponse suivante à quelqu'un qui demandait la signification d'*ântara-shravana* : « *Ântara-shravana*

désigne la connaissance de l'*âtman* qui demeure dans la caverne du cœur, en permanence illuminée par la sensation *aham, aham* ("Je, Je"). Éprouver cette sensation dans son cœur est *manana*. Demeurer dans le Soi est *nididhyâsana*. »

Cela rappelle la stance² composée par Bhagavân où il fait mention non seulement de l'*âtma-sphurana* (émanation du « Je, Je »), mais où il évoque aussi comment le stabiliser. Le stabiliser signifie demeurer toujours dans le Soi.

हृदयकुहरमध्ये केवलं ब्रह्ममात्रम् ।
ह्यहमहमिति साक्षादात्मरूपेण भाति ।
हृदि विश मनसा स्वम् चिन्वता मज्जता वा ।
पवनचलन रोधादात्मनिष्ठो भव त्वम् ॥

ýhmhimit sa]adaTmêpe[Éait,
ùid ivz mnsa Svml! icNvta m¾ta va,
pvncln raexadaTminóae Év Tvm!.

*Hridayakuharamadhye kevalam brahmamâtram
hyahamahamiti sâkshâdâtmarûpena bhâti
hridi visha manasâ svam cinvatâ majjatâ vâ
Pavanacalana rodhâdâtmanishto bhava tvam*

À l'intérieur de la caverne du Cœur brille, immédiat, le *brahman* seul en tant que « Je, Je », l'*âtman*. Pénètre dans le cœur par la recherche du Soi, par l'immersion profonde ou le contrôle du souffle et demeure ainsi établi dans le Soi.

¹- La présente lettre, datée du 19, figure après celle datée du 20 dans toutes les éditions originales. Dans la mesure où nous ne pouvons pas savoir s'il s'agit d'une erreur de date ou d'une interversion, nous avons laissé les choses en l'état.

²- Voir *Shrî Ramana-Gîtâ* (chap. 2).

Le silence

3 septembre 1947

Lorsque je suis arrivée chez Bhagavân cet après-midi, un groupe était assis autour de lui en train de discuter. Bhagavân fit remarquer en passant que lorsque Âdishankara avait écrit le *Dakshinâmûrti-Stotra*, un poème à la gloire de Shrî Dakshinâmûrti¹, personnification du silence, il était tombé sur la difficulté de décrire le silence. C'est seulement après avoir analysé les trois attributs du silence, *srishiti* (création), *sthiti* (préservation) et *laya* (dissolution), qu'il put écrire des louanges à Dakshinâmûrti. Dakshinâmûrti est l'incarnation de ces trois attributs qui n'ont pas de caractéristique perceptible ni de signe particulier. Peut-on faire un meilleur éloge du silence ?

Reprenant le fil de la discussion, un *devotee* fit cette remarque : « Dandapani Swâmî nous racontait, il y a quelques années de cela, qu'un jour de *Mahâshivaratri*², des *devotees* avaient demandé à Bhagavân de leur expliquer le sens du *Dakshinâmûrti-Ashtakam* (Huit stances à la gloire de Dakshinâmûrti). Bhagavân, souriant, était resté silencieux. Les *devotees* avaient attendu un moment, puis étaient partis, se disant que Bhagavân, par son silence, leur enseignait que la vraie signification de ces *shloka* était le silence. Est-ce vrai ? »

Bhagavân, avec un sourire : « Oui, c'est vrai. »

Un peu étonnée, je dis : « Cela veut donc dire que Bhagavân avait fait un commentaire silencieux ? »

– Oui, c'était un commentaire silencieux. »

Un autre *devotee* : « *Mauna* (silence) signifie rester établi dans le Soi, n'est-ce pas ? »

– Oui, c’est cela. Comment pourrait-il s’agir du *mauna* si l’on ne se maintenait pas dans le Soi ?

– C’est justement ce que je voulais savoir. Peut-on parler de *mauna* si l’on s’abstient totalement de parler sans, en même temps, être conscient du Soi et y être établi ?

– Certains disent qu’ils observent le *mauna* en n’ouvrant pas la bouche, mais en même temps ils écrivent des choses sur des bouts de papier ou sur une ardoise. N’est-ce pas une autre forme d’activité mentale ? »

Un autre *devotee* : « Ne tire-t-on alors aucun bénéfice si l’on s’abstient de parler ?

– On peut s’abstenir de parler pour éviter des obstacles du monde extérieur, mais cela ne doit pas être considéré comme une fin en soi. Le vrai silence est en réalité langage incessant. Étant donné qu’il est toujours présent, nul besoin de l’atteindre. Tout ce qu’il y a à faire, c’est ôter les toiles d’araignée qui le recouvrent ; il n’est pas question de l’atteindre. »

Pendant que nous discutons, quelqu’un nous informa qu’une radio voulait enregistrer la voix de Bhagavân. Bhagavân dit en riant : « Oh, ne dites pas ça ! Ma voix n’est-elle pas silence ? Comment peuvent-ils enregistrer le silence ? Ce qui *est* est silence. Qui pourrait l’enregistrer ? »

Les *devotees* étaient assis calmement, échangeant entre eux des regards ; dans le hall régnait un silence total. Bhagavân – Dakshinâmûrti personnifié – était assis dans la posture de silence (*mauna-mudra*), tourné vers le sud³. Cette image vivante, son corps, resplendissait de la lumière du Soi. Ce jour est vraiment un jour mémorable.

¹- Représentation de Shiva assis sous un arbre, quatre disciples à ses pieds qu’il enseigne par le silence. Bhagavân a été identifié à Dakshinâmûrti. (D.S.S.)

²- Grande nuit de Shiva (chaque année, en février-mars). (D.S.S.)

³- Dakshinâmûrti : « Celui qui est tourné vers le sud ». Le *guru*, étant le pôle nord spirituel, regarde traditionnellement vers le sud. (D.S.S.)

Au-delà des trois états

6 septembre 1947

Le mois dernier, nous avons reçu les épreuves de *Vichâra-mani-malai* (Investigation sur le Soi) en telugu. Bhagavân, après les avoir corrigées, me les a passées. Ma belle-sœur, en visite ici, les a lues et m'a demandé la signification de *svapnâtyanta-nivritti*. J'ai essayé de le lui expliquer, mais comme je n'étais pas sûre de moi, je n'ai pu lui donner une réponse satisfaisante. Bhagavân, nous observant, demanda : « Qu'est-ce qui se passe ? Y a-t-il une faute ?

– Non, répondis-je. Elle me demande la signification de *svapnâtyanta-nivritti*.

– Cela signifie “sommeil profond, sans rêve”, dit Bhagavân calmement.

– Est-ce juste de dire qu'un *jñânî* n'a pas de rêve ?, demandai-je.

– Non seulement il n'a pas d'état de rêve, mais les trois états sont irréels pour le *jñânî*. Son véritable état transcende les trois états. »

Je demandai : « L'état de veille n'est-il pas comparable au rêve ?

– Oui, avec la seule différence que le rêve est de plus courte durée.

– Alors le sommeil profond est aussi un rêve ?

– Non, le sommeil profond est une réalité, car il est sans activité mentale. Mais comme c'est un état de vacuité, une nescience (*avidyâ*), il doit être rejeté. Durée longue ou courte, cela ne concerne que les états de rêve et de veille. Il y en a qui objectent : “Nous vivons depuis si longtemps et ces maisons et toutes nos possessions sont si évidentes qu'il est impossible que tout cela soit un rêve.” Mais rappelons-nous que les rêves semblent durer longtemps pendant que l'on rêve. Ce n'est qu'au réveil que nous nous rendons compte de leur brièveté. De même, quand on atteint la réalisation

(*jñâna*), on voit que cette vie est très courte. Le sommeil sans rêve est nescience ; on ne peut donc pas le considérer comme un état de pure Conscience. »

Ma belle-sœur intervint : « On dit que la félicité que l'on éprouve dans le sommeil profond est la même que celle ressentie en *samâdhi*, mais comment est-ce possible puisque le sommeil est un état de nescience ?

– C'est la raison pour laquelle le sommeil profond doit être rejeté. Il est vrai que la félicité y est présente, mais on n'en est pas conscient. On le sait seulement au réveil lorsqu'on dit que l'on a bien dormi. Or, en *samâdhi*, la félicité est éprouvée alors qu'on est éveillé.

– Le *samâdhi* est donc un sommeil conscient, dis-je.

– Oui, c'est cela », répondit Bhagavân.

Ma belle-sœur avait encore le doute suivant : « Dans le *Yoga-Vasishtha* il est dit que les autres voient l'être réalisé faire toutes sortes de choses, mais qu'il n'en est nullement affecté. Est-ce dû à la différence de leurs perspectives que les autres le voient ainsi ou n'est-il vraiment pas affecté ?

– Il n'est nullement affecté.

– Les gens parlent de visions qui leur sont favorables et ils les ont en rêve ou en étant éveillés. De quoi s'agit-il ?

– Pour un être réalisé, elles sont toutes pareilles.

– Dans la biographie de Bhagavân, insista-t-elle, on lit que Ganapati Muni, lorsqu'il était à Tiruvottiyur, eut une vision de Bhagavân, et que Bhagavân, qui se trouvait à Tiruvannâmalai, avait en même temps la sensation qu'on lui rendait hommage. Comment expliquer cela ? »

Bhagavân répondit avec ces paroles énigmatiques : « J'ai déjà dit que l'on appelle cela des "visions divines". »

Il reprit ensuite le silence, nous faisant comprendre qu'il ne voulait pas poursuivre la conversation.

Samâdhi

8 septembre 1947

Ce matin, un Européen qui était assis devant Bhagavân lui a demandé par l'intermédiaire d'un interprète : « Il est dit dans la *Mandukya-Upanishad* qu'il ne peut y avoir libération (*moksha*) tant que l'on n'a pas fait aussi l'expérience du *samâdhi*, huitième et dernier stade du yoga, et cela même si l'on a beaucoup médité ou pratiqué des ascèses. Est-ce vrai ?

– En réalité, tout cela est pareil, que vous l'appeliez “méditation”, “ascèse”, “absorption” (*samâdhi*) ou autre chose. Ce qui est constant et continu, tel le flux d'un filet d'huile, est ascèse, méditation et *samâdhi*. Être son propre Soi est *samâdhi*.

– Mais dans la *Mandukya-Upanishad*, il est dit que l'on doit faire l'expérience du *samâdhi* avant d'atteindre la libération, insista le visiteur.

– Qui dit que ce n'est pas le cas ? Il n'y a pas que la *Mandukya-Upanishad* qui le déclare, tous les textes anciens le disent. Mais il ne s'agit d'un vrai *samâdhi* que si vous connaissez votre Soi. Quelle est l'utilité de rester assis pour un temps comme un objet inerte ? Supposez que vous ayez un abcès sur une main et qu'on vous opère sous anesthésie. Vous ne ressentez aucune douleur pendant l'anesthésie, mais cela veut-il dire que vous êtes en *samâdhi* ? Là, c'est la même chose. Il faut savoir ce qu'est le *samâdhi*. Et comment le savoir sans connaître le Soi ? Si l'on connaît le Soi, on connaît automatiquement le *samâdhi*. »

Entre-temps, un *devotee* tamoul commença à chanter des hymnes du *Tiruvachakam*¹. Quand il arriva au passage « Ô, Îshvara, tu essayes de me fuir, mais je te tiens fermement. Où peux-tu alors aller et comment peux-tu m'échapper ? », Bhagavân fit remarquer avec un sourire : « Il semble qu'il

essaye de s'enfuir et ils le retiennent ! Où pourrait-il s'enfuir ? Où n'est-il pas présent ? Qui est-il ? Tout cela n'est qu'une image. Dans le même livre, il y a une série de dix chants. Voici ce que dit l'un d'eux :

Oh, mon Seigneur ! Tu as fait de mon esprit Ta demeure. Tu T'es donné à moi et, en même temps, Tu m'as reçu en toi. Qui de nous deux, Seigneur, est le plus malin ? Si tu t'es donné à moi, je jouis d'une félicité infinie, mais bien que, par Ta miséricorde sans limites Tu aies fait de mon corps Ta demeure, à quoi puis-je bien te servir ? Que puis-je Te donner en retour ? Je n'ai plus rien qui me soit encore propre.

Cela signifie qu'il n'y a plus de "je". Voyez comme c'est beau ! S'il n'y a plus de "je", où est alors celui qui agit et que peut-il encore faire, que ce soit la dévotion, la recherche du Soi ou le *samâdhi* ? »

[1](#) - Ensemble d'hymnes dédiés à Shiva et composés par le saint-poète Manikkavâchakar.

Restez là où vous êtes

10 septembre 1947

Ce matin, à 9 h 45, au moment où Bhagavân voulait partir pour sa promenade habituelle, un jeune homme de l'Andhra Pradesh s'est approché de son sofa et a dit : « Svâmî, je suis venu ici pour pratiquer des ascèses (*tapas*), mais je ne sais pas quel est l'endroit approprié pour cela. J'irai là où vous me direz d'aller. »

Bhagavân se taisait. Souriant intérieurement, il commença à se frictionner les jambes et les genoux, comme il le fait souvent avant d'aller se promener à cause de ses problèmes de rhumatismes. Nous étions tous impatients de savoir ce qu'il allait dire. Peu après, il prit sa canne et, en regardant le jeune homme, il dit : « Comment puis-je vous dire où aller pour pratiquer le *tapas* ? Le mieux est de rester là où vous êtes. » Et avec un sourire aux lèvres, il sortit.

Le jeune homme était perplexe. « Qu'est-ce que cela signifie ? s'exclama-t-il. Puisqu'il est notre aîné, je pensais qu'il pouvait m'indiquer un lieu saint où je pourrais rester, mais au lieu de cela il me dit de rester où je suis. Je me trouve maintenant près de ce sofa. Veut-il dire que je dois rester à cet endroit même ? Suis-je venu le voir pour recevoir une telle réponse ? Est-ce une plaisanterie ? »

Un des *devotees* le conduisit dehors et lui expliqua : « Même si Bhagavân dit quelque chose d'un ton léger, il y a toujours un sens profond derrière. Là où la sensation du "je" se lève se trouve le Soi. *Tapas* veut dire savoir où se trouve le Soi et y rester. Pour le savoir, on doit savoir qui l'on est ; et une fois le Soi réalisé, peu importe où l'on se trouve. C'est ce que Bhagavân a voulu dire. » C'est ainsi qu'il calma le jeune homme, puis il le laissa partir.

Hier, quelqu'un d'autre a posé une question similaire : « Svâmî, comment pouvons-nous trouver le Soi ?

– Vous êtes dans le Soi ; où est la difficulté de le trouver ? répondit Bhagavân.

– Vous dites que je suis dans le Soi, mais où se trouve-t-il exactement ? persista la personne.

– Si vous vous maintenez dans le cœur et si vous cherchez patiemment, vous allez le trouver », fut la réponse de Bhagavân.

La personne, toujours insatisfaite, fit l'étrange remarque qu'il n'y avait pas de place dans son cœur pour pouvoir y demeurer.

Bhagavân, souriant, s'adressa à l'un des *devotees* en disant : « Voyez donc comme cet homme peine à savoir où se trouve le Soi ! Que puis-je lui dire ? Le Soi est ce qui *est*. Il est omniprésent. Quand je lui dis qu'on l'appelle le "cœur" il répond qu'il n'y trouve pas la place pour s'y maintenir. Que puis-je faire ? Dire que le cœur n'est pas assez grand, alors qu'on l'a rempli de *vâsanâ* inutiles, revient à se plaindre qu'il n'y ait pas de place pour s'asseoir dans une maison grande comme le Sri Lanka. Si l'on jetait au rebut tout le bric-à-brac, n'y aurait-il pas assez de place ? Le corps lui-même n'est que camelote. De même que celui qui n'arrête pas de fourrer plein de fatras inutile dans toutes les pièces de sa maison se plaint ensuite qu'elle est trop petite pour lui, les gens remplissent le mental avec toutes sortes d'impressions et disent après qu'il n'y pas de place pour le Soi. Si toutes les fausses idées et impressions sont balayées et jetées par-dessus bord, ce qui demeure est la sensation de plénitude – et c'est le Soi. Il n'y aura plus de "je" indépendant ; c'est un état dépourvu d'ego. Peut-on alors encore parler d'espace ou d'une personne qui occupe l'espace ? Au lieu de chercher le Soi, les gens disent : "Il n'y a pas de place, pas de place !", c'est comme si l'on fermait les yeux en disant : "Il n'y a pas de soleil !" Que faire dans ces conditions ? »

Le Soi unique et omniprésent

11 septembre 1947

Hier, un *sâdhu* est venu dans le hall et s'est assis. Il voulait dire quelque chose, mais hésitait. Après un moment, il s'est approché de Bhagavân et a dit : « Svâmî, on dit que le Soi est omniprésent. Cela veut-il dire qu'il se trouve aussi dans un cadavre ?

– Oh ! C'est ça que vous voulez savoir ? répondit Bhagavân. Cette question s'est-elle posée au cadavre ou à vous ?

– À moi, dit le *sâdhu*.

– Quand vous dormez, vous demandez-vous si vous existez ou non ? C'est seulement à votre réveil que vous vous rendez compte que vous existez. Dans le rêve aussi, le Soi existe. En vérité, il n'y a pas de corps qui soit mort ou vivant. Ce qui ne bouge pas, nous l'appelons "mort", et ce qui bouge, nous l'appelons "vivant". Dans le rêve vous voyez nombre de corps, morts et vivants, mais quand vous vous réveillez ils cessent d'exister. De la même manière, ce monde, qu'il soit animé ou pas, est non existant. La mort veut dire la dissolution de l'ego, et la naissance sa renaissance. Il y a des naissances et des morts, mais elles concernent l'ego, et non *vous*. Vous existez, que le sens de l'ego soit là ou non. Vous êtes sa source, mais vous n'êtes pas l'ego même. La délivrance (*mukti*) signifie trouver l'origine de la naissance et de la mort et détruire le sens de l'ego à sa racine. C'est cela la délivrance. C'est mourir en pleine conscience. Si l'on meurt de cette façon, on renaît en même temps et au même endroit avec l'*aham-sphurana* ("Je, Je") qui se manifeste. Celui qui naît ainsi n'a plus les moindres doutes. »

Hier soir, après la récitation des Veda, un jeune Européen, qui est là depuis quatre ou cinq jours, a posé à Bhagavân plusieurs questions.

Bhagavân, comme à son habitude, a répondu par : « Qui êtes-vous ? Qui pose cette question ? » Incapable d'obtenir quelque éclaircissement que ce soit, le jeune homme, en dernier ressort, a demandé à Bhagavân quel était le verset de la *Gîtâ* qu'il aimait le plus, et Bhagavân a répondu qu'il les aimait tous. Comme le jeune homme persistait, Bhagavân lui a répondu que c'était le verset 20 du chapitre X : « Je suis le Soi, ô Gudakesha¹, qui siège dans le cœur des êtres ; je suis le début, le milieu et la fin de tous les êtres. »

Le jeune homme, content et satisfait, prit congé en disant : « Svâmî, ce soi irréel est obligé de reprendre la route pour des raisons de travail. Je vous prie de bien vouloir recommander à mon soi irréel de s'immerger dans le Soi réel. » Bhagavân, souriant, répondit : « Une telle recommandation s'avérerait nécessaire là où il y a plusieurs soi différents – un pour demander une recommandation, un pour recommander et un autre pour entendre la recommandation. Mais il n'y a pas autant de soi. Il n'existe qu'un seul Soi. Tout est compris dans l'unique Soi. »

¹- Autre nom d'Arjuna.

La manifestation du Soi

12 septembre 1947

Cet après-midi, un *devotee* s'est approché de Bhagavân et lui a demandé respectueusement : « Svâmî, on dit qu'Îshvara, qui est le reflet de l'âme et se manifeste sous forme de mental pensant, s'est fait *jîva*, l'âme personnifiée, reflet de la faculté pensante. Quelle en est la signification ? »

Bhagavân répondit : « La conscience réfléchie du Soi (*âtman*) est appelée Îshvara, et Îshvara reflété à travers la faculté pensante est appelé *jîva*. C'est tout.

– Je comprends, Svâmî, mais qu'est-ce alors le *chidâbhâsa* ?

– Le *chidâbhâsa* est la sensation du Soi qui se manifeste en tant que lumière mentale. L'un devient trois, les trois deviennent cinq et les cinq deviennent multitude. Ainsi, le Soi pur (*sattva*), qui est un, devient, par contact, trois (*sattva*, *rajas* et *tamas*) ; avec ceux-ci naissent les cinq éléments et, avec eux, l'univers entier. C'est ainsi que se crée l'illusion que le corps est le Soi. Si on l'exprime en termes d'espace (*âkâsha*), on l'explique comme étant divisé en trois catégories qui se reflètent dans l'âme : le monde infini de la pure Conscience (*chidâkâsha*), le monde infini de la conscience mentale (*chittâkâsha*) et le monde infini de la matière (*bhûtâkâsha*). Quand le mental (*chitta*) est divisé en ses trois aspects, à savoir le mental inférieur, l'intuition et l'ego (*manas*, *buddhi* et *ahamkara*), on l'appelle "organe interne" (*antahkarana*). Les jambes, les mains et les autres organes du corps sont appelés *bâhyakarana* (organes externes), tandis que les sens (*indriya*) qui opèrent à l'intérieur du corps sont les *antahkarana* (organes internes). Cette sensation du Soi, ou mental lumineux, qui opère par ces organes internes, est connu sous le nom d'"âme

individuelle”, ou *jîva*. Quand la conscience mentale, qui est une réflexion de l’aspect tangible de la pure Conscience, voit le monde de la matière, elle est appelée “monde mental” (*mano-âkâsha*), mais quand elle voit l’aspect tangible de la pure Conscience, elle est appelée “Conscience parfaite” (*chinmaya*). C’est pourquoi on dit : “C’est le mental qui est, pour les hommes, à la fois cause de servitude et de libération” (*Mana eva manushyânâm kâranam bandha-mokshayoh*⁴). Ce mental crée de nombreuses illusions.

– Comment l’illusion peut-elle disparaître ?

– Si l’on s’est assuré de cette vérité secrète par la recherche du Soi (*âtma-vichâra*), la multiplicité se résout en cinq, le cinq en trois et le trois en un. Supposons que vous ayez mal à la tête et que vous vous en débarrassiez en prenant un médicament. Vous redevenez alors comme vous étiez auparavant. Le mal de tête est comme l’illusion que le corps est le Soi ; l’illusion disparaît quand on prend le médicament appelé “recherche du Soi”.

– La voie de la recherche du Soi peut-elle être suivie par tout le monde ?

– Il est vrai que cette voie n’est praticable que par ceux ayant une certaine maturité. Pour les autres sont prescrits la répétition de prières ou de noms sacrés à mi-voix (*japa*), l’adoration d’images, le contrôle de la respiration (*prânâyâma*), la visualisation d’une colonne de lumière (*jyotishtoma*) et d’autres pratiques yogiques, spirituelles et religieuses. Par ces pratiques, ils gagnent en maturité et réaliseront le Soi en suivant la voie de la recherche du Soi. Afin de libérer les hommes immatures de l’illusion du monde, on doit leur dire qu’ils ne sont pas le corps. Il suffit de leur dire qu’ils sont le Tout, l’Omniprésent. Les Anciens disent que l’on doit inciter les hommes dont l’esprit n’est pas mûr à connaître “Celui qui voit” par la recherche du Soi. Pour cela, ils doivent examiner les cinq éléments et les rejeter en répétant : “Ni ceci ni cela” (*Neti, neti*). Ensuite, il faut leur faire comprendre que les cinq éléments ne sont pas différents du Soi, tout comme les ornements en or ne sont pas différents de l’or. Les gens remarquent la différence entre les diverses sortes d’ornements, mais l’orfèvre tient-il compte de cette différence ? Il ne voit que l’or dont ils sont faits. De même, l’homme réalisé (*jñânî*) voit tout comme étant son propre Soi.

L’enseignement de Shankara était cela même. Certaines personnes, qui ne le comprenaient pas, considéraient Shankara comme un nihiliste (*mithyâvâdî*) parce qu’il soutenait que le monde est irréel. Mais leur propos

est dénué de tout sens. Quand vous voyez une pierre sculptée en forme de chien et que vous comprenez qu'il ne s'agit que d'une pierre, le chien n'existe pas pour vous ; de même, quand vous ne percevez que le chien et ne réalisez pas que c'est une sculpture dans la pierre, il n'y a pas de pierre pour vous. Si vous existez, tout existe ; si vous n'existez pas, il n'y a rien dans ce monde qui existe. Quand on dit qu'il n'y a pas de chien, mais qu'il y a une pierre, cela ne veut pas dire que le chien s'est sauvé parce que vous voyez la pierre.

Voici une histoire pour illustrer cela. Un homme se mit en route pour voir le palais du roi. En arrivant, il aperçut des chiens des deux côtés de l'entrée du palais. À distance, l'homme, ne voyant pas qu'ils étaient taillés dans la pierre, les prit pour des vrais chiens et eut peur de s'approcher. Un saint homme, remarquant cela, lui certifia que les chiens n'étaient pas vivants. L'homme s'approcha et vit que ce qu'il prenait pour des chiens n'était que des sculptures de pierre. De la même manière, si vous voyez le monde, le Soi est invisible ; si vous voyez le Soi, le monde est invisible. Un bon instructeur (*guru*) est comme ce saint homme dans l'histoire. L'être réalisé, qui connaît la Vérité, est conscient de ne pas être le corps. Mais il y a encore autre chose : on ne peut être conscient du Soi tant que l'on ne considère pas la mort comme très proche et pouvant arriver à tout moment. Cela veut dire que l'ego doit mourir, qu'il doit disparaître en même temps que les *vâsanâ* (prédispositions). Si l'ego disparaît ainsi, le soi resplendit en tant que Soi lumineux. De tels individus se trouvent sur un plan spirituel très élevé, ils sont libérés des naissances et des morts. »

Simplicité

13 septembre 1947

Récemment, Aurobindo Bose, en revenant de Bangalore, a apporté des crayons qu'il a offerts à Bhagavân. Après avoir répondu aux questions habituelles sur son état, il est rentré chez lui. Bhagavân examina de près les crayons, écrivit quelques mots et sembla apprécier leur qualité. Ensuite, il les passa à Krishnaswâmî en disant : « Conservez-les soigneusement. Mon crayon à moi doit être quelque part. Cherchez-le, s'il vous plaît, et donnez-le-moi. » Krishnaswâmî rangea les crayons dans une boîte et trouva un autre crayon qu'il donna à Bhagavân.

Bhagavân l'examina en le tournant de tous côtés, puis il dit : « Pourquoi celui-ci ? Il vient de Devaraja Mudaliar. Celui qui est à nous doit être quelque part. Donnez-le-moi et rangez celui-ci en lieu sûr. » Krishnaswâmî chercha partout, mais ne put trouver le crayon demandé.

Devaraja Mudaliar, qui justement était là, dit : « Pourquoi vous en préoccuper ? Tous les crayons ne sont-ils pas à vous ? »

Bhagavân, souriant, répondit : « Ce n'est pas ça. Vous m'avez donné celui-ci. Bose a apporté les autres. Si nous ne faisons pas attention, quelqu'un pourrait les prendre. Vous savez que le svâmî appartient à tout le monde. Si l'on perd votre crayon, vous serez triste car vous l'avez payé cher. S'il s'agit de notre crayon, qu'importe où on le range. Il coûte seulement un demi-*anna* et nous ne l'avons même pas acheté. Quelqu'un l'a trouvé et me l'a donné. Alors, il nous appartient. Quant aux autres crayons, nous en sommes responsables envers les donateurs. Personne ne se préoccupe de celui-ci et c'est pourquoi j'aimerais l'avoir. Les autres crayons sont pour des gens importants. Pourquoi en aurions-nous besoin ?

Ai-je à passer un examen ou à travailler dans un bureau ? Pour ce que j'ai à écrire, mon crayon me suffit. »

Finalement, le crayon fut retrouvé.

Il y a quelque temps, un autre petit incident a eu lieu. Une personne riche avait apporté une tasse en argent, avec soucoupe et cuillère. Tout en plaçant respectueusement ces objets devant Bhagavân, elle dit : « Bhagavân, s'il vous plaît, utilisez-les pour vos boissons. » Bhagavân examina les objets et les remit aux assistants pour qu'ils les apportent au bureau. Un *devotee* objecta : « Ils ont été offerts pour que Bhagavân les utilise, non ? »

Bhagavân répondit : « Oui, mais ces objets sont utilisés par les gens riches. À quoi peuvent-ils bien nous servir ? Si besoin est, nous avons nos propres tasses et cuillères ; pourquoi celles-ci ? » Puis il s'adressa à un assistant : « À partir de demain, nous utiliserons nos propres tasses. Sortez-les. »

Un autre *devotee* demanda : « De quelles tasses s'agit-il, Bhagavân ? »

– Elles ont été confectionnées à partir de coques de noix de coco, polies et peaufinées. Ce sont des tasses et des cuillères. Elles nous appartiennent. Si nous les utilisons, elles serviront au moins à quelque chose. Gardez, s'il vous plaît, ces objets en argent ailleurs.

– Ces objets en argent n'appartiennent-ils pas à Bhagavân ? »

Bhagavân, en riant : « Oui, mais dites-moi, pourquoi toute cette ostentation pour nous ? Ils sont précieux. Si nous sommes négligents, quelqu'un pourrait les voler. Il faut alors les surveiller. Est-ce le travail du svâmî ? Et pas seulement cela. Quelqu'un pourrait penser : "Après tout, il est un *sannyâsin*, si je le lui demande, il me les donnera certainement." Il me les demandera et je ne pourrai pas dire non. Or, si je les donne, ceux qui les ont offerts m'en voudront, car ils les ont donnés pour que seul le svâmî les utilise. À quoi bon tout cela ? Si nous utilisons nos propres tasses, peu importe ce que nous en faisons. »

Ainsi Bhagavân renvoya les objets en argent et fit sortir ses propres tasses, qu'il montra à tous ceux qui étaient présents.

À peu près à la même période, un *devotee* a apporté une canne avec un manche en argent et l'a présentée à Bhagavân. Bhagavân l'examina en la tournant de tous côtés, puis il fit remarquer : « Bien. Elle est très jolie. Utilisez-la avec précaution.

– Mais elle n'est pas pour moi, dit le *devotee*, je l'ai apportée en pensant que Bhagavân pourrait s'en servir.

– Quelle idée ! s'exclama Bhagavân. Une canne aussi jolie, avec un manche en argent, ne doit être utilisée que par des personnes officielles comme vous. Pourquoi moi ? Regardez, j'ai ma propre canne. Elle me suffit. »

Un autre *devotee* intervint : « Quand celle-ci sera usée, vous pourrez utiliser celle-là, n'est-ce pas ?

– Pourquoi aurais-je besoin de choses aussi précieuses ? On peut prendre un morceau de bois et tailler une canne en un instant. Quand j'habitais dans la Montagne, j'ai taillé beaucoup de bâtons pour en faire des cannes. Puis, je les ai polies et en ai pris soin. Elles n'ont même pas coûté un *paisa*. Plusieurs personnes les ont emportées. Elles étaient à nous. Pourquoi tout cet appareil ? Ces cannes bon marché font notre affaire. »

Avec ces paroles, Bhagavân rendit la canne au *devotee*.

Bhagavân, en règle générale, n'utilise jamais des choses coûteuses. Il n'aime que ce qui ne coûte rien.

Le don de la Mère

14 septembre 1947

Le mois dernier, Niranjanandaswâmî a envoyé comme offrande, au temple de Meenakshi¹, à Madurai, un taureau qui était né et avait été élevé à l'ashram. Les gens de là-bas lui ont donné le nom de Basava, l'ont joliment décoré et ont pris une photo de lui avec Shrî Sambashiva Iyer, qui l'avait accompagné. Sambashiva Iyer est revenu avec la photo, une écharpe en soie, du *vibhûti*, du *kumkum* et du *prasâdam*, que les autorités du temple lui avaient donnés.

À cause de la foule de visiteurs, Bhagavân passe maintenant ses journées dans le hall du jubilé. Sambashiva Iyer arriva devant Bhagavân avec l'écharpe, le *vibhûti*, etc., posés sur un grand plateau. Les brahmanes qui l'avaient accompagné récitèrent un mantra et nous nous prosternâmes devant Bhagavân. Bhagavân dit en me regardant : « Notre taureau a été envoyé au temple de Meenakshi, le saviez-vous ?

– Oui, je le savais, répondis-je. Le jour où il est parti, je l'ai vu décoré avec du curcuma, du *kumkum*, etc., et on m'a dit quelle en était la raison. »

Bhagavân, tenant le plateau respectueusement dans les mains, mit du *vibhûti* sur son front et dit : « Ceci est le présent de Meenakshi. » Et sa voix tremblait en disant cela.

Sambashiva Iyer étendit l'écharpe sur les pieds de Bhagavân et quand Bhagavân, profondément ému, l'enleva avec une évidente expression de révérence, l'assistant la prit et l'étala sur le sofa. Arrangeant encore l'écharpe de ses mains, Bhagavân, en regardant dans notre direction, dit d'une voix pleine d'émotion : « Mère Meenakshi a envoyé cela. C'est un don de la Mère. » Il ne put rien dire de plus et resta silencieux. Ses yeux se

remplirent de larmes de joie et son corps ne bougea plus. En voyant cela, il m'a semblé que la Nature elle-même était devenue silencieuse.

Il y a trois ans, les médecins de l'ashram prescrivirent à Bhagavân du riz pilé à la main, disant que c'était bon pour sa santé. Les habitants de l'ashram demandèrent à Bhagavân de bien vouloir accepter ce riz qui serait préparé spécialement pour lui. Quand Bhagavân voulut savoir si le même riz serait servi à tout le monde, ils dirent que ce n'était pas possible, car son stock était limité. Bhagavân, en conséquence, n'en voulut pas. Ils eurent beau essayer de le persuader, Bhagavân n'était pas d'accord. En dernier ressort, les *devotees* proposèrent d'utiliser ce riz pour les offrandes journalières à la déité dans le temple, offrandes pour lesquelles le riz est toujours préparé séparément, et ils prièrent Bhagavân d'en accepter une part. « Si c'est ça, c'est bon. J'en prendrai parce que c'est le *prasâdam* de la Mère », dit-il. À partir de ce jour, le riz pilé à la main a été servi à Bhagavân après avoir été offert à la déesse dans le temple. Ce qui restait revenait à tous ceux qui l'entouraient.

L'été dernier, on a célébré ici le mariage du fils de Ramaswâmî Iyer. Lors du repas, Iyer remarqua que tout le monde avait du riz blanc sur sa feuille, sauf Bhagavân qui avait du riz rougeâtre. Il en demanda la raison et Bhagavân, souriant, expliqua : « C'est le *prasâdam* de la Mère. Où est le problème ? Ce riz a été préparé spécialement pour la Mère comme offrande. » Puis il raconta comment on en était arrivé là et répéta encore une fois : « C'est un don de la Mère, je ne l'ai accepté que pour cela. »

N'est-ce pas une leçon pour ceux qui disent avoir arrêté de visiter des temples ou cessé d'autres pratiques du même ordre ?

La paix du mental est libération

16 septembre 1947

Avant-hier, une femme de l'Andhra Pradesh est arrivée avec son mari et a demandé à Bhagavân : « Svâmî, j'ai entendu plusieurs discours sur le Vedânta et je pratique la méditation. Il arrive que pendant la méditation je me sente si emplie de félicité que des larmes me viennent ; à d'autres moments, rien ne se passe. Pourquoi cela ? »

Bhagavân, souriant : « La félicité est toujours là, ce n'est pas quelque chose qui va et vient. Ce qui va et vient est une création mentale et vous ne devriez pas vous en préoccuper.

– Dès que cette félicité disparaît, je me sens découragée et je désire la retrouver. Pourquoi ?

– Vous admettez que “vous” existez dans les deux états, l'état de félicité tout comme celui où elle a disparu. Si vous comprenez correctement ce “vous”, ces expériences seront sans importance. »

Une autre personne : « Pour éprouver cette félicité, on doit pouvoir s'accrocher à quelque chose, n'est-ce pas ?

– Si vous devez vous accrocher à quelque chose, c'est la dualité. Mais ce qui est est le Soi seul, et non pas la dualité. Alors, qui s'accroche à qui ? Et à quoi peut-on s'accrocher ? »

Personne ne répondit. D'un air bienveillant, Bhagavân dit : « Les *vâsanâ* sont si forts. Que peut-on faire ? »

À ce moment, un jeune homme entra, s'assit, et remit un papier à Bhagavân. Bhagavân, après l'avoir lu, dit : « Il est écrit ici : “La paix du mental, est-ce la libération (*moksha*) ?” La réponse est comprise dans la

question. Que peut-on dire de plus ? Votre question en soi indique que la paix du mental est libération. »

Le jeune homme : « Tantôt le mental est paisible, tantôt il est distrait. Comment pouvons-nous empêcher ces distractions ?

– Le mental de qui est distrait ? Qui pose la question ?

– C’est mon mental et c’est moi qui pose la question.

– Oui, c’est cela. Il y a quelque chose qui s’appelle “moi”. Puisque nous éprouvons de temps en temps la paix, celle-ci doit bien exister ; du reste, ces sentiments que nous appelons “désirs” appartiennent au mental ; une fois les désirs éliminés, le mental ne sera plus versatile ; et alors seule demeurera la paix. Pour atteindre ce qui est permanent, nul effort n’est nécessaire. L’effort n’est nécessaire que pour éliminer les désirs. Dès l’instant où le mental devient fluctuant, il doit être détourné de ce qui le distrait. Ce faisant, la paix s’installe. C’est l’*âtman*, c’est la libération, c’est le Soi. »

यतो यतो निश्चिरति मनश्चञ्चलमस्थिरम् ।
ततस्ततो नियम्यैतदात्मन्येव वशं नयेत् ॥

*Yato yato nishcarati manash cañcalam asthiram
tatas tato niyamyai 'tad âtmany eva vasham nayet*

Chaque fois que le mental, toujours en mouvement et instable, s’échappe, il convient de le contrôler et de le concentrer sur le Soi.

Bhagavad-Gîtâ VI, 26

Annâmalai

20 septembre 1947

Hier un *devotee* a fait la remarque suivante : « On dit qu’Arunâchala est fait de lumière (*vyotis*).

– Oui, répondit Bhagavân, c’est vrai. Pour l’œil humain, il se présente sous forme de terre et de roche, mais sa vraie forme est lumière.

– Comment la Montagne a-t-elle reçu le nom d’Annâmalai¹ ? poursuivit le *devotee*.

– Ce que Brahmâ et Vishnu n’ont pas pu atteindre est Annâmalai. Cela veut dire que la Montagne est l’incarnation de la lumière qui se trouve au-delà de la parole et de l’esprit. *Anna* signifie “hors d’atteinte”. D’où ce nom.

– Mais la Montagne a une forme, dit le *devotee*.

– Elle est apparue à Brahmâ et Vishnu sous forme d’une colonne de lumière enveloppant l’univers entier. Ce n’est que plus tard qu’elle a pris l’aspect d’une montagne. C’est le *sthûla-sharîra* (corps grossier) d’Îshvara. Le *vyotis* est le *sûkshma-sharîra* (corps subtil). La Réalité se trouve au-delà de ces corps. »

J’intervins : « Quelle est l’histoire de l’étoile Krittika ?

– Oh, cette histoire ! Brahmâ et Vishnu se disputaient pour savoir qui était le plus grand. Au mois de *Kârtika*, le jour de l’étoile Krittika, Shiva leur apparut sous forme d’une colonne de lumière – en commémoration de cet événement, la fête des lumières est célébrée chaque année en ce jour de *Kartikai Deepam*². Brahmâ voulut trouver la fin de cette colonne, Vishnu son commencement. N’y réussissant pas, ils se sentirent las et, finalement, ils abandonnèrent la recherche. Ils s’avouèrent vaincus et se mirent à prier

le Tout-Puissant. Le Seigneur Shiva leur apparut dans la lumière de la colonne. Il les bénit et leur promit de se manifester à l'avenir sous forme d'une montagne et d'un *lingam* (signe) dans le temple, pour qu'ils puissent le vénérer. Puis il disparut. Les dieux ayant continué à adorer le *lingam* d'année en année, la deuxième moitié du mois de *Kumbha*, à minuit, entre le treizième et le quatorzième jour, Shiva leur apparut dans ce *lingam*. Depuis, on appelle ce jour *Shivarâtri*. On dit que la vénération du *lingam* a commencé ce jour-là. Il est clairement écrit dans le *Skanda-Purâna* que le premier *lingam* qui s'est manifesté était à Arunâchala. »

¹- « Montagne inatteignable », nom tamoul pour Arunâchala.

²- Voir la seconde lettre du 29 novembre 1947.

L'omniprésent

25 septembre 1947

Hier après-midi, Bhagavân lisait le *Yoga-Vasishsta* quand un *pandit* a commencé une discussion sur des histoires qui se trouvent dans ce livre, disant : « Svâmî, n'existe-t-il pas différents asservissements qui empêchent la libération ? »

Bhagavân, qui était allongé sur son sofa, se redressa et répondit : « Oui, il y a les asservissements du passé, du futur et du présent. Dans les *Upanishad* et aussi dans le *Vasudeva-Mananam*¹ se trouve une histoire sur les asservissements du passé.

Un brahmane, qui avait une grande famille, acheta une bufflonne. Il entretenait sa famille en vendant son lait, le yaourt, le *ghee* (beurre clarifié), etc., et passait toutes ses journées à se procurer du fourrage, de l'herbe et des graines de coton pour la bufflonne et à nourrir l'animal. Lorsque sa femme et ses enfants moururent l'un après l'autre, il reporta tout son amour et son affection sur la bufflonne. Mais au bout d'un certain temps, elle mourut à son tour. Seul et las de la vie de famille, il renonça au monde, prit le *sannyâsa* et se voua à la prière et à la méditation aux pieds d'un *guru*. Après quelques jours, le *guru* l'appela et dit : “Tu te consacres depuis quelques jours à des pratiques spirituelles (*sâdhana*) ; en tires-tu quelque bénéfice ?” Le brahmane lui raconta alors l'histoire de sa vie et il ajouta : “Svâmî, à cette époque, j'ai aimé la bufflonne surtout parce qu'elle assurait la subsistance de ma famille. Bien qu'elle soit morte depuis longtemps, quand je suis en méditation, elle continue à occuper ma pensée. Que dois-je faire ?” Le *guru*, étant donné qu'il s'agissait d'un asservissement du passé, lui répondit : “Mon cher ami, il est dit que le *brahman* est *asti, bhâti*,

priyam. *Asti* désigne son omniprésence, *bhâti* sa lumière et *priyam* son amour. La bufflonne, étant un objet d'amour, est donc aussi le *brahman*. Elle a un nom et une forme. Ce que tu dois faire alors, c'est renoncer à ton nom et à ta forme ainsi qu'à ceux de la bufflonne. Si tu fais cela, ce qui subsiste est le *brahman*. Renonce aux noms et aux formes et mets-toi à méditer." Le brahmane se voua à la méditation, renonça à l'un et à l'autre et atteignit la réalisation (*jñânâ*).

Nom et forme sont des asservissements qui ont leur origine dans le passé. En réalité, ce qui *est* est un, omniprésent et universel. Nous disons : "Ici c'est une table, là c'est un oiseau, là un homme." Il n'y a qu'une différence de noms et de formes, mais ce qui *est* est présent en tous lieux et à tous moments. C'est ce qu'on appelle *asti* (omniprésent). Dire que quelque chose existe implique quelqu'un qui le voit. L'intelligence qui voit est appelée *bhâti*. Il doit y avoir quelqu'un qui dit : "Je le vois, je l'entends, je le veux", c'est *priyam*. Tous les trois sont des attributs de la nature, le Soi naturel ; on les appelle aussi "existence-conscience-félicité" (*sat-chit-ânanda*). »

Un autre *devotee* s'enquit : « Si *priyam* est un attribut naturel, il devrait se manifester à l'égard de tous. Alors pourquoi n'éprouvons-nous pas d'amour quand nous voyons un tigre ou un serpent ?

– Nous ne ressentons peut-être pas d'amour pour eux, mais toute espèce éprouve de l'amour envers son propre genre. Le tigre aime les tigres, le serpent les serpents ; le voleur aime les voleurs et le débauché les débauchés. Ainsi, l'amour est toujours présent. Des images sont projetées sur un écran. L'écran est *asti*, omniprésent ; la lumière qui rend les images visibles est *bhâti* et *priyam*, clarté et amour. Les images avec leurs noms et leurs formes vont et viennent. Si on ne se laisse pas captiver par elles et qu'on les ignore, la toile de l'écran, qui était toujours là, se présente telle qu'elle est. Nous voyons les images sur l'écran moyennant une petite lumière qui brille dans l'obscurité. Les images seront-elles encore visibles si cette obscurité est dissipée par une grande lumière ? Toute la salle devient éclairée. De même, si vous voyez le monde avec la petite lumière appelée "mental", vous le verrez plein de différentes couleurs. Mais si vous le voyez avec la grande lumière appelée "réalisation du Soi" (*âtma-jñâna*), vous découvrirez que c'est une lumière constante et universelle. »

[1](#)- Classique tamoul traitant du Vedânta.

Asservissement

26 septembre 1947

Un *devotee*, ayant écouté hier tout ce que Bhagavân disait sur les asservissements du passé, est venu aujourd'hui et s'est assis près de lui. Il a demandé : « Hier, Bhagavân a bien voulu nous parler des asservissements du passé, mais il ne nous a rien dit sur les asservissements présents et futurs. »

Bhagavân répondit : « Oui, c'est vrai, mais Vidyâranya, dans sa *Pañcadashî*¹, a expliqué en détail les asservissements futurs et les moyens de s'en libérer.

– Je n'ai pas lu la *Pañcadashî*.

– Alors je vais vous en parler. Il existe quatre sortes d'asservissements présents² : *vishayâshakti-lakshana*, *buddhi-mândya*, *kutarka* et *viparyaya-durâgraha*. Le premier désigne le désir pour les choses matérielles ; le deuxième l'incapacité de saisir les enseignements et les commentaires du *guru* ; le troisième, c'est mal comprendre l'enseignement du *guru* ; le quatrième est le sentiment égotiste du genre "Je suis versé dans les Veda", "Je suis un savant" ou "Je suis un ascète". Maintenant, comment ces asservissements peuvent-ils être dominés ? Le premier peut être dominé par la quiétude (*shama*), en maîtrisant les mauvaises tendances du mental (*dama*) par le détachement (*uparati*) et par l'indifférence envers les choses extérieures (*titikshâ*) ; le deuxième peut être vaincu en écoutant l'enseignement du *guru* à maintes reprises ; le troisième par la réflexion et la contemplation ; et enfin, le quatrième par la méditation profonde sur une pensée. Si, de cette manière, le chercheur élimine les obstacles, il sera conforté dans l'idée d'être l'incarnation du Soi (*âtma-svarûpa*).

En ce qui concerne les asservissements futurs, ils sont le résultat des actions dont nul ne réalise qu'elles constituent un péché, c'est-à-dire qu'elles causent un asservissement futur. Le chercheur qui désire effectuer une action parce qu'elle est un acte de gentillesse et de sympathie doit savoir qu'elle entraîne malgré tout un asservissement futur. Même s'il pense ne pas être le sujet agissant (*akartâ*), être détaché des choses du monde (*asanga*), ne pas être affecté par l'accomplissement de ce désir et qu'il peut donc réaliser cet acte, il sera tout de même asservi et ne sera libéré de l'asservissement qu'après quelques renaissances. Le fait que les asservissements futurs mènent à des renaissances est affirmé dans les Textes qui font autorité (*shruti* et *smriti*). Vâmadeva, par exemple, devait renaître une fois, Bharata trois fois³... Par conséquent, le chercheur doit toujours se souvenir des trois formes d'asservissements et faire en sorte de les éviter. S'il ne les prévient pas, il va sans doute être obligé de renaître. Vidyâranya déclare : "Pour celui qui est libéré de ces trois asservissements, la délivrance (*mukti*) est certaine." On parle de tout cela aussi dans le *Vasudeva-Mananam* où, de plus, nombre d'histoires sont racontées. Pour chaque type d'asservissement on donne une histoire pour l'illustrer. N'avez-vous pas lu ces histoires non plus ?

– Je les ai lues quand j'étais jeune, sans pourtant réaliser qu'elles contenaient autant de choses importantes. Je vais les reprendre, Bhagavân. »
Après avoir dit cela, le *devotee* prit congé et partit.

¹- Ouvrage non dualiste du XIV^e siècle.

²- *Pañcadashî* IX, 43.

³- Roi mythologique et sage qui, à un âge avancé, renonça au trône et se retira dans la forêt. S'étant attaché à un chevreuil, il renaquit chevreuil, mais avec la conscience de son état spirituel antérieur. Dans sa vie suivante, il réalisa le Soi et, totalement indifférent au monde, son corps restait comme inerte, sans réaction (*jada*).

Regard fixé sur un seul point

24 octobre 1947

Hier, une guenon est venue avec son petit sur le rebord de la fenêtre, du côté du sofa de Bhagavân. Bhagavân, occupé à lire, ne l'avait pas remarquée. Au bout d'un moment, la guenon poussa des cris perçants et un des assistants essaya de la chasser, mais en vain. Alors, Bhagavân leva les yeux et dit : « Attendez ! Elle est venue pour montrer son bébé à Bhagavân. Les gens n'apportent-ils pas leurs enfants pour les montrer ? Son enfant aussi lui est cher. Regardez donc comme il est petit. » Puis il se tourna vers elle et lui dit d'un ton affectueux : « Hé ! Alors, tu as apporté ton enfant ? C'est bien ! » Il lui donna une banane et la renvoya.

Voici ce que les singes ont fait le jour de l'Indépendance. Quelques jours avant, Bhagavân était assis dans le hall du Jubilé, quand une armada de singes vint réclamer des fruits à cor et à cri. Krishnaswâmî, l'assistant, essaya de les faire fuir, mais Bhagavân dit : « N'oubliez pas que pour eux aussi le 15 août est le jour de l'Indépendance. Ce jour-là, au lieu de les faire fuir, vous devriez leur offrir un repas de fête. »

Le 14 août, tandis que des résidents de l'ashram préparaient le drapeau qui devait être hissé le lendemain, des troupes de singes ne cessaient de se manifester. Un des assistants voulut les chasser. Bhagavân dit d'un air amusé : « Ne les renvoyez pas, s'il vous plaît. N'ont-ils pas, eux aussi, gagné l'indépendance ? Vous devez leur donner des pois chiches, des lentilles et du riz grillé et leur préparer un repas de fête. Est-ce juste de les chasser ?

– Mais le jour de l'Indépendance c'est demain, pas aujourd'hui », dit l'assistant.

Bhagavân, en riant : « Mais si vous faites des préparatifs pour la célébration, ne doivent-ils pas faire les leurs ? C'est pourquoi ils sont pleins d'activité, vous ne le voyez pas ? »

Sais-tu ce qui est arrivé avec les singes en d'autres occasions ? Un des assistants est toujours assis près de Bhagavân avec une corbeille pour recevoir les fruits que les *devotees* viennent offrir. Parfois il somnole ou écoute la radio, les yeux fermés. Alors les singes arrivent et attendent le moment opportun pour s'emparer des fruits. Si les gens dans le hall veulent les chasser, Bhagavân dit : « Quand les assistants sont immergés dans une méditation profonde, les singes viennent et s'occupent du travail de ces hommes. Il faut bien que quelqu'un fasse le travail ! Les assistants mettent les fruits dans la corbeille, les singes mettent les fruits dans leur estomac ; c'est la seule différence. Pendant que les gens s'oublient en écoutant de la musique à la radio, les singes savourent le jus sucré des fruits. C'est bien, non ? »

Si aucun des assistants n'est présent et que les singes arrivent pour se servir, Bhagavân, dès qu'un assistant revient, dit : « Vous voyez, pas un seul de vous tous n'était là, alors les singes se sont mis au travail. En fait, ils vous aident et vous, vous pouvez vous reposer un peu. Quand j'étais dans la Montagne, les singes étaient mes fidèles compagnons. Maintenant vous les faites fuir, mais autrefois la Montagne était leur empire. »

Parfois, ces grands singes guerriers font tomber les fruits des mains d'un nouveau venu qui se trouve en chemin vers Bhagavân, ou bien ils attrapent les fruits que les gens ont reçus comme *prasâdam* de Bhagavân et qu'ils ont posés à côté d'eux. Alors Bhagavân a coutume de dire : « Ils prennent leur part de fruits, pourquoi vous fâchez-vous ? Ils ont le regard concentré (*lakshya-drishti*). Ils découvrent, on ne sait comment, où se trouvent les fruits et, en un clin d'œil, tous surgissent et s'emparent de leur part. Leur attention est toujours centrée sur les fruits. C'est pourquoi, dans le Vedânta, le regard du singe est pris comme exemple pour l'attention fixée sur un seul point. Le disciple devrait aussi être en mesure de reconnaître et comprendre le moindre signe des yeux du *guru*. Autrement, il ne peut atteindre son but. »

Vie après la réalisation

26 octobre 1947

Ce matin, après les *Veda-pârâyana*, un homme qui était là depuis quelques jours a demandé à Bhagavân : « Svâmî, on dit du *jñânî* qu'il ne fait rien, alors qu'il s'occupe de toutes les choses du quotidien. Comment l'expliquer ?

– Il existe une histoire à ce sujet. Deux amis sont en voyage d'affaire. Ils passent la nuit quelque part et l'un d'eux rêve que lui et son compagnon se rendent dans plusieurs endroits et font diverses choses. Le lendemain matin, il pose à son ami des questions concernant les différents lieux où ils se trouvaient ensemble pendant la nuit. Mais l'autre, n'ayant pas rêvé la même chose, ne peut répondre. Il dit simplement : « Je ne suis allé nulle part ; j'ai toujours été ici. » En réalité, ni l'un ni l'autre ne sont allés où que ce soit ; le premier homme est simplement victime d'une illusion. C'est pareil pour ceux qui pensent que ce corps-ci est réel, et non pas irréel comme dans un rêve. Malgré les apparences, rien n'affecte le *jñânî*. »

Un autre *devotee* fit remarquer : « On dit que les yeux d'un *jñânî* ont l'air de regarder les choses, mais qu'en réalité ils ne voient rien.

– Oui, les yeux d'un *jñânî* sont comme ceux d'une chèvre morte ; ils sont toujours ouverts, jamais fermés. Ils brillent mais ils ne voient rien, bien que, pour les autres, ils semblent tout voir. Mais quel intérêt ? »

Le *devotee* poursuivit : « Il est dit aussi que les êtres accomplis, tels les *siddha*, ne sont pas limités ou conditionnés par l'espace-temps.

– C'est juste. Il n'y a pour eux ni conditionnement ni limitation. Se pose alors la question de savoir comment ils accomplissent le travail de tous les jours. On doit donc dire qu'ils sont, eux aussi, soumis à des limitations, bien

que celles-ci soient très subtiles et ne durent que jusqu'au moment où ils se libèrent du corps (*videha-mukti*). C'est comme une ligne tracée sur l'eau : la ligne apparaît pendant qu'elle est tracée, mais aussitôt après, elle disparaît.

– S'il en est ainsi, les êtres émancipés (*siddha-purusha*) n'auront pas d'*upâdhi* (support) après avoir laissé tomber leur corps. Mais Bhagavân lui-même a dit que sur Arunâchala se trouvent plusieurs âmes émancipées. Si elles n'ont pas de support, comment ces âmes peuvent-elles continuer à exister ? »

Bhagavân cita le *Viveka-Chûdâmani* (vers 567) :

क्षीरं क्षीरे यथा क्षिप्तं तैलं तैले जलं जले ।
संयुक्तमेकतां याति तथाऽत्मन्यात्मविन्मुनिः ॥

*Kshîram kshire yathâ kshiptam tailam taile jalam jale
samyuktam ekatâm yâti tathâ 'tmani âtmavit munih*

Ceux qui ont atteint l'émancipation parfaite (*jñâna-siddhi*) se fondent dans l'*âtman*, tout comme le lait versé dans du lait, l'huile dans l'huile, l'eau dans l'eau.

Les âmes imparfaites, leurs *samskâra* n'étant pas encore arrivés à terme, restent dans ce monde, prennent la forme qui leur plaît et se fondent dans l'*âtman* en temps voulu.

– À quoi cette différence est-elle due ? demanda le *devotee*.

– Elle est due à la force de leurs désirs (*samkalpa*). »

Non-attachement, illumination, absence de désir (*vairâgya, bodhI, uparati*)

28 octobre 1947

Hier j'ai lu dans le *Vasudeva-Manamam*, au chapitre *Vairâgyabodhoparati*, qu'il est possible d'obtenir la réalisation, puis la libération, même sans *vairâgya* (non-attachement) ni *uparati* (absence de désir). J'ai demandé à Bhagavân comment cela était possible car, d'après les Anciens, le signe d'un être réalisé (*jñânî*) est le non-attachement.

Bhagavân répondit : « Il est vrai que le non-attachement est signe d'un être réalisé. Mais on déclare aussi dans ce livre que tout attachement apparent dont on a conscience se rapporte au corps et non au Soi. Cet attachement est une entrave au bonheur parfait d'un *jîvan-mukta*, c'est-à-dire de celui qui est délivré de son vivant des liens du monde ; alors que pour le *videha-mukta*, celui qui est délivré des liens du monde au moment de la mort, seule la réalisation a de l'importance. Quand il est dit que la libération peut être obtenue même avec une réalisation où attachements et désirs sont encore présents, cela veut dire qu'elle n'est obtenue qu'au moment de la mort. Cependant, on ne doit pas dire que c'est peine perdue si attachements et désirs sont vaincus sans qu'il y ait réalisation, car cela permet d'atteindre un des cieux (*punya-loka*). Tout cela est écrit dans le *Vasudeva-Manamam*. »

Je demandai alors s'il était possible d'atteindre un jour la réalisation sans qu'il y ait non-attachement ni absence de désir.

Bhagavân expliqua : « Non-attachement, illumination et absence de désir (*vairâgya*, *bodhi*, *uparati*) sont indissociables. Après avoir atteint la réalisation, alors qu'extérieurement on montre encore de l'attachement, intérieurement il y a nécessairement non-attachement. Cependant, dit-on, pour le *jîvan-mukta*, cela représente un obstacle à la félicité parfaite. À cause de la force du résultat des actions passées (*prârabdha*), le *jñânî* agit comme quelqu'un qui a des tendances innées (*vâsanâ*) ; mais en fait, ses attachements ne l'affectent pas. C'est pourquoi on parle de résultat d'actions passées. »

Je posai alors la question suivante : « Cela signifie-t-il que, même si on a atteint la connaissance du Soi, les actions passées étant trop fortes, on n'est pas à même de se débarrasser des tendances innées et que tant que ces tendances ne sont pas détruites, on ne peut obtenir la paix ? »

Bhagavân répondit : « Oui, ceux dont le *vairâgya*, le *bodhi* et l'*uparati* sont stables et constants se trouvent, en effet, à un stade élevé de réalisation. Cela veut dire qu'ils sont des *jîvan-mukta*. Or, ceux pour qui la réalisation du Soi est la chose la plus importante mais qui, à cause de leur *prârabdha*, paraissent avoir des attachements savent qu'en fait ils n'en n'ont pas. Ces attachements ne les affectent pas. C'est pourquoi dans le *Yoga-Vasishtha* il est dit que, même au troisième stade, les *vâsanâ* sont effacées et le mental détruit. À la question de savoir à quel moment le quatrième stade est atteint et quelle est la nécessité des cinquième et sixième stades¹, les réponses restent vagues. Là où il y a doute, il y a explication. La disparition de tout doute est la réalisation.

– L'être réalisé, demandai-je, obtient-il la tranquillité et la paix à mesure qu'il est détaché des choses ? Et s'éloigne-t-il de la tranquillité à mesure que son attachement augmente ?

– Oui, dit Bhagavân, c'est cela le sens. »

¹- Se réfère aux sept stades d'un *jîvan-mukta* (libéré vivant).

Le quatrième état (*turîyâvasthâ*)

30 octobre 1947

Ce matin, un jeune Tamoul a demandé à Bhagavân : « Svâmî, il est dit que sans l'âme individuelle et Dieu (*jîveshvara*), le monde n'existe pas. Qu'est-ce que cela signifie ?

– Oui, le monde, l'âme individuelle et Dieu (*jagaj-jîveshvara*) sont les personnifications des trois qualités fondamentales (*guna*).

– Dieu personnifié, Îshvara, est-il compris dans les trois qualités ?

– Bien sûr. Dans ce groupe, *sattva* (bonté) est Dieu personnifié (Îshvara), *rajas* (activité) est l'âme individuelle (*jîva*) et *tamas* (lourdeur) est le monde (*jagat*). Il est dit que le Soi est pure bonté (*shuddha-sattva*). »

Un jeune Bengali demanda : « Svâmî, il existe deux sortes de *samâdhi*¹ : *kevala-nirvikalpa*² et *sahaja-nirvikalpa*³. Quelles sont leurs caractéristiques ? »

Bhagavân, le considérant avec bienveillance, dit : « Celui pour qui la méditation (*dhyâna*) est devenue naturelle et qui jouit de sa félicité ne perdra pas l'état de *samâdhi* quel que soit le travail extérieur qu'il accomplisse et quelles que soient les pensées qui viennent à lui. C'est l'état du *sahaja-nirvikalpa-samâdhi*. Les deux états sont qualifiés de “destruction totale” (*nâsha*) et de “suppression” (*laya*). *Nâsha* correspond au *sahaja-nirvikalpa*, *laya* au *kevala-nirvikalpa*. Ceux qui se trouvent dans l'état de *laya*, ou *kevala-nirvikalpa-samâdhi*, doivent par moments reprendre le contrôle du mental. Dans le *sahaja-nirvikalpa-samâdhi*, le mental est détruit, il ne germera plus ; il est comme une graine grillée. Quoi que fassent les êtres dans cet état, ce n'est que chose fortuite ; ils ne tomberont plus de leur état élevé. Ceux qui sont dans l'état de *kevala-nirvikalpa* ne

sont pas des *siddha* (êtres accomplis), ils sont encore des *sâdhaka* (pratiquants spirituels). Les êtres dans l'état de *sahaja-nirvikalpa* sont semblables à une flamme là où il n'y a pas un souffle de vent, ou à l'océan sans vagues : il n'y a aucun mouvement. Ils ne peuvent rien trouver qui soit différent d'eux-mêmes. Pour ceux qui n'ont pas atteint cet état, tout leur paraît différent d'eux-mêmes. »

Il y a deux jours, un jeune homme en robe ocre, de la mission Ramakrishna, demanda : « Que signifie le quatrième état (*turîya*) ? »

Bhagavân répondit : « Il n'existe pas de quatrième état. Le Soi lui-même est le quatrième état.

– Pourquoi alors parle-t-on du quatrième état et de l'état qui se trouve au-delà du quatrième état (*turîyâtîta*) ?

– Il n'existe qu'un seul état. Vous pouvez l'appeler *turîya* ou *turîyâtîta* ou comme vous voulez. Les états de veille (*jâgrat*), de rêve (*svapna*) et de sommeil profond (*sushupti*) se succèdent sans cesse telles les scènes d'un film. Ils ne sont que des représentations mentales. Ce qui se trouve au-delà des trois états et qui est réel et permanent, c'est le Soi. On l'appelle "quatrième état". En langage courant, on parle du quatrième état et de l'état au-delà du quatrième, etc., mais à proprement parler, il n'y a qu'un seul état. »

[1](#)- Absorption dans le Soi où il n'y a plus de distinction entre sujet et objet. (D.S.S.)

[2](#)- État de la conscience dépourvue de toute pensée. Le mental est calmé avec effort dans la méditation, puis retourne à ses activités. (D.S.S.)

[3](#)- État de pure conscience qui se maintient même pendant les activités ordinaires. (D.S.S.)

Souvenance et oubli

21 novembre 1947

Cet après-midi, le paon blanc est venu en présence de Bhagavân et s'est promené partout parmi nous. Un *devotee* fit remarquer qu'il était très familier et dit : « Cet oiseau semble se souvenir de ses précédentes naissances ; sinon, se promènerait-il si librement au milieu de tout le monde ? »

Bhagavân répondit : « C'est pourquoi tant de gens ici disent que c'est Madhava (un assistant de Bhagavân qui est mort il n'y a pas longtemps⁴) revenu parmi nous sous cette forme.

– Si c'est le cas, sait-il ce que fut sa vie antérieure ?

– Comment le pourrait-il ? Personne ne connaît sa vie antérieure. Les hommes l'oublient, et c'est une bonne chose. Déjà dans cette vie présente, nous sommes souvent préoccupés par notre passé. Si nous connaissions tout sur nos vies antérieures, pourrions-nous le supporter ? Connaître ses vies antérieures veut dire en fait connaître son propre Soi, et savoir alors que cette vie et les vies antérieures ne proviennent que du mental et de ses désirs (*sankalpa*). Regardez de combien de manières la création a été décrite dans le *Yoga-Vasishtha*. Quand Gadhi a demandé à Krishna de lui montrer ses corps illusoires (*mâyâ-svarûpa*), il lui a montré d'innombrables formes. Dans le *Vasishtham*, l'histoire de Lavana Maharaja nous rappelle cela et l'histoire de Sukra est encore plus intéressante. On raconte que Sukra est demeuré en *samâdhi* sans se rendre compte qu'entre-temps son corps s'était complètement décomposé. Il connut alors plusieurs incarnations et, dans la dernière, il naquit brahmane. Il menait une vie austère sur le mont Merou quand son père Bhṛugu et le dieu de la Mort

(Kala) vinrent à lui dans leurs corps d'homme et lui racontèrent tout ce qui s'était passé pendant ses différentes incarnations. Sukra se joignit à eux et vit son corps originel et, avec la permission du dieu de la Mort, il y entra de nouveau. Dans d'autres histoires, on raconte que ce qui est arrivé à une personne en rêve, une autre l'a vu en état de veille. Laquelle de ces histoires est vraie ?

– Si une chose est apparue à une personne en rêve, comment peut-elle apparaître à quelqu'un d'autre en état de veille ?

– Pourquoi pas ? répondit Bhagavân. C'est aussi un rêve, bien que d'une autre sorte. Tout ce qui apparaît est une création du mental, comme les images qui apparaissent sur un écran. En réalité, on n'est rien de tout cela. Dans ce monde irréel, qui n'est qu'un théâtre de marionnettes, mieux vaut tout oublier que se souvenir d'avoir été telle marionnette ou telle image.

– En ce qui concerne le monde matériel, on est bien obligé de dire : “Cela est mien”, n'est-ce pas ?

– Oui, en effet. Mais même si nous le disons, nous n'avons pas besoin de penser que nous sommes tout cela et nous plonger dans les plaisirs et les soucis qui y sont liés. Quand nous faisons un tour en voiture, avons-nous l'impression d'être la voiture ? Prenez l'exemple du soleil : il se reflète dans l'eau d'un petit pot, dans des grands fleuves et dans un miroir. Son image est là, mais pense-t-il pour cela être tous ces soleils ? C'est la même chose avec nous. Les problèmes surviennent quand on pense être le corps. Si l'on rejette cette pensée, alors on brille comme le soleil en tous lieux et on pénètre toutes choses.

– C'est bien pour cela que Bhagavân dit que la meilleure chose à faire c'est de suivre la voie de la recherche du Soi (*âtma-vichâra*) avec le “Qui suis-je ?”, n'est-ce pas ?

– Oui, mais dans le *Yoga-Vasishtha*, Vasishtha dit à Râma que la voie de la recherche du Soi ne doit pas être révélée à une personne qui n'a pas la maturité suffisante. Dans d'autres livres, on affirme que des pratiques spirituelles doivent être suivies plusieurs vies durant, ou au moins pendant douze ans sous la conduite d'un *guru*. Mais je ferais fuir les gens si je leur disais qu'il faut se consacrer à ces pratiques pendant plusieurs incarnations. Pour cela, je leur dis : “La libération est déjà en vous ; vous devez simplement vous débarrasser des choses extérieures qui se sont imposées à vous.” Les pratiques spirituelles ne servent qu'à ça. Pour autant, les Anciens n'ont pas dit tout cela pour rien. Si l'on dit à quelqu'un qu'il est la

divinité, le *brahman* même, et qu'il est déjà libéré, il ne suivra aucune pratique spirituelle, pensant qu'il a déjà tout ce qu'il voulait et qu'il n'a besoin de rien de plus. C'est la raison pour laquelle il vaut mieux ne pas parler des enseignements védantiques à des personnes spirituellement immatures (*anadhikari*) ; il n'y a pas d'autre raison. » Et Bhagavân sourit.

Un *devotee* qui venait d'arriver reprit le fil de la conversation et dit : « Dans un de ses versets (*Dakshinâmûrti-Stotra*, verset 1), Shankara déclare : “L'univers est une réflexion dans le Soi, comme la ville qui se reflète dans un miroir” (*vishvam darpana drishyamâna nagari tulyam nijânthargatam*). L'affirmation que le monde est un mythe et irréel n'est valable que pour le commun des mortels et non pas pour les êtres réalisés, n'est-ce pas ?

– Oui, aux yeux des êtres réalisés, tout est empli du *brahman*. Le non-réalisé (*ajñânî*) ne peut le voir, quand bien même on le lui indique à maintes reprises. Ainsi, les Écritures ne servent qu'aux gens ordinaires. »

[1](#) - Voir lettre du 12 juillet 1946.

La voie de la recherche du Soi

29 novembre 1947

Cet après-midi, un *devotee* a demandé à Bhagavân : « Svâmî, la recherche de “Qui-suis-je ?”, est-ce la seule voie pour atteindre la réalisation du Soi ? »

Bhagavân répondit : « La recherche intérieure n'est pas la seule voie. Si les exercices spirituels (*sâdhana*) avec nom et forme, la répétition de noms divins (*japa*) ou toute autre méthode sont pratiqués avec détermination et persévérance, on devient *cela*. Suivant la personne, une pratique sera meilleure qu'une autre, tout dépend des capacités de chacun. C'est pour cela qu'il y a toutes sortes de méthodes à des niveaux différents. Certains sont loin de Tiruvannâmalai, d'autres très proches ; les uns sont à Tiruvannâmalai même, alors que d'autres sont en chemin vers le hall de Bhagavân. À ceux qui entrent dans le hall, il suffit de dire : “Voici le Maharshi”, et ils le reconnaissent immédiatement. À d'autres, on doit indiquer la direction, le train à prendre, où changer de train, et enfin dans quelle rue il faut tourner. De la même manière, on doit recommander au pratiquant (*sâdhaka*) uniquement la voie qui correspond à ses capacités. Les pratiques spirituelles ne servent pas à connaître son propre Soi, qui est omniprésent, mais seulement à se libérer des objets de désir. Une fois qu'on les a tous abandonnés, on demeure tel que l'on est. Ce qui existe toujours est le Soi, tout ne naît que du Soi. On peut savoir cela quand on a réalisé le Soi. Tant que l'on n'a pas acquis cette connaissance, tout ce que l'on voit dans ce monde paraît réel.

Supposons qu'un homme, dans ce hall, s'endort. Dans son sommeil, il rêve qu'il se rend quelque part, s'égaré, erre de village en village, d'une

montagne à l'autre et cherche des jours entiers, sans eau ni nourriture. Il souffre beaucoup, s'informe de son chemin auprès de gens, et trouve finalement le bon endroit. Soulagé, il entre dans ce hall. Là, il ouvre les yeux, il est surpris. Tout cela a eu lieu durant un court moment et c'est seulement en se réveillant qu'il se rend compte qu'il n'a été nulle part. C'est la même chose avec notre vie présente. Quand s'ouvre l'œil de la Connaissance, l'homme réalise qu'il demeure en permanence en son propre Soi. »

Le *devotee* demanda encore : « Est-ce vrai que toutes les pratiques spirituelles mènent à la recherche du Soi (*âtma-vichâra*) ?

– Oui, répondit Bhagavân, la recherche de “Qui suis-je ?” est le début et la fin des enseignements du Vedânta. Il est dit que seul celui qui observe les quatre sortes de disciplines¹ est capable de mener la recherche védantique. De ces quatre disciplines, la première est le discernement entre le Soi et le non-Soi (*âtâmâ* et *anâtâmâ*), c'est-à-dire savoir que le Soi est éternel (*nitya*) et le monde irréel (*mithyâ*). Mais comment le savoir ? Il est possible d'acquérir cette connaissance si l'on se demande : “Qui suis-je ?” et : “Quelle est la nature de mon Soi ?” Habituellement, cette méthode est recommandée au début de la pratique spirituelle, mais la plupart du temps elle ne convainc pas les gens. Ils ont alors recours à toutes sortes de pratiques et, finalement, en dernier ressort, ils s'engagent dans la recherche du Soi. Nous apprenons l'alphabet quand nous sommes jeunes. Les lettres sont la base de toute éducation. Pour cela il n'est pas nécessaire de faire une licence ou une maîtrise ; mais qui écouterait ce genre de conseil ? C'est seulement après avoir étudié et passé des examens que l'on se rend compte que tout ce qu'on a étudié est contenu dans les lettres A, B, C, etc. Les Écritures ne sont-elles pas contenues dans cette chose fondamentale qu'est l'alphabet ? Ce fait, on ne le comprend qu'après avoir appris par cœur les Écritures. C'est la même chose pour tout. Il existe d'innombrables fleuves ; les uns coulent droit, d'autres en zigzag, mais tous se jettent en fin de compte dans l'océan. De la même manière, toutes les voies mènent à celle de la recherche du Soi, comme aussi toutes les langues mènent au silence (*mauna*). *Mauna* signifie “langage incessant” ; ce n'est pas le vide, c'est le langage du Soi, l'identification avec le Soi. Il brille de lui-même. Tout est dans le Soi.

Il existe une chanson en tamoul écrite et chantée par un grand poète dont le sens est : “Nous sommes comme un écran sur lequel apparaît le monde

entier sous forme d'images. Le silence est plénitude et pénètre tout.”

Comme il est écrit dans les Textes : *Om pûrnam adah pûrnam idam pûrnât pûrnam udacyate* (Si l'on ôte la plénitude de la plénitude, il reste la plénitude²). Pour l'homme réalisé, tout est pareil. Quand il voit quelque chose, c'est tout comme s'il ne le voyait pas. »

Après avoir dit cela, Bhagavân demeura en silence.

¹- Le discernement ; le détachement ; les six vertus, comme la tranquillité, etc. ; le désir de libération.

²- *Brihadâraanyaka-Upanishad* V, 1.

La flamme sacrée

29 novembre 1947

Quand, le jour de *Deepam*, le feu sacré est allumé sur le sommet d'Arunâchala, le spectacle mérite d'être vu. À l'ashram, en présence de Bhagavân, une grande flamme est allumée simultanément, du *prasâd* est distribué et on chante l'*Akshara-mana-mâlai* ainsi que d'autres hymnes.

Cette année, comme il ne pleuvait pas, la célébration s'est déroulée admirablement bien. À trois heures de l'après-midi, les *devotees* ont commencé les préparatifs de la fête. Le sol du hall du Jubilé a été décoré de motifs floraux et des guirlandes de feuilles de manguier ont été fixées autour du toit. D'habitude, ce jour-là, la foule des pèlerins, en route autour de la Montagne, rend visite à l'ashram dans la matinée, tandis que le soir, ce sont surtout les résidents de l'ashram qui participent à la célébration.

Dans la soirée, Bhagavân était sorti pour aller à l'étable, les assistants ont placé son sofa dehors, face au sommet d'Arunâchala. Devant le sofa, une grande bassine en fer, peu profonde, a été installée sur un haut tabouret ; on y a versé du *ghee* et mis une mèche au centre ; le tout a été entouré de fleurs et de guirlandes. Les préparatifs étaient presque terminés quand Bhagavân revint de l'étable avec ses assistants. C'était comme si le Seigneur Shiva lui-même entrait en scène. Tout le monde se leva spontanément ; Bhagavân s'assit sur le sofa et tous se prosternèrent devant lui. Puis nous nous assîmes en rang, les hommes à droite de Bhagavân, les femmes à gauche. Devant lui s'entassaient des corbeilles pleines de fruits et toutes sortes de récipients avec des mets sucrés et des préparations que les *devotees* avaient apportés. De temps à autre, un *devotee* venait avec une offrande de *ghee* qui était versé dans la bassine pour ranimer la flamme ; puis on mit du camphre sur

la mèche. La senteur des bâtons d'encens se répandait partout et créait une atmosphère de sainteté.

Bhagavân regardait les *devotees* avec une expression de tendresse et racontait à ceux qui étaient près de lui la signification de la fête des lumières. Il nous indiqua aussi du doigt où la flamme serait allumée sur le sommet de la Montagne. Puis commença le *Veda-parâyana*.

Entre-temps, le soleil s'était couché. Autour du hall, on avait allumé des bougies dans des petites lampes en terre cuite, ainsi que des guirlandes de lampes électriques de toutes les couleurs. Tout le monde attendait avec impatience le moment où la flamme sacrée, sur le sommet de la Montagne, allait s'allumer. Un assistant passa à Bhagavân des jumelles avec lesquelles il scruta la Montagne. Alors que son regard était fixé sur le sommet, le nôtre était concentré sur son visage divin, reflet d'Arunâchala.

Des tirs de pétards provenant du temple annoncèrent l'apparition de la flamme sur le sommet d'Arunâchala. Aussitôt, l'*akhandajyotir* (lumière ininterrompue) fut allumée devant Bhagavân. Les brahmanes se levèrent, récitèrent le mantra *Na karmanâ na prajayâ dhanena...*, allumèrent le camphre et distribuèrent du *vibhûti* et du *kumkum*. Après que Bhagavân eut pris un peu de fruits et de sucreries, le reste fut distribué parmi les *devotees*. Puis ceux-ci se divisèrent en deux groupes. Les uns chantaient l'*Aksharamana-mâlai*, les autres le refrain *Arunâchala Shiva*. Suivirent les « Cinq stances à la louange d'Arunâchala » en sanskrit et en tamoul.

Bhagavân était assis, la joue posée sur sa main, adossé légèrement à son coussin – sa position habituelle. Son visage semblait refléter le rayonnement du Soi. La lune montait à l'est et projetait sa lumière sur Bhagavân comme si elle cherchait à capter son rayonnement. Appuyée contre l'amandier, je voyais à l'ouest la flamme sur Arunâchala, devant moi la lueur de la lune et à ma droite la lumière resplendissante qui émanait du visage de Bhagavân. Quel tableau ! Et comme j'étais heureuse d'avoir la Lumière à trois visages autour de moi, cette nuit ! Prise d'une sensation de félicité inexplicable, je fermai les yeux.

Quand j'entendis la cloche sonner pour le dîner, je les rouvris. Bhagavân me regardait fixement. Ne pouvant supporter son regard, je baissai la tête. Bhagavân, souriant, entra dans la salle à manger et les *devotees* le suivirent.

Après le repas, nous, les *devotees*, avec la permission de Bhagavân, nous nous mîmes en route pour une *pradakshinâ*. Je te raconterai cela la prochaine fois.

L'homme et sa modeste offrande

30 novembre 1947

Jusqu'ici la coutume était de faire le tour de la Montagne avant les célébrations, et non après. Cette fois, cependant, nous sommes partis après le repas du soir. Nous étions environ cent personnes. Avec Bhagavân dans nos cœurs, la flamme sur le sommet devant nos yeux et le clair de lune, nous nous sommes mis en route. Les *devotees* qui ont eu, autrefois, le privilège d'accompagner Bhagavân autour de la Montagne nous ont raconté leurs expériences : « Bhagavân avait l'habitude de s'asseoir ici... Ici, nous avons cuisiné... Telle chose a eu lieu là... C'est ici qu'il nous a raconté cela. » Nous étions si absorbés dans leurs histoires que nous ne sentions pas la fatigue de la marche.

Lorsque nous sommes arrivés au bassin Unnamalai, un *devotee* a dit : « Quand Bhagavân marchait autour de la Montagne, il avait l'habitude de s'asseoir un moment à cet endroit afin que les gens qui restaient derrière puissent rattraper le groupe. Asseyons-nous aussi un peu ici. »

J'ai demandé : « Depuis quand Bhagavân a-t-il arrêté de faire la *pradakshinâ* ? »

Kunjuswâmî, un *devotee* de longue date, a dit : « Il a fait le tour de la Montagne jusqu'en 1926. C'était toujours une expérience exaltante. »

À notre demande, Kunjuswâmî a commencé alors à raconter quelques histoires de cette époque.

« Un jour, nous avons dit à Bhagavân que nous aimerions tous faire *pradakshinâ* avec lui et il était tout prêt à le faire. Nous partîmes l'après-midi même, après le déjeuner. Normalement, Bhagavân marchait lentement quand il faisait le tour de la Montagne. Venamma, ayant appris que nous

étions partis faire une *pradakshinâ* et, sûre de pouvoir rattraper le groupe rapidement, se mit en route avec un panier plein de provisions. Nous étions arrivés à la hauteur du Sona Tîrtham, quand, de loin, Bhagavân vit Venamma s'approcher. "Regardez, Venamma arrive, dit-il, quelqu'un a dû l'envoyer avec un panier de nourriture. J'ai beau protester, les gens n'en continuent pas moins avec ces choses. La voilà avec une lourde charge sur la tête. Bon, cela lui apprendra !", et il se mit à marcher très vite. Elle aussi accéléra le pas. Elle gémissait et se lamentait, mais ne s'arrêtait pas pour autant. Bhagavân continua à marcher à la même vitesse jusqu'à ce que nous soyons arrivés au Gautama Ashram. Il se retourna alors et vit Venamma cavalier, haletante. Il eut pitié d'elle et nous conduisit à un bosquet de manguiers, près de la route. Se tenant à l'ombre d'un arbre, Bhagavân dit : "Faisons une halte. Ici il y a un puits, sinon nous ne pourrions trouver de l'eau nulle part dans les environs. J'avais espéré qu'elle abandonne, mais ce n'est pas le cas. Maintenant, elle est fatiguée et à bout de souffle. La pauvre !" Ce disant, il s'assit. Venamma nous avait perdus de vue. En arrivant près du bosquet, elle commença à dire d'un ton inquiet : "Où est Bhagavân ? Il n'y a plus aucun signe de lui." Quand Bhagavân entendit cela, il se mit à rire, sur quoi elle nous aperçut et se joignit à nous. Après avoir mangé ce qu'elle nous avait apporté, nous avons repris la route, cette fois en compagnie de Venamma. Depuis ce jour, nous appelons cet arbre le "manguier de Venamma".

Bhagavân nous a raconté que parfois il commençait la *pradakshinâ* le soir pour être de retour à l'aube. Nous avons aussi pris cette habitude. Mais de temps en temps, nous démarrions le matin avec tout ce qu'il nous fallait pour faire la cuisine, nous déjeunions soit au Sona Tîrtham, soit au temple de Pachyamman et, après un peu de repos, nous reprenions la route pour arriver à l'ashram le soir. Avant que l'ashram ait pris sa dimension actuelle, nous faisons souvent le tour sans nous presser, en prenant parfois deux ou trois jours, ou même une semaine, campant en route.

Un jour, nous partîmes le matin avec l'intention d'être de retour le soir même. Au Gautama Ashram, nous avons fait une halte, préparé le déjeuner, mangé et après nous être reposés, nous avons remballé ce qui nous restait, lait, sucre, babeurre, etc., et poursuivi notre route. En nous approchant d'Adi-Annâmalai, Bhagavân, soudain, s'engagea dans un petit chemin de traverse en marchant très vite. Pensant qu'il voulait éviter la foule sur la route principale, nous le suivîmes. Au bout d'environ cent mètres, nous

arrivâmes à un bassin. Au bord, sous un arbre, était assis un vieil homme, enveloppé dans une couverture, tenant un petit pot dans la main. Ce vieil homme avait l'habitude, dès qu'il entendait que Bhagavân allait faire le tour de la Montagne, de l'attendre au bord de la route avec toujours quelque chose à manger. Ne le voyant pas cette fois-ci et de peur que le vieil homme ne soit triste de l'avoir manqué, Bhagavân avait fait ce détour.

Bhagavân l'appela par son nom et entama une conversation très simple avec lui. Le vieux paysan se prosterna, puis il resta debout, les mains jointes, sans rien dire. "Qu'est-ce qui se passe ? disait Bhagavân. Comment se fait-il que je ne vous aie pas vu ces derniers jours ? Est-ce que tout va bien avec la récolte et le bétail ? Comment vont les enfants ?", et puis : "Qu'y a-t-il dans ce pot ?" Le vieil homme, après avoir beaucoup hésité, dit : "Rien de particulier, svâmî. J'ai entendu que vous veniez et, comme d'habitude, je voulais vous apporter quelque chose en offrande, mais il n'y avait rien dans la maison. Quand j'ai questionné la vieille, elle a dit : Il y a assez dans la marmite ; tu peux en prendre. Ne sachant pas quoi faire, j'en ai mis un peu dans ce petit pot, mais très embarrassé de ne pouvoir vous offrir que cela, je me suis assis ici, svâmî."

Bhagavân, visiblement content, s'exclama : "Oh, c'est un plat cuisiné. C'est excellent. Pourquoi êtes-vous embarrassé ? C'est certainement très bon. Passez-le-moi !" Le vieil homme ayant encore hésité, Bhagavân lui prit le pot de la main, s'assit sous un arbre et nous demanda de débarrasser tout ce que nous avions apporté. Il choisit un grand récipient en métal, y versa la nourriture offerte par le vieil homme, rajouta de l'eau, et réduisit le tout en bouillie, avec la main. Dans ce qui restait de nos provisions, il prit des citrons dont il pressa le jus, ajouta le babeurre, du sel et de la poudre de gingembre et fit de tout cela un mets liquide. Il le goûta, puis il dit : "C'est délicieux ! Vous tous, prenez le lait qui reste avec du sucre ; ainsi nos bagages seront plus légers. Moi je suis content avec cette boisson, je n'ai pas besoin de lait. Avec cette chaleur, c'est idéal pour moi. C'est aussi très nourrissant et ça a encore bien d'autres qualités. Mais vous ne l'aimeriez pas, buvez donc le lait et donnez ma part avec le sucre au vieil homme."

Nous mîmes le sucre dans le lait et en donnâmes au vieil homme. Pendant ce temps, Bhagavân conversait amicalement avec le vieux paysan et buvait sa préparation en disant qu'elle avait un goût exquis. Puis il lui dit : "Mon estomac est plein. Je sens que je ne pourrai plus rien manger ce soir. Prenez le reste avec vous." Le vieil homme accepta ce qui restait comme si c'était

du pur nectar. En essuyant les larmes qui lui montaient aux yeux, il prit congé de nous et repartit chez lui. »

Jusqu'à récemment, ce vieil homme est venu de temps à autre rendre visite à Bhagavân. Dans le *Bhâgavatam*, Vyasa raconte en termes élogieux l'histoire de Kuchela qui offrit au Seigneur Krishna le peu de riz qui lui restait. S'il avait vu ce geste généreux de Bhâgavatam, en quels termes encore plus élogieux aurait-il parlé !

La recherche du Soi en toute situation

7 décembre 1947

Récemment, des gens qui ont des situations importantes à Madras sont venus ici pour quelques jours. Ils ont visité le petit temple Gurumurtam et, dans la Montagne, la grotte Pravalagiri où séjournait autrefois Bhagavân. Ils sont revenus juste à temps pour les *Veda-parâyana*.

Une des personnes du groupe a demandé à Bhagavân : « Svâmî, comment des gens comme nous peuvent-ils être sauvés de leur vision matérialiste ? Vous allez certainement nous dire qu’il suffit de pratiquer la recherche du Soi avec le “Qui suis-je ?”. Mais comment pouvons-nous le faire ? Nous avons une famille et des activités professionnelles. Si l’esprit est occupé avec les affaires du monde, comment peut-on trouver la paix ? »

Bhagavân les a écoutés tranquillement, mais n’a rien dit.

Ce matin, quand je suis arrivée à l’ashram, un des résidents conversait librement avec Bhagavân : « Hier soir, les gens de Madras vous ont posé une question et vous n’avez pas répondu. Pourquoi ? Cela veut-il dire que nul ne peut devenir un *jñânî*, un être réalisé, à moins qu’il ne vive dans un lieu isolé comme ici ?

– Qui a dit cela ? répondit Bhagavân. La nature du mental est déterminée par les actions du passé, les *samskâra*. Il y a des gens qui sont capables de faire leur travail tout en poursuivant la recherche du Soi et finalement ils atteignent la réalisation. Janaka, Vâsishtha, Râma, Krishna sont des exemples parmi d’autres. Cependant, il y en a pour qui ce n’est pas possible ; ils doivent se retirer dans un endroit isolé pour pratiquer la recherche du Soi en vue de la réalisation, à l’exemple de Sanaka, Sanandana, Suka, Vâmadeva et d’autres. Quelle que soit la situation, la

recherche du Soi est essentielle. On l'appelle "effort humain" (*purusha-kâra*). Ce qui arrive à notre corps dépend de notre destin (*prârabdha*). Que pouvons-nous en dire de plus ? »

La conscience du Soi engendrée par l'activité mentale (*vritti-janya-jñânam*)

13 janvier 1948

Ce matin, Shrî Sundareswara Iyer, un résident de l'ashram, était assis près du sofa de Bhagavân, un livre à la main, observant le visage de Bhagavân dans l'attente d'un signe favorable. Puis il a demandé calmement : « Dans ce livre, il est question de *mano-vritti-jñânam*. Quelle en est la signification ?

– Cela signifie que le Soi ne peut être réalisé sans activité mentale (*mano-vritti*). Quand ils disent : “Nous devons connaître le Soi” ou : “Nous avons connu le Soi”, comment peuvent-ils le connaître ? Nous sommes tous d'accord que nous existons. Or, pour savoir cela, n'est-il pas nécessaire d'avoir une activité mentale ? L'activité mentale intériorisée est appelée *vijñâna* (Connaissance), l'activité mentale extériorisée *ajñâna* (ignorance). Le mental intériorisé (*antarmukham*) est aussi appelé *buddhi* (intellect) ou *aham* (je). Tout cela pris ensemble forme l'*antahkarana* (organe interne). L'*aham* est stable et constant (*achalam*), mais avec l'aide des *antahkarana*, les cinq éléments (*panchabhuta*) se manifestent. Ces éléments se multiplient, individuellement ou ensemble, et le corps avec ses différentes parties prend forme. Si l'on rejette cette création, le mental se tourne vers l'intérieur et par cette activité mentale naît la conscience du Soi (*vritti-janya-jñâna*). Ainsi, on arrive à connaître la source de cette activité (*vritti*). Cette source, ou origine, est appelée *aham-sphurana* ou le “Soi”. Cependant, on a besoin du mental – un mental pur – pour la reconnaître.

C'est pourquoi on l'appelle *mano-vritti-jñânam*. C'est ce qui se manifeste d'innombrables façons tout en restant stable et existant par soi-même. Vous pouvez l'appeler par n'importe quel nom, n'importe lequel. »

Une personne arrivée récemment, et qui avait suivi la conversation attentivement, a demandé à Bhagavân : « Svâmî, est-ce vrai qu'un *jñâni* n'a plus de *prârabdha* (*karma* présent), à part le *parecchâ* ?

– Les trois aspects du *prârabdha*, à savoir *iccha* (désirs), *aniccha* (absence de désir) et *parecchâ* (désirs des autres), sont communs aux *jñâni* et aux *ajñâni*. L'expérience aussi est la même. La seule différence est que le *jñâni* n'a pas le sentiment de faire quelque chose, si bien qu'il n'est pas lié à quoi que ce soit, alors que l'*ajñâni* pense qu'il fait tout et, de ce fait, il est asservi. Les *Upanishad* déclarent :

मन एव मनुष्याणां कारणं बन्धमोक्षयोः

Mana êva manushyânâm kâranam bandhamokshayoh

Pour l'homme, le mental est cause d'asservissement et de libération.

Le mental est donc la cause de tout. Ce sont les désirs qui lui donnent une forme. Si l'on découvre la racine des désirs, il n'y a plus d'asservissement. Cette racine est le Soi. Quand on connaît le Soi, les désirs peuvent venir ou partir – on n'en sera pas troublé. »

Le décès du Mahâtna Gandhi

6 février 1948

Dans la soirée du 30 janvier, la nouvelle du décès du Mahâtna Gandhi s'est répandue dans tout le pays. Je l'ai apprise chez moi, étant donné que les femmes ne peuvent pas rester à l'ashram la nuit. Je m'y suis rendue le matin à 7 h 30. La radio diffusait une prière. La nouvelle était dans tous les journaux ; Bhagavân, en écoutant la prière, dit : « C'est la prière que les gens ont chantée durant toute sa vie. » Puis le chant *Vaishnava Janato*¹ fut diffusé et Bhagavân l'écouta avec tristesse. À 9 h 45, Bhagavân voulut partir se promener, quand un journaliste arriva pour l'interviewer sur cette tragédie. Bhagavân, la voix brisée par l'émotion, dit : « Le cœur de toute personne est en deuil pour ce qui est de la mort tragique du Mahâtna. Que puis-je dire de particulier ? Qui ici n'est pas affligé ? Quoi que je dise, vous allez le publier et puis les gens viendront l'un après l'autre pour m'interviewer. À quoi cela peut-il bien servir ? » Sur ce, il renvoya le journaliste et partit se promener. À son retour, *Vaishnava Janato* fut encore diffusé et des larmes lui coulaient des yeux. À 16 h 30, les femmes commencèrent à chanter *Raghupati Raghava Rajaram*². Bhagavân, les larmes aux yeux, nous fit signe de continuer. À 17 heures, on entendit la conque sonner et une *ârti*³ spéciale fut faite dans le temple de la Mère. Quand on apporta à Bhagavân la cendre sacrée et le *kumkum*, il les reçut avec beaucoup de piété.

Avant-hier, Bhagavân en lisant un journal dit : « Il semble que la personne qui a tiré sur le Mahâtna s'est approchée de lui, s'est prosternée et lui a demandé : "Pourquoi êtes-vous venu si tard aujourd'hui ?" Le Mahâtna a répondu qu'il avait été retardé par quelque travail. Aussitôt après, la balle a

été tirée. » Bhagavân fit alors un parallèle avec le *Râmâyana*, disant : « Râma, après avoir tué Râvana, le roi des démons, avait oublié qu'il devait aller au *Vaikuntha* (ciel de Vishnu). Alors les *devatâ* se consultèrent et lui envoyèrent Yama, le dieu de la Mort. Celui-ci arriva déguisé en ascète et lui dit respectueusement : "Le travail pour lequel tu es venu est accompli ; viens au ciel, s'il te plaît." Là, la situation est similaire : "Le *svarâj* (indépendance) a été obtenu ; ton travail est achevé ; pourquoi es-tu encore là ? Ne devrais-tu pas repartir ? Il est déjà tard." Ainsi, il semble bien que le Mahâtma ait été rappelé. »

Hier, Harindranath Chattopadhyaya⁴ a montré une photo du Mahâtma et a dit : « C'est bien dommage que Gandhi et Bhagavân ne se soient jamais rencontrés. » Bhagavân a répondu : « Il y a quelque temps, il est venu à Tiruvannâmalai. Un rassemblement avait été organisé pour lui sur la route de la *pradakshinâ*, pas loin de l'ashram. Les gens ici pensaient qu'il allait venir à l'ashram sur le chemin du retour, mais la foule l'en a empêché et il est allé directement à la gare. Il semble qu'il l'ait beaucoup regretté par la suite. Shankarlal Banker voulait à tout prix le faire venir ici. En 1938, quand Rajendra Prasad⁵ et Jannalal Bajaj⁶ ont visité Skandâshram, ils voulaient persuader le Mahâtma d'y passer quelque temps. Mais cela n'a pas eu lieu. Quand, à Sabarmati ou à Wardha, quelqu'un se sentait déprimé, le Mahâtma disait : "Va au Ramanâsramam et reviens dans un mois." Il paraît que quand Ramasvâmî Reddiar est allé rendre visite au Mahâtma aussitôt après sa nomination de *Chief Minister* de l'État de Madras, le Mahâtma lui a demandé depuis combien de temps il se rendait au Ramanâsramam. Quand il a répondu qu'il y allait depuis trente ans, le Mahâtma a dit : "J'ai essayé trois fois, mais jusqu'à ce jour, je n'ai pas réussi." Que pouvait-il faire ? Comment aurait-il pu venir puisqu'on ne le laissait pas un instant seul ? »

Aujourd'hui, Bhagavân a lu dans le journal que le Mahâtma, dans la nuit précédant la tragédie, avait eu un rêve prémonitoire au sujet de sa mort et qu'il avait rangé rapidement tous ses papiers, ce qui l'avait mis en retard pour la prière du soir. Bhagavân a fait remarquer : « Oui, les personnes illuminées ont ce genre de prémonition. Ils savent, mais n'en parlent pas aux autres. »

¹- Chant lyrique écrit au XV^e siècle en gujarati par le poète Narsinh Mehta, et qui décrit la conduite et la mentalité que doit avoir un adepte de Vishnu ou Krishna.

2- La chanson préférée du Mahâtna Gandhi qui se chante en chœur à la gloire du Seigneur Râma.

3- Offrande de feu à la fin d'une *pûjâ*.

4- Frère de la poétesse renommée Sarojini Naidu et lui-même excellent poète.

5- Premier président de l'Inde indépendante, de 1950 à 1962.

6- Combattant pour la liberté aux côtés du Mahatma Gandhi.

Égalité

7 février 1948

Quinze jours après que notre neveu Tilak était arrivé de Londres, alors qu'il n'avait pas encore reçu les résultats de ses examens, son père lui a écrit de revenir rapidement, si bien qu'il a décidé de partir d'ici le 30 janvier. La veille de son départ, il est allé au bazar acheter des raisins secs, des dattes, etc., pour les offrir à Bhagavân. Le lendemain, nous avons tout mis sur un plateau et nous l'avons apporté à l'ashram pour le petit déjeuner. Le personnel de la cuisine m'a demandé de distribuer ces fruits moi-même, mais n'ayant pas l'expérience du service dans la salle à manger, je les ai donnés directement à Bhagavân. D'un ton mécontent, il me demanda ce que c'était. Je lui dis que mon neveu voulait lui offrir quelques fruits. Bhagavân hocha la tête : « Bon, donnez-m'en un de chaque sorte. » Après avoir servi Bhagavân, je servis les autres, mais à la fin il ne restait plus que quelques bananes. Un des assistants les coupa alors en petits morceaux qu'il distribua aux dix personnes restantes.

Bhagavân, indigné, dit : « Je n'aime pas ça. Pourquoi distribuez-vous quelque chose, si vous n'êtes pas en mesure de donner la même quantité à tout le monde ? » Et il commença à énumérer d'autres incidents de ce genre. Les gens finirent leur repas et partirent tous en silence. Bhagavân, après s'être massé les jambes, allait juste se lever, quand Tilak et moi-même l'approchâmes. Nous nous prosternâmes et je lui dis que Tilak allait partir.

Bhagavân dit : « Je comprends. Quand vous êtes venue avec les fruits, je pensais qu'il avait réussi son examen. Il repart donc chez lui ? Très bien. » Puis il me désigna du doigt aux gens près de lui en disant : « Elle m'a servi en premier au lieu de servir les autres d'abord.

– Je suis désolée, répliquai-je, je n'étais pas au courant des habitudes et j'ai fait une erreur.

– C'est bon, dit Bhagavân, c'est pour cela que je vous le dis. Si vous servez Bhagavân après tout le monde, tout sera réparti équitablement. Si par hasard il ne reste plus rien pour moi, qu'importe. Si tous mangent, je suis content, même si je ne reçois pas ma part. Vous devriez toujours servir d'après ce principe. C'est un bon principe. Si tous les gens ici mangent, n'est-ce pas comme si Bhagavân mangeait ?

– Oui, je suis désolée.

– C'est bon, ne vous inquiétez pas, ça n'a pas d'importance. »

Je ne sais pas si tu as remarqué que, trois fois par jour, au moment où la cloche sonne pour les repas, on prélève une petite portion de chaque plat pour nourrir les vaches, les corneilles, les chiens, les singes et aussi tous les pauvres qui se trouvent à l'ashram à ce moment-là. Si des écureuils et des paons viennent, on leur donne des graines. Si ce n'est pas fait en premier, Bhagavân ne vient pas au repas et il n'est pas tranquille tant qu'ils n'ont pas été nourris. Au cas où quelqu'un n'est pas disposé à faire cette distribution, Bhagavân ne le tolère pas et dit : « Vous pouvez partir, si vous voulez. Ils sont arrivés ici comme nous et ils doivent recevoir leur nourriture comme nous. Vous voulez me servir avec respect en m'appelant svâmî, svâmî, et vous vous mettez à jurer quand il s'agit de les servir eux. Les avons-nous achetés et amenés ici ? Ils sont venus de la même manière que nous. Pourquoi alors ce manque de respect à leur égard ? »

Bhagavân a dit tout cela parce que j'avais oublié les principes et commis une erreur.

Une chose qui mérite encore d'être mentionnée c'est que Bhagavân a dit : « Quand vous m'avez apporté les fruits, je pensais qu'il avait réussi son examen », et après vérification nous avons appris qu'on avait affiché les résultats ce jour-là. Notre frère a envoyé hier un télégramme pour nous informer que le garçon avait réussi.

Tu vois, les paroles des grandes âmes ne sont pas dites sans raison !

Nihilistes et advaitins

8 février 1948

Quand je suis arrivée ce matin dans le hall, l'atmosphère était très calme. Tout était enveloppé de la fumée des bâtons d'encens qui diffusaient partout un doux parfum. Bhagavân avait terminé de lire son journal et était assis là, tranquille. Krishnaswâmî remontait la pendule. Soudain, quelqu'un posa une question : « Les nihilistes et les advaitins¹ se disputent inlassablement. Quelles sont exactement leurs différences ? »

La pendule sonna l'heure avec un dong-dong.

Bhagavân, souriant, dit : « Vous voulez connaître leurs différences d'opinion ? Voyez, juste à l'instant la pendule a été remontée ; elle marche et elle a sonné l'heure. Les advaitins disent : “Quelqu'un doit remonter la pendule, autrement elle ne marchera pas.” Les nihilistes disent : “Soit, quelqu'un doit remonter la pendule, mais il faut quelqu'un qui donne à ce quelqu'un la force et la capacité de le faire, et ainsi de suite. En poursuivant le raisonnement sur cette base, il n'y aura ni début ni fin et, par conséquent, il n'existe nulle personne qui soit l'auteur d'une action (*kartâ*).” C'est cela le sujet de la dispute.

Prenez, par exemple, cette serviette. Elle n'est pas différente du coton. Le coton est d'abord transformé en coton sans graines, puis en fil et enfin en tissu. Il faut quelqu'un qui fasse tout cela. Dans ce cas précis, le tisserand est “celui qui fait”. Les couleurs et la nature du coton ne sont pas différentes de la matière de base, le coton. De la même manière, les advaitins disent que bien qu'il existe un “auteur” pour les innombrables choses qui constituent le monde, aucune n'est distincte de ce qui *est*, c'est-à-dire de l'existence (*sat*). Il y a des pots, petits et grands, mais tous ne sont faits que

de terre. Si l'un d'eux casse, nous disons qu'il n'est plus. Mais qu'est-ce qui n'est plus ? Uniquement le nom et la forme. Quand le nom et la forme ne sont plus, la terre continue d'exister en tant que terre. Mais les pots ne peuvent être fabriqués que s'il y a un potier. Aussi les advaitins disent-ils qu'il existe un "auteur" qui est la cause de tout. Les nihilistes nient cela. Les arguments se multiplient, mais le résultat est nul. Toutes ces difficultés n'existeraient pas s'ils trouvaient qui est celui qui argumente. »

La personne demanda : « Pourquoi alors tous ces arguments ?

– Parce que tout ce qui est enfoui dans les individus doit sortir. Il y a maintes pensées au-dedans », répondit Bhagavân.

Un des *devotees* intervint : « Comment, Bhagavân ? Vous dites que ce qui est en nous doit sortir. Comment cela sortira-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a en nous ? »

Bhagavân sourit et dit : « Tant qu'il n'y a rien à l'intérieur, rien ne sort. Tant que ne naissent pas de désirs à l'intérieur, rien n'apparaît à l'extérieur. Le désir ne naît qu'à l'intérieur. Il se développe et devient si grand qu'il doit finalement sortir. »

Gens cultivés

4 avril 1948

Hier, Shrî Sarvepalli Radakrishnan¹ était ici avec sa famille. Ils ont eu le *darshan* de Bhagavân, puis sont allés au temple Arunachâleshvara, en ville. Après le repas, ils se sont reposés et sont venus ensuite voir Bhagavân pour prendre congé. Bhagavân hocha poliment la tête. Quand ils furent partis, Bhagavân dit : « Ils sont déjà venus il y a dix ans ; Pranavananda Swâmî² est l'oncle de Shrî Sarvepalli Radakrishnan. »

Les deux femmes assises à côté de moi demandèrent s'ils avaient posé des questions à Bhagavân.

Bhagavân répondit : « Non, ce sont des gens cultivés, ils connaissent tout. Que devraient-ils demander ? »

Un *devotee* : « Avait-il posé des questions quand il était venu la fois précédente ? »

– Non, la fois précédente c'était pareil. Pranavananda Swâmî lui avait tout raconté sur moi, et quand il est venu, il est simplement resté assis sans rien dire.

– Ailleurs, il donne des conférences avec grand style ; pourquoi ici restait-il assis sans parler ni discuter ? »

Bhagavân, en riant : « En 1938, Rajendra Prasad est venu à l'ashram et c'était encore la même chose. Bien qu'il soit resté ici quatre ou cinq jours, il n'a pas posé de question une seule fois. Les yeux clos, il était assis calmement dans un coin. Seulement en partant, il voulut savoir si j'avais un message pour le Mahâtma. Mais même là, quelqu'un devait demander pour lui.

– Il semblerait que Bhagavân ait dit que le Mahâtma était toujours en communion avec le Soi intérieur (*anaratma*), que le Soi intérieur est ici, là et partout, et que rien n’a besoin d’être dit. Est-ce vrai ?

– Oui, en effet. Jammalal Bajaj est venu à la même époque et il en était de même pour lui. Il était assis, tranquille, dans un coin sans se faire remarquer de quiconque. Lorsque, tôt le matin, nous étions en train de couper les légumes, il se joignait à nous et nous aidait. Ce n’est qu’à la fin de son séjour qu’il nous a posé quelques questions. Ce genre de personnes, qu’est-ce qu’elles ont à demander ? Elles viennent ici pour trouver la paix.

– Ces gens, quand ils partent d’ici, donnent des conférences en frappant sur la table et en rugissant comme des lions, Bhagavân.

– Oui, ce sont des gens instruits. Les uns des écrivains, les autres des orateurs. Nayana était aussi comme cela.

– Ainsi, les gens cultivés ne posent pas de question à Bhagavân. Ce ne sont que les gens ordinaires comme nous qui vous harcèlent. Mais si nous ne vous questionnons pas, comment pourrons-nous tout savoir ? »

Bhagavân répondit : « C’est bien. Cela n’a pas d’importance », et il reprit le silence.

¹- Écrivain et philosophe éminent (1888-1975), deuxième président de l’Inde indépendante, de 1962 à 1967.

²- Un des premiers disciples du Maharshi.

Prosternations

6 avril 1948

Cet après-midi, vers trois heures, un petit garçon est arrivé avec sa mère. Elle s'est prosternée devant Bhagavân et s'est assise. Le garçon s'est prosterné également, mais il a continué ses salutations encore et encore. Cela a fait rire Bhagavân et il a dit à ses assistants : « Regardez donc, il ne cesse pas de se prosterner. Peut-être pense-t-il qu'en faisant cela il peut après faire ce qu'il veut. C'est un petit garçon. Que sait-il déjà ? Il ne fait qu'imiter ses parents. Il doit cependant avoir une récompense. Tout ce qu'il veut, c'est une banane. Si on la lui donne, il s'arrêtera. Donnez-lui une banane. » En ayant reçu une, le garçon partit s'asseoir.

Après un moment, quelqu'un est venu et a fait devant Bhagavân le *sâstânga-namaskâra* et ne s'est plus relevé. Finalement, les gens l'ont fait se mettre debout, mais il a recommencé à se prosterner. Enfin on a pu le persuader de s'arrêter et de s'asseoir. Bhagavân a fait remarquer : « Il y a des gens qui pensent que le *namaskâra* (prosternation) doit être fait maintes fois. Que faire ? La vraie signification du *namaskâra* est la dissolution du mental. »

Un *devotee* : « Quelle est la signification du *sâstânga-namaskâra*, Bhagavân ?

– Cela veut dire que huit parties du corps – mains, bras, jambes, poitrine et front – touchent le sol. Ce type d'hommage devrait être exécuté en pensant : “Le corps qui s'incline jusqu'à terre deviendra un jour cette terre et le “Je” en moi continuera à exister comme Je.” Il faut comprendre cette idée par la recherche intérieure. Si on ne la comprend pas, ces *namaskâra* n'ont pas de sens et les gens ne les font que pour se procurer des avantages :

le svâmî doit leur donner ce qu'ils désirent, que ce soit des vêtements ou de l'argent. À chaque *namaskâra*, j'ai peur de leur être redevable de quelque chose. Je dois agir selon leurs souhaits, exaucer leurs désirs. Je dois me comporter prudemment après avoir compris leurs pensées. Mais ce n'est pas tout : le fait de se prosterner devant moi leur donne un certain droit sur moi. Si même des gens comme moi en souffrent, que dire d'Îshvara ? Il doit être redevable à tant de gens ; il doit faire tout ce qu'ils veulent ; il doit leur accorder des faveurs. Si la condition d'un svâmî pose déjà tant de problèmes, que dire de la condition d'Îshvara ! Si quelqu'un s'abstient de se prosterner devant moi, je suis content, car alors je ne lui dois rien. Un *jñânî* n'a nul besoin de se prosterner devant quelqu'un, de même qu'il n'a aucun besoin de donner sa bénédiction. C'est parce que son mental est toujours immergé. Il fait le *namaskâra* à chaque instant. Certains se sentent offensés quand ils se prosternent devant un *jñânî* et que celui-ci ne se prosterne pas en retour ni ne soulève sa main pour les bénir. Mais en vérité, avant qu'ils se soient prosternés, le *jñânî* s'est déjà prosterné plus bas qu'eux, son mental étant dissous. De même avec la bénédiction. Le fait d'avoir le mental immergé est en soi une bénédiction. Le mental du *jñânî* reste toujours immergé. Par conséquent, qui est là pour bénir et qu'y a-t-il à bénir ? »

Qu'est-ce que la délivrance (*mukti*) ?

8 avril 1948

Cet après-midi, un jeune homme de l'Andhra Pradesh s'est approché de Bhagavân, l'air triste, en disant : « Svâmî, j'ai quelque chose à vous demander, si vous le voulez bien. Je ne sais pas comment méditer afin d'atteindre la délivrance (*mukti*), cela m'inquiète. Il faut que vous me mettiez sur la voie et que vous m'aidiez à la suivre.

– Que faites-vous maintenant ?

– Je ne fais rien maintenant, svâmî. C'est pourquoi je vous prie de me dire comment je dois méditer. »

Bhagavân demanda : « Pourquoi voulez-vous méditer ? Qu'est-ce que la délivrance ? Que voulez-vous réaliser ? Pourquoi cette pensée vous est-elle venue ? »

Pauvre jeune : ne sachant pas quoi dire, il resta silencieux. On pouvait pourtant voir sur son visage que quelque chose le tourmentait.

Au bout d'un moment, Bhagavân, avec un regard compatissant, dit : « Pensez sans cesse à votre divinité familiale, rejetez toute autre pensée et méditez, ou gardez le Soi devant vos pensées et méditez ; si vous faites cela, tout ce qui vient de l'extérieur disparaîtra et seule la méditation demeurera. Vous n'avez pas besoin de méditer autrement. La méditation sur le Soi se stabilisera et deviendra constante. Ce qui *est* est méditation. Atteindre la délivrance est une chose qui n'existe pas. Se défaire de tout ce qui vient de l'extérieur est en soi délivrance. Le contrôle de la respiration (*prânâyâma*) et les autres pratiques spirituelles ne servent qu'à concentrer le mental sur une seule chose. Le contrôle de la respiration empêche le mental de divaguer. C'est pour cela que l'on recommande d'abord le

contrôle de la respiration et, après seulement, la pratique du *japa* (répétition de noms divins), du *tapas* (ascèse) et de tout le reste. Si la respiration est sous contrôle et qu'elle est retenue quelque temps, cela aide à la pratique de la recherche du Soi. En méditant sur la divinité familiale ou toute autre divinité, le mental se maîtrise de lui-même. La pratique assidue d'une telle méditation mènera à la réalisation du Soi. Alors, il n'y aura plus de dualité entre celui qui fait et la chose faite. Seul demeurera notre état naturel (*svarûpa*). »

Le jeune homme, figé comme une statue, écoutait tout cela.

S'adressant à un autre *devotee* près de lui, Bhagavân dit : « Appelez-le Îshvara (Dieu personnifié) ou *âtman* (Soi) ou ce que vous voulez. Il est omniprésent et omniscient ; seulement, les gens ne peuvent pas Le voir. Ils disent qu'ils veulent pratiquer des ascèses, à la suite de quoi ils s'attendent à Le voir aussitôt. Que faire ? Nous sommes en Lui, et cependant nous Le recherchons. Ce petit "je" de l'ego monte à la surface et cause toute cette agitation. Voyez un peu comme il est fort ! »

Splendeur de la nature

11 avril 1948

Comme l'été a commencé et qu'il n'y a plus assez de place dans le hall habituel, Bhagavân passe maintenant la journée dans le hall du Jubilé.

Normalement, les stores derrière son siège sont baissés, mais hier les assistants les ont enroulés afin de laisser circuler librement la brise. Lorsque je suis arrivée à huit heures, Bhagavân était assis sur son sofa, le regard dirigé vers le sud, comme Dakshinâmûrti¹. Tout l'espace derrière le hall était rempli de manguiers, leurs feuilles tendres et leurs fleurs délicates annonçant l'été. Entre ces feuilles et ces fleurs pendillaient des grappes de petites mangues, on aurait dit des *shiva-linga*. À sa droite, dans le jardin, les buissons étaient couverts de fleurs. À gauche, un bassin en ciment rempli d'eau servait de bain aux moineaux. De chaque côté du sofa se tenaient deux paons, un blanc et un de couleur. Les bâtons d'encens diffusaient leur doux parfum. Les rayons de soleil, passant à travers les fentes du toit, tombaient sur le corps de Bhagavân et le faisaient briller comme de l'or. Devant tant de splendeur, je ne sais même pas si je me suis prosternée devant Bhagavân ou non. Je me tenais là, éperdue d'admiration.

Ramachandra Iyer, un des assistants, m'a regardée comme pour dire : « Qu'y a-t-il ? » Incapable de retenir ma joie plus longtemps, je m'exclamai : « Frère, as-tu remarqué la beauté de cette scène ? Regarde comme la nature alentour s'épanouit et nous montre toute sa splendeur ! Ce serait bien d'en prendre une photo. » Bhagavân demanda de quoi il s'agissait. Je le lui dis. Iyer, d'accord avec moi : « Oui, prenons une photo. »

Aussitôt, Bhagavân commença à nous raconter quelques épisodes de ses premières années : « Comme vous le savez, j'ai vécu quelque temps dans un bosquet de manguiers, près du petit temple Gurumurtam. On m'avait construit un petit abri en feuilles de palmier, sous un manguiers, pour me protéger de la pluie. Cependant, quand je dormais, il n'y avait même pas de place pour allonger mes jambes. Ainsi, je restais presque toujours assis, comme un oiseau dans son nid. En face de moi, Palaniswâmî avait lui aussi un petit abri. Il n'y avait que nous deux dans cet immense jardin. »

Je me mis à citer : « *Citram vatataror mûle vriddhâh guruyurvâh* (Il est beau de voir le jeune *guru* et les vieux disciples assis ensemble sous un figuier banian). Je suppose que c'était comme cela. Est-ce que quelqu'un a pris une photo ?

– Non. Il n'y avait pas d'appareil photo ici à cette époque », et s'adressant à Ramachandra Iyer, Bhagavân dit : « Elle pense qu'on devrait prendre une photo de l'ambiance ici.

– Nous allons organiser cela cet après-midi », répondit Ramachandra Iyer.

Puis, en regardant les arbres, Bhagavân reprit : « Le manguiers avait des petits fruits comme ceux-ci. Ils tombaient de temps en temps sur le toit de mon abri, ce qui produisait une sorte de tup-tup. Leur peau restait verte même quand ils étaient mûrs. Ils étaient alors cueillis et conservés quelque part jusqu'à ce qu'ils soient bien mûrs. Mais vous savez ce qui se passait entre-temps ? Pendant la nuit, des chauves-souris venaient et grignotaient un peu de chaque mangue. Le reste était pour nous. Voilà, c'était le *prasâd* des chauves-souris. »

Ramachandra Iyer demanda : « Le jardinier ne vous a-t-il jamais donné des fruits ?

– Il nous disait de cueillir les fruits des arbres tant que nous voulions, mais nous ne l'avons jamais fait. Nous avons le *prasâd* des chauves-souris, voyez-vous. N'est-ce pas assez ? Les abris et la beauté de la nature nous ont donné une immense joie. »

¹ Voir note p. 187-188.

La voie de l'amour

26 avril 1948

Ce matin, un jeune Tamoul s'est approché de Bhagavân et a demandé : « Svâmî, c'est bien d'aimer Dieu, n'est-ce pas ? Alors pourquoi ne pas suivre la voie de l'amour ?

– Qui dit que vous ne pouvez pas la suivre ? Vous pouvez le faire. Mais quand vous parlez de l'amour, cela signifie dualité, la personne qui aime et l'entité appelée "Dieu". Or, l'individu n'est pas séparé de Dieu. Ainsi, l'amour signifie que l'on aime son propre Soi. Pour cet amour de son propre Soi, le *Vasudeva-Mananam* donne des exemples étape par étape. L'homme aime l'argent, mais il aime son fils plus que l'argent, son propre corps plus que son fils, les organes des sens (*indriya*) plus que son corps ; il aime son œil plus que les autres organes, la vie plus que son œil et le Soi plus que la vie. Tout cela est illustré de la manière suivante. Si son fils a commis quelque chose de grave et que le gouvernement décide de le punir, le père propose de l'argent et même un pot-de-vin pour le libérer ; ainsi l'amour du fils est plus grand que l'amour de l'argent. Mais si le gouvernement n'accepte pas l'argent et, en revanche, propose de libérer le fils à condition que le père accepte de subir le châtement à la place de son fils, le père dira : "Faites ce que vous voulez avec ce garçon ; je n'ai rien à voir avec lui", alors le père éprouve plus d'amour pour son corps que pour son fils. Si un homme commet un délit et que la justice lui donne le choix entre sacrifier ses yeux ou se soumettre à des tortures physiques, il acceptera les tortures, pour ne pas perdre un organe. Si, par contre, on décide de le décapiter, il sera prêt à perdre ses yeux ou tout autre organe plutôt que de perdre la vie ; il aime donc la vie plus que les organes des

sens. Il en est de même pour celui qui désire ardemment la félicité du Soi (*âtmâ-ânanda*). Pour cela, il sera même prêt à perdre la vie, si nécessaire ; aussi aime-t-il le Soi plus que la vie. Par conséquent, l'homme aime Dieu seulement en vue d'être heureux. Il est pourtant la personnification même du bonheur et ce bonheur, c'est Dieu. Qui d'autre aimer ? L'amour en soi est Dieu.

– C'est pour cela que je vous demande si l'on peut adorer Dieu par la voie de l'amour.

– L'amour est la véritable forme de Dieu. Si vous rejetez tout, en disant : "Je n'aime pas ceci, je n'aime pas cela", ce qui demeure est le *svarûpa*, le Soi inné. C'est la pure félicité. Vous pouvez l'appeler "pure félicité", "Dieu", *âtman*, ou comme vous voulez. C'est la dévotion, c'est la réalisation, c'est toute chose. »

Une autre personne intervint : « Vous dites que nous devons rejeter toutes choses, bonnes et mauvaises, et n'aimer que Dieu. Mais comment peut-on rejeter quoi que ce soit avant d'en avoir fait l'expérience ?

– C'est vrai. Pour rejeter le mauvais, vous devez aimer le bon. En temps voulu, le bon deviendra lui aussi un obstacle et sera rejeté. Pour cela, vous devez nécessairement d'abord l'aimer. C'est-à-dire que vous devez d'abord aimer puis rejeter l'objet de votre amour. Quand vous avez tout rejeté, seul le Soi demeure. C'est là le véritable amour. Celui qui connaît le secret de cet amour trouvera le monde empli de l'amour universel. »

L'auteur et l'action

29 avril 1948

Ce matin, un avocat de Rayalasîma, assis près du sofa de Bhagavân, a demandé : « Svâmî, dans la *Gîtâ*, le Seigneur Krishna dit qu'il est l'Auteur (*kârta*), ce qui doit être fait (*kâryam*) et l'action (*karman*). Si Îshvara crée l'action (*karman*), pourquoi crée-t-il des karmas différents pour tout le monde ? On dit que chacun est amené à agir en fonction de son karma. D'où vient cette différence ? Et si on laisse tout à l'Auteur, qui est Îshvara, où se trouve alors l'effort personnel (*purusha-kâra*) ? Si l'effort personnel n'existe pas, pourquoi dit-on que nous devons atteindre la réalisation ?

– Qui est celui qui pose ces questions ? En qui et pourquoi ces doutes se sont-ils élevés ? Réfléchissez-y bien et trouvez la réponse.

– Svâmî, je voudrais juste savoir pourquoi le Seigneur Krishna a dit cela.

– C'est ce à quoi je fais référence. Krishna, qu'a-t-il dit à Arjuna ? Il lui a dit : «L'action sera accomplie, mais j'en suis l'Auteur et j'observe tout d'en haut. Pourquoi t'en soucier ? C'est ton corps qui tue les membres de ta famille, mais es-tu le corps ? Non ! Renonce à cette idée.» Aussi demande-t-il à Arjuna d'agir tout en renonçant au sentiment d'être celui qui agit. C'est cela l'effort personnel. Le sentiment d'être ou de ne pas être le corps provient de l'ignorance. Tout ce qu'il y a à faire, c'est renoncer à ce sentiment, mais on ne peut que le faire soi-même. Qui d'autre peut le faire ? Si, par l'effort personnel, on s'est débarrassé de cette servitude, l'action se poursuit d'elle-même d'après le plan d'Îshvara, l'Auteur. Chacun fait le travail qui lui a été imparti et il le fait automatiquement. Pourquoi alors s'en soucier ? Quand Arjuna craignait qu'il soit injuste de tuer des membres de sa famille, Krishna lui dit simplement de renoncer au sentiment d'être

l'auteur de ses actes. Finalement, Arjuna se mit à combattre. En écoutant l'enseignement de Krishna, il perdit le sentiment d'être celui qui agit et ses doutes se dissipèrent. Il devait accomplir ce travail avec ce corps même, et il a été accompli. De même pour Duryodhana. Il était bien conscient de son inconduite et il savait que ce qu'il faisait n'était pas juste, mais une certaine force l'amena à ces agissements. Que pouvait-il faire ? Ces actes devaient être accomplis de cette manière et au moyen de ce corps, et ils furent accomplis. Ainsi, il est évident qu'une certaine force conduit tous les hommes à agir. Se débarrasser du sentiment d'être l'auteur de ses actes est effort personnel (*purusha-kâra*). Toute pratique spirituelle (*sadhâna*) mène à cette fin. »

Un autre *devotee* : « Mais il doit bien y avoir un début pour ce karma. Il n'est mentionné nulle part comment il a commencé.

– Si l'on vous demande : “Comment avez-vous obtenu ce karma”, vous répondez : “En agissant (*karman*). – Comment êtes-vous né ? En agissant.” C'est tout ce que l'on peut dire. Et si vous demandez comment ce *karma* est né, on vous dit de ne pas poser cette question. C'est la loi de la graine et de l'arbre. L'arbre naît de la graine qui, elle, naît de l'arbre. Et quelle est l'origine de cette graine ? À cette question il n'y a pas de réponse. Que pouvons-nous en dire ? C'est pourquoi je dis toujours aux gens de trouver d'abord comment et où ils sont nés. »

इश्वरः सर्वभूतानां हृद्देशेऽर्जुन तिष्ठति ॥
भ्रामयन्सर्वभूतानि यन्त्रारूढानि मायया ॥
तमेव शरणं गच्छ सर्वभावेन भारत ।
तत्प्रसादात्परां शान्तिं स्थानं प्राप्स्यसि शाश्वतम् ॥

*Îshvarah sarvabhûtânâm hrd-deshe 'rjuna tishthati
bhrâmayan sarvabhûtâni yantrârûdhâni mâyayâ*

*Tam eva sharanam gaccha sarva bhâvena bhârata
tatprasâdat parâm shântim sthânam prâpsyasi shâshvatam*

Le Seigneur, ô Arjuna, réside dans le cœur de tous les êtres, les faisant tourner par sa *mâyâ* comme des figurines montées sur un manège. De tout ton cœur, prends refuge en lui, ô Arjuna ! Par sa grâce tu obtiendras la paix suprême et la demeure éternelle.

Bhagavad-Gîtâ XVIII, 61-62

L'importance du *japa*

2 mai 1948

Je suis venue à l'ashram cet après-midi à deux heures et demie. Il y avait peu de monde. À un moment donné, un groupe de l'Andhra Pradesh est entré et un de ses membres a demandé à Bhagavân : « Svâmî, quelle est la voie la plus facile pour atteindre la libération (*moksha*) ? »

Bhagavân dit avec un sourire : « Dès que le mental commence à s'égarer, il faut l'intérioriser et le fixer sur la pensée du Soi. C'est la seule manière.

– Pour cela, répéter le nom de Râma est une bonne chose, n'est-ce pas ? demanda quelqu'un d'autre.

– Certainement, répondit Bhagavân. Il n'y a rien de mieux. Le *japa* du nom de Râma est une pratique extraordinaire » et, me regardant, il poursuivit : « Vous connaissez certainement l'histoire de Nâmdev. On raconte qu'il a dit à l'un de ses disciples : “Si tu veux connaître la grandeur du nom de Râma, tu dois d'abord connaître ton propre nom – c'est-à-dire ta propre nature réelle (*svarûpa*). Tu dois savoir qui tu es et comment tu es né. Tant que tu ne connais pas ton origine, tu ne connaîtras pas ton Nom.”

Dans l'*Adhytma-Râmâyana*, en malayalam, Anjaneya dit à Râvana : “Ô Râvana, je t'enseigne comment tu peux atteindre la libération (*moksha*). Écoute-moi bien. Il est certain que par une dévotion intense pour Hari (Vishnu), qui de tout temps demeure dans le lotus de tous les cœurs, le mental se purifie. L'ego est détruit et avec lui le péché. À sa place s'élève la connaissance du Soi transcendantal. Si tu as un mental pur et la félicité engendrée par la connaissance du Soi, les deux syllabes *Ra* et *Ma* se répéteront d'elles-mêmes en toi, comme un mantra. Celui qui a cette connaissance, qu'a-t-il besoin de plus ? Ainsi, vénère les pieds de lotus de

Vishnu. Cela écartera toutes tes peurs. Abandonne l'ignorance de ton esprit.»

On doit cependant connaître la bonne méthode pour la répétition du Nom (*japa*). Avant de commencer à pratiquer le *japa*, il faut contrôler sa respiration. Autrement dit, le mental doit être contrôlé. Sambandar, grand adorateur de Shiva, explique dans une de ses stances comment faire le *japa* du *panchâksharî* du nom de Shiva : il faut fermer et sceller les neuf ouvertures du corps – les deux yeux, les deux oreilles, les deux narines, la bouche, l'anus et l'organe de reproduction – afin que le mental ne se sauve pas. Après avoir verrouillé les neuf portes, on peut commencer le *panchâksharî-japa*. Si, en contrôlant les sens, on arrive à contrôler le mental, c'est-à-dire à l'immerger, ce qui subsiste est le Soi. On médite sur le Soi et le *japa* devient notre propre Soi. »

Une autre personne : « Appelle-t-on cela *ajapa* ?

– Ce qui se répète intérieurement, c'est l'*ajapa*. »

Un *devotee* : « Un tel *japa* peut-il être pratiqué par tout le monde et à tout moment ?

– Non, ce n'est pas possible. C'est la raison pour laquelle les Anciens ont recommandé d'alterner le *japa* avec du chant, de la lecture, de l'écriture ; de cette manière, l'esprit est engagé dans de bonnes activités et il ne cède pas aux mauvaises habitudes. La *Gîtâ* dit aussi que l'on doit refuser au mental de vagabonder, que l'on doit s'engager dans des pratiques spirituelles et s'exercer au détachement. Grâce au *japa*, le mental arrivera peu à peu à une concentration parfaite. C'est pour atteindre cette concentration que toutes les pratiques spirituelles (*sâdhana*) sont prescrites. »

La compassion incarnée

15 juin 1948

Comme l'été est maintenant bien avancé, Bhagavân reste tout le temps dans le hall du Jubilé. Pendant la chaleur de midi, les assistants placent le sofa dans la partie nord du hall, où se trouve une tonnelle avec des crotons de chaque côté, et ils aspergent d'eau les stores (*tatties*) en *khus-khus* fixés autour du hall. Quand je suis arrivée cet après-midi, Bhagavân était assis là, enveloppé jusqu'à la tête dans un tissu. Il n'y avait personne dans le hall à part Krishnaswâmî, qui se tenait debout derrière Bhagavân, un vaporisateur d'eau de rose à la main. Il en ouvrit le capuchon et vaporisa légèrement Bhagavân avec cette eau. Bhagavân se frotta le corps avec une satisfaction évidente. Puis il me vit arriver et dit : « Voyez, ils me font un *abhisheka*. Ils m'ont couvert avec ce tissu, l'ont mouillé et ont fixé tout autour des *tatties* qu'ils vaporisent avec de l'eau. Cet endroit est maintenant frais comme Ootacamund¹. »

Je m'approchai de son sofa et je pus constater une certaine fraîcheur. « Quand on arrive de l'extérieur, l'atmosphère ici semble bien fraîche », dis-je, puis je retournai à ma place habituelle. Après un moment, Bhagavân évoqua des vieux souvenirs.

« Quand je séjournais dans la grotte de Virupaksha, nous déménagions à la grotte du manguier en été, car la première manquait de ressources en eau. Des femmes de castes inférieures avaient l'habitude de venir pendant la pause de midi pour étancher leur soif. Elles portaient de lourdes bottes d'herbe sur la tête et étaient totalement épuisées. Pauvres femmes, elles quittaient leurs demeures tôt le matin après avoir pris un peu de bouillie de riz (*kanji*), puis escaladaient la Montagne pour aller chercher une lourde

charge d'herbe. Dès qu'elles arrivaient à la grotte, elles laissaient tomber les bottes d'herbe et, s'inclinant, me priaient : "Svâmî, svâmî, d'abord jette-nous un seau d'eau dans le dos." Je me tenais debout sur la terrasse et quand je jetais de l'eau sur elles comme elles le voulaient, elles s'exclamaient : "Ah, cela fait du bien !" Ensuite je leur versais de l'eau dans le creux des mains, elles la buvaient, se lavaient le visage et après s'être reposées à l'ombre des arbres, elles repartaient. C'est seulement quand on a supporté une chaleur suffocante que l'on sait à quel point l'eau fraîche peut soulager.

– Était-ce Bhagavân lui-même qui versait l'eau ? demandai-je.

– Oui, dit Bhagavân. Je savais qu'elles allaient venir à cette heure-ci et je les attendais avec l'eau. Que pouvaient-elles faire ? Elles n'avaient pas le droit de toucher l'eau du Mulaipal Tîrtham (bassin sacré), et il n'y avait d'eau nulle part ailleurs. La chaleur était insupportable. Elles n'avaient rien à manger tant qu'elles n'avaient pas vendu leur herbe et gagné quelques sous. À la maison, les enfants attendaient. Il fallait qu'elles rentrent vite pour s'en occuper. Que pouvaient-elles faire, pauvres femmes ? Elles venaient à la grotte en espérant que *svâmî* leur donne de l'eau. À cette époque, nous faisons rarement la cuisine, mais quand c'était le cas, nous ajoutons plein d'eau au riz pendant la cuisson, puis nous passons la bouillie, la versions dans un pot en ajoutant encore de l'eau à volonté, du sel et, dans la mesure où nous en avons, du gingembre séché. Le temps que les femmes arrivent, cette bouillie liquide avait déjà refroidi. Quand on leur en versait dans la main, elles la buvaient comme du nectar et s'en allaient. Il n'y a qu'elles qui pouvaient parler du goût de ce liquide et de la joie éprouvée en buvant l'eau. »

Très ému, Bhagavân resta silencieux.

Pendant un moment, moi-même incapable de parler, je restai assise tranquillement en contemplant la compassion en personne. Puis je dis : « Pourquoi ne parle-t-on pas de cette histoire dans la biographie de Bhagavân ?

– C'est vrai, elle n'y est pas. Je ne pensais pas qu'elle valait la peine d'être mentionnée, dit Bhagavân.

– Combien d'histoires de ce genre ont dû se passer sans être notées ! »
Bhagavân hocha seulement la tête.

1- Ville de basse montagne dans l'ouest du Tamil Nadu réputée pour la clémence de son climat.

La délivrance de la vache Lakshmi

20 juillet 1948

Ce vendredi 18, Bhagavân a donné la *videha-mukti* (délivrance au moment de la mort) à la vache Lakshmi, comme il l'avait fait pour sa propre mère.

En arrivant ce matin à l'ashram, j'ai appris que Lakshmi était sérieusement malade et qu'elle ne passerait pas la journée. Je me suis donc directement rendue à l'étable, sans même aller voir Bhagavân. L'étable réservée aux veaux avait été vidée, nettoyée et Lakshmi était allongée sur un lit de paille. Comme tous les vendredis, elle était décorée avec de la pâte de santal, du *kumkum* sur le front et des guirlandes de fleurs autour du cou et des cornes. Venkataratnam, assis près d'elle, l'éventait.

Quand je suis allée me prosterner devant Bhagavân, il m'a regardée avec un air divin. Je l'ai pris comme un ordre et je lui ai dit que j'allais rester avec Lakshmi. Il acquiesça d'un signe de tête et je retournai aussitôt auprès d'elle. Venkataratna me passa l'éventail et s'en alla. Je répétais le mantra de Ramana (*Ramana-dvâdashâksharî*), les cent huit noms de Ramana (*Ashtottaram*), etc., et Lakshmi semblait les écouter attentivement.

Bhagavân vint comme toujours à 9 h 45 à l'étable, s'assit près d'elle dans le foin, souleva sa tête avec ses deux mains, puis caressa doucement, avec une main, son mufle et sa gorge ; ensuite, il posa la main gauche sur sa tête, tandis qu'avec les doigts de la main droite il massait sa gorge en descendant jusqu'au cœur. Après avoir fait cela pendant un quart d'heure, il lui dit : « Que dis-tu, mère ? Veux-tu que je reste ici ? Je pourrais rester, mais que puis-je faire pour toi ? Les gens peuvent rester avec toi, comme dans le cas de ma mère. Dois-je m'en aller ? » Lakshmi était tranquille, détachée du

monde et sans douleur physique, comme si elle était en *samâdhi*. Bhagavân, le cœur plein de compassion, restait assis là, ne voulant pas bouger.

Subjuguée par ce spectacle, je m'exclamai spontanément : « Mère Alagammal a eu la plus grande des chances, et maintenant, c'est Lakshmi. » Bhagavân me regarda avec un sourire.

Arriva Subramaniam, qui dit : « Je crois que le vétérinaire ne viendra pas avant 10 h 30, car elle ne court pas de danger immédiat. » Bhagavân demanda : « D'accord, le vétérinaire ne vient pas, mais avez-vous apporté l'injection ? » Puis il se tourna de nouveau vers Lakshmi et, en lui caressant doucement la tête et la nuque, il dit : « Qu'en penses-tu ? Puis-je m'en aller ? » Subbulakshmi intervint : « Elle serait heureuse si Bhagavân restait à ses côtés.

– Oui, mais que faire ? » Ce disant, il regarda dans les yeux de Lakshmi et dit : « Puis-je partir ? Ne veux-tu pas me le dire ? » Lakshmi le regarda dignement. Nous ne savons pas quelle fut sa réponse, mais Bhagavân se leva et partit en disant : « Prenez garde que les mouches ne rentrent pas dans sa bouche. » Je lui assurai que nous prendrions bien soin d'elle et Bhagavân partit à contrecœur.

Après le toucher divin de Bhagavân, la respiration de Lakshmi commença à s'affaiblir et elle ne bougeait presque plus. Quand le vétérinaire arriva et lui fit une injection, elle ne remua pas. Elle n'était pas à l'agonie. Ses yeux étaient calmes et clairs. Le médecin la tourna en position de Nandi¹, appliqua un médicament sur ses ulcères et nous prescrivit de garder sa tête surélevée. À ce moment, Venkatnaratnam revint. Il me demanda de soutenir la tête de Lakshmi tandis qu'il allait chercher un peu de fourrage. Sa langue alors me toucha. Elle était glacée. La vie de Lakshmi avait atteint les pieds de Shrî Ramana, elle s'était absorbée en lui.

Dix minutes plus tard, Bhagavân arriva dans l'étable. Il demanda : « Est-ce fini ? » Il s'accroupit près d'elle, prit son mufler dans les deux mains comme s'il s'agissait d'un petit enfant, le souleva et dit : « Oh, Lakshmi, Lakshmi ! » puis, en retenant ses larmes, il nous dit : « Grâce à elle, notre famille (c'est-à-dire l'ashram) s'est beaucoup développée. » Quand tous se mirent à louer Lakshmi, Bhagavân demanda : « Le vétérinaire ne lui a pas causé trop d'ennuis, n'est-ce pas ? Comment est-elle morte ? » Nous lui racontâmes comment cela s'était passé. « C'est bien. Avez-vous remarqué cela ? Son oreille droite est redressée maintenant. Jusqu'hier Lakshmi était encore couchée sur l'autre côté. À cause de ses ulcères, elle a été tournée de

ce côté-ci. On dit des gens qui meurent à Bénarès que Shiva vient leur chuchoter à l'oreille droite. Chez Lakshmi c'est aussi l'oreille droite qui est relevée. » Et il montra son oreille à tous les gens présents.

Entre-temps, beaucoup de monde s'était rassemblé. Au bout d'un quart d'heure, Bhagavân se leva en disant : « Ramakrishna dit depuis dix jours qu'il faut construire une belle tombe (*samâdhi*) pour Lakshmi. » Puis il se retira dans le hall.

¹- Le taureau Nandi, monture de Shiva, est couché légèrement sur le côté, une des pattes de devant repliée en arrière, l'autre posée devant lui.

L'histoire de la vache Lakshmi

24 juillet 1948

Hier après-midi, un jeune Tamoul est venu dans le hall. Un *devotee* a reconnu en lui le petit-fils de l'homme qui avait offert la vache Lakshmi à l'ashram.

« Sait-il que Lakshmi est morte ? demanda Bhagavân.

– Je viens de l'apprendre, svâmî, expliqua le jeune homme. Quand je suis allé à l'étable pour voir Lakshmi, on me l'a dit. Je reviens à l'instant de sa tombe. »

Interrogé, il raconta : « Je viens d'un village appelé Kannamangalam qui se trouve à environ quarante miles d'ici. Mon grand-père Arunachalam Pillai voulait offrir à Bhagavân une bonne vache à lait et en 1926 il amena ici Lakshmi avec sa mère. Lakshmi avait à peine six mois. Je les accompagnais. J'étais très jeune alors. Depuis, j'ai toujours rendu visite à Lakshmi quand je venais ici pour affaires. »

Après qu'il fut parti, Bhagavân se mit à raconter : « Vous savez ce qui s'est passé quand ils vinrent ici avec la vache et le veau ? Je leur demandai : "Pourquoi faites-vous tout cela pour nous ?" Arunachalam Pillai répondit : "Depuis longtemps je veux offrir une vache à Bhagavân. Maintenant je peux me le permettre. Ce n'était pas facile de l'amener ici. Je vous en prie, gardez-la." Je lui dis : "Vous avez fait votre devoir en nous l'offrant. Mais qui va s'en occuper ? Gardez-la avec vous et occupez-vous d'elle à notre place, s'il vous plaît. – Même si vous me coupez la gorge, je ne la reprendrai pas", répondit-il. Quand Ramanatha Brahmachâri entendit cela, il fut d'abord choqué, puis, plein d'ardeur, il dit qu'il allait s'en occuper. Puisque le veau était arrivé un vendredi, nous l'appelâmes Lakshmi¹.

Ramanatha s'occupa de la vache et du veau pendant deux ou trois mois. Lakshmi était très joueuse, elle gambadait partout à sa guise et, ce faisant, elle saccageait tous les légumes que nous avions plantés. Si quelqu'un la réprimandait, elle venait me voir pour que je la protège. Je disais aux résidents de l'ashram qu'ils pouvaient, s'ils le voulaient, installer une clôture autour des plantations. Pauvre Ramanatha ! Ne pouvant plus supporter les difficultés que les résidents lui causaient, il conclut un accord avec un éleveur de bétail en ville qui prit en charge la vache et le veau. Je ne me souviens plus de son nom. »

Un *devotee* précisa : « Il s'appelle Pasupati. La mère de Lakshmi est morte peu après. L'arrangement était que si Lakshmi mettait au monde un veau mâle, il reviendrait à l'ashram, et que si c'était une femelle, il la garderait. »

Bhagavân : « C'est possible. Un an plus tard, un jour d'éclipse, l'éleveur vint ici avec Lakshmi et son veau pour prendre un bain dans le bassin Pali. Lakshmi ayant mémorisé le chemin revint ensuite tous les jours. Elle venait le matin et repartait le soir. Elle se couchait près de mon sofa et elle exigeait que ce soit moi qui lui donne des fruits. Elle ne voulait que des bananes de la Montagne. À cette époque nous n'avions pas de cloche dans la salle à manger. Nous ignorons comment elle s'y était prise, mais elle se trouvait tous les jours exactement à l'heure du déjeuner devant moi. Nous regardions chaque fois la montre et c'était toujours l'heure exacte du repas. Son arrivée était pour nous le signal. Le soir, elle retournait à contrecœur en ville. »

Après quelques investigations, j'ai appris comment, en 1930, Lakshmi a pu rester définitivement à l'ashram. Elle avait alors deux veaux mâles qui avaient chaque fois été donnés à l'ashram. Un soir, alors qu'elle était pleine pour la troisième fois, elle ne voulut pas quitter Bhagavân. Elle était couchée près du sofa et des larmes coulaient de ses yeux. Bhagavân, visiblement touché, passa doucement la main sur sa tête et lui parla ainsi : « Tu dis que tu ne peux pas partir, que tu veux rester ici. Que puis-je faire ? » Et s'adressant aux gens près de lui : « Voyez, Lakshmi pleure. Elle dit qu'elle ne peut pas partir. Elle est pleine et elle risque d'avoir son petit à tout moment. La distance est longue à parcourir et elle doit revenir le lendemain. Elle ne peut pas se passer de venir ici. Que peut-elle faire ? » Finalement, Bhagavân réussit à l'apaiser et à la renvoyer. Elle mit bas la nuit même. À la même période, Pasupathi eut des difficultés familiales. Ne

pouvant plus supporter la charge de Lakshmi avec tous ses caprices, il l'amena, elle et ses trois veaux, chez Bhagavân. Lakshmi se coucha aux pieds de Bhagavân et ne se releva plus. Bhagavân plaça sa main droite sur sa tête et lui demanda si elle voulait rester définitivement ici ; elle ferma les yeux et ne bougea pas, comme si elle était en transe. Bhagavân fit remarquer qu'elle avait l'air de ne plus penser à ses responsabilités envers ses veaux, car ils avaient été confiés à Bhagavân.

J'ai raconté cette histoire à Bhagavân et il l'a approuvée : « Oui, c'était ainsi. Avec ma mère commencèrent cuisine et repas réguliers, et avec Lakshmi arrivèrent bétail et laiterie. Par la suite, pendant trois ou quatre ans, Lakshmi donna naissance à un veau chaque année, le jour de *jayantî*. Après, elle s'arrêta. En tout, elle mit bas neuf fois. À partir du moment où Lakshmi est venue ici, des vaches de toutes les régions ont été amenées et laissées par des *devotees*. Ainsi, leur nombre augmentait de plus en plus. Au début, on les attachait ici et là sous des abris. Un jour, Salem Sundaram Chetty vint, décida de construire un *goshâla* (étable) et fixa une date favorable pour la pose de la première pierre. Une demi-heure avant la cérémonie, tout était presque prêt, quand Lakshmi se détacha de sa corde et vint en courant chez moi comme pour me dire qu'on avait construit pour elle une maison et que je devais venir. Je me levai et elle m'y conduisit tout droit. Elle fit la même chose pour la consécration de l'étable. D'une certaine manière, elle comprenait tout. Elle était vraiment très maligne ! »

¹- Le vendredi est consacré à la déesse Lakshmi.

L'enseignement approprié

29 juillet 1948

Lorsque Bhagavân est sorti ce matin, il chancelait un peu. Les assistants ont hésité à l'aider, sachant qu'il ne l'apprécierait pas. Un *devotee* de longue date, qui marchait à ses côtés, a essayé de le soutenir. Voulant l'en empêcher, Bhagavân a dit calmement : « Vous essayez tous de m'éviter de tomber, mais en fait vous me renversez. En voilà assez. Prenez garde, je vous en prie, de ne pas tomber vous-mêmes. » Bien qu'apparemment Bhagavân ait dit une chose banale, ces paroles étaient riches de sens et c'est pour cela que je les ai notées.

Entre-temps, Bhagavân était retourné dans le hall et s'était assis à sa place. Un jeune homme, visiblement irrité, réussit après quelques tentatives à demander : « Svâmî, j'ai une question à vous poser. Savez-vous quelle est cette question ou voulez-vous que je la pose ? »

– Oho ! répondit Bhagavân. C'est de cela qu'il s'agit. Je regrette, mais je ne possède pas ce genre de pouvoir. Comme vous êtes une personne compétente, vous savez certainement lire dans les pensées des autres. Comment puis-je acquérir de tels pouvoirs ? »

Le jeune homme était sur le point de dire : « Où est votre grandeur si vous ne pouvez même pas faire cela ? », mais on l'en empêcha.

Je m'assis plus près de Bhagavân. Il me regarda et dit : « Ce jeune homme me demande si je connais la question qu'il voudrait poser ! Jusqu'à maintenant, personne ne m'a demandé une chose pareille. Il veut certainement me tester. Quand quelqu'un entre ici, je reconnais aussitôt le but de sa visite. Déjà la manière dont il s'assoit révèle l'intention dans

laquelle il est venu. Au lieu de me tester, pourquoi ne se teste-t-il pas lui-même pour trouver qui il est ? Ne serait-ce pas plus utile ? »

Un *devotee* qui était assis à côté du jeune homme reprit le fil de la conversation : « Svâmî, vous dites que la chose la plus importante dans la vie est de trouver le Soi. Mais peut-on le trouver en pratiquant le *nama-japa* (répétition d'un nom divin) ? Peut-on atteindre le *moksha* de cette manière ?

– Oui, c'est possible, répondit Bhagavân. Le *nama-japa* vous mènera au but en temps voulu. La répétition du Nom aide à écarter toute chose extérieure. Ainsi tout ce qui est extérieur disparaît et il reste le Nom seul. Ce qui demeure est le Soi ou Dieu ou l'Être suprême. *Nama-japa* signifie que nous donnons un nom à Dieu et que nous l'invoquons par ce nom. Vous pouvez lui donner le nom que vous aimez le plus.

– Est-ce qu'Îshvara se manifesterait si nous lui donnons un nom et si nous le prions pour qu'il apparaisse sous une forme particulière ?

– Oui, il vous répondra quel que soit le nom avec lequel vous l'appellez et il vous apparaîtra sous la forme sous laquelle vous l'adorez. Dès qu'il se manifeste, vous lui demandez quelque chose, il exauce votre désir et disparaît ; mais vous, vous restez là où vous étiez. »

Je dis : « Je suppose que Bhagavân ferait la même chose si nous lui demandions des avantages matériels. »

Sans tenir compte de ce que j'avais dit, Bhagavân fit remarquer : « C'est pour cela que Dieu redoute de se manifester. S'il apparaîtrait, les fidèles le prient de leur céder tous ses pouvoirs. Non seulement ils disent : "Donne-moi tout", mais aussi : "Ne le donne à personne d'autre." C'est là sa crainte. C'est pourquoi Dieu n'est pas pressé d'apparaître à ses adorateurs. »

Un autre *devotee* : « En est-il de même avec les *mahâtma* ?

– Sans aucun doute. Si les *mahâtma* se montrent trop indulgents, les gens commencent à exercer leur pouvoir sur eux. Ils disent : "Faites ce que l'on vous demande" ou : "Personne d'autre ne doit venir vous voir", et ainsi de suite.

– On dit que le *mahâtma* veille sur tous avec la même bonté. Pourquoi alors reçoit-il certains avec tendresse, répond-il aux uns et pas aux autres, réprimande-t-il certains et reste-t-il indifférent à d'autres ?

– Oui, pour un père, tous les enfants ont la même importance. Il souhaite le bien pour tous. C'est pourquoi il traite les uns avec amour et les autres avec colère, suivant leurs besoins et dispositions, et de cette façon il les éduque. Les enfants gentils ont un comportement respectueux et ne

demandent rien ; il faut les choyer avec amour et tendresse et leur donner ce qu'ils aiment. Les effrontés demandent et prennent ce qu'ils veulent. Les inconstants doivent être réprimandés et remis à leur place ; les stupides doivent être ignorés et on doit les laisser se débrouiller seuls. De la même manière, les *mahâtma* doivent être tendres ou sévères selon les mérites des *devotees*. »

Amour pour les animaux

26 août 1948

Cet après-midi, un étranger est arrivé à l'ashram avec un plateau plein de fruits. Il semblerait qu'alors qu'il allait vers le hall, un singe soit venu, en ait attrapé quelques-uns et se soit enfui. Bhagavân, ayant entendu du bruit, comprit aussitôt ce qui se passait. Il dit en riant que le singe s'était assuré sa part de fruits de peur que nous ne lui en donnions pas. Cela fit rire tout le monde.

Entre-temps, une guenon, avec son bébé au sein, s'était approchée du plateau de fruits. Les gens essayèrent de la chasser. Bhagavân dit alors : « C'est une mère avec son enfant, pourquoi ne pas lui donner quelque chose ? » La guenon prit peur et se cacha dans un arbre. Bhagavân, qui est la compassion même, fit remarquer : « Est-ce juste ? Nous nous prenons pour des *sannyâsin*, mais quand arrive un vrai *sannyâsin*, nous le repoussons sans lui offrir quelque chose. Nous prenons des dispositions pour les années à venir, stockons des vivres dans une pièce porte close et gardons les clefs avec nous. Le singe a-t-il une maison ? Peut-il mettre quoi que ce soit de côté pour le lendemain ? Il mange ce qu'il peut attraper et dort dans n'importe quel arbre. La guenon porte son petit attaché à son ventre, jusqu'à ce qu'il ait l'âge de se débrouiller tout seul. Qui alors est un vrai *sannyâsin*, le singe ou nous ? Le singe s'est servi lui-même. C'est un mâle et il pouvait agir en toute impunité. Mais la femelle, que peut-elle faire ? » Bhagavân, avec une voix cajoleuse, appela la guenon. Elle s'approcha du sofa et là resta debout. Bhagavân lui offrit avec tendresse tous les fruits qu'elle voulait, puis la renvoya.

Peu après, le paon blanc entra, se pavanant majestueusement. Bhagavân me dit : « Regardez, les oreilles des paons ne sont pas visibles. Là où normalement se trouvent les oreilles, il y a de grands trous, couverts de plumes qui ont l'aspect d'un éventail. »

Je répondis : « Vraiment ? Je ne le savais pas.

– J'ai observé cela quand je vivais dans la Montagne. Nous avions alors deux paons. La paonne avait l'habitude de dormir sur mes genoux. J'ai remarqué ce détail quand elle dormait. Le paon ne s'approchait jamais de moi. Il se promenait partout, tandis qu'elle ne me quittait jamais, elle restait toujours près de moi ou dormait sur mes genoux. Elle était très familière avec moi. Quand le paon sortait, il l'appelait pour qu'elle l'accompagne, mais tel un petit enfant, elle ne voulait pas me quitter.

– Les petites filles sont toujours plus attachées à Bhagavân, dis-je, et Bhagavân manifesta lui aussi une plus grande affection à leur égard.

– Un jour, un individu l'enleva de force. Elle ne revint plus jamais. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Quant au paon, il mourut finalement sur mes genoux. C'est alors que nous lui avons construit cette tombe là-bas. »

Qu'est-ce que le bonheur ?

10 septembre 1948

Depuis un certain temps, le médecin de l'ashram recommande que Bhagavân mange du blé plutôt que du riz, le blé étant plus nourrissant. Il y a quatre ou cinq jours, il a déclaré que le régime devait commencer sans délai. Les autorités de l'ashram ont demandé à Bhagavân la permission de préparer des *puri* (crêpes de blé frites), mais Bhagavân n'a pas donné son accord, disant que cela nécessiterait trop de *ghee*, qui coûte cher. « Je vous en prie, laissez tomber. Si ce médecin dit que le blé est bon, l'autre dira le contraire. Et c'est également un bon médecin. Ne devrions-nous pas avoir aussi son accord ? Sommes-nous libres ? Demandez d'abord à cet autre médecin. »

Renseignements pris, il s'est avéré que ce second « médecin » n'était autre que Subramania Mudaliar, le responsable de l'entrepôt. Il semble que le blé était une partie de la ration de céréales qu'il avait reçue il y a quelque temps. Comme personne n'avait l'habitude de manger du blé seul, il était difficile d'épuiser les réserves. Ainsi ils ont préparé tous les jours à la fois du riz et du blé et en ont servi à tout le monde à parts égales. Bhagavân cependant a insisté pour être servi de blé seulement et cela tous les jours. Subramania Mudaliar, sachant que le blé génère de la chaleur dans le corps et que cela nuirait à la santé de Bhagavân, lui a demandé de ne pas en prendre, mais en vain. Dès lors, il n'a plus laissé servir du blé dans la salle à manger et seuls les travailleurs en ont eu. Quand les médecins lui en ont demandé la raison, car ils n'étaient pas de son avis, il a essayé d'éluder la question en disant que ce blé était plein de vers et que si Bhagavân le savait

il insisterait pour le manger. Il n'y aurait donc pas d'autre solution que de le servir aux travailleurs.

Bhagavân, l'apprenant en revenant de l'étable, dit d'un ton amer : « Alors, c'est cela ! Quel magnifique service il a rendu ! Nous recevons la bonne nourriture et la nourriture préparée avec le mauvais blé est destinée aux pauvres travailleurs ! Ils pensent probablement que Bhagavân est content de l'apprendre. Quelle noble action ! Et tout cela à cause de leur dévotion pour Bhagavân. Quoi de plus honteux que de donner aux travailleurs en notre présence la nourriture qui ne nous convient pas. Tous ici se conduisent de cette façon. Assez de cette absurdité. Je ne veux pas de *puri* ou quoi que ce soit de ce genre. Donnez-les aux travailleurs. S'ils les mangent, n'est-ce pas comme si je les mangeais ?

– Nous voulons seulement que Bhagavân soit en bonne santé, dit un *devotee*.

– Oui, je sais. Mais qu'est-ce que la santé et qu'est-ce que le bonheur ? Le bonheur consiste-t-il seulement à se nourrir ? Prenez le cas d'un mahârâja. On lui prépare tous les jours des repas copieux et délicieux, mais il est souvent malade et souffre d'indigestion. Il ne trouve aucun goût à la nourriture. Il ne digère pas ce qu'il mange et il a mal au cœur. Il dort mal, bien qu'il ait un bon lit avec des rideaux en soie et des coussins moelleux. À quoi tout cela lui sert-il ? Il est constamment inquiet pour une chose ou pour une autre. Un travailleur est plus heureux que ce roi. Il mange et il boit autant qu'il peut se le permettre et dort profondément sans le moindre souci. Puisqu'il travaille à la sueur de son front, il a un solide appétit et savoure toute nourriture comme du nectar, même si ce n'est qu'une bouillie de riz. Il n'a rien à mettre de côté pour le lendemain et ne se soucie donc point de la sauvegarde de ses biens. Il s'allonge confortablement sous un arbre et dort paisiblement.

– Mais il ne sait pas qu'il est un homme heureux, dit le *devotee*.

– C'est là le problème avec le monde. Celui qui dort sous un arbre regrette de ne pas avoir les agréments d'un palace ou d'une belle maison, mais en réalité il est un homme heureux. J'ai observé une fois ici un travailleur. Il a travaillé dur jusqu'à midi en creusant la terre, puis en la jetant sur la route. Il transpirait beaucoup et il avait l'air fatigué. Quand il a eu faim, il s'est lavé les mains, les pieds et la figure, s'est assis sur une dalle de pierre et a ouvert son pot qui contenait du riz et un peu de soupe. Il l'a avalé avec bon appétit sans rien laisser. Ensuite il a lavé le pot, bu de l'eau

et s'est endormi sous un arbre en se servant de son bras comme oreiller. J'avais le sentiment que c'était vraiment un homme heureux. Si l'on mange juste pour vivre, tout ce que l'on mange donne de la force. Mais quand on vit pour manger, on devient malade.

– Ce que dit Bhagavân est vrai, mais un mahârâja regrette de ne pas être un empereur et l'empereur de ne pas être le Seigneur des dieux. Ils n'ont pas le sentiment qu'un travailleur est plus heureux.

– Non, ils n'ont pas ce sentiment. Ils sont dans l'illusion. S'ils voyaient juste, ils seraient des hommes accomplis. J'ai fait l'expérience des deux modes de vie, je sais ce que représente ce bonheur. Pour vous dire la vérité, le bonheur que j'ai éprouvé dans la grotte de Virupaksha, quand je mangeais seulement si quelqu'un m'apportait quelque chose et que je dormais sur la banquette en terre sans même un linge, je ne le ressens pas ici avec toute cette nourriture abondante que l'on me donne. Ce lit et ces oreillers, tout cela est servitude. »

Où est le svâmî ?

11 septembre 1948

Quelques *devotees* sont allés visiter la grotte de Virupaksha. À leur retour, ils demandèrent à Bhagavân si la banquette en terre dont il avait parlé hier était la même que celle qui est actuellement dans la véranda et si Bhagavân l'avait vraiment fabriquée lui-même.

Bhagavân répondit : « Oui, effectivement. Nous avons pensé que c'était commode pour les visiteurs de pouvoir s'y asseoir. Je l'ai fabriquée avec des pierres et de la terre. »

Je demandai : « Est-ce vrai que tandis que vous fabriquiez cette banquette, un étranger est venu et a demandé où était le svâmî et que Bhagavân l'a renvoyé en disant que le svâmî s'était absenté ? »

Bhagavân dit en riant : « Comment l'avez-vous appris ? » Je lui répondis qu'Echamma m'en avait parlé. Sur ce, Bhagavân nous raconta cette histoire.

« Un matin, alors que j'arrangeais les pierres et préparais la terre, un étranger arriva et me demanda : "Où est le svâmî ?" Comme il n'y avait personne, à part moi, je lui répondis : "Le svâmî vient juste de partir. – Quand revient-il ? – Je ne sais pas." Comme il pensait que cela allait durer, il redescendit de la Colline. En chemin, il rencontra Echamma qui montait. À la question d'où il venait, il lui raconta ce qui s'était passé. Elle lui suggéra de l'accompagner et lui dit qu'elle allait lui montrer le svâmî. Echamma arriva donc avec lui et après avoir rangé dans la grotte le plat contenant la nourriture, elle se prosterna devant moi et dit à l'étranger : "Le voilà. Le svâmî, c'est lui." L'homme, surpris, se prosterna et dit : "C'est lui le svâmî ? J'étais ici tout à l'heure et il était occupé à construire une

banquette en terre. Ne sachant pas qui il était, je lui ai demandé où se trouvait le svâmî et il m'a répondu que le svâmî s'était absenté. Comme je l'ai cru, je suis reparti." Sur ce, Echamma commença à me taquiner parce que j'avais trompé l'étranger. Je lui répondis : "Dois-je accrocher un panneau autour de mon cou sur lequel serait écrit : Je suis le svâmî ?" »

Le *devotee* : « Il semblerait que vous ayez trompé plusieurs personnes de la même façon depuis que vous êtes descendu ici.

– Oui, c'est vrai. À cette époque, nous n'avions pas encore beaucoup de bâtiments. Il n'y avait que ce hall où nous sommes assis maintenant. Et même celui-ci était à l'origine destiné à servir de cuisine avec cheminée. Notre Shanmugam Pillai et quelques autres *devotees* voulaient à tout prix un hall pour Bhagavân et considéraient que la cuisine pouvait attendre. La cheminée, déjà construite, a été démontée et le bâtiment a été converti en ce hall. Entre le hall et le temple de la Mère, il y avait un abri en feuilles de palmier qui servait de cuisine et, attenant, un entrepôt, également en feuilles de palmier. Nous nous levions toujours tôt le matin pour couper les légumes. Un jour, alors que les autres étaient partis faire des courses et que je m'occupais des légumes, deux ou trois personnes qui faisaient le tour de la Montagne passèrent par l'ashram et me cherchèrent dans le hall. Le sofa étant vide, ils vinrent à l'entrepôt dont la porte était restée ouverte. Ces gens étaient des habitués de l'ashram. Ma tête était couverte d'un drap et, comme j'épluchais les légumes, mon visage n'était pas visible. Ils me demandèrent : "Monsieur, le svâmî n'est pas assis sur son sofa, où est-il ?" Je leur répondis qu'il venait de sortir, mais qu'il allait revenir d'ici peu. Ne voulant pas attendre, ils partirent faire le tour de la Montagne. Quelqu'un avait observé la scène et me demanda pourquoi je les avais trompés ainsi. Je répondis : "Comment faire autrement ? Aurais-je dû leur dire que j'étais le svâmî ?" Cela est arrivé nombre de fois. »

Lorsque j'ai raconté cette histoire à un *devotee* qui vit ici depuis les premiers jours, il m'a dit : « Ce n'est pas tout. Il y avait dans le temps un *sâdhu* du nom de Dandapani. Il portait un pagne couleur ocre, était corpulent, avait un gros ventre et une voix sonore. Bhagavân avait coutume de dire qu'il serait bien de le poster à l'entrée de l'ashram pendant *Krittikai*, la fête des lumières, afin que la foule de gens le prennent pour le svâmî, se prosternent devant lui et repartent sans importuner Bhagavân. Bhagavân était toujours soucieux d'éviter toute publicité. »

Astrologie

20 septembre 1948

Il y a quelques jours, un astrologue est venu et a posé à Bhagavân quelques questions sur l'astrologie. Je te raconte en bref cette conversation.

L'astrologue a demandé : « Svâmî, en astrologie, des événements sont prédits en prenant en considération l'influence des étoiles. Est-ce fondé ?

– Aussi longtemps que vous avez le sentiment du “je”, tout cela est vrai. Quand l'ego est annihilé, tout cela est faux.

– Cela veut-il dire que l'astrologie ne serait pas vraie pour ceux dont l'ego est annihilé ?

– Qui est là pour dire qu'elle ne serait pas vraie ? Il ne peut y avoir de vue que s'il y a quelqu'un qui voit. Ceux dont l'ego est détruit ne voient pas vraiment, même s'ils paraissent voir. La fenêtre est ouverte, cependant il faut quelqu'un qui voit. La fenêtre peut-elle voir quelque chose ?

– Sans l'ego, comment le corps peut-il fonctionner ?

– Le corps est notre maison. Cette maison n'est entretenue correctement que si vous y êtes. Ainsi nous devons réaliser que cette maison est habitable seulement tant que nous y sommes et toujours nous rappeler qu'elle est distincte du Soi. Dès l'instant où nous oublions cela, le sentiment d'ego émerge et les problèmes commencent. C'est là que tout dans le monde nous apparaît comme réel. L'annihilation de ce sentiment est la destruction de l'ego. Si l'ego est détruit, rien dans ce monde n'est réel. Ce qui doit arriver arrivera, et ce qui ne doit pas arriver n'arrivera pas.

– S'il en est ainsi, pourquoi alors faut-il faire le bien ?

– Si nous faisons quelque chose de bien, nous sommes heureux. C'est pour cela que l'on dit qu'il faut faire le bien.

– Oui, c’est la raison pour laquelle les Anciens disent que la douleur est contingente.

– C’est vrai, la douleur est contingente. Seul le bonheur est naturel. Tout être vivant désire le bonheur, car son état naturel est d’être heureux. Toutes les *sâdhana* ont pour but de surmonter cette douleur contingente. Un mal de tête qui survient occasionnellement, on s’en débarrasse avec un médicament. Si c’était un mal permanent, faisant partie du corps de la naissance à la mort, pourquoi chercherait-on à s’en débarrasser ? Tout comme une infection se guérit grâce au traitement prescrit par un médecin, les soucis qui surviennent en raison de diverses difficultés peuvent être surmontés par une *sâdhana* appropriée. Le corps en soi est une maladie. Sa cause première est l’ignorance. Si le médicament nommé *jñâna* est administré, toutes les maladies qui découlent de l’ignorance disparaîtront aussitôt.

– La *sâdhana* peut-elle donner des résultats immédiats ?

– Quelques pratiques spirituelles procurent des résultats immédiats, d’autres non. Cela dépend de l’intensité de la *sâdhana* ou de la *sâdhana* elle-même. Si des bonnes ou des mauvaises actions sont accomplies avec une grande intensité, les résultats apparaîtront aussitôt ; autrement ils apparaissent peu à peu. Mais ils arrivent nécessairement. Cela ne peut être autrement. »

Sadhu-sangam **(Fréquentation d'un sage)**

20 octobre 1948

Hier après-midi, une femme assez âgée est arrivée en compagnie de ses enfants et petits-enfants. Quand Bhagavân les vit, il dit avec un sourire : « Oh, Kanthi, c'est toi ? Je pensais que c'était quelqu'un d'autre. » Elle s'approcha de Bhagavân avec une certaine familiarité, lui présenta sa progéniture, se prosterna devant lui, puis s'assit à l'emplacement des femmes. Bhagavân me demanda : « Vous savez qui elle est ? » Comme je répondais que non, il nous raconta l'histoire suivante : « Il y a en ville un homme nommé Seshachala Iyer dont elle est la fille. Cette fille, puis la nièce d'Echamma, Chellamma, la fille de Rameswara Iyer, Rajamma, et quelques autres enfants étaient toutes du même âge. Quand je vivais sur la Colline, elles montaient souvent me rendre visite. Parfois, elles apportaient même leurs poupées et jouaient au mariage de poupées, ou bien elles apportaient du riz et du *dhal* (lentilles) qu'elles préparaient et elles m'en donnaient un peu. Elles montaient quand elles en avaient envie. Étant encore des enfants, elles étaient indépendantes. Maintenant cette femme a une grande famille, elle ne peut plus venir quand ça lui plaît. Comme elle n'est plus venue depuis longtemps, je ne l'ai presque pas reconnue. »

Je fis remarquer : « Vous avez joué aux billes avec les garçons et au *gaccha kayalu* (jeux d'enfant) avec les filles. Ils sont nés chanceux. »

Bhagavân acquiesça d'un signe de tête et commença à raconter une autre histoire qui avait eu lieu à la même époque : « Un jour, Chellamma vint me voir avec un papier à la main. Je le lus par curiosité. Le vers suivant y était écrit :

सज्जनसङ्गे संप्राप्ते समस्तनियमैरलम् ।
तालवृन्तेन किं कार्यं लब्धे मलयमारुते ॥

*Sajjanasange samprâpte samastaniyamair alam
tâlavrîntena kim kâryam labdhê malayamârute*

Si l'on a la chance d'être en compagnie d'un sage, à quoi servent alors les différentes méthodes d'autodiscipline ? Dites-moi, quelle est l'utilité d'un éventail quand souffle la fraîche et douce brise du sud ?

Je traduisis ce vers en tamoul. Plus tard, il fut inclus comme troisième vers dans le “Supplément aux Quarante strophes”. Vous l'avez en prose, n'est-ce pas ? » me demanda Bhagavân, et je répondis affirmativement.

Je dis : « Comment Chellamma avait-elle obtenu ce papier et pourquoi vous l'avait-elle apporté ?

– Echamma avait l'habitude de jeûner pour certaines occasions comme *Ekadashi*¹ ou *Krittikai* et en bien d'autres circonstances encore. Chellamma jeûnait avec Echamma, mais comme elle était encore une enfant, elle en souffrait beaucoup. Echamma lui faisait souvent porter de la nourriture pour moi. Un jour de *Kârttikai*, elle m'apporta le repas, bien qu'elle jeûne ce jour-là. Comment aurais-je pu manger, alors qu'elle ne prenait rien ? Je lui dis que vu son jeune âge, elle ne devait pas jeûner et j'essayai de la convaincre de manger. Le jour suivant, en gravissant la Montagne avec le repas, elle trouva ce papier. Comme il lui semblait qu'il contenait un *shloka* (stance), elle me l'apporta. Je lui dis : “Regarde, là est écrit ce que je te disais hier.” Elle me demanda la signification de cette stance. Alors je la lui traduisis en tamoul et la lui expliquai. Sur ce, elle arrêta de jeûner. Elle avait une grande confiance en moi. Plus tard, à l'âge adulte, elle n'écrivait jamais rien sans commencer par les mots “Shrî Ramana”. Quand elle est décédée², c'était pour ses camarades comme s'ils avaient perdu une sœur. »

Un *devotee* commenta : « Dans la biographie de Bhagavân il est écrit que Bhagavân était très ému quand il reçut la nouvelle de sa mort. Est-ce vrai ? » Bhagavân le confirma, puis resta silencieux.

Tu sais, Bhagavân a dit plusieurs fois qu'un *jñânî* pleure avec ceux qui pleurent et rit avec ceux qui rient.

¹- Onzième jour de chaque demi-mois lunaire.

²- Chellamma est morte à la naissance de son premier enfant.

Visite du supérieur du *math* de Puri

9 janvier 1949

Il y a une semaine, le Shankarâchârya de Puri¹ est arrivé ici. Sa rencontre avec Bhagavân a été quelque chose d'exceptionnel. Comme on connaissait le jour de sa visite, le *sarvâdikhârî* a pu faire tous les préparatifs nécessaires. Les *devotees* ont étalé une peau de tigre sur le sofa de Bhagavân et ont posé à côté un siège pour l'*âchârya* (maître spirituel). Il est arrivé à l'heure prévue, s'est rendu à son logement au *Veda-pâthashâlâ* (école des Veda), où il a fait ses ablutions, puis, accompagné de ses disciples, il est venu voir Bhagavân.

Bhagavân, assis les jambes croisées en *padmâsana*, sa position habituelle, observait son silence caractéristique. L'*âchârya*, le *danda* (bâton d'ascète) en main, s'approcha et le salua. Bhagavân fit un signe de tête et l'invita d'un geste respectueux à s'asseoir sur le siège préparé pour lui. L'*âchârya* choisit cependant de s'asseoir sur une peau de daim à côté. Il regardait fixement Bhagavân. Bhagavân le regardait avec un air à la fois ferme et compatissant. Ni l'un ni l'autre ne parlait. L'assistance était aussi parfaitement silencieuse, telles les eaux calmes d'un grand lac. Pendant environ une demi-heure, ils demeurèrent tous les deux ainsi dans une quiétude absolue, personnifiant la dévotion face à la compassion. Le visage de Bhagavân resplendissait tel l'éclat de mille dieux du soleil. Ce rayonnement se reflétait sur les visages de tous ceux qui assistaient à cette scène, épanouis comme des fleurs de lotus. Soudain, quelqu'un s'exclama : « Quelle splendeur sur le visage de Bhagavân ! Ce serait bien si quelqu'un prenait une photo. » Le silence fut rompu par ces mots.

L'*âchârya* se leva, demanda respectueusement la permission de partir, et se rendit à son logement.

Tout cela me faisait penser à Shrî Dakshinâmûrti qui vint sur terre pour initier Sanaka, Sanandana, Sanatkumâra et Sanatâna² : *Vridha shishya gurur yuva* (Les disciples sont vieux et le *guru* est jeune). De façon similaire, Bhagavân paraissait jeune à côté de l'*âchârya* qui est un homme très âgé. L'endroit aussi paraissait semblable. Le jardin fleuri à droite ressemblait à Nandanavanam ; Arunâchala derrière au mont Kailâsh ; l'amandier à notre gauche, avec toutes ses branches, à un banyan ; et l'espace devant, marée de visages humains, au grand lac Manasarovar. Comme dit le passage : *Guros tu mauna vyâkhyânam shishyas tu chinnsamsayah* (Le *guru* enseigna en silence et les doutes des disciples furent dissipés).

L'*âchârya* n'a posé aucune question ce jour-là. Il paraît qu'il avait écrit une lettre avant de venir ici, dans laquelle il demandait des éclaircissements sur une certaine phrase qui se trouve dans les *Agama-Shâstra*. Les autorités de l'ashram ne lui avaient pas envoyé la réponse de Bhagavân, pensant que ce point pourrait être expliqué lors de sa visite. Le jour suivant, l'*âchârya* a reposé sa question, Bhagavân lui a répondu, mais l'*âchârya* a dit ne pas avoir compris. Bhagavân l'a regardé alors d'un air bienveillant pendant une demi-heure. Les yeux de l'*âchârya* se sont fermés. Après avoir éprouvé une félicité indescriptible, les yeux remplis de larmes de joie et les mains jointes au-dessus de la tête, il a dit : « Bhagavân, maintenant, j'ai compris. »

Nous certifiant qu'il serait de retour pour le *kumbha-abhisheka*³, il est parti en pèlerinage dans le Sud, accompagné de ses disciples.

¹- Un des quatre *math* qu'Âdîshankara aurait fondés. Il s'agit ici de la visite d'un personnage religieux important, faisant partie de la lignée d'Âdîshankara.

²- Les quatre fils de Brahmâ.

³- Cérémonie de consécration, en l'occurrence du temple de la Mère.

Visite du supérieur du Shivaganga Math

10 janvier 1949

Après le départ du Shankarâchârya, la conversation a évidemment porté sur sa visite. Un *devotee* a demandé à Bhagavân : « Parmi les supérieurs des différents *math* de Shankara, est-il le seul qui soit venu ici ?

– Quand je vivais dans la grotte de Virupaksha, le supérieur du Shivaganga Math¹ est venu me voir. Il était l’arrière-grand-père du supérieur actuel.

– A-t-il posé des questions à Bhagavân ?

– Qu’avait-il à poser comme question ? Il était lui-même un homme éclairé et un grand *pandit*. En me voyant, il semble qu’il ait dit à une personne près de lui : “Si quelqu’un est heureux, c’est Ramana.”

– Est-il resté avec vous, Bhagavân ?

– Non, non. C’était une rencontre spéciale. Il était venu en ville avec ses disciples, séjournait au *chowtry* (foyer des pèlerins) et m’y invita. Je déclinai son invitation, disant que je ne méritais pas cet honneur, car je n’étais pas suffisamment érudit. Alors, c’est lui qui monta chez moi avec ses disciples. Je revenais juste du bassin Mulaipal, quand je le rencontrai à mi-chemin en direction de la grotte de Virupaksha. Il avait apporté avec lui un grand plat sur lequel étaient posés un châle avec des dentelles et cent seize roupies². Nous nous arrê tâmes sous un arbre et il posa le plat devant moi en me priant d’accepter ses offrandes, mais je les déclinai. Finalement, il reprit l’argent, tout en insistant pour que j’accepte le châle, car il pourrait m’être utile en hiver. Comme je ne pouvais pas tout refuser, j’acceptai ce châle. Plus tard, je lui enlevai les dentelles, je le fis border d’un ourlet, et

quand il faisait froid, je m'en enveloppais. L'*âchârya* partit aussitôt après. Il était déjà très âgé et il est mort quelques jours plus tard.

– Est-ce qu'aucun des supérieurs du *math* de Shringeri ne vous a rendu visite ?

– Non. Narasimha Bharathi essaya plusieurs fois de venir ici, mais en vain. Il semble qu'il ait toujours demandé de mes nouvelles.

– Pourquoi ne pouvait-il pas venir ?

– Voyez-vous, il était le supérieur d'un *math* et soumis à de nombreuses règles. De plus, les gens autour de lui n'auraient pas autorisé ce genre de choses.

– Que pouvaient-ils bien faire s'il voulait vraiment venir ?

– Votre question est étonnante. Voyez seulement ma propre situation. On a posé des barreaux autour de moi et bien qu'ils soient en bois, c'est tout de même comme une prison. Je n'ai pas le droit d'aller au-delà de ce territoire. Il y a des gens qui ont pour mission de me surveiller et ils me surveillent à tour de rôle. Je ne peux pas me déplacer à ma guise ; ils sont là pour m'en empêcher. Ils se relaient. Quelle différence y a-t-il entre ces gens et la police, mis à part le fait qu'ils ne sont pas en uniforme ? Nous sommes sous leur protection. Même si je dois sortir pour aller aux toilettes, ils me suivent pour me protéger. Je ne peux sortir qu'aux heures prévues pour cela. Quiconque souhaite me lire quelque chose ou me parler doit avoir la permission du bureau. Comment appelez-vous cela ? Est-ce différent d'une prison ? Pour le Shankarâchârya, c'est pareil. La fonction de supérieur d'un *math* est aussi une sorte de prison. Que peut-il faire, pauvre homme ?

– C'est peut-être pour cela que l'on a qualifié Îshvara de *bhakta-parâdîna* (sous la dépendance des adorateurs).

– Oui, c'est cela. Si déjà la condition de *svâmî* crée toutes ces difficultés, quelles contraintes Îshvara doit-Il avoir. Quel que soit le nom qu'on Lui donne, Il doit répondre à tous les appels. Il doit apparaître sous la forme sous laquelle les adorateurs Le prient d'apparaître. Il doit être là où ils veulent qu'il soit. S'Il est prié de ne pas bouger d'un pas, Il doit rester là où il est. Étant si dépendant des autres, quelle est alors Sa liberté ? »

¹- Le Shivaganga Math est une branche du *math* de Shringeri, qui a été également fondé par Âdishankara.

²- La tradition veut que le supérieur d'un *math* offre aux érudits argent, châte, titre, etc. (D.S.S.)

L'initiation (*diksha*)

13 janvier 1949

Un *devotee*, après avoir entendu les histoires sur le supérieur du Shivaganga Math et sur Narasimha Bharathi, a interrogé Bhagavân : « Il paraît qu'un membre du Shringeri Math a demandé une fois à Bhagavân d'accepter de se faire initier.

– Oui. C'était au début de mon séjour dans la grotte de Virupaksha. Un savant du Shringeri Math vint me voir un beau matin. Il me parla longtemps et avant de descendre en ville pour prendre son repas, il s'approcha de moi et, les mains jointes, dit avec grand respect : “Svâmî, j'ai quelque chose à vous demander. Écoutez-moi, s'il vous plaît.” Puis il dit : “Svâmî, puisque vous êtes né brahmane, ne devriez-vous pas vous faire initier au *sannyâsa* (renoncement) ? C'est une pratique très ancienne. Vous le savez bien. Que puis-je vous dire de plus ? J'aimerais que vous fassiez partie de la lignée de nos *guru*. Avec votre permission, j'apporterai de mon *math* tout ce qui est requis pour la cérémonie, et je vous donnerai l'initiation. Si vous ne voulez pas porter la robe ocre (*akhandakashâyam*), je vous suggère de porter au moins le pagne de cette couleur. Réfléchissez-y et donnez-moi la réponse tout à l'heure. Je descends prendre mon repas et je serai de retour vers trois heures. Les membres de notre *math* ont entendu parler de votre grandeur et m'ont prié de venir vous voir. S'il vous plaît, accordez-nous cette faveur.” Peu après son départ, un vieux brahmane apparut avec un ballot. Son visage m'était familier. L'aspect de son ballot laissait deviner qu'il contenait des livres. Le brahmane le posa devant moi et, comme s'il était une vieille connaissance, il me dit : “Svâmî, je viens d'arriver. Je ne me suis pas encore

lavé. Il n’y a personne pour garder mon ballot, je vous le confie donc.” Puis il s’en alla. Dès qu’il fut parti, j’éprouvai, je ne saurais dire pourquoi, le besoin d’ouvrir ce ballot et de voir les livres. Le premier qui me tomba entre les mains était en sanskrit et portait le titre *Arunâchala-Mâhâtmyam*. Jusque-là, j’ignorais que ce livre existait aussi en sanskrit. Je fus surpris et en l’ouvrant, je trouvai le verset dans lequel Îshvara décrit la grandeur de cet endroit avec les mots suivants :

योजनत्रयमात्रेऽस्मिन् क्षेत्रे निवसतां नृणाम् ।
दीक्षादिकं विनाप्यस्तु मत्सायुज्यं ममाज्ञया ॥

*Yojanatraymentre ‘smin kshetre nivasatân nrinâm
dikshâdikam vinâpyastu matsâyujyam mamâjñayâ*

Ceux qui habitent dans ce lieu [la montagne Arunâchala] à moins de vingt-quatre miles seront absorbés en Moi et libérés de tous liens, même sans initiation (*dikshâ*), etc. Telle est Ma volonté.

Quand je lus ce *shloka*, je sus que la meilleure réponse que je pouvais faire à ce savant était de le lui citer, et je le copiai hâtivement, car le brahmane pouvait revenir à tout moment. Ensuite, je reficelai le ballot après y avoir rangé le livre. Lorsque le savant revint, je lui montrai aussitôt le verset. Comme c’était un homme cultivé, il ne dit plus rien, me salua respectueusement et partit. Il semble qu’il ait tout rapporté à Narasimha Bharathi. Ce dernier a beaucoup regretté que ses disciples aient agi ainsi et leur a ordonné d’arrêter toute insistance à ce sujet. Plus tard, j’ai traduit ce *shloka* en tamoul. Il a été ajouté comme vers d’introduction aux “Cinq hymnes à la gloire d’Arunâchala” (*Arunâchala-Sthuthi-Panchakam*). Beaucoup d’autres ont essayé de m’amener à suivre leur propre voie. Dans la mesure où ce n’étaient que des mots, je disais : “Oui, oui”, mais je n’ai jamais accepté d’être initié. J’ai toujours trouvé une astuce pour y échapper. Il en est de même avec les vers que j’ai écrits. Je n’en ai composé aucun de ma propre initiative. Quelqu’un me les demandait sous un prétexte ou un autre et, poussé par une force intérieure, j’écrivais. C’est tout. »

Le *devotee* : « Il y a une longue histoire derrière ce vers.

– Oui, derrière tous les vers il y a une histoire. Si toutes avaient été notées, cela ferait un grand volume.

– Si Bhagavân le permettait, on pourrait les écrire. »

Bhagavân dit : « N'avez-vous rien d'autre à faire ? », et il changea de sujet.

Le *devotee* : « Le brahmane qui était venu avec le ballot est-il revenu ?

– Je ne me souviens pas s'il est revenu ou non, mais le ballot n'était plus là. J'ai eu ce dont j'avais besoin. N'était-ce pas suffisant ?

– Cela pourrait signifier que le Seigneur Arunâchala lui-même est venu sous cette apparence. »

Bhagavân fit simplement un signe de tête et demeura silencieux.

Visions sur Arunâchala

15 janvier 1949

Cet après-midi, j'étais déjà arrivée à deux heures dans le hall. Seuls les assistants et quelques *devotees* étaient là. Bhagavân s'entretenait avec eux de choses diverses. Puis un des *devotees* s'est adressé à lui : « Vous nous avez raconté une fois que vous avez vu sur Arunâchala de très grands temples, des jardins et d'autres choses de cette nature. Était-ce à l'époque où vous viviez dans la Montagne ?

– Oui, je pense que c'était quand je vivais dans la grotte de Virupaksha. Un jour, je fermai les yeux et il me sembla marcher dans la Montagne vers le nord-est. Arrivé à un certain endroit, j'aperçus un beau jardin fleuri, un temple clos d'un mur et une grande statue de Nandi. Tout cela était enveloppé d'une lumière étrange. C'était très plaisant. Tandis que je contemplais ce spectacle, la cloche sonna pour la *pûjâ* et j'ouvris les yeux.

– Bhagavân nous a raconté une fois qu'il y avait aussi une grotte.

– Oui, oui. J'ai eu cette vision aussi quand je vivais dans la Montagne. Je me promenais sans but précis lorsque j'aperçus une immense grotte. J'y entrai et je vis des cascades, de magnifiques jardins avec des bassins et des sentiers joliment aménagés, le tout baignant dans une belle lumière. C'était très beau. Tandis que je poursuivais mon chemin, je vis un *siddha-purusha* (être accompli) assis dans la position de Dakshinâmûrti sous un arbre au bord d'un bassin et entouré de plusieurs saints qui posaient des questions auxquelles il répondait. Ce lieu me parut très familier. Puis j'ouvris les yeux. Plus tard, j'ai trouvé dans l'*Arunâchala-Purânâ* en sanskrit des stances où le Seigneur Shiva déclare :

अत्रसिद्धः पुनर्नित्यं वसाम्यग्रे सुरार्चितः ।
ममांतरे गुहा दिव्या ध्यातव्या भोगसंयुता ॥
अग्निस्तंभमयं रूपं अरुणाद्रिरिति श्रुतः ।
ध्यायन् लिङ्गं मम बृहन्मन्दम् कुर्यात्प्रदक्षिणम् ॥

*Atrasiddhah punarnityam vasâmyagre surârcitah
mamântare guhâ divyâ dhyâtavyâ bhogasamyutâ
agnistambhamayam rūpam arunâdririti shrutah
dhyâyan lingam mama brihanmandam kuryâtpradakshinam*

Dans ces stances étaient décrits cette grotte et le *siddha-purusha* et je fus surpris d'avoir trouvé dans ce livre la description de ce que j'avais vécu dans ma vision. J'en ai fait une traduction en tamoul. En voici le sens : “Bien que tu [Arunâchala] sois apparu jadis sous forme de feu, tu as rendu le feu invisible et tu as pris l'apparence d'une montagne afin de pouvoir bénir les hommes. Tu vis de tout temps ici sous l'aspect d'un *siddha*. La grotte qui m'est apparue est en toi avec tout le luxe du monde.”

Lors de la rénovation du temple d'Adi-Annâmalai¹, les gens découvrirent dans le *sanctum sanctorum* un grand tunnel. Ils essayèrent de trouver où il menait et il sembla se prolonger vers le centre de la Montagne. Comme ils ne pouvaient y pénétrer très avant, ils abandonnèrent. Cela me fit penser que mon expérience et ce qui est dit dans les *Purâna* correspond à une réalité et que le tunnel conduit à l'endroit que j'ai vu. Il paraît que chaque nuit, les *siddha-purusha* viennent de la grotte au temple par le tunnel et repartent après avoir adoré Shiva.

Récemment, j'ai encore eu une vision semblable. Je partais pour la promenade sur la Colline et en m'approchant des marches là-bas, une grande cité est apparue devant moi avec d'immenses bâtiments de toutes sortes, de bonnes routes, le tout bien éclairé. À un certain endroit se tenait un rassemblement. Chadwick² était avec moi. Il disait : “Bhagavân, tout paraît si vrai ! Comment peut-on croire que tout cela soit un rêve ?” En effet, tout semblait se passer réellement jusqu'à ce que j'ouvre les yeux.

– Était-ce vraiment un rêve ?

– Je ne puis dire si c'était un rêve ou non. Mais qu'est-ce qui est réel ? »

1- Temple qui se trouve sur la route de la *pradakshinâ* du côté nord d'Arunâchala.

2- Le major Chadwick était anglais et le premier disciple étranger de Bhagavân.

Le grand Soi

16 janvier 1949

Il y a environ dix jours, un Américain est venu ici. Sachant qu'il aimait prendre des photos, des personnes ont fait venir l'éléphant du temple Arunachâleshvara à l'ashram, où on l'a gardé à côté du hall du jubilé. L'Américain a pris une photo au moment où Bhagavân se trouvait à côté de l'éléphant et lui donnait à manger. Hier matin, un *devotee* a montré la photo à Bhagavân. Tous l'ont regardée avec beaucoup d'intérêt. Quelque chose était écrit au dos de la photo et les gens l'ont commenté. Comme je n'ai pas compris ce qui se disait, j'ai demandé à voix basse à Bhagavân de quoi il s'agissait.

« Rien de particulier. Au dos de la photo est écrit : “Un grand Soi qui ne connaît pas le corps et un grand corps qui ne connaît pas le Soi se trouvent au même endroit.” »

Le *devotee* a demandé : « Qu'est-ce qu'il a voulu dire par là ?

– C'est évident. En dépit de son grand corps, l'éléphant ne connaît pas le Soi. Quelle que soit la nourriture qu'on lui donne, il est mécontent et barrit sans cesse. C'est sans doute la raison pour laquelle on dit qu'il est un grand corps qui ne connaît pas le Soi. Je me tenais là avec un corps plus ou moins chancelant et c'est peut-être pour cela, ou pour quelque autre raison, que l'on dit que je suis le grand Soi qui ne connaît pas le corps.

– C'est vrai, Bhagavân semble toujours être indifférent à son corps. »

Bhagavân, souriant : « Oui, c'est cela. Chintha Dikshitulu¹ a écrit que je suis comme une statue au musée de Madras et quelqu'un d'autre a dit que je ressemble à une poupée en celluloïd. Les gens disent toutes sortes de choses.

– Je suppose que Jada Bharata² a reçu ce nom parce qu’il était un grand Soi qui ignorait son corps.

– Certainement, et non pas parce qu’il était étendu comme un corps inerte ou inanimé (*jada*). Il était la personnification du Soi, insouciant de son corps. »

Au début de son arrivée au temple d’Arunâchala, Bhagavân était tantôt assis sous un *madhuka*, tantôt dans un jardin fleuri, ou dans l’entrepôt des chars du temple, ici ou là, sans se soucier de son corps. Les passants, le voyant ainsi, disaient : « Il est là, assis comme un débile ; il doit être fou. » Et ils ne s’en occupaient pas. Bhagavân nous a raconté plusieurs fois que ces propos l’amusaient plutôt et qu’il aurait voulu que tout le monde soit atteint de cette folie.

Quand Kunjuswâmî servait Bhagavân comme assistant, il avait remarqué que Bhagavân tremblait et chancelait. Un jour, alors que personne n’était présent à part ses proches disciples, il demanda à Bhagavân : « Bhagavân, c’est étrange, vous n’êtes pas très âgé et pourtant votre tête et votre corps tremblent, si bien que vous avez besoin d’une canne pour marcher, quelle en est la raison ? » Bhagavân répondit avec un sourire : « Pourquoi est-ce si étrange ? Si un grand éléphant est attaché dans une petite hutte, cette hutte ne subira-t-elle pas toutes sortes de désordres ? Là, c’est la même chose. »

Vois-tu le sens profond de ces paroles ?

Parfois il dit avec humour : « Vous n’avez que deux jambes, tandis que moi j’en ai trois. »

Dans le *Mahâvâkyâ-Ratnamâlâ* il est dit d’un *jñânî* :

अन्धवज्जडवच्चापि मूकवच्च मही चरेत् ।

Andhavaj jadavaccâpi mûkavacca mahîmcareth

Il se conduit dans le monde tel un aveugle, un débile, un borné.

¹- Écrivain telugu et *devotee* de Bhagavân.

²- Voir note p. 212.

Kundalinî-shakti

18 janvier 1949

Hier matin, un jeune homme de l'Andhra Pradesh est arrivé avec sa femme. Il paraît qu'il avait parcouru toutes les régions de l'Himalaya. Dans l'après-midi, il s'est approché de Bhagavân et a demandé : « *Svâmî*, la *kundalinî-shakti* (énergie yogique) se manifeste-t-elle seulement à ceux qui suivent la voie du yoga ou aussi à ceux qui suivent celle de la dévotion (*bhakti*) et de l'amour (*prema*) ?

– La *kundalinî-shakti* est en chacun. Quand la vraie nature de cette *shakti* est réalisée, elle est appelée *akhanda-âkâra-vritti* (conscience plénière) ou *aham-sphurana* (éclat du “Je, Je”). La *kundalinî-shakti* est là pour tout homme quelle que soit la voie qu'il suive. C'est seulement une question d'appellation.

– Il est écrit que cette *shakti* se manifeste en cinq, dix, cent et mille phases. Qu'est-ce qui est vrai ?

– La *shakti* n'a qu'une seule phase. Si l'on dit qu'elle se manifeste en plusieurs phases, ce n'est qu'une façon de parler. Il n'y a qu'une seule *shakti*.

– Certains disent que, pour réaliser le Soi, il faut se concentrer sur l'*anâhata* (*chakra* du cœur), d'autres sur le *sahasrâra* (*chakra* au sommet de la tête) et d'autres encore sur le *mûlâdhâra* (*chakra* à la base du bassin). Lequel est le plus important ?

– Tous sont importants. Le Soi (*âtman*) est partout dans le corps. Les uns disent qu'il faut le voir dans le *mûlâdhâra*, les autres dans l'*anâhata* et d'autres encore dans le *sahasrâra*. Il est le même dans tous les *chakras*. Mais le lieu de naissance et de dissolution est pour tous l'*anâhata*.

– Le *jñânî* peut-il aider non seulement ceux qui suivent sa voie, mais aussi ceux qui suivent d'autres voies ?

– Il peut aider toute personne, quelle que soit la voie choisie. Imaginez une montagne avec beaucoup de sentiers qui mènent au sommet. Si le *jñânî* demande aux gens de monter par le sentier qu'il a pris lui-même, quelques-uns vont aimer ce sentier, d'autres pas. S'il dit aux gens qui ne l'aiment pas qu'ils ne peuvent prendre que celui-là et pas un autre, ils ne pourront pas arriver au sommet. Ainsi, le *jñânî* aide les hommes quelle que soit la voie qu'ils suivent. Les gens qui se trouvent à mi-chemin ne peuvent pas évaluer les qualités et les défauts des autres voies, mais celui qui est arrivé au sommet et qui, de là, observe les autres monter est capable de voir toutes les voies. Il sera donc en mesure de dire aux gens qui sont en train d'escalader de passer d'un côté ou de l'autre ou d'éviter des embûches. Le but est le même pour tous, voyez-vous. »

Le jeune homme, n'étant pas satisfait des réponses de Bhagavân, reprit ses questions sur la *kundalinî-shakti*. Bhagavân semblait ne plus être concerné, mais puisque le jeune homme insistait, il dit : « Qu'est-ce que j'en sais de ces voies ? Interrogez, je vous en prie, ceux qui s'y connaissent. » Le jeune homme changea alors de sujet et commença à parler des miracles que son *guru* décédé avait accomplis. Bhagavân se tut. Finalement, le jeune homme demanda : « Est-ce vrai que le Seigneur Krishna possède toujours son corps spirituel (*chinmaya-deha*) ? »

Bhagavân, avec patience : « Est-ce que *chinmaya-deha* désigne le corps humain ? *Chinmaya* (fait de conscience) signifie *chit-prakâsha*, c'est-à-dire "lumière de la conscience". Cette lumière existe de tout temps ; le Seigneur Krishna, dans la *Gîtâ* (X, 20), dit : "Ô Arjuna, je suis le Soi qui réside dans le cœur de tous les êtres ; je suis le commencement, le milieu et la fin des êtres." Cela veut-il dire que Krishna est dans le cœur de tous les êtres avec son corps physique ? Il faut comprendre qu'il est présent dans le cœur sous forme d'*aham-sphurana*. Cette lumière du Soi est appelée *chit-prakâsha* ou *chinmaya*.

– Dit-on la même chose d'autres *mahâpurusha* (grands personnages) ou est-ce seulement le corps du Seigneur Krishna qui devient *chinmaya* et demeure ainsi ?

– Vous pensez que ce corps devient *chinmaya* et siège quelque part. Le monde entier est *chinmaya*, fait de conscience. Alors, comment un seul corps aurait-il pu devenir *chinmaya* ? C'est la même chose avec les visions

(*sâkshâtkâra*). Les gens disent qu'il y a apparition, venue de quelque part, avec un corps. Ils oublient ou ignorent l'omniprésent, le Soi, et parlent de visions et d'apparitions.

– Mon *guru* a déclaré qu'un grand personnage naîtra qui reformera le monde. Pouvez-vous me dire quand il naîtra ? »

Bhagavân ne répondit pas. Un *devotee*, qui se tenait tout près, dit au jeune homme : « Monsieur, vous ne réalisez pas la grandeur du *mahâpurusha* assis en face de vous. Est-il alors judicieux de lui demander quand naîtra un *mahâpurusha* ? Vous n'êtes pas capable de comprendre même cela. Si vous avez tant de doutes, pourquoi n'interrogez-vous pas votre propre *guru* ? Cela suffit maintenant. Vous pouvez aller voir votre *guru* qui a un corps *chinmaya* et lui poser ces questions. »

Ainsi, le jeune homme se calma et se tut.

Le Soi

19 janvier 1949

Quand je suis arrivée à l'ashram ce matin, j'ai entendu Bhagavân répondre à la question d'une *devotee* : « Cherchez d'abord qui vous êtes. »

Le *devotee* demanda : « Avant de commencer cette recherche par le “Qui suis-je ?”, est-il nécessaire de renoncer à toute action (*karma-sannyâsa*) ? »

Bhagavân, souriant : « Quelle est votre idée sur le *sannyâsa* (renoncement) ? S'asseoir, se lever, marcher, manger..., tout cela, ce sont des actions. Auxquelles voulez-vous renoncer ? Voilà pourquoi les Anciens, quand ils parlent du *karma-sannyâsa*, disent : “Renonce d'abord au sentiment d'être celui qui agit.”

– Le Shankarâchârya a accordé de l'importance au *karma-sannyâsa*.

– Oui, mais il agissait lui aussi. Il se déplaçait d'un endroit à l'autre, d'un village à l'autre, pour établir la doctrine de l'Advaita (non-dualité). À cette époque, il n'y avait pas de train. Il marchait. N'est-ce pas du *karman* (action) tout cela ? Il faut savoir que quand une personne devient un *jñânî*, plus rien ne l'affecte, quoi qu'elle fasse. Le *jñânî* fait tout pour le bien du monde. Il renonce simplement au sentiment d'ego, c'est-à-dire à l'idée qu'il fait tout. Dans la *Bhagavad-Gîtâ* (III, 24-25), Krishna dit :

उत्सीदेयुरिमे लोकाः न कुर्यां कर्म चेदहम् ।
संकरस्य च कर्तास्यामुपहन्यामिमाः प्रजाः ॥
सुक्ताः कर्मण्यविद्वांसो यथा कुर्वन्ति भारत ।
कुर्याद्विद्वांस्तथासक्तः चिकोर्षुर्लोकसंग्रहम् ॥

*Utsîdeyur ime lokâ na kuryâm karma ced aham
samkarasya ca kartâ syâm upahanyâm imâh prajâh*

*Saktâh karmany avidvâmsô yathâ kurvanti bhârata
kuryâd vidvâms tathâ 'saktash cikîrshur lokasamgraham*

Si je ne montrais pas une activité sans relâche, les mondes périraient [...], je serais responsable de la confusion et de l'extinction des générations. Alors que les ignorants agissent, ô Arjuna, avec attachement aux actes, le sage, n'ayant comme but que l'ordre du monde, agit sans attachement.

Cela signifie que si je ne m'engage pas dans l'action, personne d'autre ne le fera. Il y aura de la confusion parmi les peuples. Pourquoi devrais-je être la cause de cela ? C'est la raison pour laquelle je m'investis dans des actions. Alors que les ignorants agissent selon leurs désirs, j'agis, moi, sans désir. Ainsi, le renoncement à l'action signifie que l'on doit savoir discerner entre ce qui est propre aux sens et ce qui est propre à l'action, par là même devenir libre de désir et détaché des actions, et demeurer en position de témoin. Le simple renoncement extérieur ne sert à rien.

– Mais le Seigneur Krishna a dit qu'il est le *kartâ* (sujet agissant) et le *bhoktâ* (joueur).

– Oui, il a dit cela. Mais quand les *mahâtma* parlent ainsi, c'est différent. Pour eux, *aham* (je) signifie le Soi. Ce n'est pas le “je” qui dit : “Je suis le corps.”

अहमात्मा गुडाकेश सर्वभूताशयस्थितः ।
अहमादिश्च मध्यं च भूतानामन्त एव च ॥

*Aham âtmâ gudakesha sarva bhûtâshayasthitah
aham âdis ca madhyam cabhûtânâm anta eva ca*

Ô Arjuna, je suis le Soi qui réside dans le cœur de tous les êtres ; je suis le commencement, le milieu et la fin des êtres.

Bhagavad-Gîtâ X, 20

Le “Je” dont parlent les sages est le Soi omniprésent (*âtman*). Il relève du Soi et non du corps. Quand les gens ignorants parlent du “je”, ils parlent du corps, et cela est une *asura-vâsanâ* (tendance démoniaque). Lorsque certains déclarent : “Je suis Îshvara, on devrait m’adorer”, ils cherchent des ennuis. Dans le XVI^e chapitre de la *Gîtâ*, trois stances parlent de cette *asura-vâsanâ*. Dans le *Vasudeva-Mananam*, tout un chapitre est consacré à ce sujet. Quand les Anciens déclarent être Îshvara, ils ne parlent pas de leur corps. Le Soi est Îshvara. Il est le *brahman*, l’*âtman* et tout le reste. Ce qui est présent de tout temps est l’*aham* (Je). Selon la *Brahma-Gîtâ*, être est le *brahman*. Ce qui n’est pas est *mâyâ* (illusion). Si vous regardez ce qui n’est pas, ce qui *est* demeure en tant que tel. Si vous réalisez votre Soi, toutes ces questions n’ont pas lieu d’être. »

La félicité du Soi

22 janvier 1949

Hier, deux pèlerins sont arrivés. L'un d'eux a demandé à Bhagavân : « *Svâmî*, quand nous méditons les yeux fermés, tout va bien, mais quand nous les gardons ouverts, les sens nous causent des ennuis. Que devons-nous faire ?

– Qu'est-ce que cela peut bien faire si les yeux restent ouverts ? Il suffit que vous laissiez dormir le mental, tout comme vous dormez dans une maison avec les fenêtres ouvertes.

– Cela laisse entendre que nous devons tenir le mental loin des affaires du monde. Nous avons beau essayer, nous ne sommes pas capables de contrôler le mental.

– Si un enfant court après sa propre ombre et pleure parce qu'il n'arrive pas à l'attraper, sa mère vient et l'empêche de continuer. De même devrait-on empêcher le mental de courir après quoi que ce soit.

– Par quelle méthode peut-on l'en empêcher ?

– On doit immobiliser le mental en écoutant les enseignements du Vedânta et en méditant sur eux.

– Cela signifie que l'on doit renoncer aux plaisirs du monde et s'accrocher à l'*âtma-ânanda* (félicité du Soi), n'est-ce pas ?

– L'*ânanda* est toujours présent. On doit simplement renoncer aux choses du monde. Ainsi demeure seule la félicité. Ce qui *est* est le Soi. Comment peut-on s'accrocher à ce qui *est* ? C'est notre nature innée (*svabhâva*).

– Si l'*ânanda* (félicité) est le Soi, qui alors l'éprouve ?

– C'est toute la question. Tant qu'il y a quelqu'un qui l'éprouve, on doit dire que l'*ânanda* est le Soi. Si ce quelqu'un n'existe plus, il n'est plus

question de forme pour l'*ânanda*. Uniquement ce qui *est* demeure et c'est l'*ânanda*, c'est le Soi. Tant qu'il y a le sentiment que le Soi est différent de soi-même, il y aura quelqu'un qui le cherche et qui en fait l'expérience, mais une fois le Soi réalisé, il n'y a plus personne pour en faire l'expérience. Qui serait encore là pour questionner ? Qu'y a-t-il encore à dire ? En langage courant, cependant, il nous faut dire que la félicité est le Soi ou notre nature réelle (*svarûpa*).

– D'accord, svâmî. Mais nous avons beau essayer de contrôler le mental, il recouvre notre nature réelle, de sorte que nous ne pouvons la percevoir. Que faire ? »

Bhagavân sourit et plaça son petit doigt sur son œil : « Regardez. Ce petit doigt couvre l'œil et empêche de voir le monde. De même, ce petit mental couvre l'univers entier et empêche de voir le *brahman*. Vous voyez combien il est puissant ! »

La peau de tigre

15 février 1949

Un *devotee* a demandé : « Est-ce vrai que quelqu'un a prié Bhagavân de lui donner la peau de tigre sur laquelle il était assis, et que quelqu'un d'autre l'a empêché de l'emporter ? »

Bhagavân a raconté avec un sourire : « Oui, cela s'est passé en 1924. Un *sâdhu* vint me rendre visite alors que j'étais assis sur une peau de tigre. Les yeux fixés sur la peau, il attendit d'être seul avec moi. Puis il me demanda : "Svâmî, je veux cette peau de tigre. S'il vous plaît, donnez-la-moi." Je dis que je ne voyais pas d'inconvénient à la lui donner, mais que quelqu'un pourrait l'empêcher de partir avec. Il répondit qu'en ce moment, il n'y avait personne et qu'il s'arrangerait pour être parti avant que quelqu'un puisse le remarquer. Je lui répondis : "Bon, comme vous voulez. Je me lève et vous la prenez. Mais si quelqu'un vous voit et vous interdit de partir avec elle, je décline toute responsabilité." Je me levai. Il prit la peau de tigre, l'enroula et voulut quitter le hall, quand Dandapani Swâmî entra et dit : "Que se passe-t-il ici ? Bhagavân s'assied sur cette peau de tigre, vous ne pouvez pas l'emporter." Le *sâdhu* répliqua : "Je l'emporte avec la permission de Bhagavân." Dandapani Swâmî protesta : "Était-ce correct de demander à Bhagavân de vous donner cette peau, alors qu'il était assis dessus ? Est-ce convenable de l'emporter ? Non. Je ne peux l'autoriser." Ensuite, tous les deux vinrent me voir pour régler le problème. Je racontai à Dandapani Swâmî que le *sâdhu* voulait à tout prix avoir la peau de tigre et que je la lui avais donnée, mais en le prévenant qu'il risquait d'être empêché par quelqu'un de l'emporter. Puis je les laissai résoudre la dispute de leur

mieux. Finalement, Dandapani Swâmî arriva à ses fins et la peau de tigre ne fut pas emportée. »

Cette histoire nous a tous bien amusés.

Bhagavân a repris : « Que pouvais-je faire ? Quelqu'un m'apporte cette peau de tigre et me prie de m'y asseoir. J'y consens. Quelqu'un d'autre arrive et me dit : "Levez-vous s'il vous plaît, je veux cette peau de tigre." Alors je me lève. Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Dandapani Swâmî a empêché ce *sâdhu* de l'emporter. C'est lui qui avait le pouvoir, alors. Ils ont pu régler l'affaire entre eux. Pourquoi aurais-je dû m'en préoccuper ? »

Le *devotee* : « Ainsi, Bhagavân n'a pas de rôle à jouer dans cette affaire ?

– Non, je n'ai aucun droit et je n'ai aucun problème. »

Que préfère Bhagâvan ?

16 février 1949

Parmi les gens qui viennent voir Bhagavân, il y a ceux qui sont intéressés par la recherche du Soi et la *sâdhana* et d'autres qui veulent s'investir dans toutes sortes de choses à l'ashram. Ils disent : « Nous voulons réparer ceci et améliorer cela. » S'ils demandent à Bhagavân son avis, il répond : « Oui, oui, c'est sans doute une bonne idée, mais voyez cela avec le bureau. » Si les employés du bureau se mettent d'accord avec ces gens et soumettent l'affaire à Bhagavân, il hoche simplement la tête en signe d'approbation, mais si leurs opinions divergent et qu'ils cherchent conseil auprès de Bhagavân, Bhagavân dit : « Je ne sais pas, faites comme vous voulez. » Dès qu'ils sont partis, Bhagavân dit aux *devotees* : « Au lieu de penser au but qui les a amenés à l'ashram, ils commencent à vouloir réformer l'ashram. Il suffirait qu'ils se réforment eux-mêmes. Si tout le monde est d'accord, il n'y a pas de problème, mais si les gens du bureau n'acceptent pas leurs propositions, moi, au milieu, que puis-je faire ? De plus, ils s'enquière de ce que le svâmî aimerait que l'on fasse. Est-ce que je veux toutes ces choses ? »

Récemment, un *devotee* a proposé de faire recouvrir le Shrî Chakra Meru¹ avec du cuivre plaqué argent. Mais les autorités de l'ashram voulaient le couvrir d'argent massif. Comme ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord, l'affaire fut portée devant Bhagavân. Un des responsables de l'ashram demanda avec une grande révérence : « Ils veulent recouvrir le Shrî Chakra de cuivre plaqué argent, mais nous pensons qu'il serait mieux de le faire en argent massif. Que conseille Bhagavân ?

– Qu’ai-je à voir avec cela ? répondit Bhagavân. De toutes les façons, ce sera bien. Trouvez un compromis et faites ce que vous jugerez bon.

– Svâmî, nous souhaitons savoir ce que Bhagavân aimerait que nous fassions.

– C’est exactement ce que je dis. Ce que vous décidez d’un commun accord sera aussi mon souhait. Que puis-je faire si vous avez des avis contraires ?

– C’est parce que nous avons des opinions qui diffèrent que nous avons besoin de savoir ce que Bhagavân préfère.

– Ah, je vois, vous voulez savoir ce que Bhagavân préfère ! Ce que Bhagavân préfère avant tout, c’est garder le silence sans rien faire. Si les gens qui ont des opinions différentes renoncent à leur silence (*mauna*), l’amour incarné, et viennent me voir en disant : “Nous voulons faire ceci” et : “Nous voulons faire cela” et me demandent laquelle des deux je préfère, que puis-je dire ? Si vous vous mettez tous d’accord sur un plan d’action et me demandez ensuite mon avis, je dirai alors que c’est très bien. Mais si vous êtes d’opinions différentes, pourquoi venez-vous me voir pour que je tranche ? Ce que je veux, c’est savoir qui je suis et demeurer tel que je suis avec la certitude que ce qui doit arriver arrivera et que ce qui ne doit pas arriver n’arrivera pas. N’est-ce pas juste ? Comprenez-vous maintenant ce que Bhagavân préfère ? »

Bhagavân, après avoir dit cela, reprit le silence.

¹- Nom d’un diagramme (*yantra*), symbole du divin, qui est installé dans le sanctuaire principal du temple de la Mère.

Les aliments tamasiques sont défendus

20 février 1949

Il y a quatre jours, nous avons reçu le dernier numéro de *Grihalakshmi*, une revue mensuelle. Bhagavân l'a feuilletée avec un sourire amusé. Puis il me l'a passée en disant : « Lisez ceci. On y fait l'éloge de l'ail. »

Je l'ai emportée à la maison pour la lire. L'article décrivait comment on prépare l'ail, comment on en fait des pickles et du chutney, et en conclusion il était dit que rien ne le surpasse en vertus et en bienfaits pour le corps. Cela m'a fait rire. Quand je suis retournée l'après-midi chez Bhagavân, il m'a demandé : « Alors, avez-vous lu l'article ? N'existe-t-il pas un vers à ce sujet ? » J'ai répondu : « Oui, je l'ai lu. Il y a un dicton chez nous qui dit que le bien que l'ail peut nous faire, même une mère ne le peut pas.

– Ce dicton est également connu dans notre région. Les gens disent que l'ail est très bon pour la santé. C'est vrai. Il soulage les rhumatismes et donne de la vigueur. Pour les enfants, il a la saveur d'un nectar. L'ail est aussi connu sous le nom d'*amrit* (nectar). »

Un *devotee* : « Comment a-t-il eu ce nom ?

– L'histoire est assez surprenante. Il est bien connu que quand les dieux et les démons ont baratté l'océan, il en est sorti l'*amrit*. Les démons partirent en courant avec le récipient qui contenait cet *amrit*. Les dieux firent alors appel à Vishnu et ce dernier apparut sous forme de Mohini, l'enchanteresse, et offrit de régler leur différend en leur servant à tous le nectar. Ils furent d'accord. Tandis qu'il servait le nectar aux dieux, il s'avéra qu'il n'y en avait pas assez pour les démons. Un des démons se mit alors, sans que Mohini le remarque, dans le rang des dieux et avala l'*amrit*. Le soleil et la lune s'en aperçurent et firent discrètement un signe à Mohini. Elle lança

alors la louche avec laquelle l'*amrit* avait été servi dans la direction du démon. La louche se transforma en *chakra* (arme fatale de Vishnu) et décapita le démon. Mais comme l'*amrit* était déjà descendu dans sa gorge, sa tête devint un *graha* (planète) qui depuis exerce sa vengeance sur le soleil et la lune aux moments des éclipses. Voilà l'histoire. Alors, quand la tête du démon fut coupée, le tronc tomba par terre et du coup quelques gouttes de l'*amrit* tombèrent aussi sur le sol et on dit que ces gouttes devinrent la plante de l'ail. C'est pourquoi l'ail est réputé avoir les qualités d'un *amrit*. Il est très bon pour le corps. Mais étant donné qu'il a aussi un peu du démon, il a des propriétés tamasiques¹ qui affectent le mental quand on en mange. Il est donc interdit aux *sâdhaka*.

– Le raifort et le moringa ne sont-ils pas aussi interdits aux *sâdhaka* ?

– Oui. Pastèque, raifort, moringa, oignons et légumes de ce genre sont défendus. Manger des aliments sattviques (purs) rend le mental clair et pur. Si l'on mange trop de *sambar*², de soupe et de légumes bouillis, cela crée des renvois et on a du mal à digérer. Or, si l'on mange des aliments sattviques, avec un seul plat en accompagnement, on digère facilement et on se sent bien. Mais qui prête attention à ce conseil ? Tous pensent qu'il faut apporter à Bhagavân des douceurs et des sucreries, mais personne ne pense que du riz et de l'eau poivrés seraient mieux pour lui. Ils apportent tout cela au svâmî. Mais le svâmî en a-t-il besoin ?

Quand Dandapani Swâmî était encore là, il y a longtemps de cela, la méthode de préparation des plats était différente. Nous mettions une grande casserole sur le feu, et après avoir coupé tous les légumes reçus avant midi, nous les faisons bouillir pour la préparation du *sambar*. Comme nous n'avions pas de cuillère pour les remuer et les mélanger, nous avons taillé un morceau du bois qui servait à faire du feu. Cette préparation, incorporée au riz, était délicieuse et demandait relativement moins de travail.

Quand, à l'ashram, on a commencé à cuisiner de plus en plus, il a fallu engager des cuisiniers. Au début, ils m'interrogeaient sur ce qu'il fallait préparer. Je leur demandais : "Avez-vous du riz, de l'eau, du sel, des pickles et du babeurre ?" Ils répondaient oui. "Alors, que désirez-vous de plus ?" Finalement, ils ont cessé de m'interroger et maintenant ils m'informent simplement de ce qu'ils comptent préparer. Je leur dis : "Oui, oui" et leur donne un ou deux conseils. Je ne renonce cependant pas à ma vieille habitude de mélanger tous les mets avant de manger. Mais quand plusieurs

personnes sont réunies, il faut respecter leur façon de faire. Pourquoi devraient-elles souffrir à cause de moi ? »

1- Causant inertie, confusion mentale, passivité, etc.

2- Plat typique de l'Inde du Sud : sorte de soupe aux légumes et légumineuses épicée.

Solitude

2 mars 1949

Il paraît qu'une Américaine, du nom d'Eleanor Pauline Noye, est venue une ou deux fois à l'ashram, il y a longtemps de cela. Voilà environ dix jours, une de ses amies, une Américaine âgée, est arrivée ici et a dit à tout le monde qu'elle comptait rester quelque temps. Étant donné que le *khumba-âbishekam* (consécration) du temple de la Mère est programmé pour le 17 mars, l'ashram est bondé et elle n'a pu trouver une atmosphère paisible.

Ce matin, j'ai fait le tour de la Montagne et je suis venue à l'ashram plus tard que d'habitude. J'ignorais donc ce qui s'était passé le matin en présence de Bhagavân. Cet après-midi, après m'être prosternée devant Bhagavân et m'être assise, l'Américaine est arrivée dans le hall. Bhagavân m'a regardée en disant : « La vieille dame qui est assise là-bas m'a écrit ce matin une lettre où elle dit qu'elle voudrait aller dans l'Himalaya, dans un lieu solitaire, et rester en compagnie des animaux. Il y a trop de monde ici maintenant. Elle ne supporte probablement pas le bruit. Hier soir, quelqu'un d'autre s'est plaint du bruit. Je lui ai dit que même dans la forêt, il ne pourrait trouver la solitude, car ici il y a les hommes, là-bas des animaux. Pourquoi vouloir vivre en solitaire dans l'Himalaya ? »

J'ai demandé : « Le dicton *ekaki yatachithatma* (Vivre dans la solitude avec l'esprit maîtrisé) s'applique-t-il à l'esprit seulement ?

– Oui. La *Gîtâ* (VI, 10) dit :

योगी युञ्जीत सततमात्मानं रहसि स्थितः ।
एकाकी यतचित्तात्मा निराशीरपरिग्रहः ॥

*Yogî yuñjîta satatam âtmânârahasi sthitah
ekâkî yatacittâtâmâ nirâshîr aparigrahah*

Que le yogi qui a maîtrisé l'esprit et le corps, qui est libre de tout désir et de tout sentiment de possession, qui vit seul à l'écart du monde garde constamment l'esprit en méditation.

Cela signifie que le yogi doit s'établir fermement dans ce lieu secret appelé *âtman*. Il doit réaliser qu'il n'y a rien d'autre que son Soi et il doit maintenir l'esprit dans l'*âtman* sans la moindre distraction.

Le vers *vivikta desha sevitvam* (Habiter dans un lieu retiré) dans la *Gîtâ* (XIII, 11) veut dire la même chose.

मयि चानन्ययोगेन भक्तिरव्यभिचारिणी ।
विविक्तदेशसेवित्वमरतिर्जनसंसदि ॥

*Mayi câ 'nanyayogena bhaktir avyabhicârini
vivikta desha sevitvam âratir janasamsadi*

Une dévotion constante et exclusive envers moi, la recherche des lieux isolés et l'aversion pour la compagnie des hommes.

Cela veut dire que l'on doit demeurer dans un état où rien n'existe à part son propre Soi, détaché du monde extérieur et avec une dévotion exclusive à l'égard du Soi ; vivre quelque part sans penser et être indifférent aux affaires du monde. La solitude s'applique donc à l'esprit et non pas au corps. Ici il y a des gens, là-bas il y a des animaux. Ne sont-ils pas bruyants et dérangeants ?

Un Européen du nom de Haig vivait à Palakothu¹. Il y a dix ans, il se rendit dans l'Himalaya pour la même raison. Récemment, nous avons reçu une lettre de lui où il dit qu'il va revenir et qu'il restera ici jusqu'à sa mort. Beaucoup de gens font pareil. Ils partent en disant qu'ils ne trouvent pas la paix ici, vont d'un endroit à l'autre et puis reviennent. »

¹- Terrain avoisinant l'ashram avec un petit temple et un étang où se sont installés des *sâdhaka*.

Dosai

6 mars 1949

Un après-midi, les assistants apportèrent une grande quantité de sucreries offertes à l'ashram par des *devotees* et demandèrent à Bhagavân la permission de les distribuer dans le hall. À ce moment entra une vieille femme qui avançait lentement à l'aide d'une canne ; elle apportait quelques *dosai* (crêpes de riz et de lentilles fermentés) enveloppés dans des feuilles de banian. Elle se dirigea droit vers Bhagavân et lui dit : « Svâmî, prenez ces *dosai*. Je regrette de n'avoir rien de mieux à vous offrir. »

Quand elle voulut les donner à Bhagavân, des gens essayèrent de l'en empêcher en disant : « Posez-les quelque part. »

Elle se mit en colère : « Taisez-vous ! Qui êtes-vous pour me donner des ordres ? Vous venez d'arriver, que savez-vous ? N'est-ce pas moi qui ai fait construire cette banquette pour svâmî ? Et vous dites que je ne dois pas l'approcher. Cela suffit ! »

Tous étaient stupéfaits devant une manifestation aussi résolue. Bhagavân tendit la main et accepta son offrande avec grande gentillesse en disant : « Grand-mère, ce sont des petits enfants ignorants, ne leur en voulez pas. Avec quelle farine avez-vous préparé ces *dosai* ? Vos neveux ne s'occupent-ils pas de vous ? Êtes-vous capable de vous en sortir toute seule ? Êtes-vous venue à pied ou en charrette ? »

Tandis qu'il l'interrogeait, il commença à manger les *dosai*. Ils n'étaient pas assez cuits, mais Bhagavân les savourait comme si c'était du nectar. La vieille femme était au comble de la joie. Ensuite, il demanda quelques sucreries, se servit un peu de chaque sorte, ordonna aux assistants de distribuer le reste et donna sa part à la vieille femme. Elle se leva, se

prosterna devant Bhagavân, prit les sucreries comme son *prasâdam* et dit : « Peu importe si l'on s'occupe de moi, svâmî. Par votre grâce, je vends les *dosai* et peux ainsi gagner ma vie. Je suis contente si je peux faire cela le reste de ma vie. »

Après son départ, les assistants demandèrent : « Pourquoi ne nous avez-vous pas donné les *dosai* à moitié cuits et gardé les sucreries pour vous ?

– Vous pensez peut-être que ces sucreries étaient plus savoureuses que les *dosai* ! Si vous voulez, vous pouvez avoir toutes les sucreries. Je me contente des *dosai*. »

En me regardant, Bhagavân dit : « Pauvre vieille femme, que peut-elle bien faire ? Elle a apporté ce qu'elle avait. Quand je vivais dans la Montagne, elle venait avec son mari et, de temps en temps, elle m'apportait quelque chose à manger. C'est elle qui a fait construire la banquette près du *samâdhi* (tombeau) de la Mère et l'a fait couvrir par un abri de feuilles de palmier. "Oh, mon Dieu, svâmî est assis par terre, exposé au soleil !" disait-elle. Vu son âge, elle ne vient plus souvent. Elle a dû faire un grand effort pour venir de si loin, appuyée sur sa canne ! »

Et il mangea tous les *dosai* sans en laisser la moindre miette.

Main d'or

8 mars 1949

Un *devotee* : « Comment Bhagavân a-t-il reçu le nom de *Thangakkai* (Main d'or) ?

– J'ai toujours gagné à tous les jeux ; qu'il s'agisse de combat ou de natation ou même de travaux domestiques, j'avais toujours une bonne main. Si ma tante commençait à préparer des *appalam* (fines crêpes croustillantes de farine de lentilles) ou autre chose, elle m'appelait pour que j'y mette la main. Elle avait une grande confiance en moi car je faisais tout ce qu'elle souhaitait et je ne mentais jamais. Une fois seulement j'ai dû mentir et c'était pour venir ici.

– De quel mensonge s'agissait-il ?

– Quand mon frère m'a demandé où j'allais, je lui ai répondu que j'allais suivre un cours à l'école. Après le repas, quand j'ai demandé les clefs, j'ai dit la même chose à ma tante et elle m'a cru. Comment pouvait-elle savoir¹ ?

– Cela veut-il dire que pour accomplir quelque chose d'important, on est parfois amené à dire un mensonge ?

– Oui, quand c'est pour le bien du monde et que la situation l'exige, il faut agir ainsi ; on ne peut faire autrement. Mais est-ce du mensonge ? Une certaine force nous y pousse. Tant qu'il y a un objectif à atteindre, on doit agir. Sans objectif, pas d'action. L'action peut être évitée, comme dans l'histoire "Le sage et le chasseur" du *Yoga-Vasishtha*.

– Quelle est cette histoire ? demanda le *devotee*.

– Dans une forêt, un sage était assis, immobile et en silence. Ses yeux, cependant, étaient ouverts. Un chasseur était à la poursuite d'une biche qu'il

avait blessée. La biche s'était cachée dans un buisson devant le sage. Le chasseur ne la trouvant pas demanda au sage : "Swâmî, avez-vous vu passer une biche par là ? Dites-moi, s'il vous plaît, par où elle s'est enfuie." Le sage répondit qu'il n'avait rien vu. "Comment cela ? dit le chasseur. Elle est passée devant vous et vos yeux étaient ouverts." Le sage répondit : "Oh, mon ami ! Dans cette forêt nous sommes tous égaux. Nous n'avons pas d'*ahamkâra* (je individuel) ; sans *ahamkâra*, on ne peut rien accomplir dans ce monde. Cet *ahamkâra* est le mental. Il fait tout. Il fait aussi fonctionner tous les organes des sens. Nous n'avons plus de mental ; voilà longtemps qu'il a disparu. Nous n'avons pas non plus les trois états, veille, rêve et sommeil profond. Nous sommes toujours dans le quatrième état (*turiya*), et c'est la raison pour laquelle nous ne voyons rien. Que pouvons-nous dire alors de votre biche ?" Incapable de comprendre les paroles du sage, le chasseur poursuivit son chemin, pensant qu'il s'agissait d'un fou. »

¹- Le jeune Ramana a utilisé ce prétexte pour pouvoir quitter définitivement la maison familiale.

Renaissance de l'avatar

9 mars 1949

Quand nous avons célébré l'anniversaire de Bhagavân le 18 décembre, Krishna Bhikshu écrivit quelques vers à la gloire de Bhagavân. Une fois les cérémonies terminées, on m'a demandé de lire ces vers en sa présence. Ils commençaient par : « Ô Ramana ! Que ta gloire soit éternelle ! » et se terminaient par : « Que tu renaisses éternellement ». Après cette dernière phrase, Bhagavân, amusé, regarda Krishna Bhikshu et dit : « Très gentil. Je dois donc continuer à renaître.

– Oui, pour notre bien », répondit Bhikshu.

Devaraja Mudaliar s'exclama : « Comment avez-vous pu écrire cela ? Au lieu de demander à Bhagavân de rester avec nous dans ce corps, comment pouviez-vous le prier de renaître encore et encore ? »

En me tournant vers Bhagavân, je dis : « Quel mal y a-t-il à cela ? La *Gîtâ* (IV, 8) ne dit-elle pas : “Pour sauver les bons (*Paritrânâya sâdhûnâm*)...” ?

– Oui, c'est juste.

परित्राणाय साधूनां विनाशाय च दुष्कृताम् ।
धर्मसंस्थापनार्थाय संभवामि युगे युगे ॥

*Paritrânâya sâdhûnâm vinâshâya ca dushkrtâm
dharma samsthâpanârthâya sambhavâmi yuge yuge*

Je viens au monde en tout temps, pour la protection des bons, pour la destruction des mauvais et pour rétablir le *dharma* (vertu).

Je dois alors continuer à renaître. Très bien. »

Je dis : « Comment éviter cela ? » Bhagavân hocha la tête et demeura silencieux.

Le Dr Syed, qui est là depuis longtemps et fait sa *sâdhana*, a posé nombre de questions à Bhagavân pour lesquelles il a reçu les bonnes réponses. Pourtant, il n'arrivait pas à avoir une expérience spirituelle. Un jour, peiné, il vint voir Bhagavân et dit : « Bhagavân, bien que vous m'ayez montré toutes les voies possibles de la *sâdhana*, je n'arrive pas à acquérir la force nécessaire pour une expérience spirituelle. Il faut que vous me donniez cette force ; sinon comment puis-je l'obtenir ?

– Vous ne pouvez l'obtenir que par la *sâdhana*. Qui peut vous aider en cela ?

– Qui d'autre que Bhagavân ? Je dois avoir Bhagavân comme *guru*, quel que soit le nombre de naissances que j'aurai encore. Lui seul peut me sauver. Je ne veux pas d'autre *guru* à aucun moment, en aucun *yuga* (âge du monde). Il suffit que vous me promettiez de m'aider à atteindre le salut. »

Bhagavân fut visiblement touché. Il le regarda avec tendresse, sourit, mit sa main sur la joue, sa pose favorite, s'adossa à son coussin et demeura silencieux.

Le Dr Syed demanda : « Qu'en dites-vous, Bhagavân ? »

Bhagavân fit simplement un signe de la tête et se tut. Le *devotee* prit cela comme une bénédiction de sa part et fut satisfait.

L'histoire des dix brahmanes

28 mars 1949

Cet après-midi, je suis arrivée à l'ashram plus tard que d'habitude. Un nouveau venu a posé une question sur l'*âtma-ânanda* et Bhagavân, souriant, lui a répondu : « Trouvez d'abord qui vous êtes, s'il vous plaît. Si vous savez cela, tout est *ânanda* (félicité). En fait, l'*ânanda* est le Soi. »

Reprenant le fil de la conversation, un résident de l'ashram dit : « Quand je vous ai demandé de me bénir pour que je puisse toujours être en *ânanda*, vous avez dit : “L'*ânanda* est votre état naturel ; c'est votre Soi ; c'est le *moksha*.”

– Oui, oui », répondit Bhagavân avec un sourire. Puis il s'adressa au Dr Shrinivasa Rao : « Qu'en dites-vous, docteur ? Nous disons que c'est seulement quand on est malade qu'on doit appeler un médecin pour qu'il nous donne des médicaments. Autrement, on n'a pas besoin de lui. Hier, la santé était bonne. Aujourd'hui, vous avez mal à la tête et vous avez besoin d'un médicament. Dans quel but ? Juste pour que le mal de tête passe et que vous retrouviez votre état naturel. C'est la même chose avec l'*ânanda*. Sinon, pourquoi le désirer si ardemment ?

– Bhagavân dit toujours que le mental est la cause de toutes ces choses et qu'elles disparaissent quand on essaye de s'en débarrasser. Le *Yoga-Vasishtha* déclare aussi que tout provient des désirs et que c'est le mental qui les crée. Mais comment est-ce possible, Bhagavân ? interrogea le médecin.

– N'est-ce pas exposé dans l'histoire des dix brahmanes dans le *Yoga-Vasishtha* ?

Un autre *devotee* dit : « Voulez-vous bien nous raconter cette histoire ? »

Bhagavân, gaiement, se mit alors à la raconter.

« Brahmâ, le Créateur, après avoir rempli son devoir de création pendant toute une journée, s'en alla dormir le soir. Le lendemain, une fois ses ablutions accomplies, il s'apprêtait à poursuivre sa tâche de création, lorsqu'il vit plusieurs autres mondes dans le ciel. Son travail de création ayant été bien fait, l'existence d'autres mondes n'était nullement justifiée. Interloqué, il pensa : "Ces mondes devaient encore sommeiller jusqu'à ce que je les crée. Comment sont-ils parvenus à exister ?" Grâce à son pouvoir mental, il appela un des soleils de ces mondes et lui demanda : "Sire, comment ces mondes ont-ils été créés ?" Le soleil répondit : "Seigneur, vous êtes Brahmâ. Qu'y a-t-il que vous ne sachiez pas ? Mais si vous voulez écouter mon histoire, la voici. Un brahmane vivait avec sa femme dans une ville non loin du mont Kailâsh. Étant sans enfants, ils prièrent Parameshvara et finalement ils eurent dix garçons. Ces derniers grandissaient et étudiaient les textes sacrés. Quand les parents moururent, les garçons furent inconsolables. Comme ils n'avaient pas de famille proche, ils ne pouvaient pas continuer à vivre dans la maison parentale. Aussi gravirent-ils le mont Kailâsh, où ils décidèrent de faire du *tapas*. Ils commencèrent ensuite à réfléchir sur la manière de se libérer de leurs souffrances. D'abord, ils pensèrent que la richesse pouvait les rendre heureux, mais ils rejetèrent cette idée, étant donné qu'il y aurait toujours des gens plus riches qu'eux. Être roi, ou même le Seigneur Mahendra¹, les mènerait au même résultat. Ils comprirent donc qu'ils ne pourraient trouver d'épanouissement dans aucune de ces directions. Finalement, le plus âgé d'entre eux dit : Celui qui crée tout cela, c'est Brahmâ, c'est donc lui le plus grand de tous. Ses frères furent d'accord avec lui et dirent : Comment peut-on devenir l'égal de Brahmâ ? Ils réfléchirent un moment, puis l'aîné répondit : Ce n'est pas si difficile. Le mental est la cause de tout. Asseyons-nous alors tous dans un endroit retiré et concentrons-nous sur la manière d'atteindre l'état de Brahmâ en évacuant toute autre pensée, celle du corps inclus. Imaginez continuellement que vous êtes assis sur un lotus, que vous êtes emplis de lumière, que vous créez ce monde et que vous le détruisez. Je ferai de même. Ils furent tous contents de cette idée. La pensée "Je suis Brahmâ aux quatre visages" devint si fermement ancrée dans leur esprit qu'ils oublièrent totalement leurs corps. Finalement, ces mêmes corps se détachèrent d'eux comme les feuilles mortes d'un arbre. Grâce à l'intensité de leurs désirs et étant tous devenus Brahmâ, dix mondes se mirent à

exister. La force de leurs désirs est désormais gravée dans le *chit-âkâsha* (espace de la conscience). Je suis le soleil d'un de ces dix mondes." Le soleil, après avoir terminé son récit, retourna à son lieu d'origine.

Voilà l'histoire des dix brahmanes, que l'on peut trouver exposée en détail dans le *Yoga-Vasishtha* sous le titre *Navîna-shrishti*.

– Cela veut-il dire que si l'on désire assidûment l'*ânanda*, l'*ânanda* se révèle et reste d'une manière permanente ?

– Oui. Si ce désir devient très fort. Mais alors on ne doit nourrir aucun autre désir dans l'esprit. »

¹- Autre nom d'Indra, le roi des dieux.

L'arbre banian

10 avril 1949

Bhagavân nous a raconté l'histoire des frelons et du banian, histoire qui lui est arrivée dans la Montagne.

« Un jour, alors que je descendais de la grotte de Virupaksha et que je marchais autour de la Colline, il me vint à l'esprit que je devais monter par un raccourci entre les temples Panchamukha et Pachayamma. À cette époque, tout était couvert de forêts. Alors que je cherchais mon chemin à travers le fourré, une grande feuille de banian passa devant moi. Elle avait la taille des "assiettes" que nous avons l'habitude de faire en assemblant plusieurs feuilles de banian. Elle me fit penser aux vers, dans l'*Arunâchala-Purâna*, où est décrit l'arbre banian sous lequel était assis Arunagiri Yogi¹. Pensant que cette feuille provenait de cet arbre, l'idée me vint de retrouver l'arbre en suivant la direction d'où venait la feuille. Je continuai à gravir la pente et aperçus bientôt un arbre sur une hauteur. En grim pant vers lui, ma jambe heurta un buisson qui contenait un nid de frelons. Étant dérangés, ils se précipitèrent sur moi et commencèrent à me piquer. Je pensai avoir commis une faute et que cela en était la punition. Aussi, je me tins sans bouger. Les frelons m'avaient piqué violemment, mais uniquement à l'endroit qui avait heurté le buisson. Dès qu'ils me laissèrent tranquille, je poursuivis mon chemin. Assez curieusement, j'oubliai le banian et voulut atteindre les Seven Springs². Mais en chemin, je rencontrai trois ruisseaux très profonds. Ma jambe était enflée et me faisait souffrir. Je réussis tout de même à traverser les ruisseaux et à parvenir aux Seven Springs. De là, je descendis et, dans la soirée, j'atteignis la grotte de Jataswâmî. Je n'avais rien mangé de toute la journée. On me donna du lait et un peu de fruits. Au

bout d'un moment, je regagnai la grotte de Virupaksha. Ma jambe enflait de plus en plus. Jataswâmî et les autres ne l'avaient pas remarqué, mais Palaniswâmî l'avait bien vu. Je lui racontai toute l'histoire. Le lendemain, il appliqua soigneusement de l'huile de sésame à cet endroit. En passant dessus, il trouva à chaque piqûre un dard aussi gros qu'une pointe de fer. Péniblement, il les retira un à un, puis soigna ma jambe. L'enflure diminua au bout de quelques jours. »

[1](#)- Un des aspects de Shiva.

[2](#)- Point à mi-hauteur sur Arunâchala où l'on trouve de l'eau tout au long de l'année.

Éloge et blâme

14 avril 1949

Un jour – c'était pendant l'été 1945 –, un jeune Européen entra dans le hall. Bhagavân était dans la salle à manger en train de prendre quelque rafraîchissement. Le jeune homme remit aux assistants une corbeille de fruits et partit en hâte à la salle à manger. Ce faisant, son porte-monnaie tomba de son sac, sans qu'il s'en rende compte. Un vieil homme qui l'avait vu pensa le lui signaler à son retour. Entre-temps, un vaishnavite avec son *namam*¹ sur le front ramassa le porte-monnaie. Le vieil homme lui dit qu'il appartenait à l'Européen. Le vaishnavite répondit : « Je le représente. Il m'a demandé de le lui rapporter. » Puis il entra dans la salle à manger et disparut sans qu'on s'en aperçoive. Quand l'Européen revint dans le hall, il raconta à tout le monde qu'il avait perdu son porte-monnaie. Le vieil homme l'informa du tour que l'homme au *namam* lui avait joué. Les gens le cherchèrent partout, mais en vain. Il semble que le porte-monnaie contenait dix roupies. Quand j'arrivai à l'ashram, le vieil homme me raconta cette histoire. Bhagavân me dit avec un sourire : « Ce jeune homme a fait cadeau de dix roupies à ce grand vaishnavite. » Sur ce, quelqu'un fit remarquer : « La personne qui a trouvé le porte-monnaie est certainement très contente, pensant que Bhagavân le lui a donné.

– Je vois, dit Bhagavân. Et celui qui a perdu le porte-monnaie pense que c'est Bhagavân qui l'a volé. »

À la même période, quelques *devotees* arrivèrent de loin. Après avoir pris leur bain, ils vinrent dans le hall avec des fruits et des sucreries sur un grand plateau, se prosternèrent devant Bhagavân et s'assirent. Au bout d'un moment, ils se levèrent en disant qu'ils allaient au temple d'Arunâchala.

L'un d'eux, les mains jointes, dit : « Svâmî, j'ai prié Bhagavân avant d'entreprendre un certain travail. Ce travail s'est avéré être un succès. C'est parce que Bhagavân m'a accordé sa grâce que j'ai réussi. » Il fit ainsi pendant un bon moment l'éloge de Bhagavân. Ensuite il partit avec les autres au temple. Dès qu'ils furent sortis, Bhagavân nous regarda et dit avec un sourire : « Il semblerait qu'il ait eu une idée et qu'elle ait eu du succès. C'était à cause de son karma passé. Il ne cessait de dire que tout est arrivé par la grâce de Bhagavân. Quelqu'un d'autre entreprend quelque chose et ne réussit pas ; ce sera toujours dû au karma, mais il dénigrera Bhagavân, disant qu'il ne l'a pas aidé. Les éloges m'arrivent tout comme les reproches et je dois accepter les deux. »

Une autre histoire intéressante s'est produite hier. Il y avait au courrier une lettre en anglais contenant toutes sortes de propos discréditant Bhagavân. Les responsables de l'ashram la montrèrent à Bhagavân pendant qu'il se reposait. Lorsque Muruganar, Vishwanata Brahmachâri et d'autres *devotees* arrivèrent à trois heures, Bhagavân leur parla de cette lettre et, en regardant Venkataratnam, il dit : « Allez au bureau la chercher, s'il vous plaît. Ainsi quelqu'un pourra la lire à haute voix. » Venkataratnam hésita, disant que c'était inutile. Bhagavân : « Pourquoi dites-vous que c'est inutile ? Vous parlez de moi toujours en termes très élogieux, m'appelant svâmî, svâmî. Quand vous lirez cette lettre, vous comprendrez mieux mon rôle de svâmî. » Venkataratnam ne bougea pas. Bhagavân : « Pourquoi hésitez-vous ? Vous nous lisez tout haut les lettres dans lesquelles on fait des éloges de Bhagavân afin que tout le monde puisse les entendre. Pourquoi pas cette lettre-là ? » Puis il se tourna vers nous : « Regardez comme il se comporte ! Quand quelqu'un fait des compliments sur Bhagavân, il les lit à tout le monde. Mais cette lettre, il ne veut pas nous la lire. Pourquoi ? » Muruganar intervint : « Laissons cela. À quoi bon la lire à haute voix ? » Bhagavân, avec un sourire indulgent : « Alors, voilà ! Vous avez déjà comploté cela entre vous. Si c'est ainsi, pourquoi m'en soucier ? »

C'est une bonne illustration des deux stances de la *Bhagavad-Gîtâ* (XII, 18-19) :

समः शत्रौ च मित्रे च तथा मानापमानयोः ।
शीतोष्णसुखदुःखेषु समः सङ्गविवर्जितः ॥
तुल्यनिन्दास्तुतिमौनी संतुष्टो येन केनचित् ।
अनिकेतः स्थिरमतिर्भक्तिमान्मे प्रियो नरः ॥

*Samah shatrau ca mitre ca tathâ mânâpamânayoh
shîtosna sukha duhksheshu samah sangavivarjitah*

*Tulya nindâ stutir maunî santushto yena kenacit
aniketah sthiramatir bhaktimân me priyo narah*

Celui qui ne fait pas de distinction entre ami et ennemi, entre honneur et déshonneur, entre froid et chaud, plaisir et douleur, qui est libre de tout attachement, qui accueille le blâme et l'éloge de la même façon, qui est tranquille, satisfait de tout ce qui lui revient, qui n'est pas attaché à son domicile, qui, plein de dévotion pour moi, a le mental stable, celui-là m'est cher.

Le médicament en personne est arrivé

12 mai 1949

Il y a environ une semaine, Madhavi Amma a envoyé une lettre disant : « J'ai entendu dire que Bhagavân s'affaiblit de plus en plus. Je prie Bhagavân de boire du jus de tomate et du jus d'orange. »

Bhagavân lut la lettre et nous dit : « Quelle suggestion ! C'est une femme riche, elle peut s'offrir tout ce qu'elle veut. Mais comment moi puis-je me le permettre ? Du reste, elle boit tout cela, mais elle n'est pas forte et en bonne santé pour autant. Elle n'arrête pas de se plaindre de ses douleurs. Et puis, elle est restée si petite ! Pourquoi ne boit-elle pas ces jus elle-même ? »

Dans la soirée, un médecin ayurvédique, le Dr Ramachandra Rao, arriva de Bangalore. Le voyant entrer, Bhagavân dit aux gens à côté de lui : « Regardez, Ramachandra Rao est arrivé. Il doit avoir apporté quelques médicaments. Quand je le vois, j'ai l'impression de ne pas avoir un être humain devant moi, mais les médicaments eux-mêmes. » Entre-temps, Ramachandra Rao était entré, avait placé devant Bhagavân une grande bouteille et s'était prosterné. À peine s'était-il relevé que Bhagavân dit en riant : « Ne vous ai-je pas dit que le médicament en personne est arrivé ? » Ramachandra Rao, les mains jointes dans une attitude de prière, dit : « Ce n'est pas un médicament, Bhagavân. C'est un *arishtam* (remède tonique). Bhagavân a beaucoup maigri. Si vous prenez ce tonique vous pouvez gagner de la force. Je vous en prie, prenez-le.

– Tout cela est bien beau, mais si ce tonique rend vigoureux, pourquoi ne l'essayez-vous pas vous-même ? Regardez comme vous êtes mince et faible ! Prenez-le vous d'abord et devenez fort et vigoureux. Après, nous

penserons à mon cas. » Puis il s'adressa à nous en plaisantant : « Voyez donc comme il est ! Il n'est pas capable d'améliorer sa propre santé et il veut améliorer la mienne. »

Le médecin, ne sachant quoi répondre, alla au bureau. Le lendemain, Bhagavân fit donner une petite dose de ce tonique à tous ceux qui étaient assis autour de lui, et en prit une lui-même. Il dit : « Ce Ramachandra Rao est plus faible que nous tous, donnez-lui une dose de plus. On verra si cela le rend plus vigoureux. »

Quatre ou cinq jours plus tard arriva de Bangalore l'entrepreneur Satagopa Naidu. Il avait apporté avec lui plusieurs bouteilles de limonade qu'il fit porter par quelqu'un à Bhagavân en recommandant qu'en été on lui en donne chaque jour, car elle aiderait à fortifier son corps. Satagopa reste toujours des mois entiers à l'ashram, dépense des milliers de roupies et contribue avec plein d'argent aux travaux de l'ashram, mais ne vient jamais voir Bhagavân. Si tu me demandes pourquoi, je ne saurai pas te répondre. Je présume que cela est également un mode de dévotion.

Aussitôt que Bhagavân vit les bouteilles, il dit en riant : « Ramachandra Rao et Satagopa Naidu ont dû se concerter. À quoi bon tout cela ? Il est riche et peut se le permettre. Je vous en prie, dites-lui de garder ses bouteilles dans sa chambre et d'en boire tous les jours un peu.

– Il paraît qu'il les a apportées pour Bhagavân.

– Je vois, dit Bhagavân, faisons alors la chose suivante. » Il se fit apporter un grand récipient qu'il remplit avec de l'eau, puis il versa la limonade dans l'eau. Il ordonna ensuite que tous les gens présents reçoivent un verre de ce breuvage et que Satagopa reçoive un verre supplémentaire pour qu'il se remette de sa fatigue. Ce qu'il restait de limonade fut donné aux résidents de l'ashram.

Quand il y a quelque chose que personne ne veut manger, comme de la bouillie de riz ou du riz froid, Bhagavân en prend la plus grande part pour lui-même. S'il s'agit de douceurs, comme des mets sucrés que tout le monde aime bien, il donne la plus grande portion aux autres et en garde une petite pour lui-même. Bhagavân, avec son sens de l'égalité, est-il comparable à qui que ce soit ? Il ne peut être comparé qu'à lui-même.

Devoirs de ce monde

17 mai 1949

Voici comment Bhagavân peut considérer les devoirs de ce monde (*laukika-dharma*).

Rajamma, une jeune femme qui venait à l'ashram de temps à autre, loua une maison à Ramana Nagar où elle vivait toute seule. Elle aurait eu des différends avec son mari et comme elle n'avait pas d'enfants, elle l'aurait quitté pour vivre auprès de Bhagavân. Elle était fille unique. Peut-être ses parents étaient-ils trop âgés ou, pour quelque autre raison, ne pouvaient-ils pas rester ici en permanence. Trouvant qu'il n'était pas convenable que leur fille vive seule, ils lui avaient écrit plusieurs fois, lui demandant d'habiter soit avec son mari, soit avec eux. Elle en informa chaque fois Bhagavân, déclarant qu'elle ne voulait pas rentrer.

Dans un premier temps, Bhagavân ne dit rien, comme s'il ne l'avait pas bien entendue. Finalement, un jour il lui répondit : « Voyez donc, vos parents veulent que vous rentriez chez eux, mais vous voulez à tout prix rester ici. Faites comme cela vous plaît. Restez là si vous y tenez, ou si vous voulez, partez. Pourquoi me raconter tout cela ? Vos parents viennent ici depuis très longtemps. S'ils arrivent en disant : “Svâmî, pourquoi tout cela ?”, qu'est-ce que je vais leur répondre ? »

Bouleversée par les paroles de Bhagavân, elle s'en alla.

Bhagavân, s'adressant à Ramachandra Iyer : « Si ses parents veulent qu'elle reste chez son mari ou chez eux, pourquoi vient-elle me dire tout cela ? Que puis-je faire ? Ne penseront-ils pas qu'au lieu de lui donner des bons conseils, svâmî la garde près de lui ? Les parents sont âgés. Elle est

leur seule enfant. Qui donc lui a dit de faillir à son devoir et de vivre seule ici ? Qui lui a dit de venir en ce lieu ? »

Souviens-toi, au début de mon séjour ici, quand vous aviez des problèmes, j'accourais vous voir et je revenais ici dès que possible. En 1945, tu m'avais écrit que ma belle-sœur était malade et qu'elle désirait me voir, mais tu ne m'avais pas demandé de venir. Je lus la lettre à Bhagavân et je lui dis que j'allais t'écrire et vous rejoindre après avoir reçu une réponse de ta part. Bhagavân, cependant, n'était pas content. Alors je pris aussitôt la décision de partir le soir même. « Oui, c'est bien », dit Bhagavân. Entre-temps, Rajagopala Iyer, qui était entré dans le hall, voulut savoir si vraiment je parlais voir mon frère. Bhagavân lui répondit : « Oui, ils seront contents. C'est bien qu'elle y aille. Si sa belle-sœur est souffrante et demande qu'on vienne la voir, ne doit-elle pas y aller ? »

Il y a quelque temps, un jeune homme de la famille de Sundaram Iyer¹ est arrivé ici parce que, ne voulant pas se marier, il s'était disputé avec ses parents. Dans la salle à manger, il était toujours assis du côté des non-brahmanes. Le *sarvâdikhârî*, n'appréciant pas cela, lui demanda de s'asseoir dans la partie réservée aux brahmanes. Il n'en fit rien, disant qu'il était inutile d'observer des distinctions de caste en la présence de Bhagavân. L'administrateur essaya de mettre les choses au point et lui dit : « C'est bon pour Bhagavân, car il a renoncé à tout, mais es-tu à sa hauteur ? Tes parents, qu'en diraient-ils ? » Le jeune homme ne voulut pas l'écouter et commença à discuter. Un vif débat s'ouvrit alors. Bhagavân observait cela tranquillement comme s'il n'était pas concerné. Le jeune homme, ne pouvant plus se retenir, s'approcha de Bhagavân et dit : « Ne doit-on pas abandonner toutes les distinctions de caste quand on est en présence de Bhagavân ?

– Oh, est-ce la seule chose qui te reste encore ? Cela veut-il dire que tout le reste a été abandonné ? Si c'est le cas, cela peut être abandonné également. Mais est-il question d'abandonner quelque chose ? Cela disparaîtra tout seul. Qu'en dis-tu ? As-tu abandonné toutes les autres différences ? »

Sur ce, le jeune homme s'assit du côté des brahmanes sans broncher.

Il s'est marié plus tard, a eu des enfants et un travail et, de temps à autre, il vient ici pour avoir le *darshan* de Bhagavân.

1- Père de Bhagavân.

Égalité

22 mai 1949

Le *Mandalâbishekam* a été célébré dans le temple Mathrubuteshvara¹ le 2 mai 1949 et la *Mahâ-pûjâ*² hier. La construction du nouveau hall devant le temple de la Mère étant presque achevée, l'administrateur, après s'être mis d'accord avec les assistants, a prié Bhagavân de rester dans ce hall pendant ces deux jours. L'après-midi du 20 mai, au moment où Bhagavân s'y installait, il y a eu une agitation inhabituelle dans le nouveau hall. Depuis le portique, j'ai pu voir Bhagavân assis sur son sofa. Son visage ne rayonnait pas comme d'habitude. Je me suis demandé quelle pouvait en être la raison, mais il n'y avait personne à qui poser cette question. Le *sarvâdikhârî* se tenait devant le sofa de Bhagavân avec ses amis et quelques personnes importantes et semblait dire quelque chose. Bhagavân répondit simplement avec un « Oui, oui » peu convaincu. Comme je n'osais pas entrer, je suis restée sous le portique. Bhagavân a remarqué par la fenêtre mon arrivée et mon hésitation à entrer. Après dix minutes, ils sont tous partis, sauf Shivananda, l'assistant, et deux ou trois personnes qui étaient assises à quelque distance de Bhagavân. Bhagavân regardait intensément vers le plafond où l'on sculptait d'énormes pierres. Je suis entrée et je me suis prosternée devant lui. Il m'a regardée et d'une voix pleine de tendresse, il a dit : « Vous voyez cela ? Ils m'ont emprisonné entre ces quatre murs. Ils m'ont fait prisonnier en empêchant les autres de venir. Regardez ! Ils n'ont laissé aucun passage pour qu'ils puissent entrer. » Ce disant, il a levé les yeux vers le plafond qui ne laissait apparaître aucune ouverture. « Comment les écureuils vont-ils pouvoir entrer ici ? » Et il a continué à fixer le plafond.

Cette façon de voir les choses m'a laissée totalement abasourdie. Alors, Shivananda, qui se trouvait tout près, a fait remarquer : « Le *sarvâdikhârî* et d'autres pensent que si Bhagavân reste là, il est protégé de la pluie et du soleil brûlant. » Ces paroles ont fait sursauter Bhagavân et en regardant Shivananda, il a dit d'une voix tremblante : « C'est bon, mais si nous nous occupons trop de notre propre confort, n'est-ce pas au détriment des autres ? Écureuils, singes, paons, vaches et autres n'ont aucune chance de venir ici. Cela ne signifie-t-il pas que nous les privons de leur droit ? Les gens pensent que pour le svâmî, c'est un grand bonheur d'être ici. Que faire ? » L'assistant a repris : « Oui, c'est vrai, il n'y a que les êtres humains qui peuvent entrer ici ; les bêtes et les oiseaux n'ont pas le droit de venir à leur guise. » Bhagavân s'est tu.

Quelque temps après, de riches *devotees* sont entrés et se sont assis face à Bhagavân. Ensuite sont arrivées deux ou trois personnes de condition modeste, mais qui n'ont pas osé entrer. Bhagavân a observé cela à travers la fenêtre et dit à ses assistants : « Ah ! Voilà. Regardez ces gens. Vous disiez que tout le monde pouvait entrer à sa convenance. Est-ce vraiment le cas ? Les gens riches sont habitués à voir de grands bâtiments illuminés, équipés de ventilateurs, de portes coulissantes et autres choses imposantes, et ainsi ils entrent sans la moindre hésitation. En revanche, les gens pauvres comme moi n'osent pas entrer, car ils pensent que c'est un endroit où ne vivent que des gens riches. Ils ont peur de ce que les autres peuvent dire s'ils entrent. Aussi partent-ils silencieusement comme ces gens-là que vous voyez regarder furtivement par la fenêtre. Y a-t-il ici une place pour eux ? Regardez ces pauvres gens ! Quelle tristesse ! »

Dans la soirée, au moment du repas des animaux, il a dit à ses assistants : « C'est l'heure où ils arrivent tous, les singes, paons, etc. Ils croient peut-être que le svâmî leur a faussé compagnie et qu'il est allé s'installer ailleurs. Allez-y, s'il vous plaît. Quelle tristesse ! Allez leur porter au moins quelque chose à manger et revenez ensuite. » Dès qu'ils furent de retour, Bhagavân les interrogea d'une voix soucieuse : « Ont-ils tous eu à manger ? Ils croient peut-être que le svâmî les a quittés et qu'il a déménagé dans un endroit meilleur où il peut vivre seul et heureux. Peut-être croient-ils que je les ai oubliés. Ils ne peuvent pas venir ici. Que faire ? »

Quand des animaux viennent à lui, il dit souvent : « Nous ignorons qui ils sont. » Il ne les traite jamais avec indifférence. Si jamais un assistant ne leur prête pas l'attention nécessaire, il ne l'admet pas et dit : « Ce n'est pas

correct. Vous ne voyez que la peau qui recouvre le corps et non pas la personne qui se trouve à l'intérieur. Vous pensez que vous êtes grand et qu'ils sont petits, et alors vous essayez de les chasser. Ils sont venus ici comme nous. Pourquoi ne devraient-ils pas avoir les mêmes droits que nous ? »

Il nous réprimandait ainsi. Il n'est pas étonnant que Bhagavân ait de la compassion aussi bien envers les animaux qu'envers les gens pauvres qui n'osent pas s'aventurer dans ce nouveau hall avec toutes ces lumières, ces ventilateurs, ces portes en fer, ces gardiens et autres...

Tu vois : *samadarshatvam*, poser un regard égal sur tout être vivant, n'est que naturel pour Bhagavân.

[1-](#) Nom du temple de la mère de Bhagavân.

[2-](#) Anniversaire du décès de la mère de Bhagavân.

Le refuge des défavorisés

24 mai 1949

Souviens-toi, jusqu'en 1943, il y avait dans le vieux hall, côté sud, une porte face au sofa de Bhagavân et, plus loin, une fenêtre, qui est maintenant transformée en porte. Les *devotees* entraient par la porte sud pour le *darshan* de Bhagavân, Dakshinâmûrti incarné, et sortaient par la porte nord. D'habitude, quelques femmes étaient assises côté sud, face à Bhagavân. Parmi le grand nombre de visiteurs, qui ne cessait d'augmenter avec le temps, il y avait aussi des femmes pauvres qui venaient avec leurs enfants se prosterner devant Bhagavân. Les enfants, naturellement, créaient pas mal d'ennuis. Quand ils faisaient leurs petits besoins, les mères n'avaient même pas de chiffon pour nettoyer. Et même si on trouvait un chiffon, aucune de ces femmes modernes ne faisait l'effort de nettoyer. Alors, les assistants de Bhagavân faisaient le travail. Ennuyés et contrariés, ils pensaient qu'il était temps d'empêcher ces gens non civilisés de venir dans le hall. Bhagavân, cependant, n'accepterait en aucun cas une telle décision. Les assistants jugèrent tout de même bon que les femmes ne viennent plus s'asseoir dans le hall et commencèrent à prendre des mesures pour qu'elles s'installent sous le porche.

Apprenant cela, j'ai été très peinée. Je leur ai dit : « Est-ce parce que quelques personnes se comportent de manière non civilisée que vous voulez punir toutes les femmes et les empêcher de s'asseoir dans le hall ? Nous avons eu foi en Bhagavân et nous sommes venues ici de loin. Je vous en prie, ne nous pénalisez pas. Je veux bien nettoyer ce lieu quand il le faut. » À partir de ce moment, je me suis occupée de cette tâche. Mais ils n'étaient pas contents pour autant. Un jour, ils allèrent voir Bhagavân et

l'informèrent de leur intention d'aménager le portique pour que les femmes restent assises dehors. Bhagavân demanda alors pourquoi les hommes pouvaient rester dans le hall si les femmes ne le pouvaient pas. Les assistants justifièrent cela par les difficultés qu'ils rencontraient avec les femmes et leur va-et-vient.

Bhagavân dit : « Et Bhagavân, qu'a-t-il à faire dans le hall ? Il serait aussi bien assis dehors, sous l'amandier. Ainsi, les enfants pourraient faire ce qu'ils veulent sans que personne se soucie de rien. » Après qu'il eut dit cela, les assistants renoncèrent à l'idée d'isoler les femmes. La porte sud fut remplacée par une fenêtre et la fenêtre sur le côté par une porte. Ainsi, les femmes pouvaient s'asseoir aux pieds de Bhagavân.

Une histoire semblable est arrivée en 1946, quand je dus m'occuper des femmes lors du *Brahmotsavam*¹. Bhagavân s'était alors installé dans le hall du Jubilé. Devant son sofa, une corde avait été tendue afin de garder à distance les villageois qui se pressaient autour de lui. Les gens allaient d'abord en ville et quand ils arrivaient fatigués chez Bhagavân, les uns s'étendaient à même le sol, d'autres discutaient à haute voix de leurs affaires et d'autres encore ronflaient en dormant. Cela se passait toujours entre midi et deux heures. Les mères sommeillaient pendant qu'elles allaitaient leurs bébés et les enfants se baladaient ou jouaient alentour. Quand les assistants essayaient de renvoyer ces gens, Bhagavân avait coutume de dire : « Pauvres gens ! Ils ont dû marcher beaucoup. Maintenant ils se reposent. Comment pouvez-vous les renvoyer ? Laissez-les ici. »

J'arrivais toujours peu après deux heures, au moment où tout ce monde partait. Krishnaswâmî et d'autres devaient tout nettoyer. Ne pouvant plus supporter cette corvée, Krishnaswâmî demanda à Bhagavân de retourner dans le vieux hall. Mais Bhagavân ne fut pas d'accord.

Krishnaswâmî demanda : « Qui va nettoyer les saletés des enfants ?

– On devrait dire aux mères de le faire et de mieux surveiller les enfants.

– Qui va le leur dire ? Il serait bon que des femmes bénévoles s'occupent d'elles. »

Bhagavân, me regardant avec un sourire : « La voilà. Nous avons une bénévole. Pourquoi dites-vous que nous n'en avons pas ?

– Vont-elles m'écouter ? » répondis-je.

Bhagavân, serein : « Pourquoi pas ? Les gens venus de l'extérieur vont certainement suivre vos instructions.

– Bon, je vais le faire alors.

– Pauvres gens ! Ils ne viennent que pour voir le svâmî ; et ils ont toutes les commodités ici. »

Suivant les directives de Bhagavân, je m'attelai à la tâche à partir de ce jour-là. Cet arrangement convenait à tout le monde et finalement l'administration de l'ashram me soutenait dans ce travail. Bhagavân voulant donner le *darshan* aux pauvres pendant ces dix jours, c'est avec plein de sollicitude qu'il veillait sur eux. Ainsi, je pensais que je leur devais également au moins ce service-là.

Comme tu sais, pendant le *jayantî*, la *Mahâ-pûjâ* et d'autres célébrations, Bhagavân ne se lève pas pour aller déjeuner tant que la distribution de nourriture aux pauvres n'a pas commencé et qu'ils n'ont pas fini de manger. Il semble que dans le passé, à l'occasion de ces fêtes, Bhagavân ne prenait son repas qu'avec la dernière fournée de visiteurs. Tous les jours, avant que le gong sonne pour le repas de midi, le riz et les autres préparations avaient été mis en boulettes et distribués aux pauvres. Cette coutume est restée longtemps en vigueur. Ces derniers temps, cependant, il est arrivé que l'on distribue le repas des pauvres en même temps que nous déjeunions, ou un peu après. Un jour, Bhagavân remarqua qu'un homme, debout sous un arbre, essayait vainement de recevoir sa part. Le lendemain, au moment où le gong sonna, Bhagavân se leva, alla jusqu'à cet arbre et dit : « Si vous ne leur donnez pas à manger d'abord, je ne viendrai pas dans la salle à manger. Je resterai avec ces gens sous l'arbre, je tendrai les mains comme eux et quand on me donnera une boulette, je la mangerai et je retournerai directement dans le hall. » Depuis ce jour-là, c'est seulement après la distribution du repas aux pauvres que le gong nous appelle dans la salle à manger.

Tu sais ce qui est arrivé un jour de février 1947 ? Un pauvre vint dans le hall et resta debout devant le sofa de Bhagavân. Comme Bhagavân était occupé à écrire, il ne l'avait pas remarqué. Les assistants demandèrent à cet homme de sortir, mais il ne voulut pas se retirer. Ils dirent : « Si tu ne veux pas sortir, assieds-toi au moins. » Il ne bougea pas. Bhagavân leva les yeux et le regarda d'un air interrogateur. L'homme dit avec impatience : « Svâmî, je ne vous demande rien. Mon estomac crie famine. S'il vous plaît, veillez à ce que l'on me donne une poignée de riz afin de calmer ma faim. » Bhagavân jeta un regard vers ses assistants pour leur indiquer ce qu'il fallait faire. Un des assistants dit alors : « Dois-tu solliciter Bhagavân pour une chose si mineure ? Allons-y alors », et il conduisit le pauvre homme à la

cuisine. Dès qu'ils furent sortis, Bhagavân regarda autour de lui et dit : « Avez-vous vu cela ? Étant très pauvre, il n'a qu'un seul désir et c'est celui de remplir son estomac qui crie famine. Ainsi il sera satisfait et s'en ira. Il se couchera sous un arbre et dormira d'un bon sommeil. Sommes-nous capables d'être aussi facilement satisfaits ? Nous avons tant de désirs. Si un désir est assouvi, un autre se manifeste. Tous ces désirs peuvent-ils être assouvis ? »

Ces histoires ne sont-elles pas la preuve que les faibles, les sans-défense et les pauvres trouvent à tout moment refuge auprès de Bhagavân ?

¹- Fête religieuse célébrée dans les temples hindous du sud de l'Inde qui peut durer plusieurs jours et qui attire une foule de pèlerins.

Dans le nouveau hall

3 juin 1949

Les travaux de construction du nouveau hall attendant au temple de la Mère sont terminés. Quelques *devotees* ont pensé que le hall du Jubilé serait plus confortable pour Bhagavân, mais le *sarvâdikhârî* a voulu que Bhagavân s'installe dans le nouveau. Il est venu voir Bhagavân avec ses assistants, l'a informé que mercredi, le 1^{er} juin, jour de *Jyeshtha Suddha Panchami*¹, il arrangerait pour lui dans le nouveau hall le *yoga-sana* (sofa) et lui a demandé de bien vouloir s'y installer. Bhagavân, avec un air désintéressé bien à lui, a dit : « Qu'est-ce que j'ai à dire dans cette affaire ? Je m'assiérai là où vous voulez. »

Le 1^{er} juin au matin, le nouveau hall avait pris une allure festive, avec des dessins à la poudre de riz au sol et des feuilles vertes accrochées en enfilade au-dessus des portes et des fenêtres. Le large sofa en granit avait un matelas recouvert d'un tissu en satin avec, dans le fond, un grand coussin. Dans le temple de la Mère, on célébrait la *pûjâ* avec l'*abhisheka*. Les cloches ont sonné, on a offert l'*ârati* (flamme de camphre), tandis qu'à 9 h 45, Bhagavân, escorté par des brahmanes portant les *purna-kalasa* (vases remplis d'eau) et récitant les Veda, est revenu de l'étable et a été prié de prendre place sur le sofa. Après la récitation de *Na kârmana* et d'autres mantras, les *devotees* se sont prosternés devant Bhagavân et il s'est assis sur le sofa.

¹- Cinquième jour du mois lunaire de *Jyeshtha*.

Le bonheur d'une vie indépendante

3 juin 1949

Cet après-midi, je suis allée dans le nouveau hall et, en attendant Bhagavân, je me suis demandé comment il pourrait rester assis sur ce nouveau sofa. Le matelas en satin, bien qu'épais et ferme, était glissant parce que neuf. Comme un grand coussin était placé sur un côté pour que Bhagavân puisse reposer ses bras, un autre derrière lui pour qu'il s'y appuie et un troisième à ses pieds, l'espace où il pouvait s'asseoir était considérablement réduit. Alors que j'étais perdue dans mes pensées, Bhagavân entra, s'assit sur le matelas et, le pressant des mains, il dit en regardant les assistants : « Voyez comme ce matelas glisse d'un côté et de l'autre ! Les gens pensent qu'un matelas aussi coûteux serait confortable pour Bhagavân. Mais en fait, il est impossible d'y avoir quelque repos. À quoi bon, alors ? Ce serait bien plus confortable si je m'asseyais directement sur le sofa de pierre. En vérité, ce matelas et ces coussins ne me procurent pas le moindre bonheur. J'étais bien plus heureux quand, dans la grotte de Virupaksha, j'étais assis ou je dormais sur la banquette construite par moi-même avec de la terre et des pierres. Comme dans l'histoire du *sâdhu*, les gens pensent que c'est éprouvant pour le svâmî de vivre sous un abri en feuilles de palmier et d'être couché sur une banquette en pierre, et ils en font toute une histoire. Il serait peut-être préférable que comme le *sâdhu* de l'histoire, je ramasse quelques pierres semblables à celles de la grotte de Virupaksha, les prenne avec moi où que j'aille, et les étale sur un matelas comme celui-ci. Dans la grotte de Virupaksha, c'était une banquette en pierre, dans le hall du Jubilé, et même ici, c'est un sofa en pierre. Le seul obstacle entre moi et ce sofa, c'est le matelas. Ces trois coussins sont

presque aussi durs que des pierres. C'est comme dans l'histoire du *sâdhu*, sauf que je n'ai pas besoin d'apporter des pierres de quelque part, mon lit en pierre est déjà là. »

Un *devotee* demanda : « Quelle est cette histoire du *sâdhu* dont parle Bhagavân ? »

Sur ce, Bhagavân commença à raconter l'histoire suivante.

« Un grand *mahâtma* vivait comme *sâdhu* sous un arbre dans la forêt. Il avait toujours trois pierres à côté de lui. Pour dormir, il en posait une sous sa tête, la deuxième sous son bassin et la troisième sous ses jambes, puis il se couvrait avec un drap. Quand il pleuvait, l'eau coulait sous les pierres sur lesquelles reposait son corps, et elle s'écoulait librement du drap. Ainsi il dormait profondément et sans être dérangé. Quand il voulait s'asseoir, il rassemblait les trois pierres en forme de foyer, et s'asseyait dessus confortablement. Ainsi, serpents et autres reptiles ne le dérangaient pas et lui ne les dérangaient pas non plus, car ils rampaient à travers les fentes des pierres. On lui apportait la nourriture et il n'avait donc pas de souci à se faire.

Un jour, le roi passa par la forêt pour chasser. Il vit le *sâdhu* et pensa : «Quelle pitié ! Comme il doit souffrir d'accommoder ainsi son corps à ces pierres pour y dormir. Je dois l'emmener chez moi et l'héberger au moins un jour ou deux afin qu'il puisse se reposer confortablement.» Alors, il rentra chez lui et dépêcha deux de ses soldats avec un palanquin et des porteurs avec l'ordre d'inviter respectueusement le *sâdhu* et de le ramener au palais. Le roi ajouta que s'ils revenaient sans lui, ils seraient punis. Les soldats se mirent en route pour trouver le *sâdhu* dans la forêt et ils lui dirent que le roi leur avait ordonné de l'emmener au palais et qu'il devait venir. Voyant que le *sâdhu* refusait de les suivre, les soldats l'implorèrent de venir car, dirent-ils, ils seraient châtiés s'ils rentraient sans lui. Le *sâdhu*, ne voulant pas qu'ils aient d'ennui à cause de lui, accepta finalement de partir avec eux. Qu'avait-il à emporter ? Un *kaupîna* (pagne), un drap et ses trois pierres. Il enveloppa le *kaupîna* et les trois pierres dans le drap et ficela le tout. Les soldats pensèrent : «Qu'est-ce que cela ? Ce *svâmî* prend avec lui des pierres pour aller au palais du roi ! Est-il fou ?» Le *sâdhu* monta dans le palanquin avec son ballot et fut transporté chez le roi. Quand le roi vit le ballot, il pensa qu'il contenait quelques effets personnels et l'accueillit dans son palais avec grand respect. Il lui offrit un somptueux repas et lui fit préparer une couche avec un matelas recouvert d'un tissu en soie. Le *sâdhu*

ouvrit son ballot, sortit les trois pierres, les posa sur le lit, se couvrit de son drap et s'endormit comme d'habitude.

Le lendemain matin, le roi le salua en s'inclinant respectueusement et lui demanda : "Svâmî, êtes-vous logé confortablement ? – Oui, il n'y a rien qui laisse à désirer ici. Je suis toujours heureux. – Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous avez mené une vie difficile dans la forêt en étant obligé de dormir sur des pierres. Ici ce lit et cette demeure doivent vous procurer du bonheur. C'est pourquoi je vous pose cette question. – Le lit qui était là-bas est aussi ici. Le lit qui est ici est aussi là-bas. J'éprouve donc le même bonheur partout où je suis. À aucun moment rien ne me manque, que ce soit pour mon sommeil ou pour mon bonheur."

Stupéfait, le roi regarda le lit. Il y vit les trois pierres. Il se prosterna aussitôt aux pieds du *sâdhu* et s'exclama : "Oh, saint homme ! Ne connaissant pas votre grandeur, je vous ai fait venir ici pour vous rendre heureux. J'ignorais que vous êtes toujours dans un état de bonheur, et voilà que j'ai agi bien follement. Je vous en prie, pardonnez-moi et bénissez-moi." Après s'être fait pardonner pour son erreur, il laissa le *sâdhu* partir de son côté. Voilà l'histoire du *sâdhu*.

– Pour les *mahâtma*, la vie libre est donc une vie heureuse, dit le *devotee*.

– Comment peut-il en être autrement ? Vivre dans de grands bâtiments comme celui-ci c'est comme vivre dans une prison. La seule différence, c'est que je suis un prisonnier de première classe. Quand je m'assieds sur un tel matelas, j'ai l'impression d'être assis sur des figues de Barbarie. Dans ces conditions, où sont la paix et le confort ? »

Le lendemain, ce matelas fut enlevé et remplacé par l'ancien. Plusieurs personnes pensaient qu'il serait préférable de laisser Bhagavân mener une vie libre comme celle du *sâdhu* de l'histoire. Mais Bhagavân doit rester là, seul, comme un perroquet dans la cage des *devotees*, les *devotees* ne le laissant jamais libre.

Absence de désir

5 juin 1949

Dans mes dernières lettres, je t'ai écrit à quel point Bhagavân est réticent à utiliser un matelas recouvert de satin, des coussins, etc. Cela me fait penser à un fait qui eut lieu en septembre 1946, un mois avant les festivités du jubilé d'or¹.

La maharani de Baroda avait envoyé un paquet contenant un châle en velours brodé d'or. Rajagopala Iyer l'apporta du bureau et le montra à Bhagavân. Il voulut l'étendre sur le sofa, mais Bhagavân ne le laissa pas faire. Ensuite, il essaya de le placer sous ses pieds, mais Bhagavân retira ses pieds et croisa les jambes. Sur ce, il mit le châle sur le coussin contre lequel Bhagavân était appuyé. Aussitôt, Bhagavân se redressa et se mit au milieu du sofa en *padmâsana* (jambes croisées), sans dire un seul mot. Le *devotee* comprit qu'il était inutile d'insister davantage, plia le châle et le remit au bureau.

Bhagavân se rassit comme avant et dit : « Un tel châle est pour les gens élégants, qui portent chemises, manteaux et turbans. Mais ai-je besoin de tout cela ? En outre, si je dois m'y asseoir, j'ai l'impression d'être assis sur des figues de Barbarie. Je suis nu et j'ai la tête rasée. Pourquoi aurais-je besoin de ces choses ? Cette serviette est mon châle en soie et mon habit en dentelle.

– Il existe des endroits où ce genre de choses sont utilisées. C'est probablement pour cela qu'ils l'ont envoyé, dit un *devotee*.

– C'est possible. Mais dans ma situation, comment puis-je l'utiliser ? Je suis un homme pauvre. Vu ma situation, ce que j'ai maintenant est déjà superflu. Ce sofa, ce matelas, ces coussins – à quoi bon tout cela ? Vous ne

me laisseriez pas faire, mais comme je serais heureux si je pouvais étendre cette serviette par terre et m'y asseoir. »

Mudaliar intervint : « Vous dites que même cette serviette-là ne devrait pas être plus grande !

– Pourquoi devrait-elle être plus grande ? Elle fait cinquante centimètres de large et soixante-dix de long. C'est assez pour sécher le corps après le bain, pour la mettre sur la tête quand on se promène au soleil, ou autour du cou quand il fait froid, et pour l'étendre à même le sol pour s'y asseoir. Que pourrait-on faire de plus avec une serviette plus grande ? »

Des gens riches apportent des gobelets et des assiettes en argent et demandent à Bhagavân de les utiliser. D'habitude, Bhagavân ne les touche même pas. Il les renvoie au bureau ou bien les rend aux gens directement. Tout en sachant qu'elles ne seront pas acceptées, la femme du Dr Ganapati Iyer fit envoyer à Bhagavân des sandales en bois ferrées d'argent. Bhagavân les toucha et dit : « Ce sont des gens riches, ils peuvent porter ce genre de sandales, mais pas nous. Renvoyez-les à ces gens. Dites-leur que svâmî les a touchées et que cela suffit. Dieu nous a donné des pieds. À quoi servent alors ces ornements ? »

Bhagavân ne porte même pas de sandales ordinaires en bois. En plein été, quand le sol est brûlant, il marche pieds nus et refuse toute protection pour les pieds. Il y a quelque temps, le chemin menant du bureau à l'étable a été cimenté et Bhagavân l'emprunta sous un soleil brûlant. Des *devotees*, ne pouvant supporter de le voir marcher ainsi, versèrent de l'eau sur le chemin, mais Bhagavân les arrêta, disant : « Pourquoi gaspillez-vous tant d'eau pour moi ? Construisez plutôt un abri pour distribuer aux voyageurs de l'eau à boire, ce serait bien plus utile ! Ne perdez pas votre temps pour moi. Laissez cela. »

Ils arrêtaient alors d'arroser le chemin, mais à la place, ils le firent couvrir avec un *pandal*.

¹- Voir lettre du 8-9 septembre 1946.

Pradakshinâ

26 juin 1949

Ces derniers temps, Bhagavân n'était pas en bonne santé. Inquiète et incapable de savoir comment agir, j'ai décidé de faire le tour de la Montagne, non seulement les mardis, comme d'habitude, mais aussi les vendredis, et de prier Arunachâleshvara pour la santé de Bhagavân. Cette décision étant prise, je suis allée voir Bhagavân jeudi soir pour l'informer que j'allais faire la *pradakshinâ* le lendemain matin. Bhagavân m'a demandé : « Demain ? Est-ce mardi ? » J'ai répondu : « Non, demain c'est vendredi. » Comme s'il avait compris mon intention, il a dit : « Oui, oui. »

Un *devotee*, venu récemment, a demandé à Bhagavân : « Plusieurs personnes ici font fréquemment le tour de la Montagne. En quoi est-ce important ?

– L'importance de la *giri-pradakshinâ* est exposée en détail dans l'*Arunâchala-Purâna*. Là, le Seigneur Nandikesha pose à Sadashiva une question similaire et Sadashiva déclare : « Il est bien de faire le tour de cette Montagne. Le mot *pradakshinâ* a une signification bien spécifique. La syllabe *pra* désigne l'élimination de toutes sortes de péchés ; *da* désigne l'assouvissement de tout désir ; *kshi* la fin des naissances futures ; *na* la libération par le *jñâna*. Un pas de *pradakshinâ* procure le bonheur dans ce monde, deux pas donnent la félicité au ciel et avec trois pas on obtient la félicité du *Satyaloka* (monde de Brahmâ) qui ainsi peut être atteint. Il convient de faire le tour en silence (*mauna*) ou en méditation (*dhyana*), en répétant le nom du Seigneur (*japa*) ou en chantant des *sankîrtana* (chants sacrés) ; et pendant ce temps, il faut toujours penser à Dieu. On doit marcher lentement, comme une femme au neuvième mois de grossesse. Il

semble qu'Amba¹, qui faisait son *tapas* ici, fit le tour de la Montagne le jour de l'étoile *Krittikai*, pendant le premier quart de la nuit. Immédiatement après avoir eu le *darshan* de la sainte flamme, elle s'est absorbée en Shiva. Il est écrit aussi que le troisième jour après la fête de la sainte flamme, Shiva lui-même est parti faire une *pradakshinâ* avec tous ses disciples.

Il est vraiment difficile de décrire le plaisir et le bonheur que procure cette *pradakshinâ*. Le corps se fatigue et les organes des sens perdent leur vigueur. Aussi s'oublie-t-on et plonge-t-on dans un état méditatif. En marchant, le corps s'harmonise automatiquement, comme dans la pratique d'un *âsana* (position yogique). Cela améliore la santé du corps. De plus, une grande variété d'herbes médicinales poussent dans la Montagne. L'air qui passe au-dessus de ces herbes est bon pour les poumons. Puisqu'il n'y a pas de trafic routier, nul besoin de faire attention aux voitures ou aux bus². On peut marcher comme on veut, sans le moindre souci. Nous faisons à cette époque la *pradakshinâ* avec beaucoup d'enthousiasme et partions dès que nous en avons envie, surtout les jours de fête. Quand il était tard ou que nous étions fatigués, nous faisons une pause et préparions quelque chose à manger. Nous n'étions jamais préoccupés par quoi que ce soit, car rien ne nous obligeait à arriver à un endroit particulier.

Avant les trains, les gens partaient en pèlerinage à pied. Ils ne pensaient pas devoir atteindre un lieu précis à une heure précise ou passer du temps quelque part. Ils portaient toutes leurs affaires sur eux et marchaient ainsi, absorbés en méditation. Quand ils étaient fatigués, ils faisaient une halte et reprenaient leur chemin en temps voulu. Aux abords des villages, ils trouvaient des *dharmashâlâ* (logis de repos), ce qui leur permettait de ne pas entrer dans le village même. À défaut d'un *dharmashâlâ*, il y avait toujours un temple, une caverne, un arbre ou un tas de pierres où ils pouvaient trouver refuge.

Avec la *giri-pradakshinâ*, c'est la même chose. Le corps devient léger et marche tout seul. On n'a pas l'impression de marcher. S'il est parfois difficile d'entrer en méditation en position assise, on y entre facilement en faisant la *pradakshinâ*. L'endroit et l'atmosphère y sont favorables. Si quelqu'un a du mal à marcher, il suffit qu'il fasse le tour une fois pour qu'il ait envie de le refaire. Plus on le fait, plus on est enthousiasmé. Quand on a goûté une fois à la joie de la *pradakshinâ*, on ne peut plus s'en passer. Regardez Nagamma ! D'abord elle faisait le tour chaque mardi, maintenant

elle le fait même le vendredi. Elle y va toute seule, dans l'obscurité, sans éprouver la moindre peur.

– Il paraît que le *sâdhu* Kannappa fait le tour de la Montagne tous les jours, fit remarquer le *devotee*.

– Oui, oui, c'est un homme très vieux et malvoyant. Aussi part-il chaque jour à huit heures du soir pour éviter la circulation des chariots. Il sonne de la conque en marchant, afin que les gens s'écartent quand il arrive. Les malvoyants ont leur propre façon d'agir », dit Bhagavân.

Un autre *devotee* : « Est-il vrai que Bhagavân a vu des groupes de *siddha* quand il faisait le tour de la Montagne, avec les *devotees*, pendant la nuit ?

– Oui, tout cela est écrit dans ma biographie », répondit Bhagavân, et il reprit le silence.

¹- Un des noms de Pârvatî, l'épouse de Shiva.

²- Ce n'est plus le cas de nos jours.

Shâstra (textes sacrés)

2 juillet 1949

Quand Bhagavân a déménagé dans le nouveau hall, le *sarvâdikhârî* a décidé que la bibliothèque resterait dans l'ancien et il a fait construire à cet effet une grande armoire. Govindarajula Subba Rao devait s'occuper de la bibliothèque et Venkataratnam rester exclusivement au service de Bhagavân. De ce fait, Venkataratnam a cédé tout le travail à Subba Rao et s'est assis avec Bhagavân dans le nouveau hall.

Il y a deux jours, Bhagavân, venant des étables, vit les armoires en construction et les livres épars dans l'ancien hall. Puis, revenant dans le nouveau hall, il dit à Venkataratnam : « Avez-vous donc cédé toute votre responsabilité pour venir ici ? » Venkataratnam acquiesça. Pour épargner à Venkataratnam les regrets qu'il aurait pu encore avoir, Bhagavân fit remarquer : « Les Anciens disent que la surabondance du savoir livresque est la cause des divagations du mental. Cela ne vous conduit pas au but. Lire les *shâstra* et devenir érudit peut vous valoir une certaine renommée, mais cela prive aussi de la paix de l'esprit, indispensable pour la recherche de la Vérité et de la délivrance. Celui qui aspire à la délivrance doit comprendre l'essence des Écritures, mais il ne doit pas en lire trop, car être constamment dans les livres nuit à la méditation. Il faut garder le bon grain et rejeter la balle. Il existe de grandes bibliothèques pleines de livres. Combien peut-on en lire ? Il existe tant de livres et de religions qu'une vie entière ne suffirait pas pour lire ceux qui ont trait à une seule d'entre elles. Quel temps reste-t-il alors pour la pratique ? Plus on lit, plus on a envie de lire. Le résultat est que l'on passe son temps à discuter de livres avec les

autres, mais cela ne mène pas à la libération. Quels livres ai-je lus, quels discours sur le Vedânta ai-je écoutés alors que, durant mes premières années ici, j’avais les yeux fermés et restais en paix et en toute quiétude ? »

Une personne qui était arrivée un peu avant dans le hall dit : « Svâmî, faites-moi la faveur de me donner cette paix de l’esprit. » Bhagavân répondit avec un sourire : « Trouvez d’abord ce qu’est l’esprit. Si vous poursuivez cette recherche, l’esprit disparaîtra. Et ce qui subsistera est la paix. Vous saurez alors que ce qui est toujours là s’appelle la “paix”. Les Veda commencent avec *shânti* (paix) et se terminent avec *shânti*. On les récite tous les jours ici. À chaque récitation, on répète les paroles : *Shânti-hi, shânti-hi, shânti-hi*. Mais personne ne se donne la peine de trouver la signification de ces mots. Si on les comprenait, on réaliserait que ce qui commence avec *shânti* et se conclut avec *shânti* doit avoir la *shânti* aussi entre les deux. Tout sera plein de *shânti*. D’où la nécessité d’avoir l’esprit tranquille et en paix avant de commencer la récitation. »

Venkataratnam dit : « Récemment, j’ai reçu une lettre d’un homme qui était venu pour avoir le *darshan* de Bhagavân. Il semble que depuis son retour, il perçoit une lumière et un son pendant la méditation. Il n’arrive pas à savoir de quoi il s’agit. Il m’a demandé d’en parler à Bhagavân et de lui écrire vos remarques, s’il y en a.

– Quelle que soit la lumière que l’on voie et quel que soit le son que l’on entende, il doit y avoir quelqu’un qui voit et qui entend. Demandez-lui de chercher qui est ce quelqu’un. Qu’il ne se préoccupe pas de ces choses extérieures. S’il s’interroge sur celui qui les perçoit, la pensée de ces choses extérieures disparaîtra totalement. Il ne fera plus attention à leur apparition et disparition. Sans le Soi, ces choses n’existent pas. Personne ne met en doute son propre Soi. Si l’on perd de vue une telle certitude qu’est le Soi, on commence à nourrir des doutes et à entreprendre toutes sortes de choses pour éclaircir ces doutes. Qu’il doute de la personne qui a ces doutes !

– Si toutes ces expériences disparaissent par l’investigation de “Qui suis-je ?”, le *sâdhaka* a-t-il encore besoin des Écritures ? » demanda Venkataratnam.

Bhagavân répondit : « Si on lit les Écritures, on peut se contenter d’en débattre avec les érudits, mais pour la *sâdhana*, cela n’a aucune utilité. Dès qu’une pensée apparaît, demandez-vous à qui vient cette pensée. La réponse est le silence (*mauna*). S’il n’y a plus rien d’autre que son propre Soi, tout

ce que vous voyez ou entendez, c'est le *brahman*. C'est l'*âtman* et c'est le Soï. »

Prânayama (contrôle du souffle)

2 août 1949

Un *devotee* m'a fait savoir qu'il n'avait pu entendre correctement les questions que tu avais posées et les réponses que Bhagavân t'avait faites quand tu étais venu la dernière fois. Il m'a donc demandé de les noter et de les lui montrer. Je te les envoie avec d'autres lettres pour que tu me dises si tout est exact.

Le 28 juillet, tu étais assis à côté de Bhagavân et tu as posé la question suivante : « Le *prânayama* est-il nécessaire pour la *sâdhana* ?

– Oui, oui. Avant de pratiquer le *japa*, il faut toujours faire du *prânayama*. Mais ce n'est pas une fin en soi. Si vous gardez le souffle vital sous contrôle et que vous faites du *japa* d'une façon continue pendant un long moment, vous allez réaliser ce qu'est le *japa* réellement. »

Tu as dit : « Il y en a qui pensent que ce n'est pas très utile de pratiquer le *prânayama*.

– Oui, c'est vrai. Pour les esprits matures, la méditation est plus importante, mais les personnes qui ne sont pas suffisamment matures doivent contrôler le souffle avant de commencer à méditer et à pratiquer le *japa*. Leur mental ne peut être maîtrisé autrement que par le contrôle du souffle. Même une fois le mental maîtrisé, il ne faut pas abandonner ce contrôle. Pour les gens matures, le contrôle du souffle vient automatiquement. Qu'ils fassent du *japa* ou qu'ils pratiquent la méditation, leur mental est toujours concentré. Toutes les *sâdhana* ont pour but la concentration mentale. »

Tu as demandé : « Quand on médite, le corps entier semble être surchauffé. Pourquoi ? Est-ce bien ?

– Oui. Quand le mental est concentré, la respiration s’arrête d’elle-même. C’est là qu’on a la sensation que le corps devient très chaud. Mais quelle importance ? On finit par s’y habituer. »

Ton épouse avait repris le fil de la conversation et demandé : « *Japa* et méditation, est-ce la même chose ?

– Quand on pratique le *japa* continuellement pendant longtemps, on appelle cela “méditation”. Quand le mouvement mental (*vritti*) devient audible, on appelle cela *japa*. »

Shivam-sundaram (félicité et beauté)

20 septembre 1949

L'épouse du *zamindar*¹ de Peddapavani, une habituée de l'ashram, est venue le mois dernier avec ses enfants. Ils sont restés un mois puis sont partis il y a deux jours. Un soir, le *Veda-pârâyana* venait de se terminer, elle s'approcha de Bhagavân et dit : « Il y a quelque temps, dans un rêve, Bhagavân m'a donné son *darshan* ainsi qu'un enseignement. Par la suite, j'ai réalisé le Soi, mais cet état n'est pas stable. Que dois-je faire ? »

Bhagavân, amusé : « Où est-il allé, s'il n'est pas stable ? Qu'est-ce qui n'est pas stable ?

– La réalisation n'est pas stable.

– Où est-elle allée ?

– Cette expérience que j'ai faite ne dure pas à cause de problèmes de santé et de soucis familiaux.

– Je vois. Ce qui vient vient. Ce qui s'en va s'en va. Mais nous, nous restons tels que nous sommes.

– Vous devez me donner la force de rester telle que je suis.

– Vous avez réalisé le Soi, n'est-ce pas ? Si c'est le cas, le reste disparaîtra de lui-même.

– Mais il n'a pas disparu. »

Bhagavân, souriant : « Je vois. Il va disparaître. Les *vâsanâ* (tendances innées) ont construit depuis longtemps leur nid au-dedans. Si nous réalisons qu'elles sont là, elles finiront par disparaître.

– Bhagavân doit me donner la force de les faire disparaître.

– Nous allons voir. »

Le lendemain, elle vint voir Bhagavân à la même heure et, humblement, elle dit : « Bhagavân, une femme mariée peut-elle rester auprès de son *guru* aussi longtemps qu'elle le désire ?

– Le *guru* est là où on est. »

Zamindarini, toujours pas convaincue : « Doit-on considérer le monde entier comme étant le *brahman* ou bien notre Soi est-il plus important ?

– Nous existons. Et le monde est le *brahman* même. Que peut-on alors considérer comme étant le *brahman* ? »

Déconcertée, elle restait immobile. Bhagavân la regarda avec compassion et poursuivit : « On ne peut mettre en doute le fait que nous existons. Le monde existe également, mais en tant que *brahman*. De ce fait, que pouvons-nous concevoir comme le *brahman* ? Notre vision doit devenir celle du *brahman*. Les Anciens disent dans la *Tejobindu-Upanishad* (I, 29) : *Drishtim jñānamayîm kritvâ, pashyed brahmamayam jagat* (Après avoir rendu sa vision pleine de sagesse, on doit voir le monde comme étant le *brahman*). Le monde est tel que nous le voyons. Si nous le voyons comme matière, il est matière. Si nous le voyons comme *brahman*, il est *brahman*. C'est pourquoi nous devons changer notre vision. Pouvez-vous voir les images d'un film sans un écran ? Si nous restons tels que nous sommes, tout s'accorde à cet état d'esprit. »

Enchantée et pleinement satisfaite, elle prit place sur la marche face au sofa de Bhagavân. Bhagavân était assis dans sa position caractéristique, immobile et en silence. Voyant son visage radieux et souriant, elle s'exclama : « Oh, comme Bhagavân est beau ! » Un *devotee* qui entendit ces paroles se tourna vers Bhagavân et les lui répéta : « Elle dit que Bhagavân est beau. » Avec un léger signe de tête, Bhagavân répondit : *Shivam-sundaram*².

Tu vois combien cette expression est riche de sens !

¹- Titre de noblesse, souvent princier, avant l'indépendance de l'Inde.

²- « La beauté provient du Soi ». *Satyam-shivam-sundaram* (vérité-félicité-beauté) sont des noms pour décrire l'*âtman* ou le *brahman*. (D.S.S.)

Grand-mère Mudaliar

24 septembre 1949

Grand-mère Mudaliar est morte la nuit dernière. Comme Echamma, elle apportait tous les jours de la nourriture à Bhagavân. Elle avait un fils et une belle-fille. Tous les trois passaient autrefois leur temps à servir un vieux *sannyâsin*. Sur son lit de mort, quand ils l'avaient imploré de parler de leur avenir, il avait dit que leur avenir était au pied d'Arunâchala.

Ils vinrent ici en 1910. À cette époque, Echamma apportait déjà quotidiennement de la nourriture à Bhagavân. Grand-mère Mudaliar commença alors à le faire aussi, et elle apportait également de temps à autre aux *devotees* de quoi manger. Le fils et la belle-fille l'aidaient dans cette tâche. Après quelque temps, le fils fit le vœu de renoncement (*sannyâsa*) et devint un musicien errant. La belle-fille se consacra entièrement au service de Bhagavân avec une dévotion assidue et sans la moindre tristesse d'avoir été quittée par son mari. Elle est décédée en 1938 ou 1939.

Grand-mère Mudaliar n'avait pas d'argent et personne pour l'aider dans les travaux domestiques. Aussi Niranjanandaswâmî, l'administrateur de l'ashram, Kunjuswâmî, Ranganatha Gounder et d'autres lui firent l'offre suivante : « Vous êtes une vieille femme. Désormais vous ne pouvez plus apporter la nourriture à Bhagavân. Vous pouvez manger à l'ashram et rester assise en paix, les yeux fermés, en la présence de Bhagavân ; ou, si vous le désirez, nous vous enverrons les repas chez vous. » Elle répondit : « Quelles que soient les difficultés, je ne renoncerai pas à cette sainte tâche. Si je n'ai pas d'argent, j'irai dans dix maisons, tâtonnant à l'aide de ma canne, pour mendier de la nourriture ; je l'offrirai à Bhagavân, et seulement alors je

mangerai. Autrement, je ne serai pas tranquille. » Cela dit, et les larmes aux yeux, elle s'en alla.

Kunjuswâmî, Gounder et d'autres *devotees* eurent pitié d'elle et ils décidèrent de l'aider financièrement afin qu'elle puisse continuer ses offrandes à Bhagavân. Ramaswâmî Gounder construisit deux maisons, près de l'ashram, que Kunjuswâmî pouvait habiter jusqu'à la fin de sa vie. Il veilla à ce qu'elles soient entretenues et s'arrangea aussi pour que la vieille femme y ait sa demeure. À la fin de sa vie, son fils, bien qu'il ait renoncé au monde, vint l'aider à faire ses offrandes à Bhagavân. Ainsi, cette *devotee* qui, pendant quarante ans, a adoré Bhagavân à travers ce service, sans faillir un seul jour au devoir qu'elle s'était imposé elle-même, est arrivée au terme de sa vie.

Grand-mère Mudaliar prenait beaucoup de libertés avec Bhagavân. Au début de mon séjour ici, elle servait Bhagavân personnellement en mettant une poignée de curry et une poignée de riz sur sa feuille. Un jour, Bhagavân la réprimanda en disant : « Vous me servez trop, comment puis-je manger tout cela ? »

Elle répondit très familièrement : « Ce n'est que très peu, svâmî.

– J'ai encore autre chose à manger. Comment mon estomac peut-il contenir tout cela ?

– Ce n'est qu'une affaire de mental, svâmî. »

Ce disant, elle le servit comme d'habitude et partit.

Bhagavân rit et dit aux gens à côté de lui : « Vous avez vu cela ? Elle me rend la monnaie de ma pièce, mon *upadesha*. »

Les deux ou trois dernières années, non seulement elle faisait porter la nourriture par quelqu'un d'autre mais, à cause de sa vue défaillante, elle ne pouvait servir Bhagavân personnellement. Quelqu'un lui aurait raconté que Bhagavân avait beaucoup maigri. Comme elle pensait que c'était dû au fait qu'elle ne le servait plus personnellement, elle vint le voir et, les mains en visière, elle dit d'un ton affligé : « Comme vous avez maigri !

– Qui vous l'a dit, grand-mère ? Je me sens bien. Ce que vous avez entendu est faux. »

La vieille femme s'assit au premier rang, à la place réservée aux femmes. Au bout d'un moment, Bhagavân se leva et sortit. Comme tu sais, chaque fois que Bhagavân se lève, nous nous levons nous aussi. Grand-mère Mudaliar se tint dans l'embrasement, appuyée contre la porte. Quand Bhagavân passa devant elle, il dit en riant : « Grand-mère, suis-je vraiment

devenu si maigre ? Voyez donc comme je vais bien. Quel dommage que vous ne puissiez pas le voir. »

Ces derniers temps, elle avait totalement perdu la vue. Il y a quatre mois, cependant, elle exprima le désir de voir Bhagavân. Un *devotee* la conduisit à lui. Quand quelqu'un assis près de Bhagavân lui demanda : « Grand-mère, vous ne pouvez plus voir Bhagavân, pourquoi êtes-vous venue ? », elle répondit : « Même si je ne peux voir Bhagavân, lui peut me voir, c'est amplement suffisant pour moi. »

Brahmanirvâna

La petite tumeur qui était apparue sur le haut du bras gauche de Bhagavân, en novembre 1948, s'était développée de jour en jour, si bien qu'en deux mois, elle avait atteint la taille d'une bille. Les médecins de l'ashram, le Dr Shankara Rao et le Dr Shrinivasa Rao, un chirurgien retraité, offrirent alors de l'enlever avec une petite intervention chirurgicale. Toutefois, Bhagavân refusa. Comme la tumeur grandissait rapidement, les médecins, inquiets, réussirent à persuader Bhagavân de se laisser opérer. La première intervention eut donc lieu le matin du 9 février 1949.

Les *devotees* voulaient que le pansement soit dissimulé afin que les visiteurs ne le voient pas. Mais Bhagavân avait-il un vêtement pour couvrir son corps ou même une chemise ? La seule chose dont il disposait était un morceau de tissu blanc qu'il attacha autour de son cou pour cacher le pansement. Mais celui-ci était tout de même visible dans les interstices du tissu. Aux quelques personnes qui avaient le courage de lui demander ce qu'il lui était arrivé, il répondait en riant qu'il portait un bracelet ou qu'à cet endroit un *lingam* s'était formé et qu'il s'agissait d'un *svayambhu-lingam*¹. Quelque temps après, on enleva le pansement. On pensait que la plaie allait guérir.

Pendant l'agitation des préparatifs pour la consécration du temple de la Mère, qui eut lieu le 17 mars 1949, tout le monde oublia l'affaire. Mais très vite, après les festivités, nous apprîmes que la tumeur s'était reformée. Les uns suggérèrent un traitement avec des plantes vertes et du lait de figuier, d'autres apportèrent un pansement médicinal et l'appliquèrent sur la plaie. Le Dr Raghavachari et d'autres médecins de Madras nous firent savoir qu'aucun de ces remèdes ne serait efficace et qu'il fallait opérer de nouveau. Ils programmèrent la deuxième opération pour le 3 avril 1949.

Inquiète, je suppliai Bhagavân : « À quoi bon toutes ces opérations ? Pourquoi ne vous prescrivez-vous pas un remède vous-même et ne vous guérissez-vous pas ainsi, comme vous l'avez fait pour votre jaunisse² ?

– Ce sont tous des médecins réputés. Laissez-les faire. »

Quand j'objectai qu'ils avaient déjà opéré une fois et sans succès, il répondit : « Qu'ils essayent encore une fois. Si la tumeur apparaît de nouveau, nous verrons à ce moment-là. »

Le matin du 3 avril, alors que nous discutons devant Bhagavân des détails de l'opération, les médecins arrivèrent. « Regardez, les médecins sont arrivés », dit Bhagavân, et d'une voix forte : « Ce qui doit arriver arrivera et ne peut être arrêté, même si nous ne sommes pas d'accord. » Il descendit alors du sofa et se dirigea vers l'endroit où l'intervention devait avoir lieu.

Jusqu'à la mi-mai, l'état de Bhagavân fut plutôt satisfaisant. Cependant notre inquiétude grandit lorsque, les fils de suture ayant été retirés, du sang suinta de la plaie. La tumeur n'était pas guérie et sa malignité devenait évidente.

Les médecins étaient d'avis qu'il serait bon d'exposer la tumeur aux rayons du soleil. Ils assirent alors Bhagavân derrière l'étable, enlevèrent le bandage, lavèrent la plaie et la laissèrent quelque temps exposée au soleil. Quand les *devotees* lui faisaient part de leur inquiétude, Bhagavân leur disait : « Voyez donc comme elle est belle ! Elle ressemble à un rubis précieux. Je porte un bijou sur mon bras. Regardez comme elle est rouge ! Elle scintille quand les rayons du soleil tombent dessus. » Et aux *devotees* qui le priaient de se guérir lui-même, il donnait des réponses du genre : « En quoi cela me concerne-t-il ? » ou : « Que puis-je faire ? »

Le soir du 1^{er} juillet 1949, lorsque Bhagavân retourna dans le hall après l'opération, son corps commença à trembler, ses jambes à chanceler. Il avait de la fièvre. Il atteignit le hall péniblement et s'accroupit sur le sofa. Nous étions tous alarmés et le regardions effrayés. Santamma, n'arrivant pas à se retenir, prit la liberté de s'adresser à Bhagavân et dit : « Oh, ce corps ! » À peine eut-elle dit cela que Bhagavân répondit : « Le corps ? Pourquoi ? Que lui arrive-t-il ? Il tremble. Et alors ? » Ce disant, il s'efforça de réprimer son tremblement, regarda ses assistants et dit en riant : « C'est la danse de Nataraja³. De quoi avez-vous peur ? Ce corps vous donne tous les jours un *darshan* immobile, aujourd'hui il vous donne un *darshan* dansant. »

Le 5 juillet 1949, un médecin ayurvédique réputé voulut mettre sur la plaie une sécrétion de plantes vertes. Avant de commencer son traitement, il vit que la plaie se présentait mal et, affligé, il dit : « Oh, Bhagavân, c'est une affaire très sérieuse ! C'est un cancer. On ne doit pas le toucher. Pourquoi avez-vous consenti à l'opérer ? Si je l'avais su au début, je l'aurais pansé avec des feuilles vertes qui ont des propriétés médicinales et il aurait guéri. Maintenant, c'est trop tard, svâmî. »

Le 7 août 1949, une troisième opération eut lieu sous la surveillance du Dr Guruswâmî Mudaliar. Dès lors, il ne fut presque plus possible de poser des questions à Bhagavân. Après la dernière opération, le 19 décembre 1949, Bhagavân ne venait plus ni dans le nouveau hall ni dans l'ancien, mais demeurait désormais dans la petite pièce face au nouveau hall. Après un traitement homéopathique, le Dr Moos, un médecin ayurvédique réputé du Kerala, commença un traitement ayurvédique, mais, découragé, il l'abandonna.

Le même Dr Moos avait écrit un hymne à la louange de Bhagavân et arrangea la récitation quotidienne de celui-ci avec le *Vishnu-Sahasranama* (mille noms de Vishnu). Les *devotees* récitaient des mantras et accomplissaient des *pûjâ* et des rites sacrificiels. Bhagavân acceptait ces offrandes et ces sacrifices, tout comme il remettait son corps entre les mains des médecins, disant : « Oui, oui » à tout ce qu'ils voulaient en faire.

Le 19 mars 1950, c'était le jour du Nouvel An lunaire. Depuis mon arrivée ici, j'ai toujours offert à Bhagavân à cette occasion une serviette et un pagne et arrangé une *bhikshâ* (don d'un repas) à l'ashram. Comme cette année je ne voulais pas renoncer à cette tradition, je me suis rendue la veille dans la petite pièce où se trouvait Bhagavân, avec la serviette et le pagne sous le bras. J'ai placé les objets sur la table en disant que le lendemain c'était *Ugâdi*⁴. Bhagavân répondit : « Oh, *Ugâdi* est arrivé ? *Vikruthi*⁵ est arrivé ? » Il y avait quelque chose d'étrange et d'inquiétant dans sa voix. Je ne sais comment l'expliquer, mais cela me parut être un signe précurseur de quelque chose de désastreux et me fendit le cœur. Les deux assistants étaient, eux aussi, atterrés.

Ne sachant pas quoi dire, je marmonnai : « J'ai senti qu'il serait de mauvais augure de renoncer à ma pratique habituelle.

– Oh, qu'est-ce que c'est ? » demanda Bhagavân et, regardant son assistant Anjaneyalu qui se tenait à son côté, il dit sur un ton plein de

douceur : « Conservez soigneusement ces choses. Nagamma les a apportées. Demain c'est *Ugâdi*, semble-t-il. »

Je m'approchai du lit et je lui demandai : « Comment va votre bras ?

– Que voulez-vous que je vous dise ?

– Vous devez vous guérir vous-même.

– Je ne peux rien en dire maintenant. »

Peut-être qu'il sentit que je garderais espoir tant qu'il ne m'aurait pas dit toute la vérité. Me regardant avec compassion, il ajouta : « Guérir ? Comment peut-il encore y avoir de guérison ? »

Ma conviction que rien n'arriverait et qu'il n'y avait rien à craindre, tout cela disparut en un instant. Mon corps se mit à trembler de peur, mes yeux se remplirent de larmes, ma voix s'étrangla. Je voulais lui demander quel serait notre destin dans l'avenir, quand quelqu'un du bureau entra précipitamment pour une affaire importante. Surprise par ce bruit, je sortis sans poser ma question et je pris lentement le chemin en direction de ma maisonnette.

Le lendemain, je voulais demander à Bhagavân quel était son dernier message, mais l'occasion ne se présenta pas. La voix sonore de Bhagavân disant : « *Ugâdi* est arrivé » me paraissait signifier : « Tout est fini. » Avec cet *Ugâdi* se termina le grand privilège que j'avais d'entendre la voix de Bhagavân.

Le soir du 14 avril 1950, je vins à l'ashram à 18 h 30 et je me mis dans la file d'attente pour avoir le *darshan* de Bhagavân. Quand j'arrivai devant la porte de sa chambre, j'y restai un instant et, le regard fixé sur lui, je priai : « Oh, seigneur, veuillez encore une fois poser sur moi votre regard compatissant. » Les yeux de Bhagavân s'ouvrirent lentement et il posa sur moi son regard doux et plein de compassion. Ce fut la dernière fois que j'eus le bonheur de voir ce regard se poser sur moi.

Ce soir-là, à 20 h 47, Shrî Ramana, personnification de lumière et d'illumination, quitta son enveloppe mortelle. Le fait que l'enveloppe mortelle de mon *guru*, qui était à la fois ma mère, mon père, mon *guru* et Dieu, et qui m'a protégée durant toutes ces années, cessait d'être la demeure de cette grande âme me laissait comme paralysée, submergée par le chagrin et la douleur.

J'ai commencé ces lettres le 21 novembre 1945 et, par la grâce de Bhagavân, je les ai écrites pendant toutes ces années sans interruption.

Maintenant, avec la disparition de l'incarnation de Bhagavân, je cesse de les écrire.

OM TAT SAT

[1-](#) Un *lingam* qui se manifeste par lui-même, qui est auto-engendré.

[2-](#) Voir lettre du 20 janvier 1946.

[3-](#) Shiva dansant en extase.

[4-](#) Nouvel An telugu.

[5-](#) Dans la tradition indienne, pendant un cycle de soixante ans, chaque Nouvel An porte un nom différent. *Vikruthi* est le nom de l'année où Bhagavân est parti.

Glossaire

abisheka : rituel dévotionnel lors duquel on verse de l'eau, du lait, du miel, etc., sur la divinité.

âchârya : « celui qui enseigne » ; maître spirituel.

Âdishankara : philosophe, poète, mystique, réformateur religieux et social, fondateur de l'école de l'Advaita-Vedânta (V^e siècle av. J.-C. ou VIII^e siècle ap. J.-C.).

Advaita : pensée non dualiste ; système philosophique du Vedânta ; seul le Soi existe, la dualité n'est qu'une apparence résultant de l'ignorance.

advaita : non-dualité.

advaitin : adepte de la pensée non dualiste.

agnihotra : rite du feu sacrificiel ; feu sacré.

aham : je.

aham-sphurana : éclat du « Je, Je » dans le cœur spirituel.

ajapa : japa non prononcé.

ajñâna : ignorance; absence de conscience du Soi.

akshara : impérissable, éternel ; syllabe, lettre.

anâhata : *chakra* du cœur, un des six centres yogiques d'énergie subtile situé au milieu de la poitrine.

ânanda : félicité.

annam : nourriture.

annamaya-kosha : enveloppe faite de nourriture (corps physique).

antahkarana : instrument, organe interne (mental).

antarmukham : intériorisé.

anugraha : faveur, aide ; grâce divine.

Aparoksha-Anubhûti : œuvre advaitique attribuée à Âdishankara.

Appar : saint tamoul et poète (V^e siècle).

ârati : offrande de flamme à une divinité lors de la *pûjâ*.

Arjuna : troisième des cinq frères Pândava dont les exploits guerriers sont décrits dans l'épopée du *Mahâbhârata*. Ami et disciple du Seigneur Krishna, celui-ci, en conduisant son char, le guide à travers les batailles et le protège. Avant le premier combat, Shrî Krishna lui donne un enseignement qui est exposé dans la *Bhagavad-Gîtâ*.

Arunâchala: montagne sacrée dans le sud de l'Inde qui est vénérée en tant que manifestation de Shiva. L'ashram de Shrî Ramana Maharshi est situé au pied de cette montagne.

Arunâchala-Mâhâtmya : partie du *Skanda-Purâna* en sanskrit contenant la mythologie de la montagne Arunâchala.

Arunâchala-Purâna : mythologie d'Arunâchala en tamoul.

Arunâchaleshvara : Seigneur Arunâchala.

asti : existence ; omniprésence.

âtman : le Soi inné de Connaissance infinie, qui existe toujours et en tout être, et qui semble être limité par le corps.

âtma-vichâra : auto-investigation, recherche du Soi moyennant la question « Qui suis-je ? ».

âtma-vidya : connaissance du Soi.

âtma-sphurana : émanation intérieure du Soi.

Avvaiyar : Sainte poétesse tamoule.

avidyâ : ignorance.

ayurveda : « connaissance de la (longue) vie » ; science de la médecine traditionnelle de l'Inde.

Bhagavad-Gîtâ : « Chant du Seigneur » ; poème à la fois religieux et philosophique dans lequel le Seigneur Krishna donne un enseignement à Arjuna avant une bataille fratricide (ce chant fait partie du livre VI du *Mahâbharata*).

bhagavân : fortuné, glorieux, vénérable, divin ; appellation donnée souvent aux divinités et aux saints; le Maharshi est ainsi appelé par ses disciples et ses fidèles.

Bhâgavata : *Bhâgavata-Purâna*, le plus célèbre des dix-huit *purâna* ; traite des vérités spirituelles à travers des histoires des saints et des rois, mais surtout à travers la vie de Shrî Krishna.

bhajan : chant dévotionnel, traditionnellement chanté en groupe.

bhakta : celui qui pratique la dévotion.

bhakti : dévotion, adoration.

bhâti : resplendissant, lumineux.

bhiksha : aumône ; repas offert aux fidèles.

bhûta : être vivant, créature.

Brahmâ : le dieu créateur, première divinité de la trinité hindoue (Brahmâ, Vishnu, Shiva).

brahmachârin : celui qui pratique le *brahmachârya*.

brahmachârya : célibat, chasteté ; première des quatre étapes de la vie d'un hindou traditionnel.

brahman : Principe ou État suprême, Dieu impersonnel, Esprit suprême, l'Absolu (voir *nirguna-brahman*, *saguna-brahman*).

brahmane : hindou appartenant à la caste sacerdotale.

brahmanirvâna : union avec le *brahman* ; état au-delà de la naissance et de la mort.

brahmâstra : arme divine ; missile de Brahmâ.

buddhi : intellect ; un des quatre aspects de l'organe interne.

chakra : centre d'énergie subtile situé sur l'axe vertical du corps humain ; on en compte généralement six : *mûlâdhâra*, *svâdhishtâna*, *manipûra*, *anâhata*, *vishuddha*, *âjñâ* ; ces centres sont liés par le conduit appelé *sushumnâ*.

chinmaya : constitué de conscience.

Dakshinâmûrti : une des manifestations de Shiva qui, assis sous un arbre banian, enseigne par le silence les quatre fils du dieu Brahmâ.

danda : bâton pastoral muni d'un petit drapeau en tissu orange (la hache de la sagesse), caractéristique des moines appartenant à certains ordres.

darshan : vue, vision ; visite, rencontre ; fait de « voir » ou « être vu » par un *guru* ou un saint, une divinité dans un temple.

Deepam : fête des lumières ; jour où le feu sacré est allumé sur Arunâchala.

Devara Mudaliar : disciple de Shrî Bhagavân et auteur de *Day by Day with Bhagavân*.

devatâ : être céleste ; divinité, dieu.

Devîkâlottara : exposé sous la forme d'un dialogue lors duquel Shiva enseigne à Pârvatî la sagesse suprême; selon le Maharshi, il représente l'essence de tous les *âgama-shâstra* (Écritures sacrées).

devotee : terme anglais couramment utilisé aussi dans d'autres langues et qui désigne disciples, fidèles, dévots...

dharma : loi ; règle religieuse ou morale ; devoir, vertu, justice.

dhyâna : méditation, contemplation.

diksha : initiation.

dosai : sorte de crêpe faite de riz et de lentilles fermentés.

dosha : défaut, vice, faute, erreur.

drumstick : nom anglais d'un légume très nourrissant qui a la forme d'une « baguette de tambour » et qui est cultivé dans les pays tropicaux et subtropicaux.

Duryodhana : l'aîné des frères Kaurava dans le *Mahâbhârata* et le principal adversaire d'Arjuna.

Ganapati : dieu à tête d'éléphant, fils de Shiva et de Pârvatî ; il supprime les obstacles, il est le protecteur de l'éducation et des écrivains.

Ganapati Muni : savant et poète, disciple du Maharshi; il avait lui-même des fidèles et il est l'auteur de la *Râmâna-Gîtâ*.

Ganesha : voir Ganapati.

ghee : beurre clarifié.

giri-pradakshinâ : circumambulation autour de la montagne, ici Arunâchala.

Gîtâ : voir *Bhagavad-Gîtâ*.

goshâla : étable.

guna : trois qualités fondamentales, modalités sous-jacentes à toutes les manifestations : *sattva*, *rajas*, *tamas*, caractérisées respectivement par la pureté, l'activité et l'inertie.

îdli : mets du sud de l'Inde, à base de riz et de légumineuses fermentés, moulés et cuits à la vapeur.

indriya : faculté de perception, organe des sens.

Îshvara : Dieu, Maître, le Seigneur suprême, omnipotent et omniscient ; le Créateur ; *saguna-brahman* (*brahman* avec qualités).

japa : répétition à voix basse de noms divins ; prière à voix basse.

jayantî : jour anniversaire ; ici, celui de Ramana Maharshi.

jîva : âme individuelle ; individu ; ego.

jîvan-mukta : la délivrance tout en étant vivant ; la libération finale avant la mort physique.

jñâna : connaissance, sagesse.

jñâna-drishti : vision de la sagesse.

jñânî : sage ; celui qui possède la connaissance suprême.

Kailasha : montagne sacrée dans l'Himalaya, vénérée comme la demeure de Shiva et Pârvatî.

kamandalu : pot à eau en bois, utilisé par les ascètes et les moines errants.

karma : action ; devoir ; résultante des actions sous forme de mérite et de démérite, destinée.

karma-yoga : yoga des actions désintéressées.

karra : canne.

kartâ : celui qui agit.

kaupîna : pagne.

kevala-nirvikalpa(-samâdhi) : *samâdhi* dans lequel l'âme perd toute sensation de séparation du Soi universel ; c'est un état temporaire, car il y a encore retour à la conscience de l'ego.

khadi : tissu de coton et autres produits travaillés à la main.

Krishna : nom d'une incarnation célèbre de Vishnu; Shrî Krishna joue un rôle majeur dans le *Mahâbhârata* et enseigne la *Bhagavad-Gîtâ* à Arjuna.

Krishna Bhikshu : disciple de Shrî Bhagavân et auteur de sa biographie en telugu.

kosha : l'une des cinq enveloppes qui recouvrent le Soi (voir *annamaya-kosha*).

kumba-abishekam : consécration d'un temple.

kumkum : poudre de vermillon qui s'applique sur le front.

kundalini-shakti : énergie subtile dans l'homme, visualisée comme un serpent lové au bas de la colonne vertébrale ; une fois réveillée, elle monte à travers les six *chakra*.

Lakshmî : épouse de Vishnu.

lakshya-drishti : vision du but, d'un objectif, d'une cible.

lingam : marque, signe, emblème (voir *shiva-linga*).

mahâpurusha : grand être ; sage.

mahâtma : grande âme ; être éclairé.

Mahâvâkyâ-Ratnamâlâ : compilation d'aphorismes spirituels.

malayalan : langue parlée dans le Kerala.

manana : réflexion sur l'enseignement donné par le maître.

Manikkavâchakar : saint tamoul et poète shivaïte (IX^e siècle), auteur du *Tiruvachakam*.

math : monastère, siège d'un ordre de moines.

mauna : silence ; vœux de silence.

mâyâ : illusion; principe créateur ; le pouvoir inhérent au *brahman* par lequel le monde se manifeste.

Meenakshi : nom de la Grande Déesse à Madurai.

moksha : libération, délivrance ; émancipation finale, définitive, du cycle des renaissances ; fin de la souffrance.

mukti : voir *moksha*.

mûlâdhâra : centre d'énergie subtile situé au niveau du bassin inférieur (voir *chakra*).

nama-japa : *japa* d'un nom (divin).

namaskâra : salut, prosternation devant une divinité ou devant le *guru* en s'allongeant à terre ou en s'agenouillant, mains jointes devant la poitrine.

Nâmdev : Saint poète de la tradition des *sant* (1270-1350).

Nandi : « le joyeux » ; taureau, monture de Shiva.

Nayana : voir Ganapati Muni.

nididhyâsana : contemplation profonde.

nirguna-brahman : *brahman* sans attributs (voir *saguna-brahman*).

nirvikalpa : dépourvu de différenciation ; le *nirvikalpa-samâdhi* est un état (temporaire) de conscience pure, de paix suprême (voir *sahaja-samâdhi*).

OM (AUM) : syllabe sacrée ; son primordial d'où émane l'univers.

omkâra : prononciation de la syllabe *OM*.

padmâsana : position de lotus.

Palaniswâmî : disciple qui rejoignit le Maharshi en 1897 et resta auprès de lui jusqu'à sa mort, dix-sept ans plus tard.

pandal : toit-abri en tissu ou en feuilles de palmier, supporté par des montants, destiné à protéger contre le soleil ou la pluie.

paramâtman : l'*âtman* (Soi) suprême, sans limites dans le temps et l'espace, sans attributs.

Parameshvara : le Seigneur suprême, le Maître suprême ; Shiva (voir Îshvara).

parâyana : récitation des Veda ou de textes religieux.

parecchâ-prârabdha : action pour les autres, actions désintéressées.

Pârvatî : épouse de Shiva.

payasam : mets sucré.

pradakshinâ : circumambulation autour d'un objet sacré (ou une personne vénérable, d'une divinité, d'un temple ou lieu sacré, etc.), en le gardant toujours à sa droite, forme de vénération courante dans la tradition hindouiste.

pranâma : salutation respectueuse, les mains jointes ou en touchant les pieds de l'autre.

prânâyâma : pratique du contrôle de la respiration.

prârabdha (-karma) : destinée déterminée par les actions passées qui portent leurs fruits dans la vie présente.

prasâdam : grâce, faveur ; ce qui est offert à la divinité ou au *guru* et redistribué aux fidèles ; tout don d'un saint.

prema : amour.

priya : cher, agréable ; désir, plaisir, amour.

pûjâ : hommage ; vénération ; respect ; adoration rituelle d'une divinité.

Purâna : « Anciens » ; recueil de textes mythologiques et religieux qui racontent à travers des légendes l'histoire des dieux et la création ; ces ouvrages ont été écrits pour rendre la philosophie profonde des Veda accessible aux hommes ordinaires.

purusha : homme ; homme originel, éternel ; esprit individuel, âme.

rajas : une des trois qualités fondamentales ; principe de l'activité, représenté par la couleur rouge (voir *guna*).

Râma : septième avatar de Vishnu ; sa vie est racontée dans l'épopée du *Râmâyana* ; l'enseignement que le prince Râmâ reçut du sage Vasishtha est exposé dans le *Yoga-Vasishtha*.

Ramakrishna Paramahansa : grand saint du Bengale (1836-1886).

Reddi : sous-caste dans le sud de l'Inde.

Ribhu-Gîtâ : « Chant du sage Ribhu » ; dialogue d'environ deux mille stances sanskrites dans lesquelles le sage Ribhu enseigne à son disciple, Nidagha la vérité absolue non dualiste, l'Advaita-Vedânta ; la lecture de ce texte a été fortement recommandée par le Maharshi.

rishi : « sage visionnaire, poète inspiré » qui a « entendu » les Veda.

rudraksha : graines végétales dont est constitué le rosaire porté par les adorateurs de Shiva.

rûpa : forme.

sâdhaka : celui qui pratique une discipline spirituelle.

sâdhana : moyen, méthode ; pratiques spirituelles.

sâdhu : saint homme ; ascète ; moine errant ; renonçant.

saguna-brahman : *brahman* avec attributs ; Îshvara (voir *nirguna-brahman*).

sahaja : naturel ; inné.

sahaja-samâdhi : *samâdhi* auquel on parvient naturellement, sans effort et qui est permanent (voir *nirvikalpa-samâdhi*).

sahasrâra : « lotus aux mille pétales » ; centre yogique localisé sur le haut de la tête (voir *chakra*).

sâkshâtkâra : connaissance ou vision directe, intuition.

samâdhâna : absorption parfaite de la pensée dans l'objet de la méditation, c'est-à-dire l'Esprit suprême.

samâdhi : état d'union avec l'Absolu ; concentration totale, méditation parfaite dans laquelle la distinction entre sujet et objet disparaît (voir *kevala-samâdhi*, *nirvikalpa-samâdhi*, *sahaja-samâdhi*) ; appellation du tombeau d'un saint.

sambar : sorte de sauce aux légumes et légumineuses épicée qui accompagne avec le riz tous les repas dans l'Inde du Sud.

samsâra : cycle des naissances et des morts ; monde phénoménal des noms et des formes ; le transitoire ; vie dans le monde.

samskâra : prédispositions ou impressions acquises dans d'autres vies par les actions ou les pensées.

sannyâsa : « abandon ; renoncement au monde, vie ascétique » ; quatrième stade de la vie brahmanique.

sannyâsin : ascète, moine errant ; il a fait vœu de *sannyâsa*, a renoncé à la vie de famille et de travail pour se consacrer entièrement à la recherche spirituelle ; comme signe extérieur il porte un vêtement couleur ocre.

saranâgati : abandon à Dieu, au Soi.

sarva : tout ; entier, total.

sarvâdikhârî : « le gouverneur de tout » ; titre donné à l'administrateur de l'ashram, Niranjananda Swâmî, frère cadet de Shrî Ramana.

sat : existant, présent ; réel ; bon, sage, honnête ; existence, être ; le *brahman* existant par lui-même ; Esprit universel.

sat-chit-ânanda : être-conscience-félicité ; définition traditionnelle de l'Absolu.

sattva : vérité ; intelligence, courage ; pureté, bonté ; première des trois qualités primordiales (voir *guna*).

Sesha Iyer : un des premiers disciples de Shrî Bhagavân.

shakti : pouvoir ; énergie divine ; Mère divine personnifiant le pouvoir latent de Shiva.

Shankarâchârya : voir Âdishankara.

shânti : paix.

shâstrî : celui qui est versé dans les Écritures ; érudit, lettré, savant ; titre de lettré.

shiva-linga : symbole de Shiva : cylindre vertical, au bout arrondi, sortant d'une base, installé dans tous les temples dédiés à Shiva et considéré par les adorateurs comme une manifestation de Shiva même ; cette « absence de forme » symbolise l'Absolu.

shloka : stance, strophe.

shravana : audition (de l'enseignement du maître).

shrî : excellent ; honorable, éminent ; saint, vénérable, sacré ; devant noms propres, divinités, incarnations divines, ouvrages.

siddha (*siddha-purusha*) : être parfait ; état d'accomplissement ; celui qui a acquis des pouvoirs surnaturels.

siddhi : perfection, réalisation ; pouvoir surnaturel.

Skandâshram : ashram aménagé devant une grotte sur Arunâchala. Le Maharshi y vécut six ans (1916-1922), avant de descendre définitivement au pied de la Montagne.

Subramanya : deuxième fils de Shiva et frère de Ganesha.

Sundarâmûrti : saint shivaïte et poète tamoul (VIII^e siècle).

svarûpa : forme propre à chacun ; nature réelle, essentielle.

swâmî (ou *svâmî*) : maître, seigneur ; maître spirituel ; titre honorifique.

Syed, Dr : disciple de Shrî Bhagavân de confession musulmane et professeur à l'université d'Allahabad.

tamas : obscurité mentale, confusion, ignorance, erreur ; principe d'inertie ; dernière des trois qualités fondamentales dont procèdent les éléments obscurs de la création (voir *guna*).

tapas : ascèse, austérité ; discipline spirituelle que l'on s'impose pour la purification physique et mentale ; énergie spirituelle concentrée.

tîrtha : eau sacrée ; bassin ou fleuve sacré pour des ablutions purificatrices.

Tiruvannâmalai : petite ville dans le Tamil Nadu, au sud de l'Inde, au pied de l'Arunâchala, où se trouve l'ashram de Ramana Maharshi.

turiya : quatrième état situé au-delà des états de veille, de rêve et de sommeil profond.

upadesha : instruction, enseignement.

Upadesha-Sâram : « Essence de l'instruction » ; trente strophes composées par le Maharshi à l'origine en tamoul (*Upadesha-undiyâr*) à la demande de son disciple et poète Muruganar ; plus tard, le Maharshi les traduisit en sanskrit sous le titre *Upadesha-Sâram*.

Vaikuntha : ciel de Vishnu.

vairâgya : absence de passion, non-attachement.

vâsanâ : tendance innée, prédisposition latente du mental ; impression formée dans le passé qui détermine nos pensées et nos actions.

Vasudeva-Mananam : traité classique tamoul de l'Advaita-Vedânta que Shrî Bhagavân conseillait souvent de lire.

Vedânta : « Fin des Veda », partie terminale des Veda, aussi appelée *Upanishad*.

vibhûti : cendre sacrée.

vichâra : investigation, recherche (du Soi).

vidyâ : connaissance, savoir.

Viveka-Chûdâmani : traité classique de l'Advaita-Vedânta, attribué à Âdi Shankara ; habituellement traduit par « Le plus beau fleuron de la discrimination ».

Yoga-Vasishtha : œuvre attribuée à Vâlmîki, dans laquelle le sage Vasishtha illustre à travers de nombreuses histoires la doctrine de l'Advaita-Vedânta et enseigne ainsi à son disciple, le prince Râma, l'élévation de la conscience vers la Réalité ultime.

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement Dominique Dryjski qui a lu et relu le manuscrit avec beaucoup d'attention et une grande rigueur, version anglaise toujours sous la main, et dont les observations et suggestions fines et pertinentes représentent une réelle contribution à cet ouvrage.

Mes vifs remerciements aussi à Jacqueline Vallon pour sa relecture finale et ses observations précieuses, ainsi qu'à Anne de Swarte et Joëlle Mazet dont l'aide m'a été très utile.

Je rends hommage à Christian Bouy, indianiste, qui m'a encore consacré du temps pour réviser les termes sanskrits et clarifier un nombre de points délicats – malheureusement, il nous a quittés depuis.

Et enfin, j'exprime ma reconnaissance envers l'ashram pour m'avoir suggéré de traduire cet ouvrage en français et pour m'avoir permis d'utiliser les photos.

E. Braitenberg-Neess

Crédits photographiques

Toutes les illustrations : © Sri Ramanasramam sauf les illustrations p. V-2, p. VI-2, p. VIII-1 et p. XIII-1&2 du cahier central : © Life Magazine et les illustrations p. XV-1&2 : © Henri Cartier-Bresson.

Du même auteur

L'Enseignement de Ramana Maharshi

nouvelle édition intégrale
traduite et présentée par Eleonore Braitenberg-Neess
Albin Michel, 2005